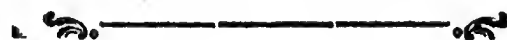


SYSTÊME

DE LA

NATURE.

SECONDE PARTIE.





SYSTÈME
DE LA
NATURE

OU

Des loix du monde Physique & du monde moral.

Par M. MIRABAUD,

Secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie Françaife.

Nouvelle Edition à laquelle on a joint plufieurs pièces des meilleurs Auteurs relatives aux mêmes objets.



Naturæ rerum vis atque majeftas in omnibus momentis fide caret, fi quis modo partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLIN. HIST. NATUR. *Lib. VII.*



SECONDE PARTIE.



LONDRES, MDCCLXXI.







SISTÊME DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE.

De la Divinité ; des preuves de son existence, de ses attributs ; de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées sur la Divinité.

SI LES hommes avaient le courage de remonter à la source des opinions gravées le plus profondément dans leur cerveau ; s'ils se rendoient un compte exact des raisons qui les leur font respecter comme sacrées ; s'ils examinoient de sang froid les motifs de leurs espérances & de

leurs craintes, ils trouveroient que souvent les objets, ou les idées en possession de les remuer le plus fortement, n'ont aucune réalité, & ne sont que des mots vuides de sens, des phantômes créés par l'ignorance & modifiés par une imagination malade. Leur esprit travaille à la hâte & sans suite au milieu du désordre de ses facultés intellectuelles, troublées par des passions qui les empêchent de raisonner juste ou de consulter l'expérience dans leurs jugemens. Placez un être sensible dans une nature dont toutes les parties sont en mouvement, il sentira diversement en raison des effets agréables ou désagréables qu'il sera forcé d'éprouver; en conséquence il se trouvera heureux ou malheureux, & suivant les qualités des sensations qui s'exciteront en lui, il aimera ou craindra, il cherchera ou fuira les causes réelles ou supposées des effets qui s'opèrent dans sa machine. Mais s'il est ignorant ou privé d'expérience, il se trompera sur ces causes, il ne pourra remonter jusqu'à elles, il ne connoîtra ni leur énergie ni leur façon d'agir, & jusqu'à ce que des expériences réitérées aient fixé son jugement, il sera dans le trouble & dans l'incertitude.

L'HOMME est un être qui n'apporte en naissant que l'aptitude à sentir plus ou moins fortement, d'après sa conformation individuelle; il ne connoît aucune des causes qui viennent agir sur lui; peu-à-peu à force de les sentir il découvre leurs différentes qualités, il apprend à les juger; il se familiarise avec elles, il leur attache des idées d'après la manière dont il se trouve affecté, & ces idées sont vraies ou fausses suivant que ses organes sont bien ou mal constitués & capables de faire des expériences sûres & réitérées.

Les premiers instans de l'homme sont marqués par des besoins ; c'est-à-dire, pour conserver son être, il faut nécessairement le concours de plusieurs causes analogues à lui, sans lesquelles il ne pourroit se maintenir dans l'existence qu'il a reçue ; ces besoins dans un être sensible se manifestent par un désordre, un affaissement, une langueur dans sa machine qui lui donnent la conscience d'une sensation pénible : ce dérangement subsiste & augmente jusqu'à ce que la cause nécessaire pour la faire cesser vienne rétablir l'ordre convenable à la machine humaine. Le besoin est le premier des maux que l'homme éprouve ; cependant ce mal est nécessaire au maintien de son être, qu'il ne seroit point averti de conserver, si le désordre de son corps ne l'obligeoit à y porter remède. Sans besoins, nous ne serions que des machines insensibles, semblables aux végétaux, incapables comme eux de nous conserver ou de prendre les moyens de persévérer dans l'existence que nous avons reçue. C'est à nos besoins que sont dûs nos passions, nos desirs, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles ; ce sont nos besoins qui nous forcent à penser, à vouloir, à agir ; c'est pour les satisfaire, ou pour mettre fin aux sensations pénibles qu'ils nous causent que suivant notre sensibilité naturelle & l'énergie qui nous est propre, nous déployons les forces soit de notre corps soit de notre esprit. Nos besoins étant continuels, nous sommes obligés de travailler sans relache à nous procurer les objets capables de les satisfaire ; en un mot c'est par ses besoins multipliés que l'énergie de l'homme est dans une action perpétuelle ; dès qu'il n'a plus de besoins, il tombe dans l'inaction, dans l'apathie, dans l'en-

nui, dans une langueur incommode & nuisible à son être, état qui dure jusqu'à ce que de nouveaux besoins viennent le ranimer ou le réveiller de cette léthargie.

D'OU l'on voit que le *mal* est nécessaire à l'homme; sans lui il ne pourroit ni connoître ce qui lui nuit, ni l'éviter, ni se procurer le bien-être; il ne différeroit en rien des êtres insensibles & non organisés, si le mal momentané, que nous nommons besoin, ne le forçoit à mettre en jeu ses facultés, à faire des expériences, à comparer & distinguer les objets qui lui peuvent nuire de ceux qui sont favorables à son être. Enfin sans le mal l'homme ne connoîtroit point le bien, il seroit continuellement exposé à périr; semblable à un enfant dépourvu d'expérience, à chaque pas il coureroit à sa perte certaine, il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de choix, il n'auroit point de volontés, de passions, de desirs, il ne se révolteroit point contre les objets désagréables, il ne pourroit les écarter de lui, il n'auroit point de motifs pour rien aimer ou rien craindre; il seroit un automate insensible, il ne seroit plus un homme.

S'IL n'existoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais songé à la divinité. Si la nature lui eût permis de satisfaire aisément tous ses besoins renaissans, ou de n'éprouver que des sensations agréables, ses jours eussent coulé dans une uniformité perpétuelle, & il n'auroit point eu de motifs pour rechercher les causes inconnues des choses. Méditer est une peine; l'homme toûjours content ne s'occuperoit qu'à satisfaire ses besoins, à jouir du présent, à sentir des objets qui l'avertiroient sans cesse de son existence

d'une façon qu'il aprouveroit nécessairement. Rien n'alarmeroit son cœur, tout seroit conforme à son être, il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétudes pour l'avenir; ces mouvemens ne peuvent être que les suites de quelque sensation fâcheuse qui l'auroit antérieurement affecté, ou qui, en troublant l'ordre de sa machine, auroit interrompu le cours de son bonheur.

Indépendamment des besoins qui se renouvellent à chaque instant dans l'homme & que souvent il se trouve dans l'impossibilité de satisfaire, tout homme a senti une foule de maux; il souffrit de la part de l'inclémence des saisons, des disettes, des contagions, des accidens, des maladies, &c. Voilà pourquoi tout homme est craintif & défiant. L'expérience de la douleur nous alarme sur toutes les causes inconnues, c'est-à-dire dont nous n'avons point encore éprouvé les effets; cette expérience fait que subitement, ou, si l'on veut, par instinct, nous nous mettons en garde contre tous les objets dont nous ignorons les suites pour nous-mêmes. Nos inquiétudes & nos craintes augmentent en raison de la grandeur du désordre que ces objets produisent en nous, de leur rareté, c'est-à-dire, de notre inexpérience sur leur compte, de notre sensibilité naturelle, de la chaleur de notre imagination. Plus l'homme est ignorant ou dépourvu d'expérience, plus il est susceptible d'effroi : la solitude, l'obscurité des forêts, le silence & les ténèbres de la nuit, le sifflement des vents, les bruits soudains & confus, sont pour tout homme, qui n'est point accoutumé à ces choses, des objets de terreurs; l'homme ignorant est un enfant que tout étonne & fait

trembler. Ses alarmes disparoissent ou se calment à mesure que l'expérience l'a plus ou moins familiarisé avec les effets de la nature; il se rassure dès qu'il connoit, ou croit connoître, les causes qu'il voit agir, & dès qu'il sçait les moyens d'éviter leurs effets. Mais s'il ne peut parvenir à démêler les causes qui le troublent ou qui le font souffrir, il ne sçait à qui s'en prendre: ses inquiétudes redoublent; son imagination s'égare; elle lui exagère ou lui peint dans le désordre l'objet inconnu de sa terreur; elle le fait analogue à quelques-uns des êtres déjà connus, elle lui suggère des moyens, semblables à ceux qu'il emploie d'ordinaire pour détourner les effets & désarmer la puissance de la cause cachée qui a fait naître ses inquiétudes & ses craintes. C'est ainsi que son ignorance & sa foiblesse le rendent superstitieux.

Peu d'hommes, même de nos jours, ont suffisamment étudié la nature, ou se sont mis au fait des causes physiques & des effets qu'elles doivent produire. Cette ignorance étoit, sans doute, plus grande encore dans des tems plus reculés, où l'esprit humain dans son enfance n'avoit pas fait les expériences & les progrès que nous voyons en lui. Des sauvages dispersés ne connurent qu'imparfaitement ou point du tout les voies de la nature; la société seule perfectionne les connoissances humaines; il faut des efforts multipliés & combinés pour deviner la nature. Cela posé, toutes les causes durent être des mystères pour nos sauvages ancêtres; la nature entière fut une énigme pour eux; tous ses phénomènes durent être merveilleux & terribles pour des êtres dépourvus d'expérience; tout ce qu'ils voyoient

dut leur paroître inusité, étrange, contraire à l'ordre des choses.

Ne soyons donc point surpris de voir les hommes trembler encore aujourd'hui à la vue des objets qui ont fait jadis trembler leurs pères. Les Eclypses, les Cometes, les Météores furent autrefois des sujets d'alarmes pour tous les peuples de la terre; ces effets, si naturels aux yeux de la saine philosophie qui peu-à-peu en a démêlé les vraies causes, sont encore en droit d'alarmer la partie la plus nombreuse, & la moins instruite des nations modernes; le peuple, ainsi que ses ignorans Ancètres, trouve du merveilleux & du surnaturel dans tous les objets auxquels ses yeux ne sont point accoutumés, ou dans toutes les causes inconnues qui agissent avec une force dont il n'imagine pas que les agens connus puissent ètre capables. Le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles, dans tous les effets frappans dont il ne peut se rendre compte; il nomme *surnaturelles* toutes les causes qui les produisent, ce qui signifie simplement qu'il n'est point familiarisé avec elles, qu'il ne les connoît pas, ou que dans la nature il n'a point vû d'agens dont l'énergie fut capable de produire des effets aussi rares que ceux dont ses yeux sont frappés.

Outre les phénomènes naturels & ordinaires dont les nations furent témoins sans en deviner les causes, elles ont, dans des tems très éloignés de nous, éprouvé des calamités, soit générales soit particulières, qui durent les plonger dans la consternation & dans les inquiétudes les plus cruelles. Les annales & les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événemens physiques, des désastres, des ca-

tastrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'esprit de leurs ancètres. Si l'histoire ne nous apprenoit point ces grandes révolutions, nos yeux ne suffiroient-ils pas pour nous convaincre que toutes les parties de notre globe ont été, & suivant le cours des choses, ont dû être & seront encore successivement & dans des tems différens, ébranlées, culbutées, altérées, inondées, embrasées? De vastes continens furent engloutis par les eaux; les mers sorties de leurs limites ont usurpé le domaine de la terre; retirées par la suite, ces eaux nous ont laissé des preuves frappantes de leur séjour par les coquilles, les dépouilles de poissons, les restes de corps marins que l'observateur attentif rencontre à chaque pas dans les contrées fertiles que nous habitons aujourd'hui. Les feux souterreins se sont en différens lieux ouverts des soupiraux effrayans. En un mot les élémens déchainés se sont, à plusieurs reprises, disputé l'empire de notre globe; celui-ci ne nous montre par-tout qu'un vaste amas de débris & de ruines. Quelle dut être la frayeur de l'homme, qui dans tous les pays vit la nature entière armée contre lui, & menaçant de détruire sa demeure! Quelles furent les inquiétudes des peuples pris au dépourvu, quand ils virent une nature si cruellement travaillée, un monde prêt à écroûler, une terre déchirée qui servit de tombeau à des villes, à des Provinces, à des nations entières! Quelles idées des mortels écrasés par la terreur durent-ils se former de la cause irrésistible qui produisoit des effets si étendus! Ils ne purent, sans doute, les attribuer à la nature; ils ne la soupçonnèrent point d'être auteur ou complice du désordre qu'elle éprouvoit elle-même; ils ne virent pas que ces

révolutions & ces désordres étoient des effets nécessaires de ses loix immuables, & contribuoient à l'ordre qui la fait subsister.

Ce fut dans ces circonstances fatales que les nations, ne voyant point sur la terre d'agens assez puissans pour opérer les effets qui la troubloient d'une façon si marquée, portèrent leurs regards inquiets & leurs yeux baignés de larmes vers le ciel, où elles supposèrent que devoient résider des agens inconnus dont l'inimitié détruisoit ici bas leur félicité.

Ce fut dans le sein de l'ignorance, des alarmes & des calamités que les hommes ont toûjours puisé leurs premières notions sur la divinité. D'où l'on voit qu'elles durent être ou suspectes ou fausses, & toûjours affligeantes. En effet sur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards, dans les climats glacés du nord, dans les régions brûlantes du midi, sous les zônes les plus tempérées, nous voyons que par-tout les peuples ont tremblé, & que c'est en conséquence de leurs craintes & de leurs malheurs qu'ils se sont fait des Dieux nationaux, ou qu'ils ont adopté ceux qu'on leur apportoit d'ailleurs. L'idée de ces agens si puissans fut toûjours associée à celle de la terreur : leur nom rappella toûjours à l'homme ses propres calamités ou celles de ses pères ; nous tremblons aujourd'hui parce que nos ayeux ont tremblé il y a des milliers d'années. L'idée de la Divinité réveille toûjours en nous des idées affligeantes : si nous remontions à la source de nos craintes actuelles, & des pensées lugubres qui s'élèvent dans notre esprit toutes les fois que nous entendons prononcer son nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions & les désastres qui ont dé-

truit une partie du genre-humain, & consterné les malheureux échappés de la destruction de la terre; ceux-ci nous ont transmis jusqu'à ce jour leurs frayeurs & les idées noires qu'ils se sont faites des causes ou des Dieux qui les avoient alarmés. (1)

Si les Dieux des nations furent enfantés dans le sein des alarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puissance inconnue qu'il se fit pour lui-meme. Faute de connoitre les causes naturelles & leurs façons d'agir, lorsqu'il éprouve quelque infortune ou quelque sensation facheuse, il ne sçait à qui s'en pren-

---

(1) Un auteur Anglois a dit avec raison que le déluge universel a peut-être autant dérangé le monde moral que le monde physique, & que les cervelles humaines conservent encore l'empreinte des chocs qu'elles ont alors reçus.

Voyez Philemon & Hydaspe pag. 355.

Il est peu vraisemblable que le déluge, dont parlent les livres saints des Juifs & des Chrétiens ait été universel, mais il y a tout lieu de croire que toutes les parties de la terre ont, en différens tems, éprouvé des déluges; c'est ce que nous prouve la tradition uniforme de tous les peuples du monde, & encore plus les vestiges des corps marins que l'on trouve en tout pays, enfouis à peu ou moins de profondeur dans les couches de la terre: cependant il pourroit se faire qu'une comete, en venant heurter vivement notre globe eût produit une secousse assez forte pour submerger à la fois les continens, ce qui a pu se faire sans miracle.

dre. Les mouvemens qui malgré lui s'excitent au dedans de lui-même, ses maladies, ses peines, ses passions, ses inquiétudes, les altérations douloureuses que sa machine éprouve sans en démêler les vraies sources, enfin la mort, dont l'aspect est si redoutable pour un être fortement attaché à la vie, sont des effets qu'il regarde comme surnaturels, parce qu'ils sont contraires à sa nature actuelle; il les attribue donc à quelque cause puissante, qui, malgré tous ses efforts, dispose à chaque instant de lui. Son imagination désespérée des maux qu'il trouve inévitables, lui crée sur le champ quelque phantôme, sous lequel la conscience de sa propre foiblesse l'oblige de frissonner. c'est alors que, glacé par la terreur, il médite tristement sur ses peines, & cherche en tremblant les moyens de les écarter, en désarmant le courroux de la chimère qui le poursuit. Ce fut donc toûjours dans l'attelier de la tristesse que l'homme malheureux a façonné le phantôme dont il a fait son Dieu.

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons que d'après ceux que nous sommes à portée de connoître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté de l'intelligence, du dessein, des projets, des passions, en un mot des qualités analogues aux siennes, à toute cause inconnue qu'il sent agir sur lui. Dès qu'une cause visible ou supposée l'affecte d'une façon agréable ou favorable à son être, il la juge bonne & bien intentionnée pour lui : il juge au contraire que toute cause qui lui fait éprouver des sensations fâcheuses est mauvaise par sa nature & dans l'intention de lui nuire. Il attribue des vues, un plan, un systême de conduite à tout ce qui paroit

produire de soi-même des effets liés, agir avec ordre & suite, opérer constamment les mêmes sensations sur lui. D'après ces idées, que l'homme emprunte toûjours de lui-même & de sa propre façon d'agir, il aime ou il craint les objets qui l'ont affecté; il s'en approche avec confiance ou avec crainte, il les cherche, ou il les fuit quand il croit pouvoir se soustraire à leur puissance. Bien-tôt il leur parle, il les invoque, il les prie de lui accorder leur assistance, ou de cesser de l'affliger; il tâche de les gagner par des soumissions, par des bassesses, par des présens, auxquels il se trouve lui-même sensible; enfin il exerce l'hospitalité à leur égard, il leur donne un azyle, il leur fait une demeure, & leur fournit les choses qu'il juge devoir leur plaire le plus, parce qu'il y attache lui-même un très grand prix. Ces dispositions servent à nous rendre compte de la formation de ces Dieux *tutélaires*, que chaque homme se fait dans les nations sauvages & grossières. Nous voyons que des hommes simples regardent comme les arbitres de leur sort des animaux, des pierres, des substances informes & inanimées, des fétiches, qu'ils transforment en Divinités, en leur prêtant de l'intelligence, des desirs & des volontés.

Il est encore une disposition qui servit à tromper l'homme sauvage, & qui trompera tous ceux que la raison n'aura point désabusés des apparences, c'est le concours fortuit de certains effets avec des causes qui ne les ont point produits, ou la coexistence de ces effets avec de certaines causes qui n'ont avec eux aucunes liaisons véritables. C'est ainsi que le sauvage attribuera la bonté ou la volonté de lui faire du bien à quelque objet, soit

inanimé soit animé, tel qu'une pierre d'une certaine forme, une roche, une montagne, un arbre, un serpent, un animal, &c. si toutes les fois qu'il a rencontré ces objets, les circonstances ont voulu qu'il eût un bon succès à la chasse à la pêche, à la guerre, ou dans toute autre entreprise. Le même Sauvage, tout aussi gratuitement, attachera l'idée de malice ou de méchanceté à un objet quelconque qu'il aura rencontré les jours où il éprouvera quelqu'accident fâcheux; incapable de raisonner, il ne voit pas que ces effets divers sont dus à des causes naturelles, à des circonstances nécessaires; il trouve plus court d'en faire honneur à des causes incapables d'influer sur lui, ou de lui vouloir du bien & du mal; conséquemment son ignorance & la paresse de son esprit les *divinisent*, c'est-à-dire leur prêtent de l'intelligence, des passions, des desseins, & leur supposent un pouvoir surnaturel. Le Sauvage n'est jamais qu'un enfant; celui-ci frappe l'objet qui lui déplaît, de même que le chien mord la pierre qui le blesse; sans remonter à la main qui la lui jette.

Tel est encore dans l'homme sans expérience le fondement de la foi qu'il a pour les présages heureux ou malheureux; il les regarde comme des avertissemens donnés par ses Dieux ridicules, à qui il attribue une sagacité, une prévoyance, des facultés dont il est lui-même dépourvu. L'ignorance & le trouble font que l'homme croit une pierre, un reptile, un oiseau beaucoup plus instruits que lui-même. Le peu d'observations que fit l'homme ignorant ne firent que le rendre plus superstitieux; il vit que certains oiseaux annonçoient par leur vol, leurs cris, des changemens, du froid, du chaud, du beau tems, des orages;

il vit qu'en certains tems il ſortoit des vapeurs du fond de quelques cavernes ; il n'en fallut pas davantage pour lui faire croire que ces êtres connoiſſoient l'avenir & jouiſſoient du don de prophétie.

Si peu-à-peu l'expérience & la réflexion parviennent à détromper l'homme de la puiſſance, de l'intelligence & des vertus qu'il avoit d'abord aſſignées à des objets inſenſibles ; il les ſuppoſe du moins mis en jeu par quelque cauſe ſecrete, par quelque agent inviſible, dont ils ſont les inſtrumens ; c'eſt alors à cet agent caché qu'il s'adreſſe ; il lui parle, il cherche à le gagner, il implore ſon aſſiſtance, il veut fléchir ſa colère ; & pour y réuſſir il emploie les mêmes moyens dont il ſe ſerviroit pour appaiſer ou gagner les êtres de ſon eſpèce.

Les ſociétés dans leur origine, ſe voyant ſouvent affligées & maltraitées par la nature, ſuppoſèrent aux élémens ou aux agens cachés qui les régloient, une volonté, des vues, des beſoins, des deſirs ſemblables à ceux de l'homme. De là les ſacrifices imaginés pour les nourrir, des libations pour les abbreuver, de la fumée & de l'encens pour repaître leur odorat. On crut que les élémens ou leurs moteurs irrités s'appaiſoient, comme l'homme irrité, par des prières, par des baſſeſſes, par des préſens. L'imagination travailla pour deviner quels pouvoient être les préſens & les offrandes les plus agréables à ces êtres muets, & qui ne faiſoient point connoître leurs inclinations. On leur offrit d'abord les fruits de la terre, la gerbe ; on leur ſervit enſuite des viandes, on leur immola des agneaux, des geniſſes, des Taureaux. Comme on les vit preſque toûjours irrités contre

l'homme, ou leur sacrifia peu-à-peu des enfans; des hommes. Enfin le délire de l'imagination, qui va toûjours en augmentant, fit que l'on crût que l'agent souverain qui préside à la nature dédaignoit les offrandes empruntées de la terre & ne pouvoit être appaisé que par le sacrifice d'un Dieu. L'on présuma qu'un être infini ne pouvoit être réconcilié avec la race humaine que par une victime infinie.

Les vieillards, comme ayant le plus d'expérience, furent communément chargés de la réconciliation avec la puissance irritée. (2) Ceux-ci l'accompagnèrent de cérémonies, de rites, de précautions, de formules; ils retracèrent à leurs concitoyens les notions transmises par les ancêtres, les observations faites par eux, les fables qu'ils en avoient reçues. C'est ainsi que s'établit le sacerdoce; c'est ainsi que se forma le culte; c'est ainsi que

---

(2) Le mot Grec πρεσβυς, d'où vient le mot *Prêtre*, signifie vieillard. Les hommes ont toûjours été pénétrés de respect pour tout ce qui portoit le caractère de l'antiquité, ils lui ont toûjours associé l'idée d'une sagesse & d'une expérience consommée. C'est selon les apparences par une suite de ce préjugé que les hommes, lorsqu'ils sont embarrassés, prèfèrent communément l'autorité de l'antiquité & les décisions de leurs ancêtres à celles du bon sens & de la raison, c'est ce qu'on voit sur-tout dans les matières qui touchent à la religion; on s'imagine que l'antiquité tenoit la religion de la première main, & que c'est dans son enfance ou dans son berceau qu'on doit la trouver dans toute sa sagesse & sa pureté. Je laisse à penser combien cette idee est fondée!

peu-à-peu il se fit un corps de doctrine, adopté dans chaque société & transmis de race en race. En un mot, tels sont les élémens informes & précaires dont on se servit par-tout pour composer la religion; elle fut toûjours un systême de conduite inventé par l'imagination & par l'ignorance pour rendre favorables les puissances inconnues auxquelles on supposa la nature soumise: quelque Divinité irascible & placable lui servit toûjours de base, ce fut sur cette notion puérile & absurde que le sacerdoce fonda ses droits, ses temples, ses autels, ses richesses, son autorité, ses dogmes. En un mot c'est sur ces fondemens grossiers que portent tous les systêmes religieux du monde: inventés dans l'origine par des Sauvages, ils ont encore le pouvoir de régler le sort des nations les plus civilisées. Ces systêmes si ruineux dans leurs principes, ont été diversement modifiés par l'esprit humain, dont l'essence est de travailler sans relâche sur les objets inconnus auxquels il commence toûjours par attacher une très grande importance, & qu'il n'ose ensuite jamais examiner de sang froid.

Telle fut la marche de l'imagination dans les idées successives qu'elle se fit, ou qu'on lui donna sur la Divinité. La première Théologie de l'homme lui fit d'abord craindre & adorer les élémens même, des objets matériels & grossiers; il rendit ensuite ses hommages à des agens présidans aux élémens, à des génies puissans, à des génies inférieurs, à des héros ou à des hommes doués de grandes qualités. A force de réfléchir il crut simplifier les choses en soumettant la nature entière à un seul agent, à une intelligence souveraine, à un esprit, à une ame universelle qui

mettoit cette nature & ſes parties en mouvement. En remontant de cauſes en cauſes, les mortels ont fini par ne rien voir, & c'eſt dans cette obſcurité qu'ils ont placé leur Dieu; c'eſt dans cet abîme ténébreux que leur imagination inquiéte travaille toûjours à ſe fabriquer des chimères, qui les affligeront juſqu'à ce que la connoiſſance de la nature les détrompe des phantômes qu'ils ont toûjours ſi vainement adorés.

Si nous voulons nous rendre compte de nos idées ſur la Divinité, nous ſerons obligés de convenir que par le mot *Dieu* les hommes n'ont jamais pu déſigner que la cauſe la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue des effets qu'ils voyoient : ils ne font uſage de ce mot que lorſque le jeu des cauſes naturelles & connues ceſſe d'être viſible pour eux; dès qu'ils perdent le fil de ces cauſes, ou dès que leur eſprit ne peut plus en ſuivre la chaine, ils tranchent la difficulté, & terminent leurs recherches en appellant *Dieu* la dernière des cauſes, c'eſt-à-dire, celle qui eſt au-delà de toutes les cauſes qu'ils connoiſſent; ainſi ils ne font qu'aſſigner une dénomination vague à une cauſe ignorée, à laquelle leur pareſſe ou les bornes de leurs connoiſſances les forcent de s'arrêter. Toutes les fois qu'on nous dit que Dieu eſt l'auteur de quelque phénomène, cela ſignifie qu'on ignore comment un tel phénomène a pu s'opérer par le ſecours des forces ou des cauſes que nous connoiſſons dans la nature. C'eſt ainſi que le commun des hommes, dont l'ignorance eſt le partage, attribue à la Divinité, non ſeulement les effets inuſités qui les frappent, mais encore les événemens les plus ſimples dont les cauſes ſont les plus faciles à connoître pour qui-

conque a pu les méditer. (3) **En un mot**, l'homme a toûjours respecté les causes inconnues des effets surprenans, que son ignorance l'empêchoit de démêler.

Il reste donc à demander si nous pouvons nous flatter de connoître parfaitement les forces de la nature, les propriétés des êtres qu'elle renferme, les effets qui peuvent résulter de leurs combinaisons? Sçavons-nous pourquoi l'aimant attire le fer? Sommes-nous en état d'expliquer

---

(3) Il paroit que c'est faute de connoître les vraies causes des passions, des talens, de la verve poëtique, de l'ivresse, &c. que ces êtres ont été divinisés sous les noms de *Cupidon*, *d'Apollon*, *d'Esculape*, des *Furies*. La terreur & la fiévre ont eu pareillement des autels. En un mot, l'homme a cru devoir attribuer à quelque Divinité tous les effets dont il ne pouvoit se rendre compte. Voilà, sans doute, pourquoi l'on a regardé les songes, les vapeurs hystériques, les vertiges comme des effets divins. Les Mahométans ont encore un grand respect pour les fous. Les Chrétiens regardent les extases comme des faveurs du ciel, ils appellent *visions* ce que d'autres appelleroient folie, vertige, dérangement de cerveau. Les femmes hystériques & sujettes aux vapeurs sont les plus sujettes aux extases & aux visions. Les pénitens & les moines qui jeûnent, sont les plus exposés à recevoir les faveurs du Très-haut ou à rêver creux. Les Germains, suivant Tacite, croyoient que les femmes avoient quelque chose de Divin. Ce sont des femmes qui chez les Sauvages les excitent à la guerre. Les Grecs ont eu leurs *Pythies*, leurs *Sibylles*, leurs *Prophéteſſes*.

les phénomènes de la lumière, de l'électricité, de l'élasticité? Connoissons-nous le méchanisme qui fait que la modification de notre cerveau que nous nommons volonté met nos bras en action? Pouvons-nous nous rendre compte comment notre œil voit, notre oreille entend, notre esprit conçoit? Si nous sommes incapables de nous rendre raison des phénomènes les plus journaliers que la nature nous présente, de quel droit lui refuseroit-on le pouvoir de produire par elle-même & sans le secours d'un agent étranger plus inconnu qu'elle-même, d'autres effets incompréhensibles pour nous? En serons-nous plus instruits, quand toutes les fois que nous verrons un effet dont nous ne pourrons point démêler la vraie cause, on nous dira que cet effet est produit par la puissance ou la volonté de Dieu, c'est-à-dire vient d'un agent que nous ne connoissons point, & dont jusqu'ici l'on n'a pu nous donner encore bien moins d'idées que de toutes les causes naturelles? Un son auquel nous ne pouvons attacher aucun sens fixe, suffit-il donc pour éclaircir des problèmes? Le mot Dieu peut-il signifier autre chose que la cause impénétrable des effets qui nous étonnent & que nous ne pouvons expliquer? Quand nous serons de bonne foi avec nous-mêmes, nous serons toûjours forcés de convenir que c'est uniquement l'ignorance où l'on fut des causes naturelles & des forces de la nature qui donna la naissance aux Dieux; c'est encore l'impossibilité où la plûpart des hommes se trouvent de se tirer de cette ignorance, de se faire des idées simples de la formation des choses, de découvrir les vraies sources des événemens qu'ils admirent ou qu'ils craignent, qui leur fait croire

que l'idée d'un Dieu est une idée nécessaire, pour rendre compte de tous les phénomènes, aux vraies causes desquels l'on ne peut pas remonter. Voilà pourquoi l'on regarde comme des insensés tous ceux qui ne voient pas la nécessité d'admettre un agent inconnu ou une énergie secrete que, faute de connoitre la nature, l'on plaça hors d'elle-même.

Tous les phénomènes de la nature font naître nécessairement dans les hommes des sentimens divers. Les uns leur sont favorables & les autres leur sont nuisibles; les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoissance; les autres excitent en eux le trouble, l'aversion, le désespoir. D'après les sensations variées qu'ils éprouvent, ils aiment ou craignent les causes auxquelles ils attribuent les effets qui produisent en eux ces différentes passions : ils proportionnent ces sentimens à l'étendue des effets qu'ils ressentent; leur admiration & leurs craintes augmentent à mesure que les phénomènes dont il sont frappés sont plus vastes, plus irrésistibles, plus incompréhensibles, plus inusités, plus intéressans pour eux. L'homme se fait nécessairement le centre de la nature entière; il ne peut en effet juger des choses que suivant qu'il en est lui même affecté; il ne peut aimer que ce qu'il trouve favorable à son être; il hait & craint nécessairement tout ce qui le fait souffrir; enfin, comme on a vu, il appelle désordre tout ce qui dérange sa machine, & croit que tout est dans l'ordre dès qu'il n'éprouve rien qui ne convienne à sa façon d'exister. Par une suite nécessaire de ces idées, le genre-humain s'est persuadé que la nature entière étoit faite pour lui seul; que

ce n'étoit que lui seul qu'elle avoit en vue dans ses ouvrages, ou bien que les causes puissantes à qui cette nature étoit subordonnée n'avoient pour objet que l'homme dans tous les effets qu'elles opéroient dans l'univers.

S'IL y avoit sur la terre d'autres êtres pensans que l'homme, ils tomberoient vraisemblablement dans le même préjugé que lui; il est fondé sur la prédilection que chaque individu s'accorde nécessairement à lui-même; prédilection qui subsiste jusqu'à ce que la réflexion & l'expérience l'aient rectifiée.

AINSI dès que l'homme est content, dès que tout est en ordre pour lui, il admire ou il aime la cause à la quelle il croit devoir son bien-être; dès qu'il est mécontent de sa façon d'exister, il haït & craint la cause qu'il suppose avoir produit en lui ces effets affligeans. Mais le bien-être se confond avec notre existence, il cesse de se faire sentir lorsqu'il est habituel & continu; nous le jugeons alors inhérent à notre essence; nous en concluons que nous sommes faits pour être toûjours heureux; nous trouvons naturel que tout concoure au maintien de notre être. Il n'en est pas de même quand nous éprouvons des façons d'être qui nous déplaisent; l'homme qui souffre est tout étonné du changement qui se fait en lui; il le juge contre nature, parce qu'il est contre sa propre nature; il s'imagine que les événemens qui le blessent sont opposés à l'ordre des choses; il croit que la nature est dérangée toutes les fois qu'elle ne lui procure point la façon de sentir qui lui convient, & il conclut de ces suppositions que cette nature, ou que l'agent qui la meut, sont irrités contre lui.

C'EST ainſi que l'homme, preſque inſenſible au bien, ſent très vivement le mal; il croit l'un naturel, il croit l'autre contraire à la nature. Il ignore, ou il oublie, qu'il fait partie d'un tout, formé par l'aſſemblage de ſubſtances dont les unes ſont analogues & les autres contraires; que les êtres dont la nature eſt compoſée ſont doués de propriétés diverſes, en vertu deſquelles ils agiſſent diverſement ſur les corps qui ſe trouvent à portée d'éprouver leur action; il ne voit pas que ces êtres, dénués de bonté ou de malice, agiſſent ſuivant leurs eſſences & leurs propriétés, ſans pouvoir agir autrement qu'ils ne font. C'eſt donc faute de connoître ces choſes qu'il regarde l'auteur de la nature comme la cauſe des maux qu'il éprouve & qu'il le juge méchant, c'eſt-à-dire animé contre lui.

En un mot l'homme regarde le bien-être comme une dette de la nature, & les maux comme une injuſtice qu'elle lui fait; perſuadé que cette nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fît ſouffrir, ſi elle n'étoit mue par une force ennemie de ſon bonheur, qui eût des raiſons pour l'affliger & le punir. D'où l'on voit que le mal fut encore plus que le bien le motif des recherches que les hommes ont faites ſur la Divinité, des idées qu'ils s'en ſont formées, & de la conduite qu'ils ont tenue à ſon égard. L'admiration ſeule des œuvres de la nature, & la reconnaiſſance de ſes bienfaits n'euſſent jamais déterminé le genre-humain à remonter péniblement par la penſée à la ſource de ces choſes; familiariſés ſur le champ avec les effets favorables à notre être, nous ne nous donnons point les mêmes peines pour en chercher les cauſes que pour décou-

vrir celles qui nous inquiétent ou nous affligent. Ainsi en réfléchissant sur la divinité ce fut toûjours sur la cause de ses maux que l'homme médita; ses méditations furent toûjours vaines, parceque ses maux, ainsi que ses biens, sont des effets également nécessaires des causes naturelles, auxquelles son esprit eût dû plutôt s'en tenir que d'inventer des causes fictives, dont jamais il ne put se faire que des idées fausses, vu qu'il les emprunta toûjours de sa propre façon d'être & de sentir. Obstiné à ne voir que lui-même il ne connut jamais la nature universelle dont il ne fait qu'une foible partie.

Un peu de réflexion suffiroit néanmoins pour désabuser de ces idées. Tout nous prouve que le bien & le mal sont en nous des façons d'être dépendantes des causes qui nous remuent & qu'un être sensible est forcé d'éprouver. Dans une nature composée d'êtres infiniment variés, il faut nécessairement que le choc ou la rencontre de matiéres discordantes trouble l'ordre & la façon d'éxister des êtres qui n'ont point d'analogie avec elles; elle agit dans tout ce qu'elle fait d'après des loix certaines; les biens & les maux que nous éprouvons sont des suites nécessaires des qualités inhérentes aux êtres dans la sphère d'actions desquels nous nous trouvons. Notre naissance, que nous nommons un bienfait, est un effet aussi nécessaire que notre mort, que nous regardons comme une injustice du sort; il est de la nature de tous les êtres analogues de s'unir pour former un tout; il est de la nature de tous les êtres composés de se détruire ou de se dissoudre les uns plutôt & les autres plus tard. Tout être en se dissolvant fait éclore des êtres nouveaux; ceux-ci se détrui-

font à leur tour pour exécuter éternellement les loix immuables d'une nature qui n'existe que par les changemens continuels que subissent toutes ses parties. Cette nature ne peut être regardée ni comme bonne ni comme méchante; tout ce qui se fait en elle est nécessaire Cette même matière ignée, qui est en nous le principe de la vie, devient souvent le principe de notre destruction, de l'incendie d'une ville, de l'explosion d'un volcan. Cette eau qui circule dans nos fluides si nécessaires à notre existence actuelle, devenue trop abondante, nous suffoque, est la cause de ces inondations qui souvent viennent engloutir la terre & ses habitans. Cet air sans lequel nous ne pouvons respirer, est la cause des ces ouragans & de ces tempêtes qui rendent inutiles les travaux des mortels. Les élémens sont forcés de se déchaîner contre nous lorsqu'ils sont combinés d'une certaine manière; & leurs suites nécessaires sont ces ravages, ces contagions, ces famines, ces maladies, ces fléaux divers pour lesquels nous implorons à grands cris des puissances sourdes à nos voix: elles n'exaucent jamais nos vœux que lorsque la nécessité qui nous affligeoit a remis les choses dans l'ordre que nous trouvons convenable à notre espèce; ordre rélatif qui fut & qui sera toûjours la mesure de tous nos jugemens.

Les hommes ne firent donc point des réflexions si simples; ils ne virent point que tout dans la nature agissoit par des loix inaltérables; ils regardèrent les biens qu'ils éprouvoient comme des faveurs, & leurs maux comme des signes de colère dans cette nature, qu'ils supposerent animée des mêmes passions qu'eux, ou du moins

gouvernée par quelque agent fecret qui lui faifoit exécuter fes volontés favorables ou nuifibles à l'efpèce humaine. Ce fut à cet agent fuppofé qu'ils adrefsèrent leurs vœux : affez peu occupés de lui au fein du bien-être, ils le remercièrent pourtant de fes bienfaits, dans la crainte que leur ingratitude ne provoquât fa fureur; mais ils l'invoquèrent furtout avec ferveur dans leurs calamités, dans leurs maladies, dans les défaftres qui effrayoient leurs regards; il lui demandèrent alors de changer en leur faveur l'effence & la façon d'agir des êtres; chacun d'eux prétendit que pour faire ceffer le moindre mal qui l'affligeoit, la chaine éternelle des chofes fût arrètée ou brifée.

C'EST fur des prétentions fi ridicules que font fondées les priéres ferventes, que les mortels, prefque toûjours mécontens de leur fort & jamais d'accord fur leurs defirs, adreffent à la Divinité. Sans ceffe à genoux devant la puiffance imaginaire qu'ils jugent en droit de commander à la nature, ils la fuppofent affez forte pour en déranger le cours, pour la faire fervir aux vues particulières & l'obliger à contenter les defirs difcordans des êtres de l'efpèce humaine. Le malade expirant fur fon lit lui demande que les humeurs amaffées dans fon corps perdent fur le champ les propriétés qui les rendent nuifibles à fon être, & que par un acte de fa puiffance fon Dieu renouvelle ou crée de nouveau les refforts d'une machine ufée par des infirmités. Le cultivateur d'un terrein humide & bas fe plaint à lui de l'abondance des pluies dont fon champ eft inondé, tandis que l'habitant d'une colline élevée le remercie de fes faveurs, & fol-

licite la continuation de ce qui fait le désespoir de son voisin. Enfin chaque homme veut un Dieu pour lui tout seul, & demande qu'en sa faveur, suivant ses fantaisies momentanées & ses besoins changeans, l'essence invariable des choses soit continuellement changée.

D'où l'on voit que les hommes demandent à chaque instant des miracles. Ne soyons donc point surpris de leur crédulité, ou de la facilité avec laquelle ils adoptent les récits des œuvres merveilleuses qu'on leur annonce comme des actes de la puissance & de la bienveillance de la Divinité, & comme des preuves de son empire sur la nature entière, à laquelle, en la gagnant, ils se sont promis de commander eux-mêmes (4); par une suite de ces idées cette nature s'est trouvée totalement dépouillée de tout pouvoir; elle ne fut plus regardée que comme un instrument passif, aveugle par lui-même, qui n'agissoit que suivant les ordres variables des agens tout puis-

---

(4) Les hommes se sont bien apperçus que la nature étoit sourde, ou n'interrompoit jamais sa marche; en conséquence ils l'ont, par intérêt, soumise à un agent intelligent, qu'ils supposèrent, par son analogie avec eux, plus disposé à les écouter qu'une nature insensible qu'ils ne pouvoient arrêter. Il reste donc à sçavoir si l'intérêt de l'homme peut être regardé comme une preuve indubitable de l'existence, d'un agent doué d'intelligence & si de ce que la chose convient à l'homme, il peut conclure qu'elle est. Enfin il faudroit voir si réellement l'homme, à l'aide de cet agent, est jamais parvenu à changer la marche de la nature.

fans auxquels on la crut surbordonnée. C'est ainsi que faute d'envisager la nature sous son vrai point de vue, on la méconnut entiérement, on la méprisa, on la crut incapable de rien produire par elle-même, & l'on fit honneur de toutes ses œuvres, soit avantageuses, soit nuisibles pour l'espèce humaine, à des puissances fictives, auxquelles l'homme prêta toujours ses propres dipositions en ne faisaint qu'aggrandir leur pouvoir. En un mot, ce fut sur les débris de la nature que les hommes élevèrent le colosse imaginaire de la Divinité.

Si l'ignoranee de la nature donna la naissance aux Dieux, la connoissance de la nature est faite pour les détruire. A mesure que l'homme s'instruit, ses forces & ses ressourees augmentent avec ses lumières; les sciences, les arts conservateurs, l'industrie lui fournissent des secours, l'expérienee le rassûre ou lui proeure des moyens de résister aux efforts de bien des eauses qui cessent de l'alarmer dès qu'il les a connues. En un mot ses terreurs se dissipent dans la même proportion que son esprit s'éclaire. L'homme instruit eesse d'être superstitieux.





CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

La nature, les élémens furent, comme on vient de le voir, les premières Divinités des hommes; ils ont toûjours commencé par adorer des êtres matériels, & chaque individu, comme on a dit, & comme on peut le voir dans les nations sauvages, se fait un Dieu particulier de tout objet physique qu'il suppose être la cause des événemens qui l'intéressent; jamais il ne va chercher hors de la nature visible la source de ce qui lui arrive ou des phénomènes dont il est témoin; comme il ne voit par tout que des effets matériels, il les attribue à des causes du même genre; incapable dans sa simplicité primitive de ces rêveries profondes & de ces spéculations subtiles, qui sont les fruits du loisir, il n'imagine point une cause distinguée des objets qui le frappent, ni d'une essence totalement différente de tout ce qu'il apperçoit.

L'Observation de la nature fut la première étude de ceux qui eurent le loisir de méditer; ils ne pûrent s'empêcher d'être frappés des phénomènes du monde visible. Le lever & le coucher des astres, le retour périodique des saisons, les variations de l'air, la fertilité & la stérilité des champs, les avantages & les dommages causés par les eaux, les effets tantôt utiles tantôt & terribles du feu, furent des objets propres à les faire

penser. Ils durent naturellement croire que des êtres qu'ils voyoient se mouvoir d'eux-mêmes agissoient par leur propre énergie ; d'après leurs influences bonnes ou mauvaises sur les habitans de la terre, ils leur supposèrent le pouvoir & la volonté de leur faire du bien ou de leur nuire. Ceux qui les premiers sçurent prendre de l'ascendant sur des hommes sauvages, grossiers, dispersés dans les bois, occupés de la chasse ou de la pèche, errans & vagabonds, peu attachés au sol dont ils ne sçavoient point encore tirer parti, furent toûjours des observateurs plus expérimentés, plus instruits des voies de la nature que les peuples, ou plutôt que les individus épars, qu'ils trouvèrent ignorans & dénués d'expérience. Leurs connoissances supérieures les mirent à portée de leur faire du bien, de leur découvrir des inventions utiles, de s'attirer la confiance des malheureux à qui ils venoient tendre une main secourable ; des sauvages nuds, affamés, exposés aux injures de l'air & aux attaques des bètes, dispersés dans des cavernes & des forêts, occupés du soin pénible de chasser ou de travailler sans relâche pour se procurer une subsistance incertaine, n'avoient point eu le loisir de faire des découvertes propres à faciliter leurs travaux : ces découvertes sont toûjours les fruits de la société; des êtres isolés & séparés les uns des autres ne trouvent rien, & songent à peine à chercher. Le sauvage est un être qui demeure dans une enfance perpétuelle, & qui n'en sortiroit point, si l'on ne venoit le tirer de sa misère. Farouche d'abord, il s'apprivoise peu-à-peu avec ceux qui lui font du bien; une fois gagné par leurs bienfaits, il leur

donne sa confiance, à la fin il va jusqu'à leur sacrifier sa liberté.

Ce fut communément du sein des nations civilisées que sont sortis tous les personnages qui ont apporté la sociabilité, l'agriculure, les arts, les loix, les Dieux, les cultes & les opinions religieuses à des familles ou hordes encore éparses & non réunies en corps de nation. Ils adoucirent leurs mœurs, ils les rassemblèrent, ils leur apprirent à tirer parti de leurs forces, s'entre-aider mutuellement pour se procurer leurs besoins avec plus de facilité. En rendant ainsi leur existence plus heureuse, ils s'attirèrent leur amour & leur vénération, ils acquirent le droit de leur prescrire des opinions, ils leur firent adopter celles qu'ils avoient eux-mêmes inventées ou puisées dans les pays civilisés d'où ils étoient sortis. L'histoire nous montre les plus fameux législateurs comme des hommes qui, enrichis des connoissances utiles que l'on trouve au sein des nations policées, portèrent à des sauvages privés d'industrie & de secours, des arts que jusque là ceux-ci avoient ignorés. Tels ont été les Bacchus, les Orphées, les Triptolèmes, les Moïses, les Numas, les Zamolxis, en un mot les premiers qui donnèrent aux nations l'agriculture, les sciences, les Divinités, les cultes, les mysteres, la Théologie, la Jurisprudence.

L'on demandera peut-être si les nations que nous voyons aujourd'huy rassemblées ont toutes été dispersées dans l'origine? nous dirons que cette dispersion peut avoir été produite à plusieurs reprises par les révolutions terribles dont, comme on a vu ci-devant, notre globe fut plus d'une fois le théâtre, dans des tems si reculés

que l'hiſtoire n'a pu nous en tranſmettre les détails. Peut-être que les approches de plus d'une comete ont produit ſur notre terre pluſieurs ravages univerſels, qui ont à chaque fois anéanti la portion la plus conſidérable de l'eſpèce humaine. Ceux qui purent échapper à la ruine du monde, plongés dans la conſternation & la miſère, ne furent guère en état de conſerver à leur poſtérité des connoiſſances effacées par les malheurs dont ils avoient été les victimes & les témoins: accablés de frayeurs eux-mêmes, ils n'ont pu nous faire paſſer qu'à l'aide d'une tradition obſcure leurs affreuſes avantures, ni nous tranſmettre les opinions, les ſyſtêmes & les arts antérieurs aux révolutions de la terre. Il y eut peut-être, de toute éternité des hommes ſur la terre, mais en différens périodes ils furent anéantis, ainſi que leurs monumens & leurs ſciences; ceux qui ſurvécurent à ces révolutions périodiques, ont formé à chaque fois une nouvelle race d'hommes, qui à force de tems, d'expérience & de travaux, ont peu-à-peu retiré de l'oubli les inventions des races primitives. C'eſt peut-être à ces renouvellemens périodiques du genre-humain qu'eſt due l'ignorance profonde dans laquelle nous le voyons encore plongé ſur les objets les plus intéreſſans pour lui. Voilà peut-être la vraie ſource de l'imperfection de nos connoiſſances, des vices de nos inſtitutions politiques & religieuſes auxquelles la terreur a toûjours préſidé, de cette inexpérience & de ces préjugés puériles qui font que l'homme eſt encore partout dans un état d'enfance, en un mot ſi peu ſuſceptible de conſulter ſa raiſon & d'écouter la vérité. A en juger par la foibleſſe & la lenteur de ſes progrès à tant d'égards, on di-

roit que la race humaine ne fait que de sortir de son berceau, ou qu'elle fut destinée à ne jamais atteindre l'âge de raison ou de virilité. (5)

---

(5) Ces hypothéses paroitront, sans doute, hazardées à ceux qui n'ont point assez médité sur la nature. Il peut y avoir eu non seulement un *déluge universel*, encore un très grand nombre d'autres deluges depuis que notre globe existe. Ce globe lui-même peut être une production nouvelle dans la nature & n'avoir point toujours occupé la place qu'il occupe maintenant. *V. Partie. I Chap. VI.* Quelqu'idée que l'on adopte là dessus, il est certain qu'indépendamment des causes extérieures qui peuvent changer totalement sa face, comme l'impulsion d'une cométe peut le faire, il est certain, dis-je, que ce globe renferme en lui même une cause qui peut totalement le changer. En effet outre le mouvement diurne & sensible de la terre, elle en a un très lent & presque insensible par lequel tout doit changer en elle; c'est le mouvement d'où dépendent les précessions des équinoxes observées par Hipparque & par d'autres mathématiciens; par ce mouvement la terre doit au bout de plusieurs milliers d'années changer totalement, & les mers doivent à la longue finir par occuper la place qu'occupent maintenant les terres du continent. D'où l'on voit que notre globe est dans une disposition continuelle à changer ainsi que tous les êtres de la nature. Les anciens ont connu ce mouvement de la terre dont je parle; il paroit que c'est ce qui a donné lieu à l'idée de leur *grande année* que les uns ont fixée à 36525. années chez les Egyptiens, à 36425. chez les Sabiens, &c. tandis que d'autres ont fixé ce période à 100000. ans & jusqu'à 753200.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures; ſoit que la race humaine ait toûjours exiſté ſur la terre, ſoit qu'elle y ſoit une production récente & paſſagère de la nature, il nous eſt facile de remonter juſqu'à l'origine de pluſieurs nations exiſtentes; nous les voyons toûjours dans l'état ſauvage, c'eſt-à-dire compoſées de familles diſperſées; celles-ci ſe rapprochent à la voix de quelques légiſlateurs ou miſſionnaires dont elles reçoivent les bienfaits, les loix, les opinions & les dieux. Ces perſonnages dont les peuples reconnurent la ſupériorité, fixèrent les divinités nationales, en laiſſant à chaque individu les dieux qu'il s'étoit formés d'après ſes propres idées, ou en leur en ſubſtituant de nouveaux apportés des régions d'où ils venoient eux-mêmes.

POUR mieux imprimer leurs leçons dans les eſprits, ces hommes, devenus les docteurs, les guides & les maîtres des ſociétés naiſſantes, parlèrent à l'imagination de leurs auditeurs. La Poëſie par ſes images, par ſes fictions, par ſes nom-

---

ans. *Voyez le Tome XXIII. des mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

Aux révolutions générales que notre terre a éprouvées en différens tems, l'on peut encore joindre les révolutions particulières, telles que les inondations des mers, les tremblemens de la terre, les embrâſemens ſouterreins qui ont pu affecter des nations particulières au point de les diſperſer & de leur faire oublier toutes les ſciences qu'elles connoiſſoient auparavant.

bres, son harmonie & son rythme frappa l'esprit des peuples & grava dans leur mémoire les idées qu'on voulut leur donner; à sa voix la nature entière fut animée, elle fut personnifiée ainsi que toutes ses parties; la terre, les airs, les eaux, le feu prirent de l'intelligence, de la pensée, de la vie; les élémens furent divinisés. Le ciel, cet immense espace qui nous entoure, devint le premier des dieux; le tems son fils, qui détruit ses propres ouvrages, fut une divinité inexorable, qu'on craignit & que l'on révéra sous le nom de *Saturne*; la matière éthérée, ce feu invisible qui vivifie la nature, qui pénètre & féconde tous les êtres, qui est le principe du mouvement & de la chaleur, fut appellé *Jupiter*; il épousa *Junon* la déesse des airs; ses combinaisons avec tous les êtres de la nature furent exprimées par ses métamorphoses & ses fréquens adultères; on l'arma de la foudre, par où l'on voulut indiquer qu'il produisoit les météores. Suivant les mêmes fictions le soleil, cet astre bienfaisant qui influe d'une façon si marquée sur la terre, devint un *Osiris*, un *Belus*, un *Mithras*, un *Adonis*, un *Appollon*; la nature attristée de son éloignement périodique fut une *Isis*, une *Astarté*, une *Vénus*, une *Cybèle*. Enfin toutes les parties de la nature furent personnifiées; la mer fut sous l'empire de *Neptune*; le feu fut adoré sous les Egyptiens sous le nom de *Serapis*; sous celui *d'Ormus* ou *d'Oromaze* par les Perses; sous les noms de *Vesta* & de *Vulcain* chez les romains.

TELLE est donc la véritable origine de la mythologie. Fille de la physique embellie par la poésie, elle ne fut destinée qu'à peindre la nature & ses parties. Pour peu que l'on daigne consulter l'antiquité, on s'appercevra sans peine que

ces ſages fameux, ces légiſlateurs, ces prêtres, ces conquérans qui inſtruiſirent les nations dans l'enfance, adoroient eux-mêmes ou faiſoient adorer au vulgaire la nature agiſſante ou le grand tout, enviſagé ſuivant ſes différentes opérations ou qualités; (6) c'eſt ce grand tout qu'ils ont diviniſé; ce ſont ſes parties qu'ils ont perſonnifiées; c'eſt de la néceſſité de ſes loix qu'ils ont fait le *Deſtin*; l'allégorie maſqua ſa façon d'agir & enfin ce furent les parties de ce grand tout que l'idolâtrie repréſenta ſous des ſymboles & des figures. (7)

Pour compléter la preuve de ce qui vient d'être dit, & pour faire voir que c'étoit le grand tout, l'univers, la nature des choſes qui étoit le vé-

---

(6) Les Grecs appelloient la nature une Divinité qui avoit mille noms (Μυριόνυμος) Toutes les divinités du pagnaniſme n'étoient autre choſe que la nature enviſagée ſuivant ſes différentes fonctions & ſous ſes différens points de vue. Les emblêmes dont on ornoit ces Divinités prouvent encore cette vérité. Ces différentes manières d'enviſager la nature ont fait naître le Polythéiſme & l'idolâtrie. *Voyez les remarques critiques contra Toland, par M. Benoiſt. pag.* 258.

(7) Pour ſe convaincre de cette vérité l'on n'a qu'à ouvrir les auteurs anciens. *Je crois*, dit Varron, *que Dieu eſt l'ame de l'univers, que les Grecs ont nommé* ΚΟΣΜΟΣ, *& que l'univers lui-même eſt Dieu.* Cicéron dit, *eos qui dii appellantur rerum naturas eſſe.* Voyez De Natura Deorum Lib. III. Chap. 24. Le même Cicéron dit que dans les Myſtères de Samothrace, de Lemnos & d'Eleuſis, c'étoit bien plus la nature que les

ritable objet du culte de l'antiquité payenne, donnons ici le commencement de l'hymne d'Orphée, adressée au Dieu Pan.

„ O PAN ! je t'invoque, ô Dieu puissant, ô „ Nature universelle ! les cieux, les mers, la „ terre qui nourrit tout, & le feu éternel ; car „ ce sont là tes membres, ô Pan tout puissant ; „ &c. " Rien n'est plus propre à confirmer ces idées que l'explication ingénieuse qu'un auteur moderne nous donne de la fable de Pan, ainsi que de la figure sous laquelle on l'avoit représenté. „ Pan, dit-il, suivant la signification de „ son nom, est l'emblème sous lequel les anciens „ ont désigné l'ensemble des choses : il représente „ l'univers, & dans l'esprit des plus sçavans „ philosophes de l'antiquité il passoit pour le „ premier & le plus ancien des Dieux. Les traits „ sous lesquels on le peint, forment le portrait „ de la nature & de l'état sauvage où elle se „ trouvoit au commencement. La peau mou- „ chettée du Léopard dont ce Dieu se couvroit, „ étoit l'image des cieux remplis d'étoiles & de „ constellations. Sa personne étoit composée de

---

Dieux que l'on expliquoit aux initiés. *Rerum magis natura cognoscitur quam deorum.* Joignez à ces autorités le livre de la sagesse *Chap. XIII. vs.* 10. *& Chap. XIV. vs.* 15. & 22. Pline dit d'un ton très dogmatique ; *il faut croire que le monde, ou ce qui est renfermé sous la vaste étendue des cieux*, *est* LA DIVINITÉ *même éternelle*, *immense sans commencement ni fin.* V. PLIN. HIST. NAT. LIB. 2. CAP. 1. init.

„ parties dont les unes conviennent à l'animal „ raiſonnable, c'eſt-à-dire, à l'homme, & d'autres à l'animal dépourvu de raiſon, tel qu'eſt „ le bouc. C'eſt ainſi, dit-il que l'univers eſt „ compoſé d'une intelligence qui gouverne tout, „ & des élémens féconds & prolifiques du feu, „ de l'eau, de la terre & de l'air. Pan aime à „ pourſuivre les Nymphes, ce qui annonce le „ beſoin que la nature a de l'humidité pour toutes ſes productions, & que ce Dieu comme „ la nature eſt fortement enclin à la génération. „ Selon les Egyptiens & les plus anciens des „ ſages de la Grèce, Pan n'avoit ni père ni „ mère; il étoit ſorti de Démogorgon, au même „ inſtant que les Parques ſes ſœurs fatales: belle „ façon d'exprimer que l'univers étoit l'ouvrage d'un pouvoir inconnu, & qu'il avoit été „ formé d'après les rapports invariables & les „ loix éternelles de la néceſſité! mais ſon ſymbole le plus ſignificatif & le plus propre à exprimer l'harmonie de l'univers, c'eſt ſon chalumeau myſtérieux compoſé de ſept tuyaux „ inégaux, mais propres à produire les accords „ les plus juſtes & les plus parfaits. Les orbes „ que décrivent les ſept planètes dans notre ſyſtême ſolaire ont des diamètres différens, & „ ſont parcourus en des tems divers par des „ corps inégaux pour la maſſe; cependant c'eſt „ de l'ordre de leurs mouvemens que réſulte „ l'harmonie que nous voyons dans les ſphères. " &c. (8)

---

(8) Ce paſſage m'a été fourni par un ami; il eſt tiré d'un livre anglois intitulé *leters concerning Mythology*. L'on ne peut guére douter que les plus ſages d'entr

Voila donc le grand tout, l'ensemble des choses adoré & divinisé par les sages de l'antiquité; tandis que le vulgaire s'arretoit à l'emblême, au symbole sous lesquels on lui montroit la nature, ses parties & ses fonctions personnifiées: son esprit borné ne lui permit jamais de remonter plus haut; il n'y eût que ceux qu'on jugea dignes d'être initiés aux mystères qui connurent la réalité masquée sous ces emblêmes.

En effet les premiers instituteurs des nations & leurs successeurs dans l'autorité ne leur parlèrent que par des fables, des énigmes, des allégories qu'ils se réservèrent le droit de leur expliquer. Ce ton mystérieux étoit nécessaire, soit pour masquer leur propre ignorance, soit pour conserver leur pouvoir sur un vulgaire qui ne respecte pour l'ordinaire que ce qu'il ne peut

---

les payens n'aient adoré la nature, que la Mythologie ou la Théologie payenne désignoient sous une infinité de noms & d'emblêmes différens. Apulée, tout Platonicien qu'il étoit & accoutumé aux notions mystiques & inintelligibles de son maitre, appella la nature *rerum natura parens, elementorum omnium Domina, seculorum progenies initialis.... matrem siderum, parentem temporum, orbisque totius dominam.* C'est cette nature que les uns adoroient sous le nom de la *mère des Dieux*, d'autres sous le nom de *Vénus*, de *Cérès*, de *Minerve*, &c. Enfin le Panthéisme des payens est parfaitement prouvé par ces paroles remarquables de Maxime de Madaure, qui en parlant de la nature, dit, *ita fit ut; dum ejus quasi membra carptim, variis supplicationibus prosequimur, totum colere profectò videamur.*

comprendre. Leurs explications furent toûjours dictées par l'intérêt, par l'imposture, ou par l'imagination en délire; elles ne firent de siécles en siécles que rendre plus méconnoissable la nature & ses parties, que dans l'origine l'on avoit voulu peindre; elles furent remplacées par une foule de personnages fictifs, sous les traits desquels on les avoit représentées; les peuples les adorèrent sans pénétrer le vrai sens des fables emblématiques qu'on en racontoit; ces personnages idéaux & leurs figures matérielles, dans lesquelles on crut que résidoit une vertu divine & mystérieuse, furent les objets de leur culte, de leurs craintes, de leurs espérances; leurs actions étonnantes & incroyables furent une source inépuisable d'admiration & de rêveries, qui se transmirent d'âges en âges, & qui, nécessaires à l'existence des ministres des Dieux, ne firent que redoubler l'aveuglement du vulgaire; il ne devina point que c'étoit la nature, ses parties, ses opérations, les passions de l'homme & ses facultés qu'on avoit accablées sous un amas d'allégories; (9) il n'eût des yeux que pour les personnages

(9) Les passions des hommes & leurs facultés furent divisées, parce que les hommes ne purent en deviner les causes véritables. Comme les passions fortes semblent entraîner l'homme malgré lui, on attribua ces passions à un Dieu ou on les divinisa: c'est ainsi que l'amour devint Dieu. L'éloquence, la poësie, l'industrie furent divinisés sous les noms de *Hermès*, de *Mercure*, d'*Apollon*. Les remors furent appellés *furies*. Chez les Chrétiens la raison est encore divinisée sous le nom de *verbe éternel*.

emblématiques qui leur servoient de voile ; il leur attribua ses biens & ses maux ; il tomba dans toutes sortes de folies & de fureurs pour les rendre propices à ses vœux ; ainsi faute de connoître la réalité des choses, son culte dégénéra souvent dans les plus cruelles extravagances & dans les folies les plus ridicules.

Tout nous prouve donc que la nature & ses parties diverses ont été par-tout les premières divinités des hommes. Des physiciens les observèrent bien ou mal, & saisirent quelques-unes de leurs propriétés & de leurs façons d'agir ; des poëtes les peignirent à l'imagination & leur prêtèrent du corps & de la pensée ; le statuaire exécuta les idées des Poëtes ; des Prêtres ornèrent ces divinités de mille attributs merveilleux & terribles ; le peuple les adora ; il se prosterna devant ces êtres si peu susceptibles d'amour ou de haine, de bonté ou de méchanceté ; &, comme nous le verrons par la suite, il devint méchant & pervers pour plaire à ces puissances, qu'on lui peignit toûjours sous des traits odieux.

A Force de raisonner & de méditer sur cette nature ainsi ornée, ou plutôt défigurée, les spéculateurs subséquens ne reconnurent plus la source d'où leurs prédécesseurs avoient puisé les Dieux & les ornemens fantastiques dont ils les avoient parés. De Physiciens & de Poëtes transformés par le loisir & par de vaines recherches en Métaphysiciens ou en Théologiens, ils crurent avoir fait une importante découverte en distinguant subtilement la nature d'elle-même, de sa propre énergie, de sa faculté d'agir. Ils firent peu-à-peu de cette énergie un être incompréhensible qu'ils personnifièrent, qu'ils appellèrent le moteur de la na-

ture, qu'ils désignèrent sous le nom de *Dieu*, & dont jamais ils ne purent se former d'idées certaines. Cet être abstrait & métaphysique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leurs contemplations perpétuelles. (10) Ils le regardèrent non seulement comme un être réel, mais encore comme le plus important des êtres; & à force de rêver & de subtiliser la nature disparut, elle fut dépouillée de ses droits, elle fut regardée comme une masse privée de force & d'énergie, comme un amas ignoble de matières purement passives, qui, incapable d'agir par elle-même, ne put plus être conçue agissante sans le concours du moteur qu'on lui avoit associé. Ainsi l'on préféra une force inconnue à celle que l'on eût été à portée de connoître, si l'on eût daigné consulter l'expérience; mais l'homme cesse bien-tôt de respecter ce qu'il entend, & d'estimer les objets qui lui sont familiers; il se figure du merveilleux dans tout ce qu'il ne conçoit pas; son esprit travaille sur tout pour saisir ce qui semble échapper à ses regards, & au défaut de l'expérience il ne consulte plus que son imagination, qui le repaît de chimères

En conséquence les spéculateurs, qui avoient subtilement distingué la nature de sa force, ont successivement travaillé à revêtir cette force de mille qualités incompréhensibles; comme ils ne virent point cet être, qui n'est qu'un mode, ils

---

(10) Le mot grec ΘΕΟΣ vient de *τίθημι*, *pono*, ou plutôt de ΘΕΑΟΜΑΙ, *specto*, *contemplor*.

en firent un *esprit*, une intelligence, un être incorporel, c'est-à-dire une substance totalement différente de tout ce que nous connoissons. (11) Ils ne s'apperçûrent jamais que toutes leurs inventions, & les mots qu'ils avoient imaginés ne servoient que de masque à leur ignorance réelle, & que toute leur science prétendue se bornoit à dire par mille détours qu'ils se trouvoient dans l'impossibilité de comprendre comment la nature agissoit. Nous nous trompons toûjours faute d'étudier la nature; nous nous égarons toutes les fois que nous voulons en sortir; mais bien-tôt nous sommes forcés d'y rentrer, ou de substituer des mots que nous n'entendons pas aux choses que nous connoitrions bien mieux si nous voulions les voir sans préjugés.

Un Théologien peut-il en bonne foi se croire plus éclairé pour avoir substitué les mots vagues *d'esprit*, de *substance incorporelle*, de *divinité*, &c. aux mots intelligibles de matière, de nature, de mobilité, de nécessité? Quoiqu'il en soit, ces mots obscurs une fois imaginés, il fallut leur attacher des idées; on ne put les puiser que dans les êtres de cette nature dédaignée, qui sont toûjours les seuls que nous puissions connoître. Les hommes les puisèrent donc en eux-mêmes; leur ame servit de modèle à l'ame universelle; leur esprit fut le modèle de l'esprit qui règle la nature; leurs passions & leurs desirs furent le prototype des siens; leur intelligence fut le moûle de la sienne;

(11) Voyez ce qui a été dit sur le systême de la spiritualité dans la première partie de cet ouvrage, & Voyez la seconde note du *Chap. VI.* de celle-ci.

ce qui leur convenoit à eux-mêmes fut nommé l'ordre de la nature ; cet ordre prétendu fut la mesure de sa sagesse ; enfin les qualités que les hommes appellent des *perfections* en eux-mêmes furent les modèles en petit des perfections divines. Ainsi, malgré tous leurs efforts, les Théologiens furent & seront toûjours des *antropomorphites*, ou ne pourront s'empêcher de faire de l'homme le modèle unique de leur Divinité. (12)

En effet l'homme dans son Dieu ne vit & ne verra jamais qu'un homme ; il a beau subtiliser, il a beau étendre son pouvoir & ses perfections, il n'en fera jamais qu'un homme gigantesque, exagéré, qu'il rendra chimérique à force d'entasser sur lui des qualités incompatibles : il ne verra jamais en Dieu qu'un être de l'espèce humaine, dont il s'efforcera d'aggrandir les proportions au point d'en faire un être totalement inconcevable. C'est d'après ces dispositions que l'on attribue l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice, la science, la puissance à la Divinité, parce que

---

(12) *L'homme*, dit Montaigne, *ne peut être que ce qu'il est, ni imaginer que selon sa portée ; il a beau s'évertuer, il ne connoit d'ame que la sienne.* On disoit à un homme très célèbre que Dieu avoit fait l'homme à son image, *l'homme le lui a bien rendu*, répliqua ce philosophe. Xenophanes disoit que, si le bœuf ou l'éléphant sçavoient sculpter ou peindre, ils ne manqueroient pas de représenter la divinité sous leur propre figure, & qu'en cela ils auroient autant de raison que Polyclete ou Phidias en lui donnant la forme humaine. *Nous voyons*, dit Lamotte le Vayer, *que la Théantrophie sert de fondement à tout le Christianisme.*

l'homme est intelligent lui-même ; parce qu'il a l'idée de la sageisse dans quelques êtres de son espèce ; parce qu'il aime à trouver en eux des dispositions favorables pour lui-même ; parce qu'il estime ceux qui montrent de l'équité ; parce qu'il a lui-même des connoissances qu'il voit plus étendues dans quelques individus qu'en lui ; enfin parce qu'il jouit de certaines facultés qui dépendent de son organisation. Bientôt il étend ou exagère toutes ces qualités ; la vue des phénomènes de la nature, qu'il se sent incapable de produire ou d'imiter, le force à mettre de la différence entre son Dieu & lui ; mais il ne sçait où s'arrêter ; il craindroit de se tromper s'il osoit fixer les bornes des qualités qu'il lui assigne ; le mot *infini* est le terme abstrait & vague dont il se sert pour les caractériser. Il dit que sa puissance est *infinie*, ce qui signifie qu'il ne conçoit pas où son pouvoir peut s'arrêter à la vue des grands effets dont il le fait l'auteur. Il dit que sa bonté, sa sagesse, sa science, sa clémence sont *infinies* ; ce qui veut dire qu'il ignore jusqu'où ses perfections peuvent aller dans un être dont la puissance surpasse autant la sienne. Il dit que ce Dieu est éternel, c'est-à-dire infini pour la durée, parce qu'il ne comprend pas qu'il ait pu commencer ni qu'il puisse jamais cesser d'exister, ce qu'il estime un défaut dans les êtres transitoires qu'il voit se dissoudre & sujets à la mort. Il présume que la cause des effets dont il est témoin est nécessaire, immuable, permanente, & non sujette à changer comme toutes ses œuvres passagères qu'il connoit soumises à la dissolution, à la destruction, au changement de formes. Ce moteur prétendu étant toûjours invisible pour l'homme, agissant d'une façon impénétrable

& cachée, il croit que, semblable au principe caché qui anime son propre corps, un Dieu est le mobile de l'univers, en conséquence il en fait l'ame, la vie, le principe du mouvement de la nature. Enfin quand à force de subtiliser il est parvenu à croire que le principe qui meut son corps est un *esprit*, une substance *immatérielle*, il fait son Dieu spirituel ou immatériel; il le fait immense, quoique privé d'étendue; il le fait immuable quoique capable de mouvoir la nature, & quoiqu'il le suppose l'auteur de tous les changemens qui se font dans la nature.

L'IDÉE de l'unité de Dieu fut une suite de l'opinion que ce Dieu étoit l'ame de l'univers: cependant elle ne pût être que le fruit tardif des méditations humaines. (13) La vue des effets opposés & souvent contradictoires qui s'opéroient dans le monde dut persuader qu'il devoit y avoir un grand nombre de puissances ou de causes distinctes & indépendantes les unes des autres; les hommes ne purent imaginer que les effets si divers qu'ils voyoient partissent d'une seule & même cause; ils admirent donc plusieurs causes ou plusieurs Dieux agissans sur des principes différens;

---

(13) L'idée de l'unité de Dieu, comme on sçait, coûta la vie à Socrate. Les Athéniens traitèrent en Athée un homme qui ne croyoit qu'un Dieu. Platon n'osa pas rompre entièrement avec le polythéisme; il conserva *Vénus* créatrice, *Pallas* déesse du Pays, un *Jupiter* tout puissant. Les Chrétiens furent regardés comme des Athées par les payens parce qu'ils n'adoroient qu'un seul Dieu.

les uns furent regardés comme des puissances amies, les autres comme des puissances ennemies du genre-humain. Telle est l'origine du dogme si ancien & si universel qui suppose dans la nature deux principes ou deux puissances opposées d'intérêts, & perpétuellement en guerre, à l'aide desquelles on crut expliquer ce mélange constant de biens & de maux, de prospérités & d'infortunes, en un mot ces vicissitudes auxquelles le genre-humain est sujet en ce monde. Voilà la source des combats que toute l'antiquité supposa entre des Dieux bons & méchans, entre *Osiris* & *Typhon*; *Orosmade* & *Arimane*; *Jupiter* & les *Titans*, *Jehovah* & *Satan*. Cependant pour leur propre intérêt les hommes ont toûjours promis tout l'avantage de cette guerre à la Divinité bienfaisante, celle-ci, selon eux, devoit à la fin rester en possession du champ de bataille; il fut de l'intérêt des hommes que la victoire lui demeurât.

Lors même que les hommes ne reconnurent qu'un seul Dieu, ils supposèrent toûjours que les différens départemens de la nature étoient par lui confiés à des puissances soumises à ses ordres suprêmes; sur lesquelles le souverain des Dieux se déchargeoit des soins de l'administration du monde. Ces Dieux subalternes furent multipliés à l'infini; chaque homme, chaque ville, chaque contrée eurent leurs Divinités locales & tutélaires; chaque événement heureux ou malheureux eut une cause divine, & fut la suite d'un décret souverain; chaque effet naturel, chaque opération, chaque passion dépendirent d'une Divinité que l'imagination théologique, disposée à voir des Dieux par-tout & à toûjours méconnoître la nature, embellit ou défigura, que la Poësie exagéra,

& anima dans ſes peintures, que l'ignorance avide reçut avec empreſſement & ſoumiſſion.

TELLE eſt l'origine du Polythéiſme; tels ſont les fondemens & les titres de l'hiérarchie que les hommes établirent entre les Dieux, parce qu'ils ſe ſentirent toûjours incapables de s'élever juſqu'à l'être incompréhenſible qu'ils avoient reconnu pour le ſouverain unique de la nature, ſans jamais en avoir des idées bien diſtinctes. Telle eſt la vraie généalogie de ces Dieux d'un ordre inférieur, que les peuples placèrent comme des moyennes proportionelles entre eux & la cauſe première de toutes les autres cauſes. Chez les Grecs & les Romains nous voyons en conſéquence les Dieux partagés en deux claſſes; les uns furent appellés les *grands Dieux*, (14) & formèrent un ordre ariſtocratique que l'on diſtingua des *Petits Dieux*, ou de la foule des Divinités payennes. Cependant les premiers comme les derniers furent ſoumis au *fatum*, c'eſt-à-dire, au Deſtin, qui n'eſt viſiblement que la nature agiſſante par des

---

(14) Les Grecs nommoient les grand Dieux Θεοὶ Κάβειροι —— *Cabiri*, les Romains les appelloient *Dii majorum gentium* ou *Dii conſentes*, parce que toutes les nations s'étoient accordées à diviniſer les parties les plus frappantes & les plus agiſſantes de la nature comme le ſoleil, le feu, la mer, le tems, &c. tandis que les autres Dieux étoient purement locaux, c'eſt-à-dire n'étoient révérés que dans des contrées particulières, ou par des particuliers; on ſçait qu'à Rome chaque citoyen avoit des Dieux pour lui tout ſeul, qu'il adoroit ſous le nom de *Penates*, de *Lares*, &c.

loix néceſſaires, rigoureuſes immuables : ce Deſtin fut regardé comme le Dieu des Dieux mêmes. On voit qu'il n'eſt autre choſe que la néceſſité perſonnifiée, & qu'il y avoit de l'inconſéquence dans les payens à fatiguer de leurs ſacrifices & de leurs prières des Divinités, qu'ils croyoient ſoumiſes elles-mêmes au Deſtin inexorable, dont il ne leur étoit jamais poſſible d'enfreindre les décrets. Mais les hommes ceſſent toûjours de raiſonner dès qu'il eſt queſtion de leurs notions théologiques.

Ce qui vient d'être dit nous montre encore la ſource commune d'une foule de puiſſances mitoyennes, ſubordonnées aux Dieux, mais ſupérieures aux hommes, dont on a rempli l'univers. (15) Elles furent vénérées ſous les noms de *Nymphes*, de *Demi Dieux*, *d'Anges*, de *Démons*, de bons & de mauvais *Génies*, *d'Eſprits*, *de Héros*, de *Saints*, &c. Ces êtres conſtituèrent différentes claſſes de divinités intermédiaires qui devinrent les objets des eſpérances & des craintes, des conſolations & des frayeurs des mortels ; ceux-ci ne les inventèrent que dans l'impoſſibilité de concevoir l'être incompréhenſible qui gouvernoit le monde en chef, & dans le déſeſpoir de pouvoir traiter directement avec lui.

Néanmoins à force de méditer, quelques penſeurs

---

(15) Ce ſont les Dieux que les Romains nommoient *Dii médioxumi* ; ils les regardoient comme des interceſſeurs, des médiateurs, des puiſſances qu'il falloit révérer pour obtenir leurs faveurs ou pour détourner leur colère ou leur malin vouloir.

ſeurs ſont parvenus à n'admettre dans l'univers qu'une ſeule divinité dont la puiſſance & la ſageſſe ſuffiſoient pour le gouverner. Ce Dieu fut regardé comme le monarque jaloux de la nature ; on ſe perſuada que ce ſeroit l'offenſer que de donner des rivaux & des aſſociés au ſouverain à qui ſeul étoient dus les hommages de la terre; on crut qu'il ne pouvoit s'accommoder d'un empire diviſé ; on ſuppoſa qu'un pouvoir infini & qu'une ſageſſe ſans bornes n'avoient beſoin ni de partage ni de ſecours. Ainſi quelques penſeurs plus ſubtils que les autres n'ont admis qu'un ſeul Dieu, & ſe ſont flattés d'avoir fait en cela une découverte très importante. Cependant dès le premier pas leur eſprit dut être jetté dans les plus grands embarras par les contrariétés dont il fallut ſuppoſer ce Dieu l'auteur ; en conſéquence on fut forcé d'admettre dans ce Dieu Monarque des qualités contradictoires, incompatibles, diſparates, qui s'excluoient les unes les autres, attendu qu'on lui voyoit produire à chaque inſtant des effets très oppoſés, & démentir évidemment les qualités qu'on lui avoit aſſignées. En ſuppoſant un Dieu unique l'auteur de toute choſe on ne put ſe diſpenſer de lui attribuer une bonté, une ſageſſe, un pouvoir ſans limites, d'après ſes bienfaits, d'après l'ordre que l'on crut voir régner dans le monde, d'après les effets merveilleux qu'il y opéroit : mais d'un autre côté comment s'empècher de lui attribuer de la malice, de l'imprudence, du caprice à la vue des déſordres fréquens & des maux ſans nombre dont le genre-humain eſt ſi ſouvent la victime & dont ce monde eſt le théâtre ? Comment éviter de le taxer d'imprudence en le voyant continuellement

occupé à détruire ses propres ouvrages? Comment ne pas soupçonner en lui de l'impuissance en voyant l'inexécution perpétuelle des projets qu'on lui supposoit.

On crut trancher ces difficultés en lui créant des ennemis, qui, quoique subordonnés au Dieu suprême, ne laissoient pas de troubler son empire & de frustrer ses vues: on en avoit fait un Roi, on lui donna des adversaires, qui malgré leur impuissance voulurent lui disputer sa couronne. Telle est l'origine de la fable des *Titans* ou des *Anges rebelles*, que leur orgueil fit plonger dans un abime de misères, & qui furent changés en démons ou génies malfaisans; ceux-ci n'eurent d'autres fonctions que de rendre inutiles les projets du tout-puissant, de séduire & de soulever contre lui les hommes ses sujets. (16)

En conséquence de cette fable si ridicule le Monarque de la nature fut perpétuellement aux prises avec les ennemis qu'il s'étoit créés à lui-

(16) la fable des *Titans* ou des *Anges rebelles* est très ancienne & très répandue dans le monde: elle sert de fondement à la Théologie des Bramines de l'Indostan ainsi qu'à celle des prêtres Européens. Selon les Bramines tous les corps vivans sont animés par des anges déchus, qui sous ces formes expient leur rébellion. Cette fable, ainsi que celle des *Démons*, fait jouer un rôle bien ridicule à la divinité; en effet elle suppose qu'elle se fait des adversaires pour s'exercer, se tenir en haleine, & pour faire éclater son pouvoir. Cependant ce pouvoir n'éclate aucunement, vu que, suivant les notions Théologiques, le *Diable* a bien plus d'adhérens que la divinité.

même; malgré sa puissance infinie il ne voulut, ou ne put, totalement les réduire : jamais il n'eut des sujets bien soumis; il fut continuellement occupé à lutter, à récompenser ses sujets lorsqu'ils obéissoient à ses loix, à les punir quand ils avoient le malheur d'entrer dans les complots des ennemis de sa gloire. Par une suite de ces idées, empruntées de l'état de guerre où les Rois sont presque toûjours sur la terre, il se trouva des hommes qui se donnèrent pour les Ministres de Dieu, qui le firent parler, qui dévoilèrent ses intentions cachées, qui montrèrent la violation de ses loix comme le plus affreux des crimes; les peuples ignorans reçurent ses decrets sans examen; ils ne virent point que c'étoit l'homme, & non le Dieu, qui leur parloit; ils ne sentirent point qu'il devoit être impossible à de foibles créatures d'agir contre le gré d'un Dieu que l'on supposoit le créateur de tous les êtres & qui ne pouvoit avoir d'ennemis dans la nature que ceux qu'il s'étoit lui-même créés. On prétendit que l'homme malgré sa dépendance propre & la toute puissance de son Dieu pouvoit l'offenser, étoit capable de le contrarier, de lui déclarer la guerre, de renverser ses desseins, de troubler l'ordre qu'il avoit établi; on supposa que ce Dieu, pour faire sans doute parade de sa puissance, s'étoit fait des ennemis à lui-même, afin d'avoir le plaisir de les combattre, sans vouloir ni les détruire ni changer leurs dispositions malheureuses. Enfin l'on crut qu'il avoit accordé à ses ennemis rebelles, ainsi qu'aux hommes, la liberté de violer ses ordres, d'anéantir ses projets, d'allumer sa bile, de faire taire sa bonté pour armer sa justice. Dès lors on re-

garda tous les biens de cette vie, comme des récompenses, & les maux, comme des châtimens mérités. Le systême de la liberté de l'homme ne semble inventé que pour le mettre à portee d'offenser son Dieu, & pour justifier celui-ci du mal qu'il fit à l'homme pour avoir usé de la liberté funeste qu'il lui avoit donnée.

CES notions ridicules & contradictoires servirent néanmoins de base à toutes les superstitions du monde; toutes ont cru par là rendre compte de l'origine du mal, indiquer la cause pour laquelle le genre-humain éprouvoit des misères. Cependant les hommes ne purent se dissimuler que souvent ils souffroient ici bas sans qu'aucun crime de leur part, sans qu'aucune transgression connue eût provoqué la colère de leur Dieu; ils virent que ceux-mèmes qui remplissoient le plus fidélement ses ordres prétendus, étoient souvent enveloppés dans une ruine commune avec les téméraires violateurs de ses loix. Accoutumés à plier sous la force, à la regarder comme donnant des droits, à trembler sous leurs souverains terrestres, à leur supposer la faculté d'ètre iniques, à ne jamais leur disputer leurs titres, à ne point critiquer la conduite de ceux qui ont la puissance en main, les hommes oserent encore bien moins critiquer la conduite de leur Dieu ou l'accuser d'une cruauté non motivée. D'ailleurs les Ministres du Monarque céleste inventèrent des moyens de le disculper, & de faire retomber sur les hommes eux-mêmes la cause des maux ou des châtimens qu'ils éprouvoient; en conséquence de la liberté qu'ils prétendirent avoir été donnée aux créatures, ils supposèrent que l'homme avoit péché, que sa nature s'étoit pervertie, que toute la race humaine portoit la peine encourue par les fautes

de ses ancètres, dont le Monarque implacable se vengeoit encore sur leur innocente postérité. On trouva cette vengeance très légitime, parce que d'après des préjugés honteux les hommes proportionnent bien plus les châtimens à la puissance & à la dignité de l'offensé, qu'à la grandeur ou à la réalité de l'offense. En conséquence de ce principe on pensa qu'un Dieu avoit indubitablement le droit de venger sans mesure & sans termes les outrages faits à sa Majesté divine. En un mot l'esprit Théologique se mit à la torture pour trouver les hommes coupables & pour disculper la divinité des maux que la nature leur fait nécessairement éprouver. On inventa mille fables pour rendre raison de la façon dont le mal étoit entré dans ce monde; & les vengeances du ciel parurent toûjours très motivées, parce que l'on crut que les fautes commises contre un être infiniment grand & puissant devoient être infiniment punies.

D'AILLEURS on voit que les puissances de la terre, même quand elles commettent les injustices les plus criantes, ne souffrent point qu'on les taxe d'être injustes, qu'on doute de leur sagesse, qu'on murmure de leur conduite. On se garda donc bien d'accuser d'injustice le despote de l'univers, de douter de ses droits, de se plaindre de ses rigueurs; on crut qu'un Dieu pouvoit tout se permettre contre les foibles ouvrages de ses mains, qu'il ne devoit rien à ses créatures, qu'il étoit en droit d'exercer sur elles un empire absolu & illimité. C'est ainsi qu'en usent les tyrans de la terre, & leur conduite arbitraire servit de modèle à celle que l'on prêta à la divinité; ce fut sur leur façon absurde & déraisonnable de gouverner qu'on

ftà Dieu une jurisprudence particulière. D'où l'on voit que les plus méchans des hommes ont servi de modèles à Dieu, & que le plus injuste des gouvernemens fut le modèle de son administration divine. Malgré sa cruauté & sa déraison l'on ne cessa jamais de le dire très juste & rempli de sagesse.

Les hommes en tout pays ont adoré des Dieux bizarres, injustes, sanguinaires, implacables dont jamais ils n'osèrent examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout cruels, dissolus, partiaux; ils ressemblèrent à ces tyrans effrénés qui se jouent impunément de leurs sujets malheureux, trop foibles ou trop aveugles pour leur résister ou pour se soustraire au joug qui les accable. C'est un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'huy l'on nous fait adorer; le Dieu des Chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde, & nous punira dans l'autre, des fautes dont la nature qu'il nous a donnée nous a rendus susceptibles. Semblable à un Monarque enivré de son pouvoir il fait une vaine parade de sa puissance, & ne paroît occupé que du plaisir puérile de montrer qu'il est le maître & qu'il n'est soumis à aucunes Loix. Il nous punit pour ignorer son essence inconcevable & ses volontés obscures. Il nous punit des trangressions de nos pères; ses caprices despotiques décident de notre sort éternel; c'est d'après ses décrets fatals que nous devenons ses amis ou ses ennemis, en dépit de nous-mêmes: il ne nous fait libres que pour avoir le plaisir barbare de nous châtier de l'abus nécessaire que nos passions ou nos erreurs nous font faire de notre liberté. Enfin la Théologie nous montre dans tous les âges les mortels punis

pour des fautes inévitables & néceſſaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique, & méchant. (17)

Ce fut ſur ces notions déraiſonnables que les Théologiens par toute la terre ont fondé les cultes que les hommes devoient rendre à la divinité, qui, ſans être liée envers eux, avoit le droit de les lier eux-mêmes: ſon pouvoir ſuprème la diſpenſa de tout devoir envers ſes créatures, elles s'obſtinèrent à ſe regarder comme coupables toutes les fois qu'elles éprouvèrent des calamités. Ne ſoyons donc point étonnés ſi l'homme religi-

(17) La Théologie payenne ne montroit aux peuples dans la perſonne de leurs Dieux que des hommes diſſolus, injuſtes, adultères, vindicatifs, puniſſan avec rigueur des crimes néceſſaires & prédits par les oracles. La Théologie Judaïque & Chrétienne nous montre un Dieu partial qui choiſit ou rejette, qui aime ou qui hait ſuivant ſon caprice; en un mot un Tyran qui ſe joue de ſes créatures; qui punit en ce monde tout le genre-humain pour la faute d'un ſeul homme; qui *prédeſtine* le plus grand nombre des mortels à être ſes ennemis, afin de les punir pendant l'éternité, pour avoir reçu de lui la liberté de ſe déclarer contre lui. Toutes les religions du monde ont pour baſe la toute puiſſance de Dieu ſur l'homme, le deſpotiſme de Dieu ſur l'homme, & la déraiſon divine. De là parmi les Chrétiens le dogme du *péché originel*; de là les opinions théologiques ſur la grace, ſur la néceſſité d'un médiateur; en un mot de là cet océan d'abſurdités don la théologie chrétienne eſt remplie. Il paroit en général qu'un Dieu raiſonnable ne conviendroit nullemen aux intérêts des prêtres.

eux fut dans des frayeurs & des transes continuelles ; l'idée de Dieu lui rappella sans cesse celle d'un tyran impitoyable, qui se faisoit un jeu du malheur de ses sujets ; ceux-ci, même sans le sçavoir, pouvoient à chaque instant encourir sa disgrace; cependant ils n'osèrent jamais le taxer d'injustice, parce qu'ils crurent que la justice n'étoit point faite pour régler les actions d'un monarque tout puissant que son rang élevé mettoit infiniment au dessus de l'espèce humaine, tandis que néanmoins on s'étoit imaginé qu'il avoit formé l'univers uniquement pour elle.

C'est donc faute de regarder les biens & les maux comme des effets également nécessaires ; c'est faute de les attribuer à leurs véritables causes, que les hommes se sont créé des causes fictives, des divinités malfaisantes, dont rien ne put les désabuser. Cependant en considérant la nature ils auroient pu voir que le mal physique est une suite nécessaire des propriétés particulières à quelques êtres ; ils auroient reconnu que les pestes, les contagions, les maladies sont dues à des causes physiques, à des circonstances particulières, à des combinaisons qui, quoique très naturelles, sont funestes à leur espèce, & ils auroient cherché dans la nature elle-même les remèdes propres à diminuer ou faire cesser les effets qui les faisoient souffrir. Ils auroient vu pareillement que le mal moral n'étoit qu'une suite nécessaire de leurs mauvaises institutions ; que ce n'étoit point aux Dieux du ciel, mais à l'injustice des Princes de la terre qu'étoient dues les guerres, les disettes, les famines, les revers, les calamités, les vices & les crimes dont ils gémissent si souvent. Ainsi pour écarter ces maux ils n'eussent point inutilement étendu leurs mains tremblantes vers des phan-

tômes incapables de les soulager, & qui ne sont point les auteurs de leurs peines; ils eussent cherché dans une administration plus sensée, dans des loix plus équitables, dans des institutions plus raisonnables les remèdes à ces infortunes qu'ils attribuent faussement à la vengeance d'un Dieu, qu'on leur peint comme un tyran, en même tems qu'on leur défend de douter de sa justice & de sa bonté.

En effet on ne cesse de répéter aux hommes que leur Dieu est infiniment bon, qu'il ne veut que le bien de ses créatures, qu'il n'a tout fait que pour elles: malgré ces assûrances si flatteuses l'idée de sa méchanceté sera nécessairement la plus forte; elle est bien plus propre à fixer l'attention des mortels que celle de sa bonté; cette idée noire est toûjours celle qui se présente la première à l'esprit, toutes les fois qu'il s'occupe de la divinité. L'idée du mal fait nécessairement sur l'homme une impression bien plus vive que celle du bien; par conséquent le Dieu bienfaisant sera toûjours éclipsé par le Dieu redoutable. Ainsi, soit qu'on admette plusieurs divinités opposées d'intérêts, soit qu'on ne reconnoisse qu'un seul Monarque dans l'univers, le sentiment de la crainte l'emportera nécessairement sur celui de l'amour; on n'adore le Dieu bon que pour l'empêcher d'exercer ses caprices, ses fantaisies, sa malice; c'est toûjours l'inquiétude & la terreur qui mettent l'homme à ses pieds; c'est sa rigueur & sa sévérité qu'il cherche à désarmer. En un mot, quoique par-tout l'on nous assûre que la divinité est remplie de miséricorde, de clémence, de bonté, c'est toûjours à un génie malfaisant, à un maître capricieux, à un Démon redouté à qui l'on rend par-tout des hommages serviles & un culte dicté par la crainte.

Ces diſpoſitions n'ont rien qui doive nous ſurprendre; nous ne pouvons ſincérement accorder notre confiance & notre amour qu'à ceux en qui nous trouvons une volonté permanente de nous faire du bien ; dès que nous avons lieu de ſoupçonner en eux la volonté, le pouvoir ou le droit de nous nuire, leur idée nous afflige, nous les craignons & nous prenons de la défiance contre eux; nous les haïſſons au fond du cœur, même ſans oſer nous l'avouer. Si la divinité doit être regardée comme la ſource commune des biens & des maux qui arrivent en ce monde; ſi elle a tantôt la volonté de rendre les hommes heureux & tantôt de les plonger dans la miſère ou de les punir avec rigueur, les hommes doivent néceſſairement redouter ſes caprices ou ſa ſévérité, & en être bien plus occupés que de ſa bienfaiſance, qu'ils voient ſe déterminer ſi ſouvent. Ainſi l'idée de leur Monarque céleſte doit toujours les inquiéter; la ſévérité de ſes jugemens doit les faire trembler bien plus que ſes bienfaits ne peuvent les conſoler ou les raſſurer.

Si l'on fait attention à cette vérité, on ſentira pourquoi toutes les nations de la terre ont tremblé devant les Dieux & leur ont rendu des cultes bizarres, inſenſés, lugubres & cruels; ils les ont ſervis comme des deſpotes peu d'accord avec eux-mêmes, ne connoiſſans d'autres règles que leurs fantaiſies, tantôt favorables, & plus ſouvent nuiſibles, à leurs ſujets; en un mot comme des maîtres inconſtans, moins aimables par leurs bienfaits que redoutables par leurs châtimens, par leur malice, par leurs rigueurs que l'on n'oſa jamais trouver injuſtes ou exceſſives. Voilà pourquoi nous voyons les adorateurs d'un Dieu que l'on montre ſans ceſſe comme le modèle de la bonté, de l'é-

quité & de toutes les perfections, se livrer aux plus cruelles extravagan ces contre eux-mêmes dans la vue de se punir & de prévenir la vengeance céleste, & commettre contre les autres les crimes les plus affreux, quand ils croient par là désarmer la colère, appaiser la justice & rappeller la clémence de leur Dieu. Tous les systèmes religieux des hommes, leurs sacrifices, leurs prières, leurs pratiques & leurs cérémonies n'ont eu jamais pour objet que de détourner la fureur de la divinité, de prévenir ses caprices & d'exciter en elle le sentiment de la bonté dont on la voyoit se départir à tout moment. Tous les efforts, toutes les subtilités de la théologie n'ont eu pour but que de concilier dans le souverain de la nature les idées discordantes qu'elle avoit elle-même fait naître dans l'esprit des mortels. L'on pourroit justement la définir l'art de composer des chimères en combinant ensemble des qualités impossibles à concilier.





CHAPITRE III.

Idées confuses & contradictoires de la Théologie.

Tout ce qui vient d'être dit nous prouve que, malgré tous les efforts de leur imagination ; les hommes n'ont jamais pu s'empêcher de puiser dans leur propre nature les qualités qu'ils ont assignées à l'être qui gouvernoit l'univers. Nous avons déjà entrevu les contradictions nécessairement résultantes du mêlange incompatible de ces qualités humaines, qui ne peuvent convenir à un même sujet, vû qu'elles se détruisent les unes les autres : les Théologiens eux-mêmes ont senti les difficultés insurmontables que leurs divinités présentoient à la raison ; ils ne purent s'entirer qu'en défendant de raisonner, qu'en déroutant les esprits, qu'en embrouillant de plus en plus les idées déjà si confuses & si discordantes qu'ils donnoient de leur Dieu ; par ce moyen ils l'enveloppèrent de nuages, ils le rendirent inaccessible & ils devinrent les maîtres d'expliquer à leur fantaisie les voies de l'être énigmatique qu'ils faisoient adorer. Pour cet effet ils l'exagerèrent de plus en plus ; ni le tems, ni l'espace, ni la nature entière ne purent contenir son immensité, tout en lui devint un mystère impénétrable. Quoique l'homme dans l'origine eût emprunté de lui-même les couleurs & les traits primitifs dont il composa son Dieu ;

quoiqu'il en eût fait un Monarque puiſſant, jaloux, vindicatif, qui pouvoit être injuſte ſans bleſſer ſa juſtice, en un mot ſemblable aux Princes les plus pervers; la Théologie à force de rêveries perdit, comme on a dit, la nature humaine de vue, & pour rendre la divinité plus différente de ſes créatures, elle lui aſſigna en outre des qualités ſi merveilleuſes, ſi étranges, ſi éloignées de tout ce que notre eſprit peut concevoir, qu'elle s'y perdit elle-même; elle ſe perſuada, ſans doute, que par là même ces qualités étoient divines; elles les crut dignes de Dieu parce que nul homme ne put s'en faire aucune idée. On parvint à perſuader aux hommes qu'il falloit croire ce qu'ils ne pouvoient concevoir; qu'il falloit recevoir avec ſoumiſſion des ſyſtêmes improbables & des conjectures contraires à la raiſon; que cette raiſon étoit le ſacrifice le plus agréable que l'on pût faire à un maître fantaſque, qui ne vouloit pas que l'on fit uſage de ſes dons. En un mot on fit croire aux mortels qu'ils n'étoient pas faits pour comprendre la choſe la plus importante pour eux. (18) D'un autre côté l'homme ſe perſuada que les attributs giganteſques, & vraiment incompréhenſibles que l'on aſſignoit à ſon Monarque céleſte, mettoient entre lui & ſes eſclaves un inter-

(18) Il eſt évident que toute religion eſt fondée ſur le principe abſurde que l'homme eſt obligé de croire fermement ce qu'il eſt dans l'impoſſibilité la plus totale de comprendre. Suivant les notions de la Théologie même l'homme par ſa nature doit être dans une *ignorance invincible* rélativement à Dieu.

valle aſſez grand, pour que ce maître ſuprême ne fût point offenſé de la comparaiſon; il ſe promit que ſon deſpote orgueilleux lui ſauroit gré des efforts qu'il feroit pour le rendre plus grand, plus merveilleux, plus puiſſant, plus arbitraire, plus inacceſſible aux regards de ſes foibles, ſujets. Les hommes ſont toûjours dans l'idée que ce qu'ils ne peuvent concevoir eſt bien plus noble & plus reſpectable que ce qu'ils ſont à portée de comprendre : ils s'imaginent que leur Dieu, comme les Tyrans, ne veut point être vu de trop près.

Ce ſont ces préjugés qui paroiſſent avoir fait éclore ces qualités merveilleuſes, ou plutôt inintelligibles, que la Théologie prétendit convenir excluſivement au ſouverain du monde. L'eſprit humain, que ſon ignorance invincible & ſes craintes réduiſoient au déſeſpoir, enfanta les notions obſcures & vagues dont il orna ſon Dieu; il crut ne pouvoir point lui déplaire pourvu qu'il le rendit totalement incommenſurable ou impoſſible à comparer avec ce qu'il connoît de plus ſublime & de plus grand. De là cette foule d'attributs négatifs dont des rêveurs ingénieux ont ſucceſſivement embelli le phantôme de la Divinité, afin d'en former un être diſtingué de tous les autres, ou qui n'eut rien de commun avec ce que l'eſprit humain a la faculté de connoître.

Les attributs Théologiques ou métaphyſiques de Dieu ne ſont en effet que de pures négations des qualités qui ſe trouvent dans l'homme ou dans tous les êtres qu'il connoît; ces attributs ſuppoſent la Divinité exempte de ce qu'il nomme en lui-même, ou dans tous les êtres qui l'entourent,

des foibleſſes & des imperfections. Dire que *Dieu eſt infini*, c'eſt, comme on a déjà pu le voir, affirmer qu'il n'eſt point, comme l'homme, ou comme tous les êtres que nous connoiſſons, circonſcrit par les bornes de l'eſpace (19). Dire que Dieu eſt *éternel*, ſignifie qu'il n'a point eu, comme nous, ou comme tout ce qui exiſte, un commencement, & qu'il n'aura point de fin ; dire que Dieu eſt *immuable*, c'eſt prétendre qu'il n'eſt point, comme nous, ou comme tout ce qui nous environne, ſujet au changement. Dire que Dieu eſt *immatériel*, c'eſt avancer que ſa ſubſtance ou ſon eſſence ſont d'une nature que nous ne concevons point, mais qui doit être dès lors totalement différente de tout ce que nous connoiſſons.

---

(19) Hobbes dit que *tout ce que nous imaginons eſt fini*, & *qu'ainſi le mot* INFINI *ne peut former aucune idée ni aucune notion.*

V. LEVIATHAN. CAP. III.

Un Théologien parle ſur le même ton „ le mot „ même *infini* confond, dit il, nos idées ſur Dieu, „ & rend le plus parfait des êtres parfaitement in„ connu pour nous : car le mot *infini* n'eſt qu'une „ négation, qui ſignifie ce qui n'a ni fin, ni limites, „ ni meſure, & par conſéquent ce qui n'a point de „ nature poſitive & déterminée, & partant rien du „ tout." Il ajoute qu'il n'y a que l'habitude qui ait fait adopter ce mot, qui ſans cela nous paroîtroit vuide de ſens & une contradiction. „ *V. Sherlok Vindic. Of. trinity, p.* 77.

C'est de l'amas confus de ces qualités négatives que résulte le Dieu Théologique, ce tout métaphysique dont il sera toûjours impossible à l'homme de se faire aucune idée. Dans cet être abstrait tout est infinité, immensité, spiritualité, omniscience, ordre, sagesse, intelligence, puissance sans bornes. En combinant ces mots vagues ou ces modifications l'on crut faire quelque chose; on étendit ces qualités par la pensée, & l'on crut avoir fait un Dieu, tandis qu'on ne fit qu'une chimère. On s'imagina que ces perfections ou qualités devoient convenir à ce Dieu parce qu'elles ne conviennent à rien de ce que nous connoissons; on crut qu'un être incompréhensible devoit avoir des qualités inconcevables; voilà les matériaux dont la Théologie se sert pour composer le phantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre-humain de tomber à genoux.

Néanmoins un être si vague, si impossible à concevoir ou à définir, si éloigné de tout ce que les hommes peuvent connoitre ou sentir, n'est guère propre à fixer leurs regards inquiets; leur esprit a besoin d'être arrêté par des qualités qu'il soit à portée de connoitre & de juger. Ainsi après avoir subtilisé ce Dieu métaphysique, & l'avoir rendu en idée si différente de tout ce qui agit sur les sens, la Théologie se trouve forcée de le rapprocher de l'homme dont elle l'avoit tant éloigné; elle en refait un homme par les qualités *morales* qu'elle lui assigne; elle sent que sans cela on ne pourroit persuader aux mortels qu'il puisse y avoir des rapports entre eux & l'être vague, aérien, fugitif, incommensurable qu'on leur fait adorer; elle s'apperçoit que ce Dieu merveilleux n'est propre qu'à exercer l'imagination de quelques penseurs

ſeurs dont le cerveau s'eſt accoutumé à travailler ſur des chimères ou à prendre des mots pour des réalités : enfin elle voit qu'il faut au plus grand nombre des enfans matériels de la terre un Dieu plus analogue à eux, plus ſenſible, plus connoiſſable. En conſéquence la Divinité, malgré ſon eſſence ineffable ou divine, eſt revêtue de qualités humaines ; & l'on ne ſentit jamais leur incompatibilité avec un être que l'on avoit fait eſſentiellement différent de l'homme ; & qui ne peut par conſéquent avoir ſes propriétés ni être modifié comme lui. L'on ne vit point qu'un Dieu immatériel & dépourvu d'organes corporels ne pouvoit ni agir ni penſer comme un être matériel, que ſon organiſation particulière rend ſuſceptible des qualités, des ſentimens, des volontés, des vertus que nous trouvons en lui. La néceſſité de rapprocher Dieu de ſes créatures a fait paſſer ſur ces contradictions palpables, & la Théologie s'obſtine toûjours à lui attribuer des qualités que l'eſprit humain tenteroit vainement de concevoir ou de concilier. Selon elle un pur eſprit eſt le moteur du monde matériel ; un être immenſe peut remplir l'eſpace ſans en exclure pourtant la nature ; un être immuable eſt la cauſe des changemens continuels qui s'opèrent dans le monde ; un être tout puiſſant ne peut empêcher le mal qui lui déplait ; la ſource de l'ordre eſt forcée de permettre le déſordre, en un mot les qualités merveilleuſes du Dieu Théologique ſont à chaque inſtant démenties.

Nous ne trouvons pas moins de contradictions & d'incompatibilités dans les perfections ou qualités humaines qu'on a cru devoir lui attribuer, pour que l'homme s'en fit une idée. Ces qualités,

que l'on nous dit que Dieu possède *éminemment*, se démentent à chaque instant. On nous assûre qu'il est bon ; la bonté est une qualité connue, vu qu'elle se rencontre dans quelques êtres de notre espèce ; nous désirons surtout la trouver dans ceux de qui nous dépendons ; on prétend que la bonté de Dieu se montre dans toutes ses œuvres ; cependant nous ne donnons le titre de bon qu'à ceux d'entre les hommes dont les actions ne produisent sur nous que des effets que nous approuvons ; le maître de la nature a-t-il donc cette bonté ? N'est-il pas l'auteur de toutes choses ? Dans ce cas ne sommes-nous pas forcés de lui attribuer également les douleurs de la goute, les ardeurs de la fiévre, les contagions, les famines, les guerres qui désolent l'espèce humaine ? Lorsque je suis en proie aux douleurs les plus aigues ; lorsque je languis dans l'indigence & les infirmités, lorsque je gémis sous l'oppression, où est la bonté de Dieu pour moi ? Lorsque des Gouvernemens négligens ou pervers produisent & multiplient la misère, la stérilité, la dépopulation & les ravages dans ma patrie, où est la bonté de Dieu pour elle ? Lorsque des révolutions terribles, des déluges, des tremblemens de terre, bouleversent une grande partie du globe que j'habite, où est la bonté de ce Dieu, où est le bel ordre que sa sagesse a mis dans l'univers ? Comment démêler les preuves de sa providence bienfaisante lorsque tout semble annoncer qu'elle se joue de l'espèce humaine ? Que penser de la tendresse d'un Dieu qui nous afflige, qui nous éprouve, qui se plait à contrister ses enfans ? Que deviennent ces *causes finales*, si faussement supposées, & qu'on nous donne comme les preuves les plus fortes de l'existence d'un Dieu sage &

tout puiſſant, qui néanmoins ne put conſerver ſon ouvrage qu'en le détruiſant, & qui n'a pu tout d'un coup lui donner le degré de perfection & de conſiſtance dont il étoit ſuſceptible ? On nous aſſure que Dieu n'a créé l'univers que pour l'homme, qu'il a voulu que ſous lui il fut Roi de la nature. Foible Monarque! dont un grain de ſable, dont quelques atômes de bile, dont quelques humeurs déplacées détruiſent l'exiſtence & le règne, tu prétends qu'un Dieu bon a tout fait pour toi ? Tu veux que la nature entière ſoit ton domaine & tu ne peux te défendre contre les plus légers de ſes coups! tu te fais un Dieu pour toi tout ſeul, tu ſuppoſes qu'il veille à ta conſervation, tu crois qu'il s'occupe de ton bonheur, tu t'imagines qu'il a tout créé pour toi; & d'après ces idées préſomptueuſes tu prétends qu'il eſt bon! Ne vois-tu pas qu'à chaque inſtant ſa bonté pour toi ſe dément? Ne vois-tu pas que ces bêtes que tu crois ſoumiſes à ton empire dévorent ſouvent tes ſemblables, que le feu les conſume, que l'océan les engloutit, que ces élémens, dont tu admires l'ordre, les rendent les victimes de leurs affreux déſordres? Ne vois-tu pas que cette force, que tu appelles ton Dieu que tu prétends ne travailler que pour toi, que tu ſuppoſes uniquement occupée de ton eſpece, flattée de tes hommages, touchée de tes prières, ne peut être appellée bonne puiſqu'elle agit néceſſairement? En effet, même dans tes idées, ce Dieu eſt une cauſe univerſelle, qui doit ſonger au maintien du grand tout dont tu l'as ſi follement diſtingué ? Cet être n'eſt-il donc pas, ſelon toi-même le Dieu de la nature, le Dieu des mers, des fleuves, des montagnes, de ce globe, où tu n'occupes qu'une ſi

petite place, de tous ces autres globes que tu vois rouler dans l'espace autour du soleil qui t'éclaire? cesse donc de t'obstiner à ne voir que toi seul dans la nature; ne te flatte pas que le genre-humain, qui se renouvelle & disparoît comme les feuilles des arbres, puisse absorber tous les soins & la tendresse de l'agent universel, qui selon toi règle les destins de toutes choses.

Qu'est-ce que la race humaine comparée à la terre? Qu'est-ce que cette terre comparée au soleil? Qu'est-ce que notre soleil comparé à cette foule de soleils qui à des distances immenses remplissent la voûte du firmament, non pour réjouir tes regards, non pour exciter ton admiration, comme tu te l'imagines; mais pour occuper la place que la nécessité leur assigne. O homme foible & vain! remets-toi donc à ta place; reconnois par-tout les effets de la nécessité; reconnois dans tes biens & tes maux les différentes façons d'agir des êtres doués de propriétés diverses dont la nature est l'assemblage, & ne suppose plus à son prétendu moteur une bonté ou une malice incompatibles, des qualités humaines, des idées & des vues qui n'existent qu'en toi-même.

En dépit de l'expérience, qui dément à chaque instant les vues bienfaisantes que les hommes supposent à leur Dieu, ils ne cessent de l'appeller bon: lorsque nous nous plaignons des désordres & des calamités, dont nous sommes si souvent les victimes & les témoins, on nous assûre que ces maux ne sont qu'apparens; on nous dit que si notre esprit borné pouvoit sonder les profondeurs de la sagesse divine & les trésors de sa bonté, nous verrions toûjours les plus grands biens résulter de ce que nous appellons des maux. Malgré ces réponses frivoles nous ne pouvons jamais

trouver du bien que dans les objets qui nous affectent d'une façon favorable à notre existence actuelle; nous serons toûjours forcés de trouver du désordre & du mal dans tout ce qui nous affectera, même en passant, d'une façon douloureuse; si Dieu est l'auteur des causes qui produisent en nous ces deux façons de sentir si opposées, nous serons obligés d'en conclure qu'il est tantôt bon & tantôt méchant; à moins qu'on ne voulût convenir qu'il n'est ni l'un ni l'autre, & qu'il agit nécessairement. Un monde où l'homme éprouve tant de maux ne peut être soumis à un Dieu parfaitement bon; un monde où l'homme éprouve tant de biens ne peut-être gouverné par un Dieu méchant. Il faut donc admettre deux principes également puissans opposés l'un à l'autre; ou bien il faut convenir que le même Dieu est alternativement bon & méchant; ou enfin il faut avouer que ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait; dans ce cas ne seroit-il pas inutile de l'adorer ou de le prier? Vu qu'il ne seroit alors que le *Destin*, la nécessité des choses; ou du moins il seroit soumis aux règles invariables qu'il se seroit imposées à lui-même.

Pour justifier ce Dieu des maux qu'il fait éprouver au genre-humain, on nous dit qu'il est juste & que ces maux sont des châtimens qu'il inflige pour les injures qu'il a reçues des hommes. Ainsi l'homme a le pouvoir de faire souffrir son Dieu; mais pour offenser quelqu'un, il faut supposer des rapports entre nous & celui que nous offensons; quels sont les rapports qui peuvent subsister entre les foibles mortels & l'être infini qui a créé le monde? Offenser quelqu'un, c'est diminuer la somme de son bonheur, c'est l'affli-

ger, c'eſt le priver de quelque choſe, c'eſt lui faire éprouver un ſentiment douloureux. Comment eſt-il poſſible que l'homme puiſſe altérer le bien-être du ſouverain tout puiſſant de la nature, dont le bonheur eſt inaltérable ? Comment les actions phyſiques d'un être matériel peuvent-elles influer ſur une ſubſtance immatérielle, & lui faire éprouver des ſentimens incommodes? Comment une foible créature, qui a reçu de Dieu ſon être, ſon organiſation, ſon tempérament, d'où réſultent ſes paſſions, ſa façon d'agir & de penſer, peut-elle agir contre le gré d'une force irréſiſtible, qui ne conſent jamais au déſordre ou au péché?

D'UN autre côté la juſtice, d'après les ſeules idées que nous puiſſions nous en former, ſuppoſe une diſpoſition permanente de rendre à chacun ce qui lui eſt dû; or la Théologie nous répète ſans ceſſe que Dieu ne nous doit rien; que les biens qu'il nous accorde ſont des effets gratuits de ſa bonté, & que, ſans bleſſer ſon équité, il peut diſpoſer à ſon gré des ouvrages de ſes mains, & même les plonger, s'il lui plaiſoit, dans l'abîme de la miſère. Mais en cela je ne vois pas l'ombre de la juſtice; je n'y vois que la plus affreuſe des tyrannies; j'y trouve l'abus le plus révoltant de la puiſſance. En effet ne voyons-nous pas l'innocence ſouffrir, la vertu dans les larmes, le crime triomphant & récompenſé ſous l'empire de ce Dieu dont on vante la juſtice ? (20) Ces

---

(20) *Dies deficiet ſi velim numerare quibus bonis male evenerit; nec minus ſi commemorem quibus malis optime.*

maux font paſſagers, dites-vous, ils n'auront qu'un tems. A la bonne heure, mais votre Dieu eſt donc injuſte au moins pour quelque tems? C'eſt, direz-vous, pour leur bien qu'il châtie ſes amis. Mais, s'il eſt bon, comment peut-il conſentir à les laiſſer ſouffrir, même pour un tems? S'il ſçait tout, qu'a-t-il beſoin d'éprouver ſes favoris dont il n'a rien à craindre? S'il eſt vraiment tout puiſſant, ne pourroit-il pas leur épargner ces infortunes paſſagères & leur procurer tout d'un coup une félicité durable? Si ſa puiſſance eſt inébranlable qu'a-t-il beſoin de s'inquiéter des vains complots que l'on voudroit faire contre lui?

Quel eſt l'homme rempli de bonté & d'humanité qui ne déſirât de tout ſon cœur de rendre ſes ſemblables heureux? Si Dieu ſurpaſſe en bonté tous les êtres de l'eſpèce humaine, pourquoi ne fait-il point uſage de ſa puiſſance infinie pour les rendre tous heureux? Cependant nous voyons que ſur la terre preſque perſonne n'a lieu d'être ſatisfait de ſon ſort. Contre un mortel qui jouit,

---

CICER. DE NAT. DEOR. Lib 3.

Si un Roi vertueux poſſédoit l'anneau de *Gygès*, c'eſt-à-dire, avoit la faculté de ſe rendre inviſible, ne s'en ſerviroit-il pas pour remèdier aux abus, pour récompenſer les bons, pour prévenir les complots des méchans, en un mot pour faire régner l'ordre & le bonheur dans ſes Etats? Dieu eſt un Monarque inviſible & tout puiſſant, cependant ſes Etats ſont le Théatre du crime & du déſordre, il ne remèdie à rien.

on en voit des millions qui souffrent ; contre un riche qui vit dans l'abondance, il est des millions de pauvres qui manquent du nécessaire ; des nations entières gémissent dans l'indigence pour satisfaire les passions de quelques Princes, de quelques grands que toutes leurs vexations ne rendent pas plus fortunés pour cela. En un mot, sous un Dieu tout puissant, dont la bonté n'a point de bornes, la terre est par-tout arrosée des larmes des misérables. Que répond-on à tout cela ? On nous dit, froidement, que *les jugemens de Dieu sont impénétrables* ; en ce cas, demanderai-je, de quel droit voulez-vous en raisonner ? Sur quel fondement lui attribuez-vous une vertu que vous ne pouvez point pénétrer ? Quelle idée vous formez-vous d'une justice qui ne ressemble jamais à celle de l'homme ?

On nous dit que la justice de Dieu est balancée par sa clémence, sa miséricorde & sa bonté. Mais qu'entendons-nous par clémence ? N'est-elle pas une dérogation aux règles sévères d'une justice exacte & rigoureuse, qui fait que l'on remet à quelqu'un le châtiment qu'il avoit mérité ? dans un Prince, la clémence est, ou une violence de la justice, ou l'exemption d'une loi trop dure : les loix d'un Dieu infiniment bon, équitable & sage peuvent-elles donc être trop sévères, & s'il est vraiment immuable peut-il y déroger un instant ? Nous approuvons néanmoins la clémence dans un souverain, quand sa trop grande facilité ne devient pas nuisible à la société ; nous l'estimons, parcequ'elle annonce en lui de l'humanité, de la douceur, un ame compatissante & noble, qualités que dans nos maîtres nous préférons à la

rigueur, à la dureté, à l'inflexibilité. D'ailleurs les loix humaines sont défectueuses ; elles sont souvent trop sévères ; elle ne peuvent prévoir toutes les circonstances & tous les cas ; les châtimens qu'elles décernent ne sont pas toûjours justes & proportionnés aux délits. Il n'en est point ainsi des loix d'un Dieu que nous supposons parfaitement juste & sage ; ses loix doivent être si parfaites que jamais elles ne puissent souffrir d'exceptions ; la Divinité ne peut, par conséquent, jamais y déroger sans blesser son immuable équité.

La vie future fut inventée pour mettre à couvert la justice de la divinité, & pour la disculper des maux que souvent elle fait éprouver en ce monde à ses plus grands favoris : c'est là, nous dit-on, que le Monarque céleste doit procurer à ses élus un bien-être inaltérable, qu'il leur avoit refusé sur la terre ; c'est là qu'il dédommagera ceux qu'il aime des injustices passagères, des épreuves affligeantes qu'il leur avoit fait supporter ici bas. Cependant cette invention est-elle faite pour nous donner des idées bien claires & bien propres à justifier la Providence ? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, sur quel fondement, pourroient-elles attendre dans l'avenir un bonheur plus réel & plus constant que celui dont elles jouissent à présent ? Ce sera, dit-on, fondées sur ses promesses, contenues dans ses oracles révélés. Mais est-il bien sûr que ces oracles sont émanés de lui ? D'un autre côté le système de l'autre vie ne justifie pas ce Dieu d'une injustice au moins passagère ; or une injustice, même passagère, ne détruit-elle point l'immutabilité que l'on attribue à la Divinité ? Enfin un être tout puissant, que l'on fait l'au-

teur de toutes choſes, n'eſt-il pas lui-même la cauſe première ou le complice des offenſes qu'on lui fait ? N'eſt-il pas le véritable auteur du mal ou du péché qu'il permet, tandis qu'il pourroit l'empêcher ; & dans ce cas peut-il avec juſtice punir ceux qui s'en rendent coupables ?

L'ON entrevoit déjà la foule des contradictions & des hypothèſes extravagantes aux quelles les attributs que la Théologie prête à ſon Dieu doivent néceſſairement donner lieu. Un être revêtu à la fois de tant de qualités diſcordantes ſera toûjours indéfiniſſable, ne préſentera que des notions qui ſe détruiſent les unes les autres, & il ſera parconſéquent un être de raiſon. Ce Dieu, a dit-on, créé le ciel, la terre & les êtres qui les habitent en vue de ſa propre gloire. Mais un Monarque ſupérieur à tous les êtres, qui n'a point de rivaux ni d'égaux dans la nature, qui ne peut être comparé à aucunes de ſes créatures, peut-il être animé du deſir de la gloire ? Peut-il craindre d'être avili aux yeux de ſes ſemblables ? A-t-il beſoin de l'eſtime, des hommages, de l'admiration des hommes ? L'amour de la gloire n'eſt en nous que le deſir de donner à nos ſemblables une haute idée de nous-mêmes ; cette paſſion eſt louable, lorſqu'elle nous détermine à faire des choſes utiles & grandes ; mais plus ſouvent encore elle n'eſt qu'une foibleſſe attachée à notre nature, elle n'eſt qu'un deſir de nous diſtinguer des êtres avec qui nous nous comparons. Le Dieu dont on nous parle doit être exempt de cette paſſion ; il n'a point de ſemblables, il n'a point d'émules, il ne peut s'offenſer des idées que l'on a de lui, ſa puiſſance ne peut ſouffrir aucune diminution, rien

ne peut troubler ſon éternelle félicité, ne faut-il pas en conclure qu'il ne peut ètre ni ſuſceptible de déſirer la gloire, ni ſenſible aux louanges & à l'eſtime des hommes? Si ce Dieu eſt jaloux de ſes prérogatives, de ſes titres, de ſon rang, de ſa gloire, pourquoi ſouffre-t-il que tant d'hommes puiſſent l'offenſer? Pourquoi permet-il que tant d'autres aient de lui des opinions ſi défavorables? Pourquoi s'en trouve-t-il quelques-uns qui ont la témérité de lui refuſer l'encens dont ſon orgueil eſt ſi flatté? Comment permet-il qu'un mortel comme moi oſe attaquer ſes drois, ſes titres, ſon exiſtence même? C'eſt pour te punir, direz-vous, d'avoir abuſé de ſes graces. Mais pourquoi permet-il que j'abuſe de ſes graces? Ou pourquoi les graces qu'il me donne ne ſont-elles pas ſuffiſantes pour me faire agir ſelon ſes vues? C'eſt qu'il t'a fait libre. Pourquoi m'a-t-il accordé une liberté dont il devoit prévoir que je pourrois abuſer? Eſt-ce donc un préſent bien digne de ſa bonté qu'une faculté qui me met à portée de braver ſa toute puiſſance, de lui débaucher ſes adorateurs, de me rendre moi-même éternellement malheureux? N'eût il pas été plus avantageux pour moi de n'ètre jamais né, ou du moins d'avoir été mis au rang des brutes ou des pierres, que d'ètre malgré moi placé parmi les ètres intelligens pour y exercer le fatal pouvoir de me perdre ſans reſſources; en outrageant ou en méconnoiſſant l'arbitre de mon ſort? Dieu n'eût-il pas bien mieux montré ſa bonté toute puiſſante à mon égard, & n'eût-il pas travaillé plus efficacement à ſa propre gloire s'il m'eût forcé de lui rendre mes hommages, & par là de mériter un bonheur ineffable?

Le système si peu fondée de la liberté de l'homme que nous avons détruit ci-devant fut visiblement imaginé pour laver l'auteur de la nature du reproche qu'on doit lui faire d'être l'auteur, la source, la cause primitive des crimes des créatures. En conséquence de ce présent funeste, donné par un Dieu bon, les hommes, suivant les idées sinistres de la Théologie, seront pour la plûpart éternellement punis de leurs fautes en ce monde. Des supplices recherchés & sans fin sont par la justice d'un Dieu miséricordieux réservés à des êtres fragiles, pour des délits passagers, pour de faux raisonnemens, pour des erreurs involontaires, pour des passions nécessaires qui dépendent du tempérament que ce Dieu leur a donné, des circonstances où il les a placés, ou, si l'on veut, de l'abus de cette prétendue liberté qu'un Dieu prévoyant n'auroit jamais dû accorder à des êtres capables d'en abuser. Appellerions-nous bon, raisonnable, juste, clément, miséricordieux un père qui armeroit la main d'un enfant pétulant, dont il connoitroit l'imprudence, d'un couteau dangereux & tranchant, & qui le puniroit pendant toute sa vie pour s'en être lui-même blessé? Appellerions-nous juste, clément & miséricordieux un Prince, qui ne proportionnant point le chatiment à l'offense, ne mettroit point de fin aux tourmens d'un sujet qui dans l'ivresse auroit passagérement blessé sa vanité, sans pourtant lui causer aucun préjudice réel, sur-tout après avoir pris soin lui-même de l'enivrer? Regarderions-nous comme tout puissant un Monarque dont les états seroient dans une telle anarchie, qu'à l'exception d'un petit nombre de sujets fidèles, tous les autres pourroient à chaque instant mépriser ses

loix, l'insulter lui-même, frustrer ses volontés? O Théologiens, convenez que votre Dieu n'est qu'un amas de qualités qui forment un tout aussi incompréhensible pour votre esprit que pour le mien: à force de le surcharger d'attributs incompatibles vous en avez fait une vraie chimère, que toutes vos hypothèses ne peuvent maintenir dans l'existence que vous voulez lui donner.

On répond néanmoins à ces difficultés que la bonté, que la sagesse, que la justice sont en Dieu des qualités si éminentes, ou si peu semblables aux nôtres, qu'elles n'ont aucuns rapports avec ces mêmes qualités, quand elles se trouvent dans les hommes. Mais, répliquerai-je, comment me former une idée de ces perfections divines, si elles ne ressemblent en rien à celles de ces vertus que je trouve dans mes semblables, ou aux dispositions que je sens en moi-même? Si la justice de Dieu n'est point celle des hommes; si elle opère de la façon que les hommes appellent injustice; si sa bonté, sa clémence, sa sagesse ne se manifestent point par les signes auxquels nous pouvons les reconnoître; si toutes ses qualités divines sont contraires aux idées reçues; si dans la Théologie toutes les notions humaines sont obscurcies ou renversées, comment des mortels, semblables à moi prétendent-ils les annoncer, les connoître, les expliquer aux autres? La Théologie donneroit-elle à l'esprit le don ineffable de concevoir ce que nul homme n'est à portée de comprendre? Procureroit-elle à ses suppots la faculté merveilleuse d'avoir des idées précises d'un Dieu, composé de tant de qualités contradictoires? En un mot le Théologien seroit-il lui-même un Dieu?

On nous ferme la bouche en disant que Dieu lui-même a parlé, qu'il s'est fait connoitre aux hommes. Mais quand & à qui ce Dieu a-t-il parlé? Où sont ses divins oracles? Cent voix s'élèvent à la fois, cent mains me les montrent dans des recueils absurdes & discordans : je les parcours & par-tout je trouve que le Dieu de la sagesse a parlé un langage obscur, insidieux, déraisonnable. Je vois que le Dieu de la bonté a été cruel & sanguinaire; que le Dieu de la justice a été injuste & partial, a ordonné l'iniquité; que le Dieu des miséricordes destine les plus affreux châtimens aux malheureuses victimes de sa colère. D'ailleurs que d'obstacles se présentent quand il s'agit de vérifier les prétendues révélations d'une divinité, qui dans deux contrées de la terre n'a jamais tenu le même langage; qui a parlé en tant de lieux, tant de fois & toûjours si diversement, qu'elle semble ne s'être montrée par-tout que dans le dessein formé de jetter l'esprit humain dans la plus étrange perplexité.

Les rapports que l'on suppose entre les hommes & leur Dieu ne peuvent être fondés que sur les qualités morales de cet être : si ces qualités morales ne sont point connues des hommes, elles ne peuvent servir de modele à des hommes. Il faudroit que ces qualités fussent de nature à en être connues pour en être imitées; comment puis-je imiter un Dieu dont la bonté, la justice ne ressemblent en rien aux miennes, ou plutôt sont directement contraires à ce que j'appelle soit justice soit bonté? Si Dieu n'est rien de ce que nous sommes, comment pouvons-nous, même de loin, nous proposer de l'imiter, de lui ressembler, de suivre la conduite nécessaire pour lui plaire en

nous conformant à lui ? Quels peuvent être, en effet, les motifs du culte, des hommages, de l'obéiſſance que l'on nous dit de rendre à l'être ſuprême, ſi nous ne les établiſſons ſur ſa bonté, ſur ſa véracité, ſur ſa juſtice, en un mot ſur des qualités telles que nous pouvons les connoitre? Comment en avoir des idées claires, ſi ces qualités en Dieu ne ſont plus de la même nature qu'en nous?

On nous dira, ſans doute, qu'il ne peut y avoir de proportions entre le créateur & ſon ouvrage; que l'argille n'eſt point en droit de demander au potier qui l'a façonnée *pour quoi m'as-tu formé ainſi ?* Mais s'il n'y a point de proportions entre l'ouvrier & ſon ouvrage; s'il n'y a point entre eux d'analogie, quels peuvent être les rapports qui ſubſiſteront entre eux? Si Dieu eſt incorporel, comment agit-il ſur les corps, ou comment des êtres corporels peuvent-ils agir ſur lui, l'offenſer, troubler ſon repos, exciter en lui des mouvemens de colère? Si l'homme n'eſt rélativement à Dieu qu'un *vaſe d'argille*, ce *vaſe* ne doit ni prières ni actions de graces à ſon potier pour la forme qu'il a voulu lui donner. Si ce potier s'irrite contre ſon *vaſe* pour l'avoir mal formé, ou pour l'avoir rendu incapable des uſages auxquels il l'avoit deſtiné, le potier, s'il n'eſt un inſenſé, devroit s'en prendre à lui-même des défauts qu'il y trouve; il peut bien le briſer, mais le *vaſe* ne pourra l'en empêcher; il n'aura ni motifs ni moyens pour fléchir ſa colère; il ſera forcé de ſubir ſon ſort, & le potier ſeroit complétement privé de raiſon s'il vouloit punir ſon vaſe, au lieu de le refaire pour lui donner une forme plus convenable à ſes deſſeins.

L'ON voit que d'après ces notions les hommes n'ont pas plus de rapports avec Dieu que les pierres. Mais ſi Dieu ne doit rien aux hommes, s'il n'eſt tenu de leur montrer ni juſtice ni bonté, les hommes de leur côté ne peuvent lui rien devoir. Nous ne connoiſſons point entre les êtres de rapports qui ne ſoient réciproques; les devoirs des hommes entre-eux ſont fondés ſur leurs beſoins mutuels; ſi Dieu n'a pas beſoin d'eux, il ne peut leur rien devoir & les hommes ne peuvent l'offenſer. Cependant l'autorité de Dieu ne peut être fondée que ſur le bien qu'il fait aux hommes; & les devoirs de ceux-ci envers Dieu ne peuvent avoir d'autres motifs que l'eſpoir du bonheur qu'ils attendent de lui; s'il ne leur doit point ce bonheur, tous leurs rapports ſont anéantis & leurs devoirs n'exiſtent plus. Ainſi de quelque façon que l'on enviſage le ſyſtème Théologique, il ſe détruit lui-même. La Théologie ne ſentira-t-elle jamais que plus elle s'efforce d'exalter ſon Dieu, d'exagérer ſa grandeur, plus elle le rend incompréhenſible pour nous? Que plus elle l'éloigne de l'homme, ou plus elle déprime celui-ci, & plus elle affoiblit les rapports qu'elle avoit ſuppoſés entre ce Dieu & lui? Si le ſouverain de la nature eſt un être infini & totalement différent de notre eſpèce, & ſi l'homme n'eſt à ſes yeux qu'un ciron ou un peu de boue, il eſt clair qu'il ne peut y avoir de *rapports moraux* entre des êtres ſi peu analogues, & il eſt encor plus évident que le *vaſe* qu'il a formé ne peut point raiſonner ſur ſon compte.

C'EST pourtant ſur les rappports ſubſiſtans entre l'homme & ſon Dieu que tout culte ſe fonde. Néanmoins toutes les réligions du monde ont pour

pour base un Dieu despote; mais le despotisme n'est-il pas un pouvoir injuste & déraisonnable? Attribuer à la divinité l'exercice d'un tel pouvoir n'est-ce pas sapper également sa bonté, sa justice, sa sagesse infinies? Les hommes en voyant les maux dont souvent ils se trouvent assaillis en ce monde, sans pouvoir deviner par où ils ont pu s'attirer la colère divine, seront toûjours tentés de croire que le maître de la nature est un sultan, qui ne doit rien à ses sujets, qui n'est point obligé de leur rendre aucuns comptes, qui n'est point tenu de se conformer aux loix, qui n'est pas lui-même soumis aux règles qu'il prescrit aux autres, qui peut en conséquence être injuste, qui a le droit de pousser sa vengeance au delà de toutes les bornes. Enfin des Théologiens ont prétendu que Dieu seroit le maître de détruire & de replonger dans le cahos l'univers, que sa sagesse en avoit tiré; tandis que ces mêmes Théologiens, nous citent l'ordre & l'arrangement merveilleux de cet univers comme la preuve la plus convaincante de son existence. (21)

En un mot la Théologie met au nombre des qualités de Dieu le privilége incommunicable d'agir contre toutes les loix de la nature & de la raison, tandis que c'est sur sa raison, sa justice, sa

---

(21) *nous concevons au moins*, dit le Docteur Gastrell, *que Dieu pourroit bouleverser l'univers & le replonger dans le cahos.*

VOYEZ DÉFENSE DE LA RELIGION TANT NATURELLE QUE RÉVÉLÉE.

sagesse, sa fidélité à remplir ses engagemens prétendus, que l'on veut établir le culte que nous lui devons & les devoirs de la morale. Quelle Mer de contradictions ! Un être qui peut tout & qui ne doit rien à personne, qui dans ses décrets éternels peut les choisir ou les rejetter, les prédestiner au bonheur ou au malheur, qui est en droit de les faire servir de jouets à ses caprices & de les affliger sans raison, qui pourroit aller jusqu'à détruire & anéantir l'univers, n'est-il pas un tyran ou un Démon ? est-il rien de plus affreux que les conséquences immédiates que l'on peut tirer de ces idées révoltantes que nous donnent de leur Dieu ceux qui nous disent de l'aimer, de le servir, de l'imiter, d'obéir à ses ordres! Ne vaudroit-il pas mieux mille fois dépendre de la matière aveugle, d'une nature privée d'intelligence, du hazard ou du néant, d'un Dieu de pierre ou de bois, que d'un Dieu que l'on suppose tendre des piéges aux hommes, les inviter à pécher, permettre qu'ils commettent des crimes qu'il pourroit empêcher, afin d'avoir le barbare plaisir de les en punir sans mesure, sans utilité pour lui-même, sans correction pour eux-mêmes, sans que leur exemple puisse servir à corriger les autres ? Une sombre terreur doit nécessairement résulter de l'idée d'un tel être ; son pouvoir nous arrachera bien des hommages serviles ; nous l'appellerons bon pour le flatter ou pour désarmer sa malice ; mais, sans renverser l'essence des choses, un pareil Dieu ne pourra se faire aimer de nous, lorsque nous réfléchirons qu'il ne nous doit rien, qu'il a le droit d'être injuste, qu'il peut punir ses créatures pour avoir abusé de la liberté qu'il leur accorde, ou pour n'avoir point eu les graces qu'il a voulu leur refuser.

Ainsi en ſuppoſant que Dieu n'eſt aſtreint envers nous par aucunes règles, on ſappe viſiblement les fondemens de tout culte. Une Théologie qui aſſure que Dieu a pu créer des hommes pour les rendre éternellement malheureux, ne nous montre qu'un Génie malfaiſant, dont la malice eſt un abîme inconcevable, & ſurpaſſe infiniment la cruauté des êtres les plus dépravés de notre eſpèce. Tel eſt néanmoins le Dieu qu'on a le front de propoſer pour modèle au genre-humain! Telle eſt la Divinité qu'adorent des nations même qui ſe vantent d'être les plus éclairées de ce monde!

C'est pourtant ſur le caractère moral de la Divinité, c'eſt-à-dire, ſur ſa bonté, ſa ſageſſe, ſon équité, ſon amour de l'ordre, que l'on prétend fonder notre morale, ou la ſcience des devoirs qui nous lient aux êtres de notre eſpèce. Mais comme ſes perfections & ſes bontés ſe démentent très ſouvent pour faire place à des méchancetés, à des injuſtices, à des ſévérités cruelles, on eſt forcé de la trouver changeante, capricieuſe, inégale dans ſa conduite, en contradiction avec elle-même, d'après les façons d'agir ſi diverſes qu'on lui attribue. En effet on la voit tantôt favorable & tantôt diſpoſée à nuire au genre-humain; tantôt amie de la raiſon & du bonheur de la ſociété; tantôt elle interdit l'uſage de la raiſon, elle agit en ennemie de toute vertu, elle eſt flattée de voir la ſociété troublée. Cependant, comme on a vu, les mortels écraſés par la crainte n'oſent guère s'avouer que leur Dieu ſoit injuſte ou méchant, ni ſe perſuader qu'il les autoriſe à l'être; ils en concluent ſeulement que tout ce qu'ils font d'après ſes ordres prétendus ou dans la vue de lui

plaire, eſt toujours très bien, quelque nuiſible qu'il paroiſſe d'ailleurs aux yeux de la raiſon. Ils le ſuppoſent le maître de créer le juſte & l'injuſte, de changer le bien en mal, & le mal en bien, le vrai en faux, la fauſſeté en vérité : en un mot ils lui donnent le droit d'altérer l'eſſence éternelle des choſes ; ils font ce Dieu ſupérieur aux loix de la nature, de la raiſon, de la vertu ; ils croient ne pouvoir jamais mal faire en ſuivant ſes préceptes les plus abſurdes, les plus contraires à la morale, les plus oppoſés au bon ſens, les plus nuiſibles au repos des Sociétés. Avec de tels principes ne ſoyons pas ſurpris de voir les horreurs que la Religion fait commettre ſur la terre. La Religion la plus atroce fut la plus conſéquente. (22)

---

(22) La Religion moderne de l'Europe a viſiblement cauſé plus de ravages & de troubles qu'aucune autre Superſtition connue ; elle fut en cela très conſéquente à ſes principes. On a beau prêcher la tolérance & la douceur au nom d'un Dieu deſpotique, qui ſeul a droit aux hommages de la terre, qui eſt très jaloux, qui veut que l'on admette quelques dogmes, qui punit cruellement pour des opinions erronées, qui demande du zele dans ſes adorateurs. Un tel Dieu doit faire un fanatique perſécuteur de tout homme conſéquent. La Théologie d'aujourd'hui eſt un venin ſubtiliſé, propre à tout infecter par l'importance qu'on lui attache. A force de métaphyſique les Théologiens modernes ſont devenus abſurdes & méchans par ſyſtême : en admettant une fois les idées odieuſes qu'ils donnent de la Divinité, il fut impoſſible de leur faire entendre

En fondant la morale ſur le caractère peu moral d'un Dieu qui change de conduite, l'homme ne peut jamais ſavoir à quoi s'en tenir ni ſur ce qu'il doit à Dieu, ni ſur ce qu'il ſe doit à lui-même, ni ſur ce qu'il doit aux autres. Rien ne fut donc plus dangereux que de lui perſuader qu'il exiſtoit un être ſupérieur à la nature, devant qui la raiſon devoit ſe taire, à qui pour être heureux l'on devoit tout ſacrifier ici bas. Ses ordres prétendus & ſon exemple durent néceſſairement être plus forts que les préceptes d'une morale humaine ; les adorateurs de ce Dieu ne purent écouter la nature & le bon ſens que quand ils s'accordèrent par hazard avec les caprices de leur Dieu, à qui l'on ſuppoſa le pouvoir d'anéantir les rapports invariables des êtres, de changer la raiſon en déraiſon, la juſtice en injuſtice, le crime même en vertu. Par une ſuite de ces idées l'homme religieux n'examine jamais les volontés & la conduite du deſpote céleſte d'après les règles ordinaires ; tout inſpiré qui lui viendra de ſa part, & qui ſe prétendra chargé d'interpréter ſes oracles, aura le droit de le rendre déraiſonnable & criminel ; ſon premier devoir ſera toûjours d'obéir à Dieu ſans murmurer.

---

qu'ils devoient être humains, équitables, pacifiques, indulgens, tolérans ; ils prétendirent, & prouvèrent, que ces vertus humaines & ſociales n'étoient point de ſaiſon dans la cauſe de la religion, & ſeroient des trahiſons & des crimes aux yeux du Monarque céleſte, à qui tout devoit être ſacrifié.

Telles sont les conséquences fatales & nécessaires du caractère moral que l'on donne à la divinité, & de l'opinion qui persuade aux mortels qu'ils doivent obéir aveuglement au souverain absolu dont les volontés arbitraires & changeantes règlent tous les devoirs. Ceux qui ont eu les premiers le front de dire aux hommes qu'en matière de religion il ne leur étoit permis de consulter ni leur raison, ni les intérêts de la société, se sont évidemment proposés d'en faire les jouets ou les instrumens de leur propre méchanceté. C'est donc de cette erreur radicale que sont parties toutes les extravagances que les différentes religions ont apportées sur la terre, les fureurs sacrées qui l'ont ensanglantée, les persécutions inhumaines qui ont tant de fois désolé les nations, en un mot toutes ces horribles tragédies dont le nom du très haut fut la cause & le prétexte ici bas. Toutes les fois qu'on voulut rendre les hommes insociables, on leur cria que Dieu le vouloit ainsi. Ainsi les Théologiens eux-mêmes ont pris soin de calomnier & de diffamer le phantôme qu'ils ont élevé pour leur intérêt sur les débris de la raison humaine, & d'une nature très connue, mais mille fois préférable à un Dieu tyrannique, qu'ils rendent odieux pour toute ame honnête, en croyant l'exalter & le couvrir de gloire. Ces Théologiens sont les vrais destructeurs de leur propre idole, par les qualités contradictoires qu'ils accumulent sur elle : ce sont eux qui, comme on le prouvera encore par la suite, rendent la morale incertaine & flottante en la fondant sur un Dieu changeant, capricieux, bien plus souvent injuste & cruel que rempli de bonté. Ce sont eux qui la renversent & l'anéantissent en ordonnant le cri-

me, le carnage, la barbarie au nom du Souverain de l'univers, & en nous interdisant l'usage de la raison, qui seule devroit régler nos actions & nos idées.

QUOIQU'IL en soit, en admettant, si l'on veut, pour un instant que Dieu possède toutes les vertus humaines dans un degré de perfection infinie; nous serons bientôt forcés de reconnoître qu'il ne peut les allier avec les attributs métaphysiques, théologiques & négatifs dont nous avons déjà parlé. Si Dieu est un pur esprit comment pourroit-il agir comme l'homme, qui est un être corporel? Un pur esprit ne voit rien; il n'entend ni nos prières ni nos cris; il ne peut s'attendrir sur nos misères, étant dépourvu des organes par le ministère desquels les sentimens de la pitié peuvent s'exciter en nous: il n'est point immuable, si ses dispositions peuvent changer: il n'est point infini si la nature entière, sans être lui, peut exister conjointement avec lui; il n'est point tout puissant s'il permet ou s'il ne prévient pas le mal & les désordres dans le monde. Il n'est point par-tout s'il n'est pas dans l'homme qui péche, ou s'il s'en retire au moment où il commet le péché. Ainsi de quelque façon que l'on regarde ce Dieu, les qualités humaines qu'on lui assigne s'entredétruisent nécessairement, & ces mêmes qualités ne peuvent aucunement se combiner avec les attributs surnaturels que la Théologie lui donnent.

A L'ÉGARD de la *révélation* prétendue des volontés de Dieu, loin d'être une preuve de sa bonté ou de sa tendresse pour les hommes, elle ne seroit qu'une preuve de sa malice. En effet toute révélation suppose que la Divinité a pu laisser manquer le genre-humain pendant long-

tems de la connoiſſance des vérités les plus importantes à ſon bonheur. Cette révélation faite à un petit nombre d'hommes choiſis annonceroit de plus dans cet être une partialité, une prédilection injuſte, peu compatibles avec la bonté du Père commun de la race humaine. Cette révélation nuiroit encore à l'immutabilité divine, puiſque Dieu auroit permis dans un tems que les hommes ignoraſſent ſes volontés, & qu'il auroit voulu dans un autre tems qu'ils en fuſſent inſtruits. Cela poſé toute révélation eſt contraire aux notions qu'on nous donne de la juſtice, de la bonté d'un Dieu qu'on nous dit immuable, & qui, ſans avoir beſoin de ſe révéler ou de ſe faire connoître par des miracles, pourroit inſtruire & convaincre les hommes, leur inſpirer les idées qu'il déſire, en un mot diſpoſer de leurs eſprits & de leurs cœurs. Que ſera-ce ſi nous voulons examiner en détail toutes les prétendues révélations que l'on aſſûre avoir été faites aux mortels! Nous y verrons que ce Dieu n'y débite que des fables indignes d'un être ſage; n'y agit que d'une manière contraire aux notions naturelles de l'équité; n'y annonce que des énigmes & des oracles impoſſibles à comprendre; ſe peint lui-même ſous des traits incompatibles avec ſes perfections infinies; exige des puérilités qui le dégradent aux yeux de la raiſon; dérange l'ordre qu'il avoit établi dans la nature pour convaincre des créatures, à qui jamais il ne parvient à faire prendre les idées, les ſentimens, la conduite qu'il voudroit leur inſpirer. Enfin nous trouverons que Dieu ne s'eſt jamais manifeſté que pour annoncer des myſtères inexplicables, des dogmes inintelligibles, des pratiques ridicules; pour jetter l'eſprit humain dans

la crainte, la défiance & la perplexité, & ſur-tout pour fournir une ſource intariſſable aux diſputes des mortels. (23)

On voit donc que les idées que la Théologie nous donne de la divinité ſeront toûjours confuſes, incompatibles, & finiront néceſſairement par nuire au repos des humains. Ces notions obſcures & ces ſpéculations vagues ſeroient aſſez indifférentes, ſi les hommes ne regardoient comme importantes leurs rêveries ſur l'être inconnu dont ils croient dépendre, & s'ils n'en tiroient des inductions pernicieuſes pour eux-mêmes. Comme ils n'auront jamais de meſure commune & fixe pour juger de cet être, enfanté par des imaginations variées & diverſement modifiées, ils ne pourront jamais ni s'entendre ni s'accorder ſur les idées

---

(23) Il eſt évident que toute révélation qui n'eſt pas claire, ou qui enſeigne des *myſtères*, ne peut être l'ouvrage d'un être intelligent & ſage: dès qu'il parle, on doit préſumer que c'eſt pour être entendu de ceux à qui il veut ſe manifeſter. Parler pour n'être point entendu n'annonce que de la folie ou de la mauvaiſe foi. Il eſt donc très démontré que tout ce que les Prêtres ont appellé des *Myſtères* ſont des inventions, faites pour jetter un voile épais ſur leurs propres contradictions & leur propre ignorance ſur la divinité. Ils tranchèrent toutes les difficultés en diſant, *c'eſt un Myſtère.* D'ailleurs leur intérêt voulut que les hommes n'entendiſſent rien à la ſcience prétendue dont ils s'étoient faits les dépoſitaires.

qu'ils s'en formeront. De là cette diversité nécessaire dans les opinions religieuses, qui de tout tems ont donné lieu à des querelles insensées, que l'on regarda toûjours comme très essentielles, & qui ont conséquemment toûjours intéressé la tranquillité des nations. Un homme d'un sang bouillant ne s'accommodera point du Dieu d'un homme flegmatique & tranquille; un homme infirme, bilieux, mécontent ne verra point ce Dieu du même œil que celui qui jouit d'un tempérament plus sain d'où résultent communément la gaieté, le contentement, la paix. Un homme bon, équitable, campâtissant & tendre ne s'en fera point le même portrait que celui qui est d'un caractère dur, inflexible & méchant. Chaque individu modifiera toûjours son Dieu d'après sa propre façon d'être, de penser & de sentir. Un homme sage, honnète & sensé ne pourra jamais se figurer qu'un Dieu puisse être cruel & déraisonnable.

NÉANMOINS comme la crainte présida nécessairement à la formation des Dieux; comme l'idée de la divinité fut continuellement associée à celle de la terreur, son nom fit toûjours trembler les mortels, il réveilla dans leur esprit des idées lugubres & désolantes; tantôt il les jetta dans l'inquiétude, tantôt il mit leur imagination en feu. L'expérience de tous les siècles nous prouve que ce nom vague, devenu pour le genre-humain la plus importante des affaires, répand par tout la consternation ou l'ivresse, & produit dans les esprits les plus affreux ravages. Il est bien difficile qu'une crainte habituelle, qui est sans contredit la plus incommode des passions, ne soit un levain fa-

tal capable d'aigrir à la longue les tempéramens les plus modérés.

Si un Misantrope, en haine de la race humaine, eût formé le projet de jetter les hommes dans la plus grande perplexité, eût-il pu imaginer un moyen plus efficace que de les occuper sans relâche d'un être, non seulement inconnu, mais encore totalement impossible à connoître, qu'il leur eût annoncé pourtant comme le centre de toutes leurs pensées, comme le modèle & le but unique de leurs actions, comme l'objet de toutes leurs recherches, comme une chose plus importante que la vie, puisque leur félicité présente & future devoit nécessairement en dépendre? Que seroit-ce si à ces idées, déjà si propres à leur troubler le cerveau, il joignoit encore celle d'un Monarque absolu qui ne suit aucunes règles dans sa conduite, qui n'est lié par aucuns devoirs, qui peut punir pendant l'éternité les offenses qu'on lui fait dans le tems; dont il est très aisé de provoquer la fureur, qui s'irrite des idées & des pensées des hommes, dont même sans le sçavoir, on peut encourir la disgrace! Le nom d'un pareil être suffiroit assûrément pour porter le trouble, la désolation, la consternation dans les ames de tous ceux qui l'entendroient prononcer; son idée les poursuivroit par-tout, elle les affligeroit sans cesse, elle les jetteroit dans le désespoir. A quelle torture leur esprit ne se mettroit-il pas pour chercher à deviner cet être si redoutable, pour découvrir le secret de lui plaire, pour imaginer ce qui peut le désarmer! Dans quelles frayeurs ne seroit-on pas de n'avoir pas rencontré juste! Que de disputes sur la nature, sur les qualités d'un être également inconnu de tous les hommes, &

vu diverſement par chacun d'eux! Quelle variété dans les moyens que l'imagination enfanteroit pour trouver grace devant ſes yeux ou pour écarter ſon courroux !

TELLE eſt mot pour mot l'hiſtoire des effets que le nom de Dieu a produits ſur la terre. Les hommes en furent toûjours effrayés, parce qu'ils n'eurent jamais d'idées fixes de l'être que ce nom pouvoit repréſenter. Les qualités que quelques ſpéculateurs, à force de ſe creuſer le cerveau, ont cru découvrir en lui ne firent que troubler le repos des nations & de chacun des citoyens qui les compoſent, les allarmer ſans ſujet, les remplir d'aigreurs & d'animoſités, rendre leur exiſtence malheureuſe, leur faire perdre de vue les réalités néceſſaires à leur bonheur. Par le charme magique de ce mot redoutable le genre-humain demeura comme engourdi & ſtupéfait, ou bien un fanatiſme aveugle le rendit furieux; tantôt abbatu par la crainte, il rampa comme un eſclave qui ſe courbe ſous la verge d'un maître inexorable toûjours prêt à frapper; il crut n'être né que pour ſervir ce maître qu'il ne connut jamais, & dont on lui donna les idées les plus terribles; pour trembler ſous ſon joug; pour travailler à l'appaiſer; pour redouter ſes vengeances; pour vivre dans les larmes & la miſere. S'il leva ſes yeux baignées de pleurs vers ſon Dieu, ce fut dans l'excès de ſa douleur; il s'en défia néanmoins toûjours, parce qu'il le crut injuſte, ſévère, capricieux, implacable. Il ne put ni travailler à ſon bonheur, ni raſſûrer ſon cœur, ni conſulter ſa raiſon, parcequ'il ſanglotta toûjours & qu'il ne lui

fut jamais permis de perdre de vue ses craintes. Il devint l'ennemi de lui-même & de ses semblables, parce qu'on lui persuada que le bien-être lui étoit ici bas interdit. Toutes les fois qu'il fut question de son tyran céleste il n'eut plus de jugement, il ne raisonna plus, il tomba dans un état d'enfance ou de délire qui le soumit à l'autorité. L'homme fut destiné à la servitude dès le sein de sa mère, & l'opinion tyrannique le força de porter ses fers pendant le reste de ses jours. En proie aux terreurs paniques que l'on ne discontinua point de lui inspirer, il ne parut être venu sur la terre que pour y rêver, y gémir, y soupirer, se nuire à lui-même, se priver de tout plaisir, se rendre la vie amère ou troubler la félicité des autres. Perpétuellement infesté par les terribles chimères que son imagination en délire lui présenta sans cesse, il fut abject, stupide, déraisonnable, & souvent il devint méchant pour honorer le Dieu qu'on lui proposa pour modèle ou qu'on lui dit de venger.

C'EST ainsi que les mortels se prosternent de race en race devant les vains phantômes que la crainte dans l'origine fit éclore au sein de l'ignorance & des calamités de la terre. C'est ainsi qu'ils adorent en tremblant les vaines idoles qu'ils élèvent dans les profondeurs de leur propre cerveau, dont ils ont fait un sanctuaire : rien ne peut les détromper, rien ne peut leur faire sentir que c'est eux-mêmes qu'ils adorent, qu'ils tombent à genoux devant leur propre ouvrage, qu'ils s'effrayent du tableau bizarre qu'ils ont eux-mêmes tracé ; ils s'obstinent à se prosterner, à s'inquiéter, à trembler ; ils se font un crime du plaisir même de dissiper leurs craintes ; ils méconnoissent la ridicule production

de leur propre démence; ils ſe conduiſent comme des enfans qui ſe font peur à eux-mêmes, quand ils trouvent dans un miroir leurs propres traits qu'ils ont défigurés. Leurs extravagances ſi fâcheuſes pour eux-mêmes, ont pour époque dans le monde la notion funeſte d'un Dieu, elles continueront & ſe renouvelleront juſqu'au tems où cette notion inintelligible ne ſera plus regardée comme importante & néceſſaire au bonheur des ſociétés. En attendant il eſt évident que celui qui parviendroit à détruire cette notion fatale, ou du moins à diminuer ſes terribles influences, ſeroit à coup ſûr l'ami du genre-humain.





CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'exiſtence de Dieu, données par Clarcke.

L'UNANIMITÉ des hommes à reconnoître un Dieu eſt communément regardée comme la preuve la plus forte de l'exiſtence de cet être. Il n'eſt point, nous dit-on, de peuple ſur la terre qui n'ait des idées vraies ou fauſſes d'un agent tout puiſſant qui gouverne le monde. Les Sauvages les plus groſſiers, ainſi que les nations les plus civiliſées, ſont également forcés de remonter par la penſée à une cauſe première de tout ce qui exiſte; ainſi, nous aſſûre-t-on, le cri de la nature même doit nous convaincre de l'exiſtence d'un Dieu, dont elle a pris ſoin de graver la notion dans l'eſprit de tous les hommes, & l'on conclut de là que l'idée de Dieu eſt une idée innée.

SI dégagés de préjugés nous analyſons cette preuve, qui paroît ſi triomphante à bien des gens, nous verrons que le conſentement univerſel des hommes, ſur un objet qu'aucun d'entre eux n'a jamais pu connoître, ne prouve rien; il nous prouve ſeulement qu'ils ont été des ignorans & des inſenſés toutes les fois qu'ils ont tenté de ſe faire quelqu'idée d'un être caché qu'ils ne pouvoient ſoumettre à l'expérience, ou raiſonner ſur la nature de cet être qu'ils ne purent jamais ſaiſir

par aucun côté. Les notions fâcheuses de la Divinité, que nous voyons répandues sur la terre, nous annoncent uniquement que les hommes en toute contrée, ont essuyé d'affreux revers, ont éprouvé des désastres & des révolutions, ont ressenti des peines, des chagrins, des douleurs dont ils ont méconnu les causes physiques & naturelles. Les événemens dont ils ont été les victimes ou les témoins ont excité leur admiration ou leur frayeur; faute de connoître les forces & les loix de la nature, ses ressources infinies, les effets qu'elle doit nécessairement produire dans des circonstances données, ils ont cru que ces phénomènes étoient dûs à quelqu'agent secret, dont ils n'ont eu que des idées vagues, ou qu'ils ont supposé se conduire d'après les mêmes motifs & suivant les mêmes règles qu'ils avoient eux-mêmes.

Le consentement des hommes à reconnoître un Dieu ne prouve donc rien, sinon que dans le sein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, & que leur imagination troublée a cherché des moyens de fixer les incertitudes sur la cause inconnue des phénomènes qui frappoient leurs regards ou qui les obligeoient de frissonner. Leur imagination diverse a diversement travaillé sur cette cause toûjours incompréhensible pour eux. Tous avouent qu'ils ne peuvent ni connoitre ni définir cette cause, tous disent néanmoins qu'il sont assûrés de son existence, & quand on vient à les presser, ils nous parlent d'un *esprit*, mot qui ne nous apprend rien que l'ignorance de celui qui le prononce, sans pouvoir y attacher aucune idée certaine.

N'en soyons point étonnés, l'homme ne peut avoir

avoir d'idées réelles que des choses qui agissent, ou qui ont précédemment agi, sur ses sens; or il n'y a que des objets matériels, physiques ou naturels qui puissent remuer nos organes & nous donner des idées; vérité qui a été assez clairement prouvée au commencement de cet ouvrage pour nous empêcher d'y insister davantage. Nous dirons donc seulement que ce qui achève de démontrer que l'idée de Dieu est une notion acquise, & non une *idée innée*, c'est la nature même de cette notion, qui varie d'un siècle à l'autre, d'une contrée à une autre, d'un homme à un autre homme; que dis-je! qui n'est jamais constante dans le même individu. Cette diversité, cette fluctuation, ces changemens successifs ont les vrais caractères d'une connoissance, ou plutôt, d'une erreur acquise. D'un autre côté la preuve la plus forte que l'idée de la Divinité n'est fondée que sur une erreur, c'est que les hommes sont peu-à-peu parvenus à perfectionner toutes les sciences qui avoient pour objet quelque chose de réel, tandis que la science de Dieu est la seule qu'ils n'aient jamais perfectionnée; elle est par-tout au même point; tous les hommes ignorent également quel est l'objet qu'ils adorent, & ceux qui s'en sont le plus sérieusement occupés n'ont fait qu'obscurcir de plus en plus les idées primitives que les mortels s'en étoient formées.

Dès qu'on demande quel est le Dieu devant lequel on voit les hommes prosternés, on voit aussitôt les sentimens partagés. Pour que leurs opinions fussent d'accord il faudroit que des idées, des sensations, des perceptions uniformes eussent par-tout fait naître les opinions sur la Divinité; ce qui supposeroit des organes parfaitement sem-

blables, remués ou modifiés par des événemens parfaitement analogues. Or comme cela n'a pu arriver ; comme les hommes, essentiellement différens par leurs tempéramens, se sont trouvés dans des circonstances très différentes, il a fallu nécessairement que leurs idées ne fussent point les mêmes sur une cause imaginaire qu'ils virent si diversement. D'accord sur quelques points généraux, chacun se fit un Dieu à sa manière, il le craignit, il le servit à sa façon. Ainsi le Dieu d'un homme ou d'une nation ne fut presque jamais le Dieu d'un autre homme ou d'une autre nation. Le Dieu d'un peuple sauvage & grossier est communément un objet matériel sur lequel l'esprit s'est fort peu exercé ; ce Dieu paroit très ridicule aux yeux d'un autre peuple plus policé, c'est-à-dire, dont l'esprit a bien plus travaillé. Un Dieu spirituel, dont les adorateurs méprisent le culte que rend un Sauvage à un objet matériel, est la production subtile du cerveau de plusieurs penseurs qui ont longtems médité dans une société policée où l'on s'en est fortement & longtems occupé. Le Dieu Théologique que les nations les plus civilisées admettent aujourd'hui sans le comprendre est, pour ainsi dire le dernier effort de l'imagination humaine ; il est au Dieu d'un Sauvage comme un habitant de nos villes où règne le faste revêtu d'un habit de pourpre artistement brodé, est à un homme tout nud ou couvert simplement de la peau des bêtes. Ce n'est que dans les sociétés civilisées, où le loisir & l'aisance procurent la faculté de rêver & de raisonner, que des penseurs oisifs méditent, disputent, font de la métaphysique : la faculté de penser est presque nulle dans les Sauvages occupés de la chasse, de la pêche & du soin de se procurer une subsistance incertaine par

beaucoup de travaux. L'homme du peuple parmi nous n'a point des idées plus relevées de la Divinité, & ne l'analyse pas plus que le Sauvage. Un Dieu spirituel, immatériel, n'est fait que pour occuper le loisir de quelques hommes subtils, qui n'ont pas besoin de travailler pour subsister. La Théologie, cette science si importante & si vantée, n'est util qu'à ceux qui vivent aux dépens des autres, ou qui s'arrogent le droit de penser pour tous ceux qui travaillent. Cette science futile occupée de chimères devient dans les sociétés policées, qui n'en sont pas plus éclairées pour cela, une branche de commerce très avantageuse pour les Prêtres & très nuisible pour leurs concitoyens, sur-tout quand ils ont la folie de vouloir prendre part à leurs opinions inintelligibles.

Quelle distance infinie entre une pierre informe, un animal, un astre, une statue & le Dieu si abstrait que la Théologie moderne a revêtu d'attributs dans lesquels elle se perd elle-même! Le Sauvage se trompe, sans doute, sur l'objet auquel il adresse ses vœux; semblable à un enfant, il s'éprend du premier être qui frappe vivement sa vue; ou il a peur de celui dont il croit avoir reçu quelque disgrace; mais au moins ses idées sont-elles fixées par un être réel qu'il a devant les yeux. Le Lapon, qui adore une roche, le Nègre qui se prosterne devant un serpent monstrueux, voient au moins ce qu'ils adorent: l'Idolâtre se met à genoux devant une statue, dans laquelle il croit que réside une vertu cachée qu'il juge utile ou nuisible à lui-même: mais le raisonneur subtil qu'on nomme Théologien dans les nations civilisées, & qui, en vertu de sa science inintelligible, se croit en droit de se moquer du Sauvage, du Lapon, du Nègre,

de l'Idolatre, ne voit pas qu'il eſt lui-même à genou devant un être qui n'exiſte que dans ſon propre cerveau, & dont il lui eſt impoſſible d'avoir aucune idée, à moins que, comme le Sauvage ignorant, il ne rentre promptement dans la nature viſible pour lui donner des qualités poſſibles à concevoir.

Ainsi les notions de la divinité que nous voyons répandues par toute la terre ne prouvent point l'exiſtence de cet être ; elles ne ſont qu'une erreur générale, diverſement acquiſe & modifiée dans l'eſprit des nations, qui ont reçu de leurs ancêtres ignorans & tremblans les Dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces Dieux ont été ſucceſſivement altérés, ornés, ſubtiliſés par les penſeurs, les légiſlateurs, les prêtres, les inſpirés qui les ont médités, qui ont preſcrit des cultes au vulgaire, qui ſe ſont ſervi de ſes préjugés pour le ſoumettre à leur empire ou pour tirer parti de ſes erreurs, de ſes craintes & de ſa crédulité ; ces diſpoſitions ſeront toûjours une ſuite néceſſaire de ſon ignorance & du trouble de ſon cœur.

S'il eſt vrai, comme on l'aſſûre, qu'il n'y ait ſur la terre aucune nation ſi farouche & ſi ſauvage qui n'ait un culte religieux ou qui n'adore quelque Dieu, il n'en réſultera rien en faveur de la réalité de cet être. Le mot *Dieu* ne déſignera jamais que la cauſe inconnue des effets que les hommes ont admirés ou redoutés. Ainſi cette notion ſi généralement répandue ne prouvera rien, ſinon que tous les hommes & toutes les générations ont ignoré les cauſes naturelles des effets qui ont excité leur ſurpriſe & leurs craintes. Si nous ne trouvons point aujourd'hui de peuple qui

n'ait un Dieu, un culte, une religion, une Théologie plus ou moins subtile, c'est qu'il n'est aucun peuple qui n'ait essuyé des malheurs dont ses ancêtres ignorans n'aient été allarmés, & qu'ils n'aient attribués à une cause inconnue & puissante qu'ils ont transmise à leur postérité, qui d'après eux n'a plus rien examiné.

D'AILLEURS l'universalité d'une opinion ne prouve rien en faveur de sa vérité. Ne voyons-nous pas un grand nombre de préjugés & d'erreurs grossières jouir même aujourd'hui de la sanction presqu'universelle du genre-humain? Ne voyons-nous pas tous les peuples de la terre imbus des idées de magie, de divinations, d'enchantemens, de présages, de sortilèges, de revenans? Si les personnes les plus instruites se sont guéries de ces préjugés, ils trouvent encore des partisans très zélés dans le plus grand nombre des hommes, qui les croient pour le moins aussi fermement que l'existence d'un Dieu. En conclura-t-on que ces chimères appuyées du consentement presqu'unanime de l'espèce humaine, ont quelque réalité? Avant Copernic il n'y avoit personne qui ne crut que la terre étoit immobile, & que le soleil tournoit autour d'elle; cette opinion universelle en étoit-elle moins une erreur pour cela? Chaque homme a son Dieu: tous ces Dieux existent-ils, ou n'en existe-t-il aucun? Mais on nous dira, chaque homme a son idée du soleil, tous ces soleils existent-ils? Il est facile de répondre que l'existence du soleil est un fait constaté par l'usage journalier des sens, au lieu que l'existence d'un Dieu n'est constatée par l'usage d'aucun sens; tout le monde voit le soleil, mais personne ne voit Dieu. Voilà la seule différence entre la réa-

lité & la chimère : la réalité est presqu'aussi diverse dans la tête des hommes que la chimere, mais l'une existe & l'autre n'existe pas ; il y a d'un côté des qualités sur lesquelles on ne dispute point, de l'autre côté on dispute sur toutes les qualités. Personne n'a jamais dit, *il n'y a point de soleil* ou *le soleil n'est point lumineux* & *chaud*, au lieu que plusieurs hommes sensés ont dit, *il n'y a point de Dieu.* Ceux qui trouvent cette proposition affreuse & insensée & qui affirment que Dieu existe, ne nous disent-ils pas en même tems qu'ils ne l'ont jamais vu ni senti & que l'on n'y connoît rien ? La Théologie est un monde où tout suit des Loix inverses de celui que nous habitons !

QUE devient donc cet accord si vanté de tous les hommes à reconnoitre un Dieu & la nécessité du culte qu'on doit lui rendre ? Il prouve qu'eux, ou leurs Pères ignorans, ont éprouvé des malheurs sans pouvoir les rapporter à leurs véritables causes. (24) Si nous avions le courage

---

(24) Quand on voudra examiner de sang froid la preuve de l'existence de Dieu tirée du consentement de tous les hommes, on reconnoitra que l'on ne peut en rien conclure, sinon que tous les hommes ont deviné qu'il existoit dans la nature des forces motrices inconnues, des causes inconnues, vérité dont personne ne doutera jamais, vu qu'il est impossible de supposer des effets sans cause. Ainsi la seule différence qu'il y a entre les Athées & les Théologiens ou Déicoles, c'est que les premiers assignent à tous les phénomènes des causes matérielles, naturelles, sensibles & connues, au lieu que les derniers leur assignent des causes spirituel-

d'examiner les choses de sang froid & de mettre à l'écart les préjugés que tout conspire à rendre aussi durables que nous, nous serions bien-tôt forcés de reconnoître que l'idée de la divinité ne nous est aucunement infuse par la nature, qu'il fut un tems où elle n'existoit point en nous, & nous verrions que nous la tenons par tradition de ceux qui nous ont élevés, que ceux-ci l'avoient reçue de leurs ancêtres, & qu'en dernier ressort elle est venue des Sauvages ignorans qui furent nos premiers pères, ou, si l'on veut, des Législateurs adroits qui sçurent mettre à profit les craintes, l'ignorance & la crédulité de nos devanciers pour les soumettre à leur joug.

Cependant il y eut des mortels qui se vantèrent d'avoir vu la divinité : le premier qui osa le dire aux hommes fut évidemment un menteur, dont l'objet fut de tirer parti de leur simplicité crédule, ou un enthousiasme, qui débita pour des vérités les rèveries de son imagination. Nos ancètres nous ont transmis les divinités qu'ils avoient ainsi reçues de ceux qui les ont trompés eux-mèmes, & dont les fourberies modifiées depuis, d'âges en âges ont peu-à-peu acquis la sanction publique & la solidité que nous voyons. En conséquence le nom de Dieu est un des premiers mots que l'on ait fait retentir dans nos oreilles; on nous en a parlé sans cesse, on nous l'a fait balbutier avec respect & crainte, on nous a fait un de-

---

les, surnaturelles, inintelligibles, inconnues. Le Dieu des Théologiens est-il en effet autre chose qu'une force *occulte*.

voir d'adresser nos vœux & de fléchir le genou devant un phantôme que ce nom représentoit, mais qu'il ne nous fut jamais permis d'examiner. A force de nous répéter ce mot vuide de sens, à force de nos menacer de cette chimère, à force de nous raconter les antiques fables qu'on lui attribue, nous nous persuadons que nous en avons des idées, nous confondons des habitudes machinales avec les instincts de notre nature, & nous croyons bonnement que tout homme apporte au monde l'idée de la Divinité.

C'est faute de nous rappeller les premières circonstances où notre imagination fut frappée du nom de Dieu & des récits merveilleux qui nous en ont été faits pendant le cours de notre enfance & de notre éducation, que nous croyons cette idée abstraite inhérente à notre être & innée dans tous les hommes. (25) Notre mémoire ne nous rappelle pas la succession des causes qui ont gravé ce nom dans notre cerveau. C'est uniquement par habitude que nous admirons & craignons un objet que nous ne connoissons que par le nom dont nous l'avons entendu désigner, dès l'enfance. Aussi-tôt qu'on le prononce, nous lui associons machinale-

---

(25) Jamblique, Philosophe très obscur & prêtre très visionnaire, duquel néanmoins la Théologie moderne semble avoir emprunté un grand nombre de ses dogmes, dit que *antérieurement à tout usage de la raison la notion des Dieux est inspirée par la nature, & même que nous avons une espèce de tact de la Divinité, préférable à la connoissance.* VOYEZ JAMBLICHUS DE MYSTERIIS, PAGE I.

ment & ſans réflexion les idées que ce mot réveille dans notre imagination, & les ſenſations dont on nous a dit qu'il devait être accompagné. Ainſi, pour peu que nous voulions être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que l'idée de Dieu & des qualités que nous lui attribuons, n'a d'autre fondement que l'opinion de nos pères, traditionnellement infuſe en nous par l'éducation, confirmée par l'habitude & fortifiée par l'exemple & par l'autorité.

On voit donc comment les idées de Dieu, enfantées dans l'origine par l'ignorance, l'admiration & la crainte; adoptées par l'inexpérience & la crédulité; propagées par l'éducation, par l'exemple, par l'habitude, par l'autorité ſont devenues inviolables & ſacrées; nous les avons reçues malgré nous ſur la parole de nos pères, de nos inſtituteurs, de nos Légiſlateurs, de nos prêtres; nous y tenons par habitude & ſans les avoir jamais examinées; nous les regardons comme ſacrées parce qu'on nous a toûjours aſſûré qu'elles étoient eſſentielles à notre bonheur; nous croyons les avoir toûjours eues, parce que nous les avions dès notre enfance; nous les jugeons indubitables, parce que nous n'avions jamais eu l'intrépidité d'en douter. Si notre ſort nous eût fait naître ſur les côtes de l'Afrique, nous adorerions avec autant d'ignorance & de ſimplicité le ſerpent révéré par les Negres, que nous adorons le Dieu ſpirituel & métaphyſique que l'on adore en Europe. Nous ſerions auſſi indignés ſi quelqu'un nous diſputoit la divinité de ce reptile, que nous aurions appris à reſpecter au ſortir du ſein de nos mères, que nos Théologiens le ſont quand on diſpute à leur

Dieu les attributs merveilleux dont ils l'ont orné. Cependant si l'on contestoit ses titres & ses qualités au Dieu-serpent des Nègres, au moins ne pourroit-on pas lui contester son existence, dont on seroit à portée de se convaincre par ses yeux. Il n'en est pas de même du Dieu immatériel, incorporel, contradictoire, ou de l'homme divinisé que nos penseurs modernes ont si subtilement composé. A force de rêver, de raisonner, de subtiliser, ils ont rendu son existence impossible pour quiconque osera la méditer de sang froid. On ne pourra jamais se figurer un être qui n'est composé que d'abstractions & de qualités négatives, c'est-à-dire, qui n'a aucunes des qualités que l'esprit humain est susceptible de juger. Nos Théologiens ne sçavent ce qu'ils adorent; ils n'ont aucune idée réelle de l'être dont ils s'occupent sans cesse; cet être seroit depuis longtems anéanti, si ceux à qui on l'annonce avoient osé l'examiner.

En effet dès le premier pas nous nous trouvons arrêtés: l'existence même de l'être le plus important & le plus révéré est encore un problême pour quiconque veut peser de sang froid les preuves qu'en donne la Théologie; & quoiqu'avant de raisonner ou de disputer sur la nature & les qualités d'un être il fut à propos de constater son existence, celle de la divinité n'est rien moins que démontrée pour tout homme qui voudra consulter le bon sens. Que dis-je! les Théologiens eux-mêmes n'ont presque jamais été d'accord sur les preuves dont on se servoit pour établir l'existence divine. Depuis que l'esprit humain s'occupe de son Dieu, & quand ne s'en est-il pas occupé! on

n'est point jusqu'ici parvenu à démontrer l'existence de cet objet intéressant, d'une façon pleinement satisfaisante, pour ceux-mêmes qui veulent que nous en soyons convaincus. D'ages en âges de nouveaux champions de la divinité, des philosophes profonds, des Théologiens subtils ont cherché de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, parce qu'ils étoient, sans doute, peu contens de celles de leurs prédécesseurs. Les penseurs qui s'étoient flattés d'avoir démontré ce grand problême furent souvent accusés d'*athéisme* & d'avoir trahi la cause de Dieu par la foiblesse des argumens dont ils l'avoient appuyée. (26) Des hommes d'un très grand génie ont en effet successivement échoué dans leurs démonstrations ou dans les solutions qu'ils ont voulu donner; en croyant lever une difficulté, ils en ont continuellement fait éclore cent autres. C'est en pure perte que les plus grands métaphysiciens ont épuisé tous

(26) Descartes, Pascal, le Docteur Clarcke lui même ont été accusés d'Athéisme par les Théologiens de leur tems, ce qui n'empêche point que les Théologiens subséquens ne fassent usage de leurs preuves & ne les donnent comme très valables. *Voyez plus loin au chapitre X.* Depuis peu un auteur célèbre (sous le nom du Docteur Baumann) vient de publier un ouvrage dans lequel il prétend que toutes les preuves données jusqu'à présent de l'existence de Dieu sont caduques, il leur substitue les siennes, tout aussi peu convaincantes que les autres.

leurs efforts soit pour prouver que Dieu existoit, soit pour concilier ses attributs incompatibles, soit pour répondre aux objections les plus simples; ils n'ont encore pu réussir à mettre leur Divinité hors d'atteinte; les difficultés qu'on leur oppose sont assez claires pour être entendues par un enfant, tandis que dans les nations les plus instruites, l'on trouveroit à peine douze hommes capables d'entendre les démonstrations, les solutions & les réponses d'un Descartes, d'un Leibnitz, d'un Clarcke quand ils veulent nous prouver l'existence de la Divinité. N'en soyons point étonnés; les hommes ne s'entendent jamais eux-mêmes quand ils nous parlent de Dieu; comment pourroient-ils donc s'entendre les uns les autres, ou convenir entre-eux quand ils raisonnent sur la nature & les qualités d'un être créé par des imaginations diverses que chaque homme est forcé de voir diversement, & sur le compte duquel les hommes seront toûjours dans une égale ignorance faute d'avoir une mesure commune pour en juger?

Pour nous convaincre du peu de solidité des preuves qu'on nous donne de l'existence du Dieu Théologique, & de l'inutilité des efforts que l'on a faits pour concilier les attributs discordans, écoutons ce qu'en a dit le célèbre Docteur Samuel Clarcke, qui dans son traité *de l'existence & des attributs de Dieu*, passe pour en avoir parlé de la façon la plus convaincante. (27) Ceux qui l'ont

(27) Quoique bien des gens regardent l'ouvrage du Docteur Clarcke comme le plus solide & le plus con-

suivi n'ont fait en effet que répéter ses idées, ou présenter ses preuves sous des formes nouvelles. D'après l'examen que nous allons en faire, l'on ose dire que l'on trouvera que ses preuves sont peu concluantes, que ses principes sont peu fondés, & que ses prétendues solutions ne sont propres à rien résoudre. En un mot, dans le Dieu du Dr. Clarcke, ainsi que dans celui des plus grands Théologiens, on ne verra qu'une chimère établie sur des suppositions gratuites, & formée par l'assemblage confus de qualités disparates, qui rendent son existence totalement impossible; enfin dans ce Dieu l'on ne trouvera qu'un vain phantôme, substitué à l'énergie de la nature que l'on s'est toûjours obstiné à méconnoître. Nous allons suivre pied-à-pied les différentes propositions

---

vaincant, il est bon d'observer que plusieurs Théologiens de son tems & de son pays n'en ont point jugé de même, & ont regardé ses preuves comme insuffisantes, & sa méthode comme dangereuse à sa cause. En effet le D. Clarcke a prétendu prouver l'existence de Dieu *a priori*, ce que d'autres jugent impossible & regardent avec raison comme une *pétition de principe*. Cette manière de prouver a été rejettée par les Scolastiques, tels qu'*Albert le Grand*, *Thomas d'Aquin*, *Jean Scot*, & par la plûpart des modernes, à l'exception de *Suarez*; ils ont prétendu que l'existence de Dieu étoit impossible à démontrer a *priori*, vu qu'il n'y a rien d'antérieur à la première des Causes; mais que cette existence ne pouvoit être démontrée qu'*a posteriori*, c'est à dire, par ses effets. En conséquence l'ouvrage du D. C. fut vivement attaqué par un grand

dans lesquelles ce sçavant Théologien développe les opinions reçues sur la Divinité.

I. *Quelque chose*, dit M. Clarcke, *a existé de toute éternité.*

CETTE proposition est évidente & n'a pas besoin de preuves. Mais quelle est cette chose qui a existé de toute éternité? Pourquoi ne seroit-ce pas plutôt la nature ou la matière, dont nous avons des idées; qu'un *pur esprit*, ou qu'un agent

---

nombre de Théologiens; qui l'accusèrent d'innovation & de desservir leur cause, en employant une méthode inusitée, rejettée, & peu propre à rien prouver. Ceux qui voudront connoître les raisons dont on s'est servi contre les démonstrations de Clarcke les trouveront dans un Ouvrage Anglois qui a pour titre. *An enquiry into the ideas of space, time, immensity &c. by Edmund Law*, imprimé à Cambridge en 1734. Si l'auteur y prouve avec succès que les Démonstrations *a priori* du Dr. Clarcke sont fausses, il sera facile de se convaincre par tout ce qui est dit dans nôtre ouvrage que toutes les Démonstrations *a posteriori*, ne sont pas mieux fondées. Au reste le grand cas que l'on fait aujourd'hui du livre de Clarcke prouve que les Théologiens ne sont pas d'accord entre eux, changent souvent d'avis, & ne sont pas difficiles sur les démonstrations qu'on donne de l'existence d'un être qui jusqu'ici n'est rien moins que démontrée. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ouvrage de Clarcke, malgré les contradictions qu'il a éprouvées, jouit de la plus grande réputation.

dont il nous est impossible de nous faire aucune idée? Ce qui existe, ne suppose-t-il point, dès lors même, que l'existence lui est essentielle? Ce qui ne peut point s'anéantir n'existe-t-il pas nécessairement? Et comment peut-on concevoir que ce qui ne peut cesser d'exister ou ce qui ne peut s'anéantir ait eu un commencement? Si la matière ne peut être anéantie elle n'a pu commencer d'être; ainsi nous dirons à Mr. Clarcke que c'est la matière, que c'est la nature agissante par sa propre énergie, dont aucune partie n'est jamais dans un repos absolu, qui a toûjours existé; les différens corps matériels que cette nature renferme changent bien de formes, de combinaisons, de propriétés & de façons d'agir, mais leurs principes ou élémens sont indestructibles & n'ont jamais pu commencer.

II. *Un être indépendant & immuable a existé de toute éternité.*

Nous demanderons toûjours quel est cet être? nous demanderons s'il est indépendant de sa propre essence ou des propriétés qui le constituent ce qu'il est? Nous demanderons si cet être quelconque peut faire que les êtres qu'il produit ou qu'il meut agissent autrement qu'ils ne font d'après les propriétés qu'il a pu leur donner; & dans ce cas nous demanderons si cet être, tel qu'on puisse le supposer, n'agit pas nécessairement & n'est pas forcé d'employer les moyens indispensables pour remplir ses vues & parvenir aux fins qu'il a, ou qu'on lui suppose? Pour lors nous dirons que la nature est forcée d'agir d'après son essence; que tout ce qui se fait en elle est nécessaire, & que

ſi on la ſuppoſe gouvernée par un Dieu, ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait, & parconſéquent eſt ſoumis lui-même à la néceſſité.

On dit qu'un homme eſt indépendant, lorſqu'il n'eſt déterminé dans ces actions que par les cauſes générales qui ont coutume de le mouvoir ; on dit qu'il eſt dépendant d'un autre homme, lorſqu'il ne peut agir qu'en conſéquence des déterminations que ce dernier lui donne. Uu corps eſt dépendant d'un autre corps, lorſqu'il lui doit ſon exiſtence & ſa façon d'agir. Un être exiſtant de toute éternité ne peut devoir ſon exiſtence à aucun autre être ; il ne pourroit donc être dépendant de lui que parce qu'il lui devroit ſon action ; mais il eſt évident qu'un être éternel, ou exiſtant par lui-même, renferme dans ſa nature tout ce qu'il faut pour agir ; donc la matière étant éternelle eſt néceſſairement indépendante dans le ſens que nous avons expliqué. Donc elle n'a pas beſoin d'un moteur dont elle doive dépendre.

L'etre éternel eſt auſſi immuable, ſi par cet attribut l'on entend qu'il ne peut changer de nature ; car ſi l'on vouloit dire par là qu'il ne peut point changer de façon d'être ou d'agir, on ſe tromperoit, ſans doute, puiſque, même en ſuppoſant un être immatériel, on ſeroit forcé de reconnoître en lui différentes manières d'être, différentes volitions, différentes façons d'agir ; à moins qu'on ne le ſuppoſât totalement privé d'action, auquel cas il ſeroit parfaitement inutile. En effet pour changer de manière d'agir, il faut néceſſairement changer de façon d'être. D'où l'on voit que les Théologiens, en faiſant Dieu immuable,

muable, le rendent immobile, & par conféquent inutile. Un être immuable dans ce fens de ne point changer de façon d'être, ne pourroit évidemment avoir ni des volontés fucceffives, ni produire des actions fucceffives; fi cet être a créé la matière ou enfanté l'univers, il fut un tems où il voulut que cette matière & cet univers exiftaffent, & ce tems fut précédé d'un autre tems où il avoit voulu qu'ils n'exiftaffent point encore. Si Dieu eft l'auteur de toutes chofes, ainfi que des mouvemens & des combinaifons de la matière, il eft fans ceffe occupé à produire & à détruire; par conféquent il ne peut être appellé *immuable* quant à fa façon d'exifter. L'univers matériel fe maintient toûjours lui-même par les mouvemens & les changemens continuels de fes parties; la fomme des êtres qui le compofent, ou des élémens qui agiffent en lui, eft invariablement la même; dans ce fens l'immutabilité de l'univers eft bien plus facile à concevoir & bien plus démontrée, que celle d'un Dieu diftingué de lui, à qui l'on attribue tous les effets & changemens qui s'opèrent à nos yeux. La nature n'eft pas plus accufable de mutabilité à caufe de la fucceffion de fes formes, que l'être éternel des Théologiens par la diverfité de fes décrets.

III. *Cet être immuable & indépendant, qui exifte de toute éternité, exifte par lui-même.*

CETTE propofition n'eft qu'une répétition de la première. Nous y répondrons donc en demandant pourquoi la matière, qui eft indeftructible, n'exifteroit point par elle-même? Il eft évident

qu'un être qui n'a point eu de commencement doit exister par lui-même ; s'il eût existé par un autre, il auroit commencé d'être, & par conséquent il ne seroit point éternel. Ceux qui font la matière coéternelle à Dieu ne font que multiplier les être sans nécessité.

IV. *L'essence de l'être qui existe par lui-même est incompréhensible.*

M, CLARCKE eût parlé plus exactement, s'il eût dit que son essence est impossible. Cependant nous conviendrons que l'essence de la matière est incompréhensible, ou du moins que nous ne la concevons que foiblement par les façons dont nous en sommes affectés ; mais nous dirons que nous sommes encore bien moins à portée de concevoir la Divinité, que nous ne pouvons saisir par aucun côté. Ainsi nous conclurons toûjours que c'est une folie d'en raisonner ; que rien n'est plus ridicule que d'attribuer des qualités à un être distingué de la matière, tandis que, s'il existoit, ce seroit par la matière seule que nous pourrions le connoître, c'est-à-dire, nous assûrer de son existence & de ses qualités. Enfin nous en conclurons que tout ce qu'on nous dit de Dieu le rend matériel, ou prouve l'impossibilité où nous serons toûjours de concevoir un être différent de la matière ; non étendu, & pourtant en tout lieu ; immatériel, & pourtant agissant sur la matière ; spirituel, & produisant la matière immuable, & mettant tout en mouvement. &c. &c. &c.

EN effet l'incompréhensibilité de Dieu ne le distingue point de la matière ; celle-ci n'en sera

pas plus aisée à comprendre, quand nous lui associerons un être encore bien moins compréhensible qu'elle-même. que nous connoissons du moins par quelques-uns de ses côtés. Nous ne connoissons l'essence d'aucun être, si par le mot *essence* l'on entend ce qui constitue la nature qui lui est propre; nous ne connoissons la matiere que par les perceptions, les sensations & les idées qu'elle nous donne; c'est d'après cela que nous en jugeons bien ou mal, selon la disposition particuliere de nos organes; mais dès qu'un être n'agit sur aucun de nos organes; il n'existe point pour nous, & nous ne pouvons sans extravagance parler de sa nature ou lui assigner des qualités. L'incompréhensibilité de Dieu devroit convaincre les hommes qu'ils ne devroient point s'en occuper : mais cette indifférence n'accommoderoit point ses Ministres, qui veulent en raisonner sans cesse pour montrer leur sçavoir, & nous en occuper sans cesse pour nous soumettre à leurs vues. Cependant si Dieu est incompréhensible, nous devrions en conclure que nos Prêtres ne le comprennent pas mieux que nous; & non pas en conclure que le parti le plus sûr est de nous en rapporter à l'imagination de ces Prêtres.

V. *L'être qui existe nécessairement par lui-même est nécessairement éternel.*

CETTE proposition est la même que la première; à moins qu'ici le Docteur Clarcke n'entende que, comme l'être existant par lui-même n'a point eu de commencement, il ne peut avoir de fin. Quoiqu'il en soit, on demandera toûjours pourquoi l'on

s'obstine à distinguer cet être de l'univers? Et l'on dira que la matière ne pouvant point s'anéantir, existe nécessairement & ne cessera point d'exister. D'ailleurs comment faire dériver cette matière d'un être qui n'est point matière ? Ne voit-on pas que la matière est nécessaire, & qu'il n'y a que sa force, son arrangement, ses combinaisons qui soient contingentes, ou plutôt passagères ? Le mouvement général est nécessaire, mais un mouvement donné ne l'est que tant que subsiste la combinaison dont ce mouvement est la suite ou l'effet : on peut changer les directions, accélérer ou retarder, suspendre ou arrêter un mouvement particulier, mais le mouvement général ne peut être anéanti. L'homme en mourant cesse de vivre ; c'est-à-dire, de marcher, de penser, d'agir de la façon qui est propre à l'organisation humaine ; mais la matière qui composoit son corps & son ame ne cesse point de se mouvoir pour cela, elle devient simplement susceptible d'un autre genre de mouvement.

VI. *L'être qui existe par lui-même doit être infini & présent par-tout.*

Le mot *infini* ne présente qu'une idée négative qui exclut toutes les bornes. Il est évident qu'un être qui existe nécessairement, qui est indépendant, ne peut être limité par rien qui soit hors de lui, il doit être sa limite à lui-même, en ce sens l'on peut dire *qu'il est infini.*

Quant à ce qu'on nous dit qu'il est présent par-tout, il est évident que s'il n'y a rien hors de lui, il n'y a point de lieu où il ne soit présent, ou

qu'il n'y aura que lui & le vuide. Cela posé, je demande au Docteur Clarcke si la matière existe, & si elle n'occupe pas du moins une portion de l'espace? Dans ce cas la matière ou l'univers doivent au moins exclure la Divinité, qui n'est point matière, de la place que les êtres matériels occupent dans l'espace. Le Dieu des Théologiens seroit-il par hazard l'être abstrait que l'on nomme l'espace ou le vuide? Ils nous répondront que non; & ils nous diront que Dieu qui n'est point matière, *pénètre la matière*. Mais pour pénétrer la matière, il faut correspondre à la matière, & par conséquent avoir de l'étendue; or avoir de l'étendue, c'est avoir une des propriétés de la matière. Si Dieu pénètre la matière, il est matériel & se confond avec l'univers, dont il est impossible de le distinguer; & par une suite nécessaire Dieu ne peut jamais se séparer de la matière; il sera dans mon corps, dans mon bras, &c. ce qu'aucun Théologien ne voudra m'accorder. Il me dira que c'est un mystère; & je comprendrai par là qu'il ne sçait où placer son Dieu, qui pourtant, selon lui, remplit tout de son immensité.

VII. *L'être existant nécessairement est nécessairement unique.*

S'IL n'y a rien hors d'un être qui existe nécessairement, il faut qu'il soit unique. On voit que cette proposition est la même que la précédente; à moins que l'on ne voulut nier l'existence de l'univers matériel, ou que l'on ne voulut dire avec Spinosa, qu'il n'y a, & que l'on ne peut concevoir d'autre substance que Dieu. *Præter Deum*

neque dari neque concipi potest substantia, dit ce célèbre Athée dans sa quatorzième proposition.

VIII. *L'être existant par lui-même est nécessairement intelligent.*

Ici le Docteur Clarcke assigne à Dieu une qualité humaine. L'intelligence est une qualité des êtres organisés ou animés que nous ne connoissons nulle part hors de ces êtres. Pour avoir de l'intelligence, il faut penser; pour penser, il faut avoir des idées; pour avoir des idées, il faut avoir des sens; quand on a des sens, on est matériel; & quand on est matériel, on n'est point un *pur esprit*.

L'ETRE nécessaire qui comprend, qui renferme & produit des êtres animés, renferme, comprend & produit des intelligences. Mais le grand tout a-t-il une intelligence particulière qui le meuve, le fasse agir, le détermine, comme l'intelligence meut & détermine les corps animés? C'est ce que rien ne peut prouver. L'homme s'étant mis à la première place de l'univers, a voulu juger de tout par ce qu'il voyoit en lui-même; il a prétendu que pour être parfait, il falloit être comme lui; voilà la source de tous ses faux raisonnemens sur la nature & sur son Dieu. On s'imagine donc que ce seroit faire tort à la Divinité que de lui refuser une qualité qui se trouve dans l'homme, & à laquelle il attache une idée de perfection & de supériorité. Nous voyons que nos semblables s'offensent lorsque nous disons qu'ils manquent d'intelligence, & nous jugeons qu'il en est de

même de l'agent, que nous ne ſubſtituons à la nature que par ce que nous reconnoiſſons qu'elle n'a point cette qualité. On n'accorde point de l'intelligence à la nature, quoiqu'elle renferme des etres intelligens; c'eſt pour cela que l'on imagina un Dieu qui penſe, qui agiſſe, qui ait de l'intelligence pour elle. Ainſi ce Dieu n'eſt que la qualité abſtraite, la modification de notre être nommée *intelligence* que l'on a perſonnifiée. C'eſt dans la terre que s'engendrent des animaux vivans que nous nommons des vers; cependant nous ne diſons point que la terre ſoit un être vivant. Le pain que nous mangeons & le vin que nous buvons ne ſont point de ſubſtances penſantes, mais ils nourriſſent, ſoutiennent & font penſer des êtres ſuſceptibles de cette modification particulière. C'eſt dans la nature que ſe forment des êtres intelligens, ſentans, penſans; cependant nous ne pouvons dire que la nature ſente, penſe & ſoit intelligente.

Comment, nous dira-t-on, refuſer au créateur des qualités que nous voyons dans ſes créatures? L'ouvrage ſeroit-il donc plus parfait que l'ouvrier? *Le Dieu qui a fait l'œil ne verra-t-il point, le Dieu qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point?* Mais d'apres ce raiſonnement ne devrions-nous pas attribuer à Dieu toutes les autres qualités que nous rencontrons dans ſes créatures? Ne dirions-nous pas avec autant de fondement que le Dieu qui a fait la matière eſt lui-même matière; que le Dieu qui a fait le corps doit poſſéder un corps; que le Dieu qui a fait tant d'inſenſés eſt inſenſé lui-même; que le Dieu qui a fait des hommes qui péchent eſt ſujet à pécher? Si de ce que les ouvra-

ges de Dieu possédent certaines qualités & sont susceptibles de certaines modifications, nous allons en conclure que Dieu les posséde aussi, à plus forte raison nous serons forcés d'en conclure pareillement que Dieu est matériel, est étendu, est pesant, est méchant &c.

POUR attribuer à Dieu, c'est-à-dire, au moteur universel de la nature, une sagesse ou une intelligence infinies, il faudroit qu'il n'y eut ni folies, ni maux, ni méchanceté, ni désordre sur la terre. On nous dira, peut-être, que même d'après nos principes les maux & les désordres sont nécessaires; mais nos principes n'admettent point un Dieu intelligent & sage qui auroit la puissance de les empêcher. Si en admettant un pareil Dieu, le mal n'en est pas moins nécessaire, à quoi ce Dieu si sage, si puissant, si intelligent peut-il servir? Puisqu'il est lui-même soumis à la nécessité; dès lors il n'est plus indépendant, la puissance disparoit, il est forcé de laisser un libre cours aux essences des choses; il ne peut empècher les causes de produire leurs effets; il ne peut s'opposer au mal; il ne peut rendre l'homme plus heureux qu'il n'est; il ne peut par conséquent être bon; il est parfaitement inutile; il n'est que le témoin tranquille de ce qui doit nécessairement arriver; il ne peut s'empècher de vouloir tout ce qui se fait dans le monde. Cependant on nous dit dans la proposition suivante que,

IX. *L'être existant par lui-même est un agent libre.*

UN homme est appellé *libre* lorsqu'il trouve en lui-même des motifs qui le déterminent à l'action,

ou lorſque ſa volonté ne trouve point d'obſtacles à faire ce à quoi ſes motifs le déterminent. Dieu, ou l'être néceſſaire dont il eſt ici queſtion, ne trouve-t-il point d'obſtacles dans l'exécution de ſes projets ? Veut-il que le mal ſe faſſe ou ne peut-il point l'empêcher ? Dans ce cas il n'eſt point libre, & la volonté rencontre des obſtacles continuels, ou bien il faudra dire qu'il conſent au péché, qu'il veut qu'on l'offenſe, qu'il ſouffre que les hommes gênent ſa liberté & dérangent ſes projets. Comment les Théologiens ſe tireront-ils de ces embarras ?

D'UN autre côté, le Dieu que l'on ſuppoſe ne peut agir qu'en conſéquence des loix de ſa propre exiſtence ; on pourroit donc l'appeller un *être libre*, en tant que ſes actions ne ſeroient déterminées par rien qui ſeroit hors de lui, mais ce ſeroit abuſer viſiblement des termes : en effet on ne peut point dire qu'un être qui ne peut point agir autrement qu'il ne fait, & qui jamais ne peut ceſſer d'agir qu'en vertu des loix de ſon exiſtence propre, ſoit un être libre, il eſt évidemment néceſſité dans toutes ſes actions. Demandons à un Théologien ſi Dieu peut récompenſer le crime & punir la vertu ? Demandons lui encore ſi Dieu peut aimer le péché, ou s'il eſt libre, lorſque l'action d'un homme produit néceſſairement en lui une volonté nouvelle ; un homme eſt un être hors de Dieu, & néanmoins l'on prétend que la conduite de cet homme influe ſur cet être libre & détermine néceſſairement ſa volonté. Enfin nous demanderons ſi Dieu peut ne pas vouloir ce qu'il veut & ne pas faire ce qu'il fait ? Sa volonté n'eſt-elle pas néceſſitée par l'intelligence, la ſageſſe & les vues qu'on lui ſuppoſe ? Si Dieu eſt ainſi lié, il

n'est pas plus libre que l'homme : si tout ce qu'il fait est nécessaire, il n'est autre chose que le Destin, la fatalité, le *fatum* des anciens, & les modernes n'ont point changé de Divinité, quoiqu'ils aient changé son nom.

On nous dira peut-être, que Dieu est libre, en tant qu'il n'est point lié par les loix de la nature ou par celles qu'il impose à tous les êtres. Cependant s'il est vrai qu'il ait fait ces loix, si elles sont les effets de sa sagesse infinie & de son intelligence suprême, il est par son essence obligé de les suivre, ou bien on sera forcé de convenir que Dieu pourroit agir en insensé. Les Théologiens, dans la crainte, sans doute, de gêner la liberté de Dieu, ont supposé qu'il n'étoit asservi à aucunes règles, comme nous l'avons prouvé ci-devant; en conséquence ils en ont fait un être despotique, fantasque & bizarre, que sa puissance mettoit en droit de violer toutes les loix qu'il avoit lui-même établies. Par les prétendus miracles qu'on lui attribue, il déroge aux loix de la nature; par la conduite qu'on lui suppose, il agit très souvent d'une façon contraire à sa sagesse divine & à la raison qu'il a donnée aux hommes pour régler leurs jugemens. Si Dieu est libre en ce sens, toute religion est inutile; elle ne peut se fonder que sur les règles immuables que ce Dieu s'est prescrites à lui-même & sur les engagemens qu'il a pris avec le genre-humain: dès qu'une religion ne le suppose point lié par ses engagemens, elle se détruit elle-même.

X. *La cause suprême de toutes choses possède une puissance infinie.*

Il n'y a de puissance qu'en elle, cette puissance n'a donc point de bornes; mais si c'est Dieu qui jouit de cette puissance, l'homme ne devroit pas avoir le pouvoir de mal faire; sans quoi il seroit en état d'agir contre la puissance divine; il y auroit hors de Dieu une force capable de contrebalancer la sienne ou de l'empêcher de produire les effets qu'elle se propose; la Divinité seroit forcée de souffrir le mal qu'elle ne pourroit point empêcher.

D'un autre côté, si l'homme est libre de pécher Dieu n'est pas libre lui-même, sa conduite est nécessairement déterminée par les actions de l'homme. Un Monarque équitable n'est rien moins que libre quand il se croit obligé d'agir conformément aux loix qu'il a juré d'observer ou qu'il ne pourroit violer sans blesser la justice. Un Monarque n'est point puissant quand le moindre de ses sujets est à portée de l'insulter, de lui résister en face ou de faire sourdement échouer tous ses projets. Cependant toutes les religions du monde nous montrent Dieu sous les traits d'un souverain absolu dont rien ne peut gêner les volontés ni borner le pouvoir; tandis que d'un autre côté, elles assûrent que ses sujets ont à chaque instant le pouvoir & la liberté de lui désobéir & d'anéantir ses desseins: d'où l'on voit évidemment que toutes les religions du monde détruisent d'une main ce qu'elles établissent de l'autre; & que d'après les idées qu'elles nous donnent, leur Dieu n'est ni libre, ni puissant, ni heureux.

XI. *L'auteur de toutes choses doit être infiniment sage.*

La sagesse & la folie sont des qualités fondées sur nos propres jugemens; or dans ce monde, que Dieu est supposé avoir créé, conserver, mouvoir & pénétrer, il se passe mille choses qui nous paroissent des folies, & même les créatures, pour qui nous imaginons que l'univers a été fait, sont bien plus souvent insensées & déraisonnables que prudentes & sensées. L'auteur de tout ce qui existe doit être également l'auteur de ce que nous appellons déraisonnable & de ce que nous jugeons très sage. D'un autre côté, pour juger de l'intelligence & de la sagesse d'un être, il faudroit au moins entrevoir le but qu'il se propose. Quel est le but de Dieu? C'est, nous dit-on, sa propre gloire; mais ce Dieu parvient-il à ce but & les pécheurs ne refusent-ils pas de le glorifier? D'ailleurs supposer que Dieu est sensible à la gloire, n'est-ce pas lui supposer nos folies & nos foiblesses? N'est-ce pas le dire orgueilleux? Si l'on nous dit que le but de la sagesse divine est de rendre les hommes heureux, je demanderai toûjours pourquoi ces hommes, en dépit de ses vues, se rendent si souvent malheureux? Si l'on me dit que les vues de Dieu sont impénétrables pour nous; je répondrai 1°. que dans ce cas c'est au hazard que l'on dit que la Divinité se propose le bonheur de ses créatures, objet qui, dans le fait, n'est jamais rempli. Je répondrai 2°. qu'ignorant son vrai but, il nous est impossible de juger de sa sagesse, & qu'il y a de la démence à vouloir en raisonner.

XII. *La cauſe ſuprême doit néceſſairement poſſéder une bonté, une juſtice, une véracité infinies & toutes les autres perfections morales qui conviennent au Gouverneur & au Souverain juge du monde.*

L'idée de la *perfection* eſt une idée abſtraite, métaphyſique, négative qui n'a nul Archétype ou modèle hors de nous. Un être parfait ſeroit un être ſemblable à nous dont par la penſée nous ôtons toutes les qualités que nous trouvons nuiſibles à nous-mêmes, & que pour cette raiſon nous appellons des imperfections; ce n'eſt jamais que relativement à nous & à notre façon de ſentir & de penſer, & non en elle-même qu'une choſe eſt parfaite ou imparfaite; c'eſt ſelon que cette choſe nous eſt plus ou moins utile ou nuiſible, agréable ou déſagréable. En ce ſens comment pouvons-nous attribuer la perfection à l'être néceſſaire? Dieu eſt-il parfaitement bon relativement aux hommes? Mais les hommes ſont ſouvent bleſſés de ſes ouvrages & forcés de ſe plaindre des maux qu'ils ſouffrent dans ce monde. Dieu eſt-il parfait relativement à ſes œuvres? Mais ne voyons-nous pas ſouvent à côté de l'ordre le déſordre le plus complet? Les œuvres ſi parfaites de la Divinité ne s'altèrent-elles pas, ne ſe détruiſent-elles pas ſans ceſſe; ne nous font-elles pas malgré nous éprouver des chagrins & des peines qui balancent les plaiſirs & les biens que nous recevons de la nature? Toutes les religions du monde ne ſuppoſent-elles pas un Dieu continuellement occupé à refaire, à réparer, à défaire, à rectifier ſes ouvrages merveilleux? On ne manquera pas de nous dire que Dieu ne peut pas com-

muniquer à ses œuvres les perfections qu'il possède lui-même. Dans ce cas nous dirons que les imperfections de ce monde étant nécessaires pour Dieu lui-même, il ne pourra jamais y rémédier, même dans un autre monde ; & nous conclurons que ce Dieu ne peut être pour nous d'aucune utilité.

LES attributs métaphysiques ou Théologiques de la Divinité en font un être abstrait & inconcevable, dès qu'on le distingue de la nature & de tous les êtres qu'elle renferme : les qualités morales en font un être de l'espèce humaine, quoique par les attributs négatifs on se soit efforcé de l'éloigner de l'homme. Le Dieu Théologique est un être isolé, qui dans le vrai ne peut avoir aucuns rapports avec aucuns des êtres que nous connoissons. Le Dieu moral n'est jamais qu'un homme, que l'on a cru rendre parfait, en écartant de lui par la pensée les imperfections de la nature humaine Les qualités morales des hommes sont fondées sur les rapports subsistans entr'eux ou sur leurs besoins mutuels. Le Dieu Théologique ne peut avoir des qualités morales ou des perfections humaines ; il n'a pas besoin des hommes, il n'a aucuns rapports avec eux, vu qu'il ne peut y avoir de rapports qui ne soient réciproques. Un pur esprit ne peut avoir des rapports avec des êtres matériels, au moins en partie ; un être infini ne peut avoir aucuns rapports avec des être finis ; un être éternel ne peut avoir des rapports avec des êtres périssables & passagers. L'être unique, qui n'a ni genre ni espèce, qui n'a point de semblables, qui ne vit point en société, qui n'a rien de commun avec ses créatures, s'il existoit réellement, ne pourroit avoir aucunes des qualités que

nous nommons perfections ; il feroit d'un ordre fi différent des hommes que nous ne pourrions lui affigner ni vices ni vertus. On nous répète fans ceffe que Dieu ne nous doit rien, que nul être ne peut fe comparer à lui, que notre entendement borné ne peut concevoir fes perfections, que l'efprit humain n'eft point fait pour comprendre fon effence : mais par cela même ne détruit-on point nos rapports avec cet être fi diffemblable, fi difproportionné, fi incompréhenfible ? Tous les rapports fuppofent une certaine analogie ; tous les devoirs fuppofent une reffemblance & des befoins réciproques ; pour rendre des devoirs à quelqu'un il eft néceffaire de le connoître.

On nous dira, fans doute, que Dieu s'eft fait connoître par la révélation. Mais cette révélation ne fuppofe-t-elle pas l'exiftence du Dieu fur la quelle nous difputons ? Cette révélation elle-même n'anéantit-elle pas les perfections morales qu'on lui attribue ? Toute révélation ne fuppofe-t-elle pas dans les hommes une ignorance, une imperfection, une perverfité qu'un Dieu bon, fage, tout puiffant & prévoyant auroit dû prévenir ? Toute révélation particulière ne fuppofe-t-elle pas dans ce Dieu une préférence, une prédilection, une injufte partialité pour quelques-unes de fes créatures ; difpofitions qui contredifent vifiblement & fa bonté & fa juftice infinies ? Cette révélation n'annonce-t-elle pas en lui de l'averfion, de la haine, ou du moins de l'indifférence, pour le plus grand nombre des habitans de la terre ou même un deffein formé de les aveugler pour les perdre ? En un mot dans toutes les révélations connues, la Divinité, au lieu de nous être repré-

ſentée comme ſage, comme équitable, comme remplie de tendreſſe pour l'homme, ne nous eſt-elle pas continuellement dépeinte comme fantaſque, comme inique, comme cruelle, comme voulant ſéduire ſes enfans, comme leur tendant, ou leur faiſant tendre des piéges, comme les puniſſant enſuite pour y être tombés? En vérité le Dieu du Docteur Clarcke & des chrétiens ne peut être regardé comme un être parfait, à moins que dans la Théologie l'on n'appelle *perfections* ce que la raiſon ou le bon ſens appellent des imperfections frappantes ou des diſpoſitions odieuſes. Diſons plus; il n'eſt point dans la race humaine d'individus auſſi méchant auſſi vindicatif, auſſi injuſte, auſſi cruel que le tyran à qui les chrétiens prodiguent leurs hommages ſerviles & à qui leurs Théologiens prodiguent des perfections, à chaque inſtant démenties par la conduite qu'il lui prêtent.

Plus nous enviſagerons le Dieu Théologique, plus il nous paroîtra impoſſible & contradictoire; la Théologie ne ſemble le former que pour le détruire auſſi-tôt. Qu'eſt-ce en effet qu'un être dont on ne peut rien affirmer qui ne ſe trouve ſur le champ démenti? Qu'eſt-ce qu'un Dieu bon qui s'irrite ſans ceſſe; un Dieu tout-puiſſant qui jamais ne vient à bout de ſes deſſeins; un Dieu infiniment heureux, dont la félicité eſt continuellement troublée; un Dieu qui aime l'ordre & qui jamais ne peut le maintenir; un Dieu juſte, qui permet que ſes ſujets les plus innocens eſſuyent des injuſtices perpétuelles? Qu'eſt-ce qu'un pur eſprit qui crée & qui meut la matière? Qu'eſt-ce qu'un être immuable qui eſt la cauſe des mouvemens & des changemens qui s'opèrent à chaque inſ-

tant dans la nature? Qu'eſt-ce qu'un être infini qui coexiſte pourtant avec l'univers? Qu'eſt-ce qu'un être omniſcient, qui ſe croit obligé d'éprouver ſes créatures? Qu'eſt-ce qu'un être tout-puiſſant qui ne peut jamais communiquer à ſes ouvrages la perfection qu'il veut trouver en eux? Qu'eſt-ce qu'un être revêtu de toutes ſortes de qualités divines & dont la conduite eſt toûjours humaine? Qu'eſt-ce qu'un être qui peut tout & qui ne réuſſit à rien, qui n'agit jamais d'une façon digne de lui? Il eſt méchant, injuſte, cruel, jaloux, iraſcible, vindicatif comme l'homme; il échoue comme l'homme dans tous ſes projets; & cela avec tous les attributs capables de le garantir des défauts de notre eſpèce. Si nous voulons être de bonne foi nous conviendrons que cet être n'eſt rien; & nous trouverons que le phantôme imaginé pour expliquer la nature eſt perpétuellement en contradiction avec cette nature, & qu'au lieu de tout expliquer il ne ſert qu'à tout embrouiller.

SELON Clarcke lui-même, *le Néant eſt ce dont on ne peut rien affirmer avec vérité, & dont on peut tout nier véritablement; tellement que l'idée du Néant eſt, pour ainſi dire, la Négation d'abſolument toutes les idées; l'idée du Néant fini ou infini eſt donc une contradiction dans les termes.* Que l'on applique ce principe à ce que notre auteur a dit de la Divinité, & l'on trouvera que de ſon aveu même elle eſt le *Néant infini*, puiſque l'idée de cette divinité eſt la *Négation d'abſolument toutes les idées* que les hommes ſont capables de ſe former. La ſpiritualité n'eſt en effet qu'une pure négation de la corporéité; en diſant que Dieu eſt ſpirituel n'eſt-ce pas nous dire qu'on ne ſçait pas ce qu'il eſt? On nous dit qu'il y a des ſubſtances

que nous ne pouvons ni voir ni toucher & qui n'en existent pas moins pour cela. A la bonne heure; mais dès lors nous ne pouvons ni en raisonner ni leur assigner des qualités. Conçoit-on mieux l'infinité, qui est une pure négation des limites que nous trouvons dans tous les êtres? L'esprit humain peut-il comprendre ce que c'est que l'infini, & pour s'en former une espèce d'idée confuse, n'est-il pas obligé de joindre des quantités bornées à d'autres quantités qu'il ne conçoit encore que bornées? La toute-puissance, l'éternité, l'omniscience, la perfection sont-elles donc autre chose que des abstractions ou des pures négations des bornes dans la force, dans la durée, dans la science? Si l'on prétend que Dieu n'est rien de ce que l'homme peut connoître, peut voir, peut sentir; si l'on ne peut rien en dire de positif, il est au moins permis de douter qu'il existe; si l'on prétend que Dieu est ce que disent nos Théologiens, l'on ne peut s'empêcher de nier l'existence ou la possibilité d'un être qu'ils font le sujet de qualités que l'esprit humain ne pourra jamais concilier ni concevoir.

L'être existant par lui-même doit être, suivant Clarcke, *un être simple, immuable, incorruptible, sans parties, sans figure, sans mouvement, sans divisibilité, en un mot un être en qui ne se rencontrent aucunes des propriétés de la matière, qui, étant toutes finies, sont incompatibles avec l'infinité parfaite.* En bonne foi! Est-il bien possible de se faire quelque notion véritable d'un pareil être? Les Théologiens conviennent eux-mêmes que les hommes ne peuvent se faire une notion complete de Dieu; mais celle qu'on nous présente ici est, non seulement incomplete, mais encore elle dé-

truit en Dieu toutes les qualités sur lesquelles notre esprit pourroit asseoir un jugement. Aussi M, Clarcke est-il forcé d'avouer que *lorsqu'il s'agit de déterminer la manière dont il est infini & dont il peut être présent par-tout, nos entendemens bornés ne sçauroient ni l'expliquer ni le comprendre.* Mais qu'est-ce qu'un être que nul homme ne peut ni expliquer ni comprendre? C'est une chimère, qui, si elle existoit, ne pourroit nullement l'intéresser,

Platon, ce grand créateur de chimères, dit que *ceux qui n'admettent que ce qu'ils peuvent voir & manier sont des stupides & des ignorans qui refusent d'admettre la réalité de l'existence des choses invisibles.* Nos Théologiens nous tiennent le même langage: nos religions Européennes ont été visiblement infectées des rèveries Platoniciennes, qui ne sont évidemment que les résultats des notions obscures & de la métaphysique inintelligible des prètres Egyptiens, Chaldéens, Assyriens, chez lesquels Platon avoit été puiser sa prétendue Philosophie. En effet, si la Philosophie consiste dans la connoissance de la nature, l'on sera forcé de convenir que la doctrine Platonique ne mérite aucunement ce nom, vu qu'elle n'a fait qu'écarter l'esprit humain de la nature visible pour le jetter dans un monde intellectuel, où il ne trouva que des chimères. Cependant, c'est cette philosophie phantastique qui règle encore toutes nos opinions. Nos Théologiens, guidés encore par l'enthousiasme de Platon, n'entretiennent leurs sectateurs que d'*esprits*, d'*intelligences* de *substances incorporelles*, de *puissances invisibles*, d'*Anges*, de *Démons* de *vertus mystérieuses*, d'*effets sur-*

naturels, d'*illuminations divines*, d'idées innées, &c. (28) A les en croire nos sens nous sont entiérement inutiles ; l'expérience n'est bonne à rien ; l'imagination, l'enthousiasme, le fanatisme & les mouvemens de crainte que nos préjugés religieux font naître en nous, sont des *inspirations célestes*, des avertissemens divins, des sentimens naturels que nous devons préférer à la raison, au jugement, au bon sens. Après nous avoir imbus dès l'enfan-

---

(28) Quiconque se donnera la peine de lire les ouvrages de Platon & de ses disciples, tels que *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, &c. y trouvera presque tous les dogmes & les subtilités métaphysiques de la Théologie Chrétienne. Bien plus il y trouvera l'origine des *symboles*, des *rites*, des *Sacremens*, en un mot de la *Théurgie* employée dans le culte des Chrétiens, qui dans leurs cérémonies religieuses, ainsi que dans leurs dogmes, n'ont fait que suivre plus ou moins fidélement les routes qui leur avoient été tracées par les prêtres du Paganisme. Les folies religieuses ne sont pas aussi variées qu'on le pense.

A l'égard de la Philosophie ancienne, à l'exception de celle de Démocrite & d'Epicure, elle fut pour l'ordinaire une vraie *Théosophie*, imaginée par des prêtres d'Egypte & d'Assyrie. Pythagore & Platon n'ont été que des Théologiens, remplis d'enthousiasme, &, peut-être, de mauvaise foi. Au moins l'on trouve chez eux un esprit mystérieux *sacerdotal*, qui sera toûjours un signe que l'on cherche à tromper, ou que l'on ne veut point éclairer les hommes. C'est dans la nature, & non dans la Théologie, que l'on peut puiser une Philosophie intelligible & véritable.

ce de ces maximes si propres à nous éblouir & à nous aveugler, il leur est aisé de nous faire admettre les plus grandes absurdités sous le nom imposant de *Mysteres*, & de nous empêcher d'examiner ce qu'ils nous disent de croire. Quoi qu'il en soit, nous répondrons à Platon, & à tous les Docteurs qui, comme lui, nous imposent la nécessité de croire ce que nous ne pouvons comprendre, que pour croire qu'une chose existe, il faut au moins en avoir quelqu'idée; que cette idée ne peut nous venir que par nos sens; que tout ce que nos sens ne nous font point connoitre n'est rien pour nous; que s'il y a de l'absurdité à nier l'existence de ce qu'on ne connoit pas, il y a de l'extravagance à lui donner des qualités inconnues & qu'il y a de la stupidité à trembler devant de vrais phantômes, ou à respecter de vaines idoles revêtues de qualités incompatibles que notre imagination a combinées sans jamais pouvoir consulter l'expérience & la raison.

Cela peut servir à répondre au Docteur Clarcke, qui nous dit: *quelle absurdité de se récrier si fort contre l'existence d'une substance immatérielle, dont l'essence n'est point compréhensible, & d'en parler comme de la chose la plus incroyable!* il avoit dit un peu plus haut, *il n'y a point de plante si petite & si méprisable qu'elle soit; il n'est point d'animal si vil qui ne confonde le génie le plus sublime: les êtres inanimés sont environnés pour nous de ténèbres impénétrables. Quelle extravagance donc de faire servir l'incompréhensibilité de Dieu à nier son existence?*

Nous lui repondrons 1°. que l'idée d'une substance immatérielle ou privée d'étendue n'est

qu'une absence d'idées, une négation de l'étendue, & que lorsqu'on nous dit qu'un être n'est point matiere, on nous dit ce qu'il n'est pas & l'on ne nous apprend pas ce qu'il est, & qu'en disant qu'un être ne peut tomber sous nos sens, on nous apprend que nous n'avons aucuns moyens de nous assurer s'il existe ou non.

2°. L'ON avouera sans peine que les hommes du plus grand génie ne connoissent point l'essence des pierres, des plantes, des animaux, ni les ressorts secrets qui les constituent, qui les font végéter ou agir; mais que du moins on les voit, que nos sens les connoissent au moins à quelques égards, que nous pouvons appercevoir quelques-uns de leurs effets, d'après lesquels nous les jugeons bien ou mal; au lieu que nos sens ne peuvent saisir par aucun côté un être immatériel, ni par conséquent nous en porter aucune idée; un tel être est pour nous une *qualité occulte*, ou plutôt un *être de raison*: si nous ne connoissons point l'essence ou la combinaison intime des êtres les plus matériels, nous découvrons du moins à l'aide de l'expérience quelques-uns de leurs rapports avec nous-mêmes: nous connoissons leurs surfaces, leur étendue, leur forme, leur couleur, leur molesse, leur dureté par les impressions qu'ils font sur nous: nous sommes à portée de les comparer, de les distinguer, de les juger, de les aimer ou de les fuir d'après les différentes façons dont nous en sommes affectés: nous ne pouvons avoir les mêmes connoissances sur un Dieu immatériel, ni sur les esprits dont nous parlent sans cesse des hommes qui n'en peuvent point avoir plus d'idées que les autres mortels.

3°. Nous connoissons en nous-mêmes des modifications que nous nommons des sentimens, des pensées, des volontés, des passions : faute de connoitre notre essence propre & l'énergie de notre organisation particulière, l'on attribue ces effets à une cause cachée & distinguée de nous-mêmes, que l'on a dit être *spirituelle*, parce qu'elle sembloit agir différemment de notre corps : cependant la réflexion nous prouve que des effets matériels ne peuvent partir que d'une cause matérielle. Nous ne voyons de même dans l'univers que des effets physiques & matériels, qui ne peuvent partir que d'une cause analogue, & que nous attribuerons, non à une cause spirituelle que nous ne connoissons pas, mais à la nature elle-même, que nous pouvons connoître à quelques égards, si nous daignions la méditer de bonne foi.

Si l'incompréhensibilité de Dieu n'est point une raison de nier son existence elle n'en est pas une pour dire qu'il est immatériel, & nous le comprendrons encore bien moins spirituel que matériel, puisque la matérialité est une qualité connue, & que la spiritualité est une qualité occulte ou inconnue, ou plutôt une façon de parler dont nous ne nous servons que pour couvrir notre ignorance. Un aveugle né ne raisonneroit pas bien, s'il nioit l'existence des douleurs, quoique ces douleurs n'existent réellement pas pour lui, mais seulement pour ceux qui sont à portée de les connoitre; cet aveugle nous paroitroit ridicule s'il vouloit les définir. S'il existoit des êtres qui eussent des idées de Dieu ou d'un pur esprit, nos Théologiens leur paroitroient, sans doute, aussi ridicules que cet aveugle.

On nous répète sans cesse que nos sens ne nous

montrent que *l'écorce* des choſes, que nos eſprits bornés ne peuvent concevoir un Dieu : l'on en convient; mais ces ſens ne nous montrent pas même *l'écorce* de la Divinité que nos Théologiens nous définiſſent, à qui ils donnent des attributs, ſur laquelle ils ne ceſſent de diſputer, tandis que juſqu'ici ils ne ſont jamais parvenus à prouver ſon exiſtence. „ J'aime beaucoup, dit Mr. Locke, „ tous ceux qui défendent leurs opinions de bon- „ ne foi, mais il y a ſi peu de gens qui, d'après „ la manière dont ils les défendent, paroiſſent „ pleinement convaincus des opinions qu'ils pro- „ feſſent, que je ſuis tenté de croire qu'il y a „ dans le monde bien plus de ſceptiques qu'on „ ne penſe. " (29)

ABBADIE nous dit *qu'il s'agit de ſçavoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'eſt que ce Dieu.* Mais commment s'aſſûrer de l'exiſtence d'un être que l'on ne pourra jamais connoître? Si l'on ne nous dit pas ce que c'eſt que cet être, comment pourrons nous juger ſi ſon exiſtence eſt poſſible ou non? Nous venons de voir les fondemens ruineux ſur leſquels les hommes ont juſqu'ici élevé le phantôme créé par leur imagination; nous venons d'examiner les preuves dont ils ſe ſervent pour établir ſon exiſtence; nous avons reconnu les contradictions ſans nombre qui réſultent des qualités inconciliables dont ils prétendent l'orner. Que conclu-

---

(29) Voyez ſes *lettres familères.* Hobbes dit que ſi les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des élémens d'Euclide.

re de tout cela, ſinon qu'il n'exiſte pas? Il eſt vrai qu'on nous aſſure *qu'il n'y a point de contradictions entre les attributs divins, mais qu'il y a une disproportion entre notre eſprit & la nature de l'être ſuprême*. Cela poſé de quelle meſure faut-il que l'homme ſe ſerve pour juger ſon Dieu? Ne ſont-ce pas des hommes qui ont imaginé cet être & qui l'ont revêtu des attributs qu'on lui donne? S'il faut être un eſprit infini pour le comprendre, les Théologiens peuvent-ils ſe vanter de le concevoir eux-mêmes? A quoi bon en parlent-ils à d'autres? L'homme, qui ne ſera jamais un être infini, pourra-t-il mieux concevoir ſon Dieu infini dans un monde futur, que dans celui qu'il habite aujourd'hui? Si nous ne connoiſſons point Dieu dès à préſent, nous ne pouvons jamais nous flatter de le connoître par la ſuite, vû que jamais nous ne ſerons des Dieux.

CEPENDANT l'on prétend que ce Dieu eſt néceſſaire à connoître; mais comment prouver qu'il eſt néceſſaire de connoître ce qu'il eſt impoſſible de connoître? On nous dit pour lors que le bon ſens & la raiſon ſuffiſent pour convaincre de l'exiſtence d'un Dieu. Mais d'un autre côté ne me dit-on pas que la raiſon eſt un guide infidèle en matière de religion? Que l'on nous montre au moins le terme précis où il faut quitter cette raiſon qui nous aura conduit à la connoiſſance de Dieu. La conſulterons-nous encore lorſqu'il s'agira d'examiner ſi ce qu'on raconte de ce Dieu eſt probable, s'il peut réunir les attributs diſcordans qu'on lui donne, s'il a parlé le langage qu'on lui fait tenir? Nos prêtres ne nous permettront jamais de conſulter la raiſon ſur ces choſes; ils prétendront alors que nous devons nous en rapporter

aveuglément à ce qu'ils disent ; ils assûreront que le plus sûr est de nous soumettre à ce qu'ils ont jugé convenable de décider sur la nature d'un être, qu'ils avouent ne point connoître, & n'être aucunement à la portée des mortels. D'ailleurs notre raison ne peut concevoir l'infini, ainsi elle ne peut nous convaincre de l'existence d'un Dieu ; & si nos Prêtres ont une raison plus sublime que la nôtre, ce ne sera jamais que sur la parole de nos Prêtres que nous croirons en Dieu ; nous n'en serons jamais nous-mêmes parfaitement convaincus ; la conviction intime ne peut être l'effet que de l'évidence & de la démonstration.

Une chose est démontrée impossible dès que non seulement on ne peut en avoir d'idées vraies, mais encore quand les idées quelconques qu'on s'en forme se contredisent, se détruisent, répugnent les unes aux autres. Nous n'avons point d'idées vraies d'un esprit ; les idées que nous pouvons nous en former se contredisent, lorsque nous disons qu'un être privé d'organes & d'étendue peut sentir, peut penser, peut avoir des volontés ou des desirs ; le Dieu Théologique ne peut point agir ; il répugne à son essence divine d'avoir des qualités humaines ; & si l'on suppose ces qualités infinies, elles n'en seront que plus intelligibles & plus difficiles ou impossibles à concilier.

Si Dieu est pour les êtres de l'espèce humaine ce que les couleurs sont pour des aveugles nés, ce Dieu n'existe point pour nous : si l'on dit qu'il réunit les qualités qu'on lui assigne, ce Dieu est impossible. Si nous sommes des aveugles ne raisonnons ni de Dieu ni de ses couleurs ; ne lui donnons point d'attributs, ne nous occupons point de lui. Les Théologiens sont des aveugles qui

veulent expliquer à d'autres aveugles les nuances & les couleurs d'un portrait représentant un original qu'ils n'ont pas même parcouru à tâtons. (30) Que l'on ne nous dise pas que l'original, le portrait & ses couleurs n'en existent pas moins, quoique l'aveugle ne puisse nous l'expliquer ni s'en faire une idée, d'après le témoignage des hommes qui jouissent de la vue; mais où sont les voyans qui ont vu la Divinité, qui la connoissent mieux que nous & qui sont en droit de nous convaincre de son existence.?

Le Docteur Clarcke nous dit que *c'est assez que les attributs de Dieu soient possibles & tels qu'il n'y ait point de démonstration du contraire*. Etrange façon de raisonner! la Théologie seroit-elle donc l'unique science où il fut permis de conclure qu'u-

---

(30) Je trouve dans l'ouvrage de Mr. Clarcke lui-même un passage de Melchior Canus, Evêque de Canaries, que l'on pourroit opposer à tous les Théologiens du monde, & à tous leurs argumens: *puderet me dicere non me intelligere, si ipsi intelligerent qui tractarunt*. Héraclite disoit que *si l'on demandoit à un aveugle ce que c'est que la vue, il répondroit que c'est l'aveuglement*. St. Paul annonce son Dieu aux Athéniens comme étant précisement le Dieu *inconnu* auquel ils avoient élevé un Autel. St. Denis l'Aréopagite dit que c'est lorsqu'on reconnoit que l'on ne connoît pas Dieu, qu'on le connoit le mieux. *Tunc Deum maxime cognoscimus, cum ignorare eum cognoscimus*. C'est sur ce Dieu *inconnu* que toute la Théologie est fondée? C'est sur ce Dieu *inconnu* qu'elle raisonne sans cesse! C'est en l'honneur de ce Dieu *inconnu* que l'on égorge des hommes!

ne chose est, dès lors qu'elle est possible? après avoir avancé des rêveries sans fondement & des propositions que rien n'appuie; en est-on quitte pour dire qu'elles sont des vérités parce qu'on ne peut pas démontrer le contraire? Cependant il est très possible de démontrer que le Dieu Théologique est impossible; pour le prouver il suffit de faire voir, comme nous n'avons pas cessé de le faire, qu'un être formé par la combinaison monstrueuse des contrastes les plus choquans, ne peut point exister.

Cependant l'on insiste toûjours, & l'on nous dit que l'on ne peut concevoir que l'intelligence ou la pensée puissent être des propriétés & des modifications de la matiére, dont cependant M. Clarcke avoue que nous ignorons l'essence & l'énergie, ou dont il a dit que les plus grands génies n'avoient que des idées superficielles & incomplettes. Mais ne peut-on pas lui demander s'il est plus aisé de concevoir que l'inteligence & la pensée soient des propriétés de l'esprit, dont on a certainement bien moins d'idées que de la matiére? Si nous n'avons que des idées obscures & imparfaites des corps les plus sensibles & les plus grossiers, comment connoîtrions-nous plus distinctement une substance immatérielle ou un Dieu spirituel qui n'agit sur aucuns de nos sens, & qui, s'il agissoit sur eux, cesseroit dès lors d'être immatériel?

Mr. Clarcke n'est donc point fondé à nous dire que *l'idée d'une substance immatérielle ne renferme aucune impossibilité & n'implique aucune contradiction, & que ceux qui disent le contraire sont obligés d'affirmer que tout ce qui n'est point matiére n'est rien.* Tout ce qui agit sur nos sens est matiére;

une substance privée d'étendue ou des propriétés de la matière ne peut se faire sentir à nous, ni par conséquent nous donner des perfections ou des idées : constitués comme nous le sommes, ce dont nous n'avons point d'idées n'existe point pour nous. Ainsi il n'y a point d'absurdité à soutenir que tout ce qui n'est point matière n'est rien ; au contraire, c'est une vérité si frappante qu'il n'y a que des préjugés invétérés ou la mauvaise foi qui puissent en faire douter.

NOTRE sçavant adversaire ne lève point la difficulté en demandant *s'il n'existe que cinq sens*, *& si Dieu n'a pas pu donner des sens tout différens des nôtres à d'autres êtres que nous ne connoissons pas? S'il n'en auroit pas pu donner d'autres à nous-mêmes dans l'état présent où nous nous trouvons?* Je réponds d'abord, qu'avant de présumer ce que Dieu peut faire ou ne pas faire, il faudroit avoir constaté son existence. Je réplique ensuite que nous n'avons dans le fait que cinq sens ; (31) que par leur secours l'homme est dans l'impossibilité de concevoir un être tel qu'on suppose le Dieu de la Théologie ; que nous ignorons absolument qu'elle seroit

---

(31) Les Théologiens nous parlent souvent d'un *sens intime*, d'un *instinct naturel*, à l'aide desquels nous découvrons ou nous sentons la Divinité & les vérités prétendues de la religion. Mais pour peu qu'on veuille examiner les choses, on trouvera que ce *sens intime* & cet *instinct* ne sont que des effets de l'habitude, de l'enthousiasme, de l'inquiétude, du préjugé, qui souvent en dépit de tout raison-

l'étendue de notre conception, si nous avions des sens de plus. Ainsi demander ce que Dieu auroit pu faire en tel cas, c'est toûjours supposer la chose en question, vû que nous ne pouvons sçavoir jusqu'où pourroit aller le pouvoir d'un être dont nous n'avons aucune idée. Nous n'en avons pas plus de ce que peuvent sentir & connoître des Anges, des êtres différens de nous, des intelligences supérieures à nous. Nous ignorons la façon de végéter des plantes; comment saurions-nous la façon de concevoir des êtres d'un ordre totalement distingué de nous? Au moins pouvons-nous être assûrés que si Dieu est infini, comme on l'assûre, ni les Anges ni aucunes intelligences subordonnées ne peuvent le concevoir. Si l'homme est une énigme pour lui-même, comment pourroit-il comprendre ce qui n'est point lui? Il faut donc que nous nous bornions à juger avec les cinq sens que nous avons. Un aveugle n'a l'usage que de quatre sens; il n'est point en droit de nier qu'il n'existe un sens de plus pour les autres; mais il peut dire avec raison & vérité qu'il n'a aucune idée des effets qu'il produiroit avec le sens qui lui manque. C'est avec ces cinq sens que nous sommes réduits à juger de la Divinité qu'aucun d'eux ne nous montre ou ne voit mieux que nous. Un aveugle, entouré d'autres aveugles, ne seroit-il pas autorisé à leur demander de quel droit ils lui parlent d'un sens qu'ils n'ont point eux-mêmes, ou d'un être

---

nement, nous ramènent à des préjugés que notre esprit tranquille ne peut s'empêcher de rejetter.

ſur lequel leur propre expérience ne leur peut rien apprendre? (32)

ENFIN on peut encore répondre à M. Clarcke que, ſuivant ſon ſyſtème, ſa ſuppoſition eſt impoſſible, & ne doit point ſe faire, vû que Dieu ayant, ſelon lui, fait l'homme, voulut, ſans doute, qu'il n'eût que cinq ſens, ou qu'il fût tel qu'il eſt actuellement, parce qu'il falloit qu'il fût ainſi pour répondre aux vues ſages & aux deſſeins immuables que la Théologie lui prète.

LE Docteur Clarcke, ainſi que tous les autres Théologiens, fonde l'exiſtence de ſon Dieu ſur la néceſſité d'une force qui ait le pouvoir de commencer le mouvement. Mais ſi la matière a toûjours exiſté, elle a toûjours eu le mouvement, qui, comme on l'a prouvé, lui eſt auſſi eſſentiel que ſon étendue, & découle de ſes propriétés primitives. Il n'y a donc de mouvement que dans la matière & par elle; la mobilité eſt une ſuite de ſon exiſtence; non pas que le grand tout puiſſe occuper lui-même d'autres parties de l'eſpace que celles qu'il occupe actuellement, mais ſes parties peuvent changer & changent continuellement leurs ſituations reſpectives; c'eſt de là que réſultent la conſervation & la vie de la nature, qui eſt

(32) En ſuppoſant, comme font les Théologiens, que Dieu impoſe aux hommes la néceſſité de le connoître, leur prétention paroît auſſi déraiſonnable que le ſeroit l'idée du propriétaire d'une terre à qui l'on ſuppoſeroit la fantaiſie que les fourmis de ſon jardin le connuſſent lui-même, & raiſonnaſſent pertinemment ſur ſon compte.

toûjours immuable dans son entier. Mais en supposant, comme on fait tous les jours, que la matière soit morte, c'est-à-dire incapable de rien produire par elle-même sans le secours d'une force motrice qui lui imprime le mouvement, pourrons-nous jamais concevoir que la nature matérielle reçoive son mouvement d'une force qui n'a rien de matériel? L'homme pourra-t-il se figurer qu'une substance qui n'a aucune des propriétés de la matière, puisse la créer, la tirer de son propre fond, l'arranger, la pénétrer, diriger ses mouvemens, la guider dans sa marche.

Le mouvement est donc coéternel à la matière. De toute éternité les parties de l'univers ont agi les unes sur les autres en raison de leurs énergies, de leurs essences propres, de leurs élémens primitifs & de leurs combinaisons diverses. Ces parties ont dû se combiner en raison de leurs analogies ou rapports, s'attirer & se repousser, agir & réagir, graviter les unes sur les autres, se réunir & se dissoudre, recevoir des formes & en changer par leurs collisions continuelles. Dans un monde matériel le moteur doit être matériel; dans un tout dont les parties sont essentiellement en mouvement, il n'est pas besoin d'un moteur distingué de lui-même; par sa propre énergie le tout doit être dans un mouvement perpétuel. Le mouvement général, comme on l'a prouvé ailleurs, naît de tous les mouvemens particuliers que les êtres se communiquent sans interruption.

L'on voit donc que la Théologie, en supposant un Dieu, qui imprimât le mouvement à la nature & qui en fut distingué, n'a fait que multiplier les êtres, ou plutôt n'a fait que personnifier le principe de la mobilité inhérent à la matière; toû-

en donnant à ce principe des qualités humaines, elle n'a fait que lui prêter de l'intelligence, de la pensée, des perfections qui ne peuvent aucunement lui convenir. Tout ce que M. Clarcke & tous les autres Théologiens modernes nous disent de leur Dieu devient à quelques égards assez intelligible dès qu'on l'applique à la nature, à la matière ; elle est éternelle, c'est-à-dire, elle ne peut avoir eu de commencement & n'aura jamais de fin ; elle est infinie, c'est-à-dire, que nous ne concevons point ses bornes, &c. Mais des qualités humaines, toûjours empruntées de nous-mêmes ne peuvent lui convenir, vu que ces qualités sont des façons d'être ou des modes qui n'appartiennent qu'à des êtres particuliers, & non au tout qui les renferme.

Ainsi pour résumer les réponses qui ont été faites à M. Clarcke, l'on dira 1°. que l'on peut concevoir que la matière a existé de toute éternité, vu qu'on ne conçoit pas qu'elle ait pu commencer. 2°. Que la matière est indépendante, vu qu'il n'y a rien hors d'elle : qu'elle est immuable, vu qu'elle ne peut changer de nature quoiqu'elle change sans cesse de formes ou de combinaisons. 3°. Que la matière existe par elle-même, puisque, ne pouvant pas concevoir qu'elle puisse s'anéantir, nous ne pouvons pas concevoir qu'elle ait pu commencer d'exister. 4°. Que nous ne connoissons point l'essence ni la vraie nature de la matière, quoique nous soyons à portée de connoître quelques-unes de ses propriétés & qualités d'après la façon dont elle agit

ſur nous, ce que nous ne pouvons point dire de Dieu. 5°. Que la matière étant ſans commencement, n'aura jamais de fin, quoique ſes combinaiſons & ſes formes commencent & finiſſent. 6°. Que ſi tout ce qui exiſte, ou tout ce que notre eſprit peut concevoir eſt matière, cette matière eſt infinie, c'eſt-à-dire ne peut être bornée par rien : qu'elle eſt préſente par-tout, s'il n'y a point de lieu hors d'elle; s'il y avoit en effet un lieu hors d'elle, ce ſeroit le vuide & alors Dieu ſeroit le vuide. 7°. Que la nature eſt unique, quoique ſes élémens ou ſes parties ſoient infiniment variées & douées de propriétés très différentes. 8°. Que la matière modifiée, arrangée, combinée d'une certaine façon produit dans quelques êtres ce que nous appellons l'intelligence; c'eſt une de ſes façons d'être, mais ce n'eſt pas une de ſes propriétés eſſentielles. 9°. Que la matière n'eſt point un agent libre, puiſqu'elle ne peut agir autrement qu'elle ne fait en vertu des loix de ſa nature ou de ſon exiſtence; & qu'ainſi les corps graves doivent néceſſairement tomber, les corps légers doivent s'élever, le feu doit brûler, l'homme doit ſentir le bien & le mal, ſuivant la nature des êtres dont il éprouve l'action. 10°. Que la puiſſance ou l'énergie de la matière n'a d'autres bornes que celles que leur preſcrit ſa nature même. 11°. Que la ſageſſe, la juſtice, la bonté, &c. ſont des qualités propres à la matière combinée & modifiée comme elle ſe trouve dans quelques êtres de la nature humaine, & que l'idée de la perfection eſt une idée abſtraite, négative, métaphyſique, ou une manière de conſidérer les objets qui ne ſuppoſe rien de réel hors de nous.

Enfin 12°. que la matière eſt le principe du mouvement, qu'elle le renferme en elle-même, puiſqu'il n'y a qu'elle qui ſoit capable de le donner & de le recevoir, ce que l'on ne peut pas concevoir d'un être immatériel, ſimple, dépourvu de parties, qui, privé d'étendue, de maſſe, de peſanteur, ne pourroit ni ſe mouvoir lui-même ni mouvoir d'autres corps, & encore moins les créer, les produire, les conſerver.





CHAPITRE V.

Examen des preuves de l'existence de Dieu données par Descartes, Malebranche, Newton, &c.

On nous parle sans cesse de Dieu, & jamais personne n'est parvenu jusqu'ici à démontrer son existence; les génies les plus sublimes ont été forcés d'échouer contre cet écueil; les hommes les plus éclairés n'ont fait que balbutier sur la matière que tous s'accordoient à regarder comme la plus importante. Comme s'il pouvoit être nécessaire de s'occuper d'objets inaccessibles à nos sens, & sur lesquels notre esprit ne peut avoir aucune prise!

Afin de nous convaincre du peu de solidité que les plus grands personnages ont sçu donner aux preuves qu'ils ont successivement imaginées pour établir l'existence d'un Dieu, examinons en peu de mots ce qu'en ont dit les philosophes les plus célèbres, & commençons par Descartes, le restaurateur de la philosophie parmi nous. Ce grand homme nous dit lui-même. „ Toute la force de l'argument dont j'ai ici usé pour prouver „ l'existence de Dieu, consiste en ce que je re„ connois qu'il ne seroit pas possible que ma na„ ture fut telle qu'elle est, c'est-à-dire, que j'eus„ se en moi l'idée d'un Dieu, si Dieu n'existoit

„ véritablement; ce même Dieu, dis-je, duquel
„ l'idée est en moi, c'est-à-dire, qui possède tou-
„ tes ces hautes *perfections* dont notre esprit
„ peut bien avoir quelque légère idée sans pour-
„ tant les pouvoir comprendre, &c. " *V. Medit. III. Sur l'existence de Dieu page. LXXI.* Il avoit dit peu auparavant (page LXIX) „ Il faut né-
„ cessairement conclure que de cela seul que
„ j'existe, & que l'idée d'un être souveraine-
„ ment parfait (c'est-à-dire de Dieu) est en
„ moi, l'existence de Dieu est très évidemment
„ démontrée. "

I°. Nous répondrons à Descartes que nous ne sommes point en droit de conclure qu'une chose existe de ce que nous en avons l'idée; notre imagination nous présente l'idée d'un *Sphynx* ou d'un *hyppogriphe*, sans que pour cela nous soyons en droit d'en conclure que ces choses existent réellement.

II°. Nous dirons à Descartes qu'il est impossible qu'il ait une idée positive & véritable du Dieu, dont, ainsi que les Théologiens, il veut prouver l'existence. Il est impossible à tout homme, à tout être matériel, de se former une idée réelle d'un esprit, d'une substance privée d'étendue, d'un être incorporel, agissant sur la nature qui est corporelle & matérielle, vérité que nous avons déjà suffisamment prouvée.

III°. Nous lui dirons qu'il est impossible que l'homme ait aucune idée positive & réelle de la perfection, de l'infini, de l'immensité & des autres attributs que la Théologie assigne à la Divinité. Nous ferons donc à Descartes la même ré-

ponſe qui a déjà été faite dans le chapitre précédent à la propoſition XIIe. de Clarcke.

AINSI rien de moins concluant que les preuves ſur leſquelles Deſcartes appuie l'exiſtence de Dieu. Il fait de ce Dieu une penſée, une intelligence; mais comment concevoir une intelligence, une penſée ſans un ſujet auquel ces qualités puiſſent adhérer? Deſcartes prétend que l'on ne peut concevoir Dieu que *comme une vertu qui s'applique ſucceſſivement aux parties de l'univers*..... Il dit encore que *Dieu ne peut être dit étendu que comme on le dit du feu contenu dans un morceau de fer, qui n'a point à proprement parler d'autre extenſion que celle du fer lui-même*..... Mais d'après ces notions on eſt en droit de lui reprocher qu'il annonce très clairement qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, ce qui eſt un *ſpinoſiſme* pur. En effet on ſçait que c'eſt dans les principes de Deſcartes que Spinoſa a puiſé ſon ſyſtême, qui en découle néceſſairement.

C'EST donc avec raiſon que l'on a accuſé Deſcartes d'Athéiſme, vu qu'il détruit très fortement les foibles preuves qu'il donne de l'exiſtence d'un Dieu. On eſt donc fondé à lui dire que ſon ſyſtême renverſe l'idée de la création. En effet avant que Dieu eut créé une matière il ne pouvoit coexiſter ni être coétendu avec elle; & dans ce cas, ſelon Deſcartes, il n'y avoit point de Dieu, vu qu'en ôtant aux modifications leur ſujet, ces modifications doivent elles-mêmes diſparoître. Si Dieu, ſelon les Cartéſiens, n'eſt autre choſe que la nature, ils ſont très Spinoſiſtes; ſi Dieu eſt la force motrice de cette nature, ce Dieu n'exiſte plus par lui-même, il n'exiſte qu'autant que ſub-

fiſte le ſujet auquel il eſt inhérent, c'eſt-à-dire la nature dont il eſt le moteur; ainſi Dieu n'exiſte plus par lui-même, il n'exiſtera qu'autant que la nature qu'il meut; ſans matière ou ſans ſujet à mouvoir, à conſerver, à produire que devient la force motrice de l'univers? Si Dieu eſt cette force motrice que deviendra-t-il ſans un monde dans lequel il puiſſe exercer ſon action? (33)

On voit donc que Deſcartes, loin d'établir ſolidement l'exiſtence d'un Dieu, la détruit totalement. La même choſe arrivera néceſſairement à tous ceux qui en raiſonneront; ils finiront toûjours par ſe contredire, & ſe démentir eux-mêmes. Nous trouvons les mêmes inconſéquences & contradictions dans les principes du célèbre Père Malebranche, qui conſidérés avec l'attention la plus légère, ſemblent conduire directement au ſpinoſiſme; en effet quoi de plus conforme au langage de Spinoſa que de dire que *l'univers n'eſt qu'une émanation de Dieu; que nous voyons tout en Dieu; que tout ce que nous voyons eſt Dieu ſeul; que Dieu ſeul fait tout ce qui ſe fait; qu'il eſt lui-même toute l'action & toute l'opération qui eſt dans toute la nature; en un mot que Dieu eſt tout l'être & le ſeul être.*

N'est-ce pas dire formellement que la nature eſt Dieu? D'ailleurs en même tems que Malebranche nous aſſure que nous voyons tout en Dieu, il prétend *qu'il n'eſt pas encore bien démon-*

---

(33) Voyez *l'impie convaincu* ou diſſertation contre Spinoſa pages 115 & ſeqq. d'Amſt. 1685.

tré qu'il y ait une matière & des corps, & que la foi seule nous enseigne ces grands mystères, dont sans elle nous n'aurions aucune connoissance. Sur quoi l'on peut avec raison lui demander comment l'on peut démontrer l'existence du Dieu qui a créé la matière, si l'existence de cette matière est encore un problème?

MALEBRANCHE reconnoit lui-même que l'on ne peut avoir de démonstration exacte de l'existence d'un autre être que de celui qui est nécessaire; il ajoute que *si l'on y prend garde de près on verra qu'il n'est pas même possible de connoître avec une entière certitude si Dieu est ou n'est pas véritablement créateur d'un monde matériel & sensible.* D'après ces notions il est évident que, selon le P. Malebranche, les hommes n'ont que la foi pour garant de l'existence de Dieu; mais la foi suppose elle-même cette existence; si l'on n'est point sûr que Dieu existe, comment pourra-t-on être persuadé qu'il faut croire ce qu'il dit?

D'UN autre côté ces notions de Malebranche renversent évidemment tous les dogmes Théologiques. Comment concilier avec la liberté de l'homme l'idée d'un Dieu qui est la cause motrice de la nature entière; qui meut immédiatement la matière & les corps; sans la volonté duquel rien ne se fait dans l'univers, qui prédétermine les créatures à tout ce qu'elles font? Comment avec cela peut-on prétendre que les ames humaines aient la faculté de former des pensées & des volontés, de se mouvoir & de se modifier elles-mêmes? Si l'on suppose, avec les Théologiens, que la conservation des créatures est une création continuée, n'est-ce pas Dieu qui en les conservant les met en état de mal faire? Il est évident que

d'après le systême de Malebranche, Dieu fait tout, & que ses créatures ne sont que des instrumens passifs dans ses mains; leurs péchés ainsi que leurs vertus sont à lui; les hommes ne peuvent ni mériter ni démériter; ce qui anéantit toute religion. C'est ainsi que la Théologie est perpétuellement occupée à se détruire elle-même. (34)

Voyons donc maintenant si l'immortel Newton nous donnera des idées plus vraies & des preuves plus sûres de l'existence de Dieu. Cet homme, dont le vaste génie a deviné la nature & ses loix, s'est égaré dès qu'il les a perdu de vue: esclave des préjugés de son enfance, il n'a pas osé porter le flambeau de ses lumières sur la chimère qu'on avoit gratuitement associé à cette nature; il n'a pas reconnu que ses propres forces lui suffisoient pour produire tous les phénomènes qu'il avoit lui-même si heureusement expliqués. En un mot le sublime Newton n'est plus qu'un enfant quand il quitte la physique & l'évidence pour se perdre dans les régions imaginaires de la Théologie. Voici comment il parle de la Divinité. (35)

„ Ce Dieu, dit-il, gouverne tout, non comme l'ame du monde, mais comme le seigneur „ & le souverain de toutes choses. C'est à cause

---

(34) Voyez *l'impie convaincu* pag. 143 & 214.

(35) Voyez *principia mathematica* pag. 528 & seqq. édit. de Londres de l'année 1726.

„ de sa souveraineté qu'on l'appelle le Seigneur
„ Dieu, Παντοκρατωρ, l'empereur universel. En
„ effet le mot *Dieu* est relatif & se rapporte à
„ des esclaves; la Déité est la domination ou la
„ Souveraineté de Dieu, non sur son propre
„ corps, comme le pensent ceux qui regardent
„ Dieu comme l'ame du monde, mais sur des
„ esclaves. "

L'on voit de là que Newton, ainsi que tous les Théologiens, fait de son Dieu, du pur esprit qui préside à l'univers, un Monarque, un Suserain, un Despote, c'est-à-dire, un homme puissant, un Prince dont le gouvernement a pour modèle celui que les Rois de la terre exercent quelquefois sur leurs sujets transformés en esclaves, à qui pour l'ordinaire ils font sentir d'une façon très fâcheuse le poids de leur autorité. Ainsi le Dieu de Newton est un despote, c'est-à-dire un homme qui a le privilège d'être bon quand il lui plait, injuste & pervers quand sa fantaisie l'y détermine. Mais suivant les idées de Newton, le monde n'ayant point été de toute éternité, les *esclaves* de Dieu ayant été formés dans le tems, il faut en conclure qu'avant la Création du monde le Dieu de Newton étoit un souverain sans sujets & sans états. Voyons si ce grand philosophe s'accorde mieux avec lui-même dans les idées subséquentes qu'il nous donne de son dispote divinisé.

„ Le Dieu suprême, dit-il, est un être éter-
„ nel, infini, absolument parfait; mais quelque
„ parfait que soit un être, s'il n'a point de sou-
„ veraineté, il n'est point le Dieu suprême.....
„ le mot *Dieu* signifie seigneur; mais tout sei-

„ gneur n'eſt point Dieu ; c'eſt la ſouveraineté „ de l'être ſpirituel qui conſtitue Dieu, c'eſt la „ vraie ſouveraineté qui conſtitue le vrai Dieu, „ c'eſt la ſouveraineté ſuprême qui conſtitue le „ Dieu ſuprême, c'eſt la ſouveraineté fauſſe qui „ conſtitue le faux Dieu. De la ſouveraineté „ vraie il ſuit que le vrai Dieu eſt vivant, intelli- „ gent & puiſſant, & de ſes autres perfections il „ s'enſuit qu'il eſt ſuprême ou ſouverainement „ parfait. Il eſt éternel, infini, il ſçait tout ; „ c'eſt-à-dire, qu'il dure depuis l'éternité & ne „ finira jamais : (*durat ab æterno, ab infinito* „ *in infinitum*) il gouverne tout & il ſçait tout ce „ qui ſe fait ou ce qui peut ſe faire. Il n'eſt ni „ l'éternité ni l'infinité, mais il eſt éternel & in- „ fini ; il n'eſt point l'eſpace ou la durée, mais il „ dure & il eſt préſent. " (*adeſt*) (36)

DANS toute cette tirade inintelligible nous ne voyons que des efforts incroyables pour concilier des attributs Théologiques ou des qualités abſtraites avec les attributs humains donnés au Monarque diviniſé ; nous y voyons des qualités négatives qui ne conviennent plus à l'homme, données pourtant au Souverain de la nature que l'on ſuppoſe un Roi. Quoiqu'il en ſoit, voilà toûjours le Dieu ſuprême qui a beſoin de ſujets pour établir ſa ſouveraineté ; ainſi Dieu a beſoin des hommes pour exercer ſon empire, ſans cela il ne feroit point Roi. Quand il n'y avoit rien, de quoi Dieu

(36) Le mot *adeſt* dont Newton ſe ſert dans le texte, paroît y être placé pour éviter de dire que Dieu eſt renfermé dans l'eſpace.

étoit-il Seigneur? Quoi qu'il en soit, ce Seigneur, ce Roi spirituel exerce-t-il vainement son empire spirituel sur des êtres qui souvent ne font pas ce qu'il veut, qui luttent sans cesse contre lui, qui mettent le désordre dans ses états? Ce Monarque spirituel est-il le maître des esprits, des ames, des volontés, des passions de ses sujets qu'il a laissé libres de se révolter contre lui? Ce Monarque infini qui remplit tout de son immensité & qui gouverne tout, gouverne-t-il l'homme qui péche, dirige-t-il ses actions, est-il en lui lorsqu'il offense son Dieu? Le Diable, le faux Dieu, le mauvais principe n'a-t-il pas un empire plus étendu que le Dieu véritable, dont sans cesse, suivant les dogmes de la Théologie, il renverse les projets? Le Souverain véritable n'est-il pas celui dont le pouvoir dans un état influe sur le plus grand nombre des sujets? Si Dieu est présent par-tout, n'est-il pas le triste témoin & le complice des outrages que l'on fait par-tout à sa Majesté divine? S'il remplit tout, n'a-t-il pas de l'étendue, ne répond-il pas aux divers points de l'espace, & dès-lors ne cesse-t-il pas d'être spirituel?

„ Dieu est un, continue-t-il, & il est le mê-
„ me pour toûjours & par tout, non seulement
„ par sa seule vertu ou son énergie, mais en-
„ core par sa substance. “

Mais comment un être qui agit, qui produit tous les changemens que subissent les êtres, peut-il être toûjours le même? Qu'entend-on par la vertu ou l'énergie de Dieu? Ces mots vagues présentent-ils des idées nettes à notre esprit? Qu'entend-on par la substance divine? Si cette

ſubſtance eſt ſpirituelle & privée d'étendue, comment peut-elle exiſter quelque part ? Comment peut-elle mettre la matière en action ? Comment peut-elle être conçue.

CEPENDANT Newton nous dit que „ toutes „ les choſes ſont contenues en lui & ſe meu- „ vent en lui, mais ſans action réciproque (*ſed* „ *ſine mutuâ paſſione*,) Dieu n'éprouve rien de „ la part des mouvemens des corps ; ceux-ci „ n'éprouvent aucune réſiſtance de la part de „ ſa préſence par tout. "

IL paroît ici que Newton donne à la Divinité des caractères qui ne conviennent qu'au vuide & au néant. Sans cela nous ne pouvons concevoir qu'il puiſſe n'y avoir point une action réciproque, ou des rapports entre des ſubſtances qui ſe pénètrent, qui s'environnent de toutes parts. Il paroît évident qu'ici l'auteur ne s'entend pas.

„ C'EST une vérité inconteſtable que Dieu „ exiſte néceſſairement, & la même néceſſité fait „ qu'il exiſte toûjours & par-tout : d'où il ſuit „ qu'il eſt en tout ſemblable à lui-même ; il eſt „ tout œil, tout oreille, tout cerveau, tout bras, „ tout ſentiment, tout intelligence, tout action, „ mais d'une façon nullement humaine, nulle- „ ment corporelle, & qui nous eſt totalement „ inconnue. De même qu'un aveugle n'a point „ idée des couleurs, c'eſt ainſi que nous n'avons „ point idée des façons dont Dieu ſent & en- „ tend. "

L'EXISTENCE néceſſaire de la Divinité eſt préciſément la choſe en queſtion ; c'eſt cette exiſtence qu'il eût fallu conſtater par des preuves auſſi claires & des démonſtrations auſſi fortes que la gravitation & l'attraction. Si la choſe eût été poſſible, le génie de Newton en feroit (ſans doute) venu à bout. Mais, ô homme! ſi grand & ſi fort quand vous êtes Géomètre, ſi petit & ſi foible quand vous devenez Théologien, c'eſt-à-dire quand vous raiſonnez de ce qui ne peut être ni calculé ni ſoumis à l'expérience, comment conſentez-vous à nous parler d'un être qui eſt, de votre aveu, pour vous ce qu'un tableau eſt pour un aveugle? Pourquoi ſortir de la nature pour chercher dans les eſpaces imaginaires des cauſes, des forces, une énergie que la nature vous eût montrées en elle-même, ſi vous euſſiez voulu la conſulter avec votre ſagacité ordinaire? Mais le grand Newton n'a plus de courage, on s'aveugle volontairement, dès qu'il s'agit d'un préjugé que l'habitude lui fait regarder comme ſacré. Continuons pourtant encore d'examiner juſqu'où le génie de l'homme eſt capable de s'égarer, quand il abandonne une fois l'expérience & la raiſon pour ſe laiſſer entraîner par ſon imagination.

„ DIEU, continue le Père de la Phyſique mo-„ derne, eſt totalement deſtitué de corps & de „ figure corporelle ; voilà pourquoi il ne peut „ être ni vu, ni touché, ni entendu & ne doit „ être adoré ſous aucune forme corporelle. "

MAIS quelles idées ſe former d'un être qui n'eſt rien de ce que nous connoiſſons? Quels

ſont les rapports que l'on peut ſuppoſer entre nous & lui? A quoi bon l'adorer? En effet, ſi vous l'adorez, vous ſerez malgré vous obligé d'en faire un être ſemblable à l'homme, ſenſible comme lui à des hommages, à des préſens, à des flatteries, en un mot vous en ferez un Roi, qui comme ceux de la terre, exige les reſpects de ceux qui leur ſont ſoumis. En effet il ajoute.

„ Nous avons idée de ſes attributs, mais nous „ ne connoiſſons point ce que c'eſt qu'aucune „ ſubſtance; nous ne voyons que les figures & „ les couleurs des corps, nous n'entendons que „ des ſons, nous ne touchons que des ſurfaces „ extérieures, nous ne ſentons que des odeurs, „ nous ne goûtons que des ſaveurs; aucuns de „ nos ſens, aucunes de nos réflexions ne peu„ vent nous montrer la nature intime des ſubſ„ tances; nous avons encore bien moins d'idées „ de Dieu. "

Si nous avons idée des attributs de Dieu ce n'eſt que parce que nous lui donnons les nôtres, que nous ne faiſons jamais qu'aggrandir ou exagérer au point de rendre méconnoiſſables des qualités que nous connoiſſions d'abord. Si dans toutes les ſubſtances qui frappent nos ſens nous ne connoiſſons que les effets qu'elles produiſent ſur nous, d'après leſquels nous leur aſſignons des qualités, au moins ces qualités ſont quelque choſe & font naître des idées diſtinctes en nous. Les connoiſſances ſuperficielles ou quelconques que nos ſens nous fourniſſent ſont les ſeules que nous puiſſions avoir; conſtitués comme nous le ſommes, nous nous trouvons forcés de nous

en contenter, & nous voyons qu'elles suffisent à nos besoins : mais nous n'avons d'un Dieu distingué de la matière ou de toute substance connue, pas même l'idée la plus superficielle, & cependant nous en raisonnons sans cesse!

„ Nous ne connoissons Dieu que par ses attri-„ buts, par ses propriétés, & par l'arrangement „ excellent & sage qu'il a donné à toutes les cho-„ ses, & par leurs *causes finales*, & nous l'admi-„ rons à cause de ses perfections. "

Nous ne connoissons Dieu, je le répéte, que par ceux de ses attributs que nous empruntons de nous-mêmes ; mais il est évident qu'ils ne peuvent convenir à l'être universel, qui ne peut avoir ni la même nature ni les mêmes propriétés que des êtres particuliers tels que nous. C'est d'après nous que nous assignons à Dieu l'intelligence, la sagesse & la perfection, en faisant abstraction de ce que nous nommons des défauts en nous-mêmes. Quant à l'ordre ou à l'arrangement de l'univers, dont nous faisons un Dieu l'auteur, nous le trouvons excellent & sage lorsqu'il nous est favorable à nous-mêmes, ou lorsque les causes qui coexistent avec nous ne troublent point notre existence propre ; sans cela nous nous plaignons du désordre, les *causes finales* s'évanouissent. Nous supposons au Dieu immuable des motifs pareillement empruntés de notre propre façon d'agir, pour déranger le bel ordre que nous admirions dans l'univers. Ainsi c'est toûjours en nous-mêmes, c'est dans notre façon de sentir que nous puisons les idées de l'ordre, les attributs de sagesse, d'excellence & de perfections que nous donnons

à

à Dieu, tandis que tout le bien & le mal qui nous arrivent dans le monde sont des suites nécessaires des essences des choses & des loix générales de la matière; en un mot de la gravité, de l'attraction & de la répulsion des loix du mouvement, que Newton lui-même a si bien développées, mais qu'il n'a plus osé appliquer dès qu'il a été question du phantôme à qui le prejugé fait honneur de tous les effets dont la nature est elle-même la vraie cause.

„ Nous révérons & nous adorons Dieu à cau-
„ se de sa souveraineté: nous lui rendons un cul-
„ te comme ses esclaves; un Dieu destitué de
„ souveraineté, de Providence & de causes fina-
„ les ne seroit que la nature & le destin."

Il est vrai que nous adorons Dieu comme des esclaves ignorans, qui tremblent sous un maître qu'ils ne connoissent pas; nous le prions follement, quoiqu'on nous le représente comme immuable; quoique, dans le vrai, ce Dieu ne soit autre chose que la nature agissante par des loix nécessaires, la nécessité personnifiée ou le destin à qui l'on a donné le nom de Dieu.

Cependant Newton nous dit „ d'une nécessité
„ physique & aveugle qui seroit partout & toû-
„ jours la même, il ne pourroit sortir aucune va-
„ riété dans les êtres; la diversité que nous vo-
„ yons ne peut venir que des idées & de la vo-
„ lonté d'un être qui existe nécessairement."

Pourquoi cette diversité ne viendroit-elle pas des causes naturelles, d'une matière agissante par

elle-même, & dont le mouvement rapproche & combine des élémens variés & pourtant analogues, ou sépare des êtres à l'aide de substances qui ne se trouvent point propres à faire union? Le pain ne vient-il pas de la combinaison de la farine, du levain & de l'eau? Quant à la nécessité aveugle comme on l'a dit ailleurs, c'est celle dont nous ignorons l'énergie, ou dont aveugles nous-mêmes, nous ne connoissons pas la manière d'agir. Les physiciens expliquent tous les phénomènes par les propriétés de la matière; & quand ils ne peuvent les expliquer faute de connoître les causes naturelles, ils ne les croient pas moins déductibles de ces propriétés ou de ces causes. Les physiciens sont donc en cela des athées? Sans quoi ils répondroient que c'est Dieu qui est l'auteur de tous ces phénomènes.

„ On dit, par allégorie, que Dieu voit, en-
„ tend, parle, rit, aime, hait, desire, donne,
„ reçoit, se réjouit ou se met en colère, combat,
„ fait & fabrique, &c. Car tout ce qu'on dit de
„ Dieu s'emprunte de la conduite des hommes
„ par une sorte d'analogie imparfaite & telle
„ quelle. "

Les hommes n'ont pu faire autrement: faute de connoître la nature & ses voies, ils ont imaginé une énergie particulière qu'ils ont appellée Dieu, & ils l'ont fait agir suivant les mêmes principes qui les font agir eux-mêmes, ou suivant lesquels ils agiroient s'ils en étoient les maîtres; c'est de cette *Théantropie* que sont découlées toutes les idées absurdes & souvent dangereuses sur lesquel-

les sont fondées toutes les religions du monde, qui toutes adorent dans leur Dieu un homme puissant & méchant. Nous verrons par la suite les funestes effets qui ont résulté pour l'espèce humaine des idées que l'on s'est faites de la Divinité, que l'on n'a jamais envisagée que comme un Souverain absolu, un Despote, un Tyran. Quant à présent continuons d'examiner les preuves que nous donnent les Déicoles de l'existence de leur Dieu, qu'ils s'imaginent voir par-tout.

Ils ne cessent en effet de nous répéter que ces mouvemens réglés, que cet ordre invariable que l'on voit régner dans l'univers, que ces bienfaits dont les hommes sont comblés, annoncent une sagesse, une intelligence, une bonté que l'on ne peut refuser de reconnoître dans la cause qui produit ces effets si merveilleux. Nous répondrons que les mouvemens réglés que nous voyons dans l'univers sont des suites nécessaires des loix de la matière; elle ne peut cesser d'agir comme elle fait tant que les mêmes causes agissent en elle; ces mouvemens cessent d'être réglés, l'ordre fait place au désordre, dès que de nouvelles causes viennent troubler ou suspendre l'action des premières. L'ordre, comme on l'a fait voir ailleurs, n'est que l'effet qui résulte pour nous d'une suite de mouvemens; il ne peut y avoir de désordre réel relativement au grand ensemble où tout ce qui se fait est nécessaire & déterminé par des loix que rien ne peut changer. L'ordre de la nature peut bien se démentir ou se détruire pour nous; mais jamais il ne se dément pour elle, puisqu'elle ne peut agir autrement qu'elle ne fait. Si, d'après les mouvemens réglés & bien ordonnés que nous

voyons, nous attribuons de l'intelligence, de la sagesse, de la bonté à la cause inconnue ou supposée de ces effets, nous sommes obligés de lui attribuer pareillement de l'extravagance & de la malice toutes les fois que ces mouvemens deviennent désordonnés, c'est-à-dire cessent d'être réglés pour nous, ou nous troublent nous-mêmes dans notre façon d'exister.

On prétend que les animaux nous fournissent une preuve convaincante d'une cause puissante de leur existence ; on nous dit que l'accord admirable de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance à la sagesse. (37) Nous ne

---

(37) Nous avons déja fait remarquer ailleurs que plusieurs Auteurs, pour prouver l'existence d'une intelligence Divine, ont copié des traités entiers *d'anatomie* & de *botanique*, qui ne prouvent rien sinon qu'il existe dans la nature des élémens propres à s'unir, s'arranger, se coordonner de manière à former des touts ou des ensembles susceptibles de produire des effets particuliers. Ainsi ces écrits chargés d'érudition font voir seulement qu'il existe dans la nature des êtres diversement organisés, conformés d'une certaine façon, propres à certains usages, qui n'existeroient plus sous la forme qu'ils ont si leurs parties cessoient d'agir comme elles font, c'est-à-dire d'être disposées de manière à se prêter des secours mutuels. Etre surpris que le *cerveau*, que le *cœur*, que les *yeux*, que les *arteres* & les *veines* d'un animal agissent com-

pouvons douter de la puissance de la nature ; elle produit tous les animaux que nous voyons à l'aide des combinaisons de la matière qui est dans une action continuelle ; l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite des loix nécessaires de leur nature & de leur combinaison, dès que cet accord cesse, l'animal se détruit nécessairement. Que deviennent alors la sagesse, l'intelligence ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on faisoit honneur d'un accord si vanté ? Ces animaux si merveilleux que l'on dit être les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'altèrent-ils point sans cesse & ne finissent-ils pas toûjours par se détruire ? Où est la sagesse, la bonté, la prévoyance, l'immutabilité d'un ouvrier qui ne paroît occupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on nous annonce comme les chefs-d'œuvres.

---

me ils font, ou que les racines d'une plante attirent des sucs, ou qu'un arbre produise des fruits, c'est être surpris qu'un animal, une plante, ou un arbre existent. Ces êtres n'existeroient pas, ou ne seroient plus ce qu'ils font, s'ils cessoient d'agir comme ils font ; c'est ce qui arrive lorsqu'ils meurent. Si leurs formations, leurs combinaisons, leurs façons d'agir & de se conserver quelque tems dans la vie étoit une preuve que ces êtres font des effets d'une cause intelligente, leur destruction, leur dissolution, la cessation totale de leur façon d'agir, leur mort devroit prouver de même que ces êtres font les effets d'une cause privée d'intelligence & de vues constantes. Si l'on nous dit que ses vues nous font inconnues ; nous demanderons de quel droit on peut les prêter à cette cause, ou comment en raisonner ?

de sa puissance & de son habileté? Si ce Dieu ne peut faire autrement, il n'est ni libre ni tout puissant. S'il change de volontés, il n'est point immuable. S'il permet que des machines qu'il a rendu sensibles éprouvent de la douleur, il manque de bonté. S'il n'a pu rendre ses ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué d'habileté. En voyant que les animaux, ainsi que tous les autres ouvrages de la Divinité, se détruisent, nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure ou que tout ce que la nature fait est nécessaire & n'est qu'une suite de ses loix, ou que l'ouvrier qui la fait agir est dépourvu de plan, de puissance, de constance, d'habileté, de bonté.

L'HOMME, qui se regarde lui-même comme le chef-d'œuvre de la Divinité, nous fourniroit plus que toute autre production la preuve de l'incapacité ou de la malice de son auteur prétendu: dans cet être sensible, intelligent, pensant, qui se croit l'objet constant de la prédilection divine, & qui fait son Dieu d'après son propre modèle, nous ne voyons qu'une machine plus mobile, plus frêle, plus sujette à se déranger par sa grande complication que celle des êtres les plus grossiers. Les bêtes dépourvues de nos connoissances, les plantes qui végétent, les pierres privées de sentiment, sont à bien des égards des êtres plus favorisés que l'homme; ils sont au moins exempts des peines de l'esprit, des tourmens de la pensée des chagrins dévorans dont celui-ci est si souvent la proie. Qui est-ce qui ne voudroit point être un animal ou une pierre toutes les fois qu'il se rappelle la perte irréparable d'un objet aimé? Ne vaudroit-il pas mieux être une masse inanimée qu'un superstitieux in-

quiet qui ne fait que trembler ici bas ſous le joug de ſon Dieu, & qui prévoit encore des tourmens infinis dans une vie future? Les êtres privés de ſentiment, de vie, de mémoire & de penſée ne ſont point affligés par l'idée du paſſé, du préſent & de l'avenir; ils ne ſe croient pas en danger de devenir éternellement malheureux pour avoir mal raiſonné, comme tant d'êtres favoriſés qui prétendent que c'eſt pour eux que l'architecte du monde a conſtruit l'univers. (38)

Que l'on ne nous diſe point que nous ne pouvons avoir l'idée d'un ouvrage ſans avoir celle d'un ouvrier diſtingué de ſon ouvrage. *La nature n'eſt point un ouvrage*; elle a toûjours exiſté par elle-même, c'eſt dans ſon ſein que tout ſe fait; elle eſt un attellier immenſe pourvu des matériaux & qui

(38) Cicéron dit: *inter hominem & belluam hoc maxime intereſt, quod hæc ad id ſolum quod adeſt, quod que præſens eſt, ſe accommodat, paululum admodum ſentiens præteritum & futurum.* Ainſi ce qu'on a voulu faire paſſer pour une prérogative de l'homme n'eſt qu'un déſavantage réel. Sénèque a dit: *nos & venturo torquemur & præterito, timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat; nemo tantum præſentibus miſer eſt.* Ne pourroit-on pas demander à tout homme de bien, qui nous diroit qu'un Dieu bon a créé l'univers pour le bonheur de notre eſpèce ſenſible, *voudriez-vous, vous-même avoir créé un monde qui renferme tant d'infortunés*? Ne valoit-il pas mieux s'abſtenir de créer un ſi grand nombre d'êtres ſenſibles, que de les appeller à la vie pour ſouffrir?

fait les instrumens dont elle se sert pour agir : tous ses ouvrages sont des effets de son énergie & des agens ou causes qu'elle fait, qu'elle renferme, qu'elle met en action. Des élémens éternels, incrées, indestructibles, toûjours en mouvement, en se combinant diversement font éclore tous les êtres & les phénomènes que nous voyons, tous les effets bons ou mauvais que nous sentons, l'ordre ou le désordre, que nous ne distinguons jamais que par les différentes façons dont nous sommes affectés, en un mot toutes les merveilles sur lesquelles nous méditons & raisonnons. Cés élémens n'ont besoin pour cela que de leurs propriétés soit particulières soit réunies, & du mouvement qui leur est essentiel, sans qu'il soit nécessaire de recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger, les façonner, les combiner, les conserver & les dissoudre.

Mais en supposant pour un instant qu'il soit impossible de concevoir l'univers sans un ouvrier qui l'ait formé & qui veille à son ouvrage, où placerons-nous cet ouvrier? Sera-t-il dedans ou hors de l'univers? Est-il matière ou mouvement? Ou bien n'est-il que l'espace, le néant ou le vuide? Dans tous ces cas, ou il ne seroit rien, ou il seroit contenu dans la nature & soumis à ses loix. S'il est dans la nature je n'y peux voir que de la matière en mouvement, & je dois en conclure que l'agent qui la meut est corporel & matériel, & que par conséquent il est sujet à se dissoudre. Si cet agent est hors de la nature, je n'ai plus aucune idée du lieu qu'il occupe, ni d'un être immatériel, ni de la façon dont un esprit sans étendue peut agir sur la matière dont il est séparé.

Ces espaces ignorés que l'imagination a placé au-delà du monde visible n'existent point pour un être qui voit à peine à ses pieds ; la puissance idéale qui les habite ne peut se peindre à mon esprit que lorsque mon imagination combinera au hazard les couleurs fantastiques qu'elle est toûjours forcée de prendre dans le monde où je suis ; dans ce cas je ne ferai que reproduire en idée ce que mes sens auront réellement apperçu ; & ce Dieu que je m'efforce de distinguer de la nature ou de placer hors de son enceinte, y rentrera toûjours nécessairement & malgré moi. (39)

L'on insistera, & l'on dira que si l'on portoit une statue ou une montre à un Sauvage qui n'en auroit jamais vu, il ne pourroit s'empêcher de reconnoître que ces choses sont des ouvrages de quelque agent intelligent plus habile & plus industrieux que lui-même : l'on conclura de là que nous sommes pareillement forcés de reconnoître que la machine de l'univers, que l'homme, que les phénomènes de la nature sont des ouvrages d'un agent dont l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup les nôtres.

---

(39) Hobbes dit „ le monde est corporel ; il a les „ dimensions de la grandeur, sçavoir longueur, largeur „ & profondeur. Toute portion d'un corps est corps, & „ a ces mêmes dimensions : conséquemment chaque „ partie de l'univers est corps & ce qui n'est pas corps „ n'est point partie de l'univers, mais comme l'univers „ est tout, ce qui n'en fait point partie n'est rien, & ne „ peut-être nulle part. " V. HOBBES LEVIATHAN CH. 46.

Je réponds en premier lieu que nous ne pouvons douter que la nature ne ſoit très-puiſſante & très induſtrieuſe; nous admirons ſon induſtrie toutes les fois que nous ſommes ſurpris des effets étendus, variés & compliqués que nous trouvons dans ceux de ſes ouvrages que nous prenons la peine de méditer; cependant elle n'eſt ni plus ni moins induſtrieuſe dans l'un de ſes ouvrages que dans les autres. Nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal qu'une tête organiſée comme celle de Newton. Nous appellons induſtrieux un homme qui peut faire des choſes que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes; la nature peut tout, & dès qu'une choſe exiſte c'eſt une preuve qu'elle a pu la faire. Ainſi ce n'eſt jamais que relativement à nous-mêmes que nous jugeons la nature induſtrieuſe; nous la comparons alors à nous-mêmes; & comme nous jouiſſons d'une qualité que nous nommons *intelligence*, à l'aide de laquelle nous produiſons des ouvrages où nous montrons notre induſtrie, nous en concluons que les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point, mais ſont dûs à un ouvrier intelligent comme nous, mais dont nous proportionnons l'intelligence à l'étonnement que ſes œuvres produiſent en nous, c'eſt-à-dire à notre foibleſſe & à notre propre ignorance.

Je réponds en ſecond lieu que le Sauvage à qui l'on portera une ſtatue ou une montre, aura, ou n'aura pas d'idées de l'induſtrie humaine: s'il en a des idées, il ſentira que cette montre

ou cette ſtatue peuvent être des ouvrages d'un être de ſon eſpèce, jouiſſant des facultés qui lui manquent à lui-même. Si le Sauvage n'a aucune idée de l'induſtrie humaine & des reſſources de l'art, en voyant le mouvement ſpontané d'une montre, il croira qu'elle eſt un animal qui ne peut être l'ouvrage de l'homme. Des expériences multipliées confirment la façon de penſer que je prête à ce Sauvage. (40) Ainſi, de même que beaucoup d'hommes qui ſe croient bien plus fins que lui, ce Sauvage attribuera les effets étranges qu'il voit à un génie, à un eſprit, à un Dieu, c'eſt-à-dire à une *force inconnue* à qui il aſſignera un peu voir dont il croit que les êtres de ſon eſpèce ſont abſolument privés : par là il ne prouvera rien, ſinon qu'il ne ſçait pas ce que l'homme eſt capable de produire. C'eſt ainſi que les gens groſſiers lévent les yeux au ciel toutes les fois qu'ils ſont témoins de quelque phénomène inuſité. C'eſt ainſi que le peuple appelle *miraculeux*, *ſurnaturels*, *Divins* tous les effets étranges dont il ignore les cauſes naturelles ; & comme pour l'ordinaire il ne connoît les cauſes de rien, tout eſt miracle pour lui, ou du moins il s'imagine que Dieu eſt la cauſe de tous les biens

---

(40) Les Américains prirent les Eſpagnols pour des Dieux, parce qu'ils avoient l'uſage de la poudre à Canon, parce qu'ils montoient à cheval, parce qu'ils avoient des vaiſſeaux qui voguoient tout ſeuls. Les habitans de l'iſle de Ténian, n'ayant pas la connoiſſance du feu avant la venue des Européens, le prirent pour un animal qui dévoroit le bois, la première fois qu'ils le virent.

& de tous les maux qu'il éprouve. Enfin c'est ainsi que les Théologiens tranchent toutes les difficultés en attribuant à Dieu tout ce dont ils ignorent, ou ne veulent pas que l'on connoisse, les causes véritables.

Je réponds en troisieme lieu que la Sauvage en ouvrant la montre, en l'examinant par parties, sentira peut-être que ces parties annoncent un ouvrage qui ne peut venir que du travail de l'homme. Il verra qu'il diffère des productions immédiates de la nature, à qui il n'a point vu produire des roues faites d'un métal poli. Il verra encore que ces parties séparées les unes des autres n'agissent plus comme lorsqu'elles étoient assemblées; d'après ces observations le Sauvage attribuera la montre à un homme, c'est-à-dire, à un être comme lui, dont il a des idées, mais qu'il juge capable de faire des choses qu'il ne sçait pas faire lui-même; en un mot il fera honneur de cet ouvrage à un être connu à quelques égards, pourvu de quelques facultés supérieures aux siennes, mais il se gardera bien de penser qu'un ouvrage matériel puisse être l'effet d'une cause immatérielle, ou d'un agent privé d'organes & d'étendue, dont il est impossible de concevoir l'action sur des êtres matériels : au lieu que, faute de connoître le pouvoir de la nature, nous faisons honneur de ses ouvrages à un être que nous connoissons bien moins qu'elle, & à qui, sans le connoître, nous attribuons ceux d'entre ses travaux que nous comprenons le moins. En voyant le monde nous reconnoissons une cause matérielle des phénomènes qui s'y

paſſent; & cette cauſe c'eſt la nature, dont l'énergie ſe montre à ceux qui l'étudient.

QUE l'on ne nous diſe point que d'après cette hypothèſe nous attribuons tout à une cauſe aveugle, au concours fortuit des atômes, au *hazard*. Nous n'appellons *cauſes aveugles* que celles dont nous ne connoiſſons point le concours, la force & les Loix. Nous appellons *fortuits* des effets dont nous ignorons les cauſes & que notre ignorance & notre inexpérience nous empêchent de preſſentir. Nous attribuons au hazard tous les effets dont nous ne voyons point la liaiſon néceſſaire avec leurs cauſes. La nature n'eſt point une cauſe aveugle; elle n'agit point au hazard; tout ce qu'elle fait ne ſeroit jamais fortuit pour celui qui connoîtroit ſa façon d'agir, ſes reſſources & ſa marche. Tout ce qu'elle produit eſt néceſſaire & n'eſt jamais qu'une ſuite de ſes loix fixes & conſtantes; tout en elle eſt lié par des nœuds inviſibles, & tous les effets que nous voyons découlent néceſſairement de leurs cauſes ſoit que nous les connoiſſions, ſoit que nous ne le connoiſſions pas. Il peut bien y avoir ignorance de notre part, mais les mots *Dieu*, *Eſprit*, *Intelligence* &c. ne remédieront point à cette ignorance; ils ne feront que la redoubler en nous empêchant de chercher les cauſes naturelles des effets que nous voyons.

CELA peut ſervir de réponſe à l'objection éternelle que l'on fait aux partiſans de la nature, que l'on accuſe ſans ceſſe *de tout attribuer au hazard.* Le hazard eſt un mot vuide de ſens, ou du moins il n'indique que l'ignorance de ceux qui l'employent. Cependant l'on nous dit & l'on nous ré-

pète qu'un ouvrage régulier ne peut être dû aux combinaisons du hazard. Jamais, nous dit-on, l'on ne pourra parvenir à faire un poëme tel que l'*Iliade* avec des lettres jettées ou combinées au hazard. Nous en conviendrons sans peine; mais en bonne foi, sont-ce des lettres, jettées avec la main comme des dés, qui produisent un poëme? Autant vaudroit-il dire que ce n'est point avec le pied que l'on peut faire un discours. C'est la nature qui combine d'après les loix certaines & nécessaires une tète organisée de manière à faire un poëme : c'est la nature qui lui donne un cerveau propre à enfanter un pareil ouvrage : c'est la nature qui par le tempérament, l'imagination, les passions qu'elle donne à un homme le met en état de produire un chef-d'œuvre : c'est son cerveau modifié d'une certaine manière, orné d'idées ou d'images, fécondé par les circonstances, qui peut devenir la seule matrice dans laquelle un poëme puisse être conçu & développé. Une tête organisée comme celle d'Homère, pourvue de la même vigueur, & de la même imagination, enrichie des mêmes connoissances, placée dans les mêmes circonstances, produira nécessairement, & non pas au hazard, le poëme de l'Iliade; à moins que l'on ne voulut nier que des causes semblables en tout dussent produire des effets parfaitement identiques. (41)

Il y a donc de la puérilité, ou de la mauvaise

(41 Seroit-on bien étonné, s'il y avoit dans un cornet cent mille dés, d'en voir sortir cent mille

foi, à propofer de faire à force de jets de la main, ou en mêlant des lettres au hazard, ce qui ne peut être fait qu'à l'aide d'un cerveau organifé & modifié d'une certaine manière. Le germe humain ne fe développe point au hazard; il ne peut être conçu ou formé que dans le fein d'une femme. Un amas confus de caractères ou de figures n'eft qu'un affemblage de fignes, deftinés à peindre des idées; mais pour que ces idées puiffent être peintes, il faut préalablement qu'elles ayent été reçues, combinées, nourries, développées & liées dans la tête d'un Poete, où les circonftances les font fructifier & meurir, en raifon de la fécondité, de la chaleur, & de l'énergie du fol où ces *germes intellectuels* auront été jettés. Les idées fe combinent, s'étendent, fe lient, s'affocient, font un enfemble comme tous les corps de la nature : cet enfemble nous plaît quand il

---

fix de fuite ? Oui, fans doute, dira-t-on ; mais fi ces dés étoient tous *pipés* on cefferoit d'en être furpris. Eh bien! Les molécules de la matière peuvent être comparées à des dés *pipés*, c'eft-à-dire produifent toujours certains effets déterminés; ces molécules étant effentiellement variées par elles-mêmes & par leurs combinaifons, elles font *pipées*, pour ainfi dire, d'une infinité de façons différentes. La tête d'Homère ou la tête de Virgile n'ont été que des affemblages de molécules, ou, fi l'on veut, de dés *pipés* par la nature, c'eft-à-dire des êtres combinés & élaborés de manière à produire l'*Iliade* ou l'*Enéide*. On en peut dire autant de toutes les autres productions foit de l'intelligence, foit de la main des hommes. Qu'eft-ce en effet que les hommes ? Sinon

fait naître dans notre esprit des idées agréables, quand il nous offre des tableaux qui nous remuent vivement. C'est ainsi que le poëme d'Homère, enfanté dans sa tête, a le pouvoir de plaire à des têtes analogues & capables d'en sentir les beautés.

On voit donc que rien ne se fait au hazard. Tous les ouvrages de la nature se font d'après des loix certaines, uniformes, invariables; soit que notre esprit puisse avec facilité suivre la chaîne des causes successives qu'elle met en action, soit que dans ses ouvrages trop compliqués nous nous trouvions dans l'impossibilité de distinguer les différens ressorts qu'elle fait agir. Il n'en coûte pas plus à la nature pour produire un grand poëte, capable de faire un ouvrage admirable, que pour produire un métal brillant ou une pierre qui gravite sur la terre. La façon dont elle s'y prend pour produire ces différens êtres nous est également inconnue, quand nous n'y avons point médité. L'homme naît par le concours nécessaire de quelques élémens; il s'accroît & se fortifie de la même manière qu'une plante ou qu'une pierre, qui se font, ainsi que lui, accrues & augmentées par des substances qui viennent s'y joindre : cet homme sent, pense, agit, reçoit des idées, c'est-

---

des dés *pipés*, ou des machines que la nature a rendues capables de produire des ouvrages d'une certaine espèce. Un homme de génie produit un bon ouvrage, comme un arbre d'une bonne espèce, placé dans un bon terrein cultivé avec soin produit des fruits excellens.

à-

à-dire, eſt, par ſon organiſation particulière, ſuſceptible de modifications dont la plante & la pierre ſont totalement incapables : en conſéquence l'homme de génie produit de bons ouvrages & la plante des fruits, qui nous plaiſent & nous ſurprennent en raiſon des ſenſations qu'ils opérent en nous-mêmes; ou en raiſon de la rareté, de la grandeur, de la variété des effets qu'ils nous font éprouver. Ce que nous trouvons de plus admirable dans les productions de la nature & dans celles des animaux ou des hommes, n'eſt jamais qu'un effet naturel des parties de la matière, diverſement arrangées & combinées; d'où réſultent en eux des organes, des cerveaux, des tempéramens, des goûts, des propriétés, des talens différens.

La nature ne fait donc rien que de néceſſaire; ce n'eſt point par des combinaiſons fortuites & par des jets hazardés qu'elle produit les êtres que nous voyons; tous ſes jets ſont ſûrs, toutes les cauſes qu'elle employe ont immanquablement leurs effets. Quand elle produit des êtres extraordinaires, merveilleux & rares, c'eſt que dans l'ordre des choſes les circonſtances néceſſaires ou le concours des cauſes productrices de ces êtres, n'arrivent que rarement. Dès que ces êtres exiſtent ils ſont dus à la nature, pour qui tout eſt également facile, & à qui tout eſt poſſible, quand elle raſſemble les inſtrumens ou cauſes néceſſaires pour agir. Ainſi, ne limitons jamais les forces de la nature. Les jets & les combinaiſons qu'elle fait pendant une éternité, peuvent aiſément produire tous les êtres; ſa marche éternelle doit néceſſairement amener & ramener de nouveau les circonſtances les plus étonnantes & les plus rares pour des êtres,

qui ne sont qu'un moment à portée de les considérer, sans jamais avoir ni le tems ni les moyens d'en approfondir les causes. Des jets infinis, faits pendant l'éternité, avec des élémens & des combinaisons infiniment variés, suffisent pour produire tout ce que nous connoissons, & beaucoup d'autres choses que nous ne connoîtrons jamais.

Ainsi l'on ne peut trop le répéter aux Déicoles, qui prêtent communément à leurs adversaires des opinions ridicules pour obtenir un triomphe facile & passager aux yeux prévenus de ceux qui n'osent rien approfondir, *le hazard n'est rien*, qu'un mot imaginé, ainsi que le mot Dieu, pour couvrir l'ignorance où l'on est des causes agissantes dans une nature dont la marche est souvent inexplicable. Ce n'est point le hazard qui a produit l'univers, il est de lui-même ce qu'il est; il existe nécessairement & de toute éternité. Quelque cachées que soient les voies de la nature, son existence est indubitable; & sa façon d'agir nous est au moins bien plus connue que celle de l'être inconcevable qu'on a prétendu lui associer, qu'on a distingué d'elle-même, que l'on a supposé nécessaire & existant par lui-même; tandis que jusqu'ici l'on n'a pu ni démontrer son existence, ni le définir, ni en rien dire de raisonnable, ni former sur son compte autre chose que des conjectures que la réflexion détruit aussi-tôt qu'elles ont été enfantées.

(******************)

CHAPITRE VI.

Du Phanthéïsme ou idées naturelles de la Divinité.

ON voit par ce qui précéde, que toutes les preuves sur lesquelles la Théologie prétend fonder l'existence de son Dieu, partent du faux principe que la matière n'existe point par elle-même & se trouve par sa nature dans l'impossibilité de se mouvoir, & par conséquent est incapable de produire les phénomènes que nous voyons dans le monde. D'après des suppositions si gratuites & si fausses, comme on l'a déja fait voir ailleurs, (42) on a cru que la matière n'avoit point toûjours existé, mais qu'elle devoit son existence & ses mouvemens à une force distinguée d'elle-même, à un agent inconnu, auquel on la prétendit subordonnée. Comme les hommes trouvent en eux-mêmes une qualité qu'ils nomment *intelligence*, qui préside à toutes leurs actions & à l'aide de laquelle ils parviennent aux fins qu'ils se proposent, ils

(42) Voyez partie I. chapitre 2. où l'on a fait voir que le mouvement est essentiel à la matière. Ce chapitre n'est qu'un résumé des 5 premiers chapitres de la première partie, qu'il est destiné à rappeller au Lecteur ; il pourra passer au suivant si ces idées lui sont présentes.

ont atribué l'intelligence à cet agent invisible; mais ils ont étendu, aggrandi, exagéré cette qualité en lui, parce qu'ils l'ont fait l'auteur d'effets dont ils se sentoient incapables ou qu'ils ne jugeoient point que les causes naturelles eussent la force de produire.

COMME jamais on ne put ni appercevoir cet agent ni concevoir sa façon d'agir, on en fit un *esprit*, mot qui désigne que l'on ignore ce qu'il est ou qu'il agit comme le soufle dont on ne peut point suivre l'action. Ainsi en lui assignant la *spiritualité*, on ne fit que donner à Dieu une qualité occulte, que l'on jugea convenir à un être toûjours caché & toûjours agissant d'une manière imperceptible aux sens. Dans l'origine cependant il paroît que par le mot *esprit* on voulut désigner une matière plus déliée que celle qui frappoit grossiérement les organes, capable de pénétrer celle-ci, de lui communiquer l'action & la vie, de produire en elle les combinaisons & les modifications que nos yeux y découvrent. Tel fut, comme on a vu, ce *Jupiter* destiné dans l'origine à représenter dans la Théologie des anciens la matière éthérée qui pénétre, agite, vivifie tous les corps dont la nature est l'assemblage.

CE seroit, en effet, se tromper que de croire que l'idée de la spiritualité de Dieu, telle que nous la trouvons admise aujourd'hui, se soit présentée de bonne heure à l'esprit humain. Cette *immatérialité*, qui exclut toute analogie & toute ressemblance avec tout ce que nous sommes à portée de connoître, fut, comme on l'a déja fait observer, le fruit lent & tardif de l'imagination des hom-

mes, qui, forcés de méditer, ſans aucuns ſecours du côté de l'expérience, ſur le moteur caché de la nature, ſont peu-à-peu parvenus à en faire ce phantôme idéal, cet être ſi fugitif que l'on nous fait adorer ſans pouvoir nous déſigner ſa nature autrement que par un mot auquel il nous eſt impoſſible d'attacher aucune idée véritable. (43) Ainſi à force de rêver & de ſubtiliſer, le mot Dieu ne préſenta plus aucune image; dès qu'on voulut en parler, il fut impoſſible de s'entendre, vu que chacun ſe le peignit à ſa manière, & dans le portrait qu'il s'en fit, ne conſulta que ſon propre tempérament, ſon imagination propre, ſes rêveries particulières; ſi l'on s'accorda ſur quelques points, ce fut pour lui aſſigner des qualités inconcevables, que l'on crut convenir à l'être in-

---

(43) Voyez ce qui a été dit là deſſus dans le chapitre 7. de la première partie. Quoique les premiers docteurs de l'Egliſe chrétienne euſſent pour la plûpart puiſé dans la philoſophie Platonicienne leurs notions obſcures de *ſpiritualité*, de *ſubſtances incorporelles & immatérielles*, de *puiſſances intellectuelles*, &c. on n'a qu'à ouvrir leurs ouvrages pour ſe convaincre qu'ils n'avoient point de Dieu l'idée que les Théologiens voudroient nous en donner aujourd'hui. Tertullien, comme on l'a dit ailleurs, regardoit Dieu comme corporel. Sérapion diſoit, en pleurant *qu'on lui avoit ôté ſon Dieu* en lui faiſant adopter l'opinion de la *ſpiritualité*, qui cependant n'étoit pas auſſi ſubtiliſée pour lors qu'elle l'a été depuis. Pluſieurs Pères de l'Egliſe ont donné une forme humaine à Dieu & ont traité d'hérétiques ceux qui en faiſoient un eſprit. Le Jupiter

concevable que l'on avoit enfanté; & de l'amas incompatible de ces qualités, il ne résulta qu'un tout parfaitement impossible. Enfin le maître de l'univers, le moteur tout puissant de la nature, l'être que l'on annonça comme le plus important à connoitre, fut, par les rêveries théologiques, réduit à n'être plus qu'un mot vague & dépourvu de sens, ou plutôt un vain son auquel chacun attacha ses propres idées. Tel est le Dieu que l'on a substitué à la matière, à la nature. Telle est l'idole à laquelle il n'est point permis de refuser son hommage.

Il y eut pourtant des hommes assez courageux pour résister au torrent de l'opinion & du délire. Ils crurent que l'objet que l'on annonçoit comme le plus important pour les mortels, comme le centre unique de leurs actions & de leurs pensées, demandoit à être attentivement examiné : ils comprirent que si l'expérience, le jugement & la raison pouvoient être de quelqu'utilité, ce devoit

---

de la Théologie payenne est regardé comme le plus jeune des enfans de Saturne ou du tems ; le Dieu spirituel des chrétiens est un produit du tems bien plus récent encore ; ce n'est qu'à force de subtiliser que ce Dieu vainqueur de tous les Dieux qui l'avoient précédé, a pu se former peu-à-peu. La spiritualité est devenue le dernier retranchement de la Théologie, qui est parvenue à faire un Dieu plus qu'aërien dans l'espérance, sans doute, qu'un pareil Dieu seroit inattaquable; il l'est en effet, vu que l'attaquer, c'est combattre une pure chimère.

être, sans doute, pour considérer le Monarque sublime qui gouvernoit la nature & qui régloit le destin de tous les êtres qu'elle renferme. Ils virent bien tôt que l'on ne pouvoit s'en rapporter aux opinions universelles du vulgaire, qui n'examine rien; & bien moins à ses guides qui, trompeurs ou trompés, défendent aux autres d'examiner, ou en sont incapables eux-mêmes. Ainsi, quelques penseurs osèrent secouer le joug qui leur avoit été imposé dans leur enfance; dégoutés des notions obscures, contradictoires, dépourvues de sens qu'on leur avoit fait contracter l'habitude de joindre machinalement au nom vague d'un Dieu impossible à définir; rassûrés par la raison contre les terreurs dont on avoit environné cette redoutable chimère; révoltés des peintures hideuses sous lesquelles on prétendoit la représenter, ils eurent l'intrépidité de déchirer le voile du prestige & de l'imposture; ils envisagèrent d'un œil tranquille cette force prétendue, devenue l'objet continuel des espérances, des craintes, des rêveries, des querelles des aveugles mortels. Bientôt le spectre disparut pour eux; le calme de leur esprit leur permit de ne voir par-tout qu'une nature agissante d'après des loix invariables, dont l'univers est le théâtre, dont les hommes, ainsi que tous les êtres, sont les ouvrages & les instrumens obligés d'accomplir les décrets éternels de la nécessité.

QUELQU'EFFORT que nous fassions pour pénétrer dans les secrets de la nature, nous n'y trouvons jamais, comme on l'a tant de fois répété, que de la matière diverse par elle-meme & diversement modifiée à l'aide du mouvement. Son en-

ſemble, ainſi que toutes ſes parties, ne nous montrent que des cauſes & des effets néceſſaires, qui découlent les uns des autres, & dont, par le ſecours de l'expérience, notre eſprit eſt plus ou moins capable de découvrir l'enchaînement. En vertu de leurs propriétés ſpécifiques, tous les êtres que nous voyons gravitent, s'attirent & ſe repouſſent, naiſſent ou ſe diſſolvent, reçoivent & communiquent des mouvemens, des qualités, des modifications, qui pour un tems les maintiennent dans une exiſtence donnée ou qui les font paſſer à une nouvelle façon d'exiſter. C'eſt à ces viciſſitudes continuelles que ſont dus tous les phénomènes, petits ou grands, ordinaires ou extraordinaires, connus ou inconnus, ſimples ou compliqués que nous voyons s'opérer dans le monde. C'eſt par ces changemens que nous connoiſſons la nature; elle n'eſt ſi myſtérieuſe que pour ceux qui la conſidèrent au travers du voile du préjugé, ſa marche eſt toûjours ſimple pour ceux qui la regardent ſans préventions.

Attribuer les effets que nous voyons à la nature, à la matière diverſement combinée, aux mouvemens qui lui ſont inhérens, c'eſt leur donner une cauſe générale & connue; vouloir remonter plus haut, c'eſt s'enfoncer dans les eſpaces imaginaires, où nous ne trouvons jamais qu'un abîme d'incertitudes & d'obſcurités. Ne cherchons donc point un principe moteur hors d'une nature dont l'eſſence fut toûjours d'exiſter & de ſe mouvoir; qui ne peut être conçue ſans propriétés, par conſéquent ſans mouvement; dont toutes les parties ſont dans une action, une réaction & des efforts continuels; où il ne ſe trouve

point une molécule qui soit dans un repos absolu, & qui n'occupe nécessairement la place que lui assignent des loix nécessaires. Qu'est-il besoin de chercher hors de la matière un mobile pour la mettre en jeu, puisque son mouvement découle aussi nécessairement de son existence que son étendue, sa forme, sa pésanteur, &c. & puisqu'une nature dans l'inaction ne seroit plus la nature?

Si l'on demande comment on peut se figurer que la matière par sa propre énergie ait pu produire tous les effets que nous voyons; je dirai que si par matière l'on s'obstine à n'entendre qu'une masse inerte & morte, dépourvue de toute propriété, privée d'action, incapable de se mouvoir d'elle-même, on n'aura plus aucune idée de la matière. Dès qu'elle existe, elle doit avoir des propriétés & des qualités; dès qu'elle a des propriétés sans lesquelles elle ne pourroit exister, elle doit agir en raison de ces mêmes propriétés, puisque ce n'est que par son action que nous pouvons reconnoître & son existence & ses propriétés. Il est évident que si par matière l'on entend ce qu'elle n'est pas, ou que si l'on nie son existence, on ne pourra lui attribuer les phénomènes dont nos yeux sont témoins. Mais si par la nature nous entendons ce qu'elle est véritablement, un amas de matières existantes & pourvues de propriétés, nous serons forcés de reconnoître que la nature doit se mouvoir elle-même, & par ses mouvemens divers être capable, sans secours étrangers, de produire tous les effets que nous voyons; nous trouverons que rien ne se fait de rien; que rien ne se fait au hazard; que la façon

d'agir de chaque molécule de matière est nécessairement déterminée par son essence propre ou ses propriétés particulières.

Nous avons dit ailleurs que ce qui ne peut se détruire ou s'anéantir n'a pu commencer d'exister. Ce qui n'a pu commencer d'exister existe nécessairement ou renferme en lui-même la cause suffisante de sa propre existence. Il est donc très inutile de chercher hors de la nature, qui nous est connue, du moins à quelques égards, ou d'une cause existante par elle-même une autre cause totalement inconnue de son existence. Nous connoissons dans la matière des propriétés générales, nous découvrons quelques-unes de ses qualités ; à quoi bon lui chercher une cause inintelligible, que nous ne pouvons connoître par aucune propriété? A quoi bon recourir à l'opération inconcevable & chimérique que l'on a voulu désigner par le mot de *création*. (44) Concevons-nous qu'un être immatériel ait pu tirer la matière de

(44) Quelques Théologiens ont eux-mêmes régardé le systême de la *création* comme une hypothèse suspecte & peu probable, qui fut imaginée quelques siécles après Jesus-Christ. Un auteur qui a voulu réfuter Spinosa, prétend que Tertullien est le premier qui ait soutenu cette opinion contre un autre philosophe chrétien qui soutenoit l'éternité de la matière. *V. L'impie convaincu, à la fin de l'avertissement.* L'auteur de cet ouvrage va jusqu'à prétendre qu'il est impossible de combattre *Spinosa*, sans admettre la coexistence éternelle de la matière avec Dieu.

ſon propre fond ? Si la création eſt l'*éduction du Néant*, ne faut-il pas en conclure que le Dieu qui l'a tirée de ſon propre fond l'a tirée du néant & n'eſt lui-même que le Néant ? Ceux qui nous parlent ſans ceſſe de cet acte de la toute-puiſſance divine, par le quel une maſſe infinie de la matière a tout d'un coup été ſubſtituée au Néant, entendent-ils bien ce qu'ils nous diſent ? Eſt-il un homme ſur la terre qui conçoive qu'un être privé d'étendue puiſſe exiſter lui-même, devenir la cauſe de l'exiſtence des êtres étendus, puiſſe agir ſur la matière, la tirer de ſa propre eſſence, la mettre en mouvement ? En vérité plus on conſidére la Théologie & ſes romans ridicules plus on doit ſe convaincre qu'elle n'a fait autre choſe qu'inventer des mots dépourvus de ſens & ſubſtituer des ſons à des réalités intelligibles.

Faute de conſulter l'expérience, d'étudier la nature, le monde matériel, on s'eſt jetté dans un monde intellectuel, que l'on a peuplé de chimères. On n'a point daigné conſidérer la matière ni la ſuivre dans ſes différens périodes ou changemens. On a ridiculement ou de mauvaiſe foi, confondu la diſſolution, la décompoſition, la ſéparation des parties élémentaires dont les corps ſont compoſés avec leur deſtruction radicale; on n'a point voulu voir que les élémens étoient indeſtructibles, tandis que leurs formes étoient paſſagères & dépendoient des combinaiſons tranſitoires. On n'a point diſtingué le changement de figure, de poſition, de tiſſu auquel la matière eſt ſujette, d'avec ſon anéantiſſement, qui eſt totalement impoſſible; on a

fauſſement conclu, que la matière n'étoit point un être néceſſaire, qu'elle avoit commencé d'exiſter, qu'elle devoit ſon exiſtence à un être inconnu plus néceſſaire qu'elle ; & cet être idéal eſt devenu le créateur, le moteur, le conſervateur de la nature entière. Ainſi l'on n'a fait que ſubſtituer un vain nom à la matière, qui nous préſente des idées véritables, à une nature dont à chaque inſtant nous éprouvons l'action & le pouvoir, & que nous connoîtrions bien mieux, ſi nos opinions abſtraites ne nous mettoient ſans ceſſe un bandeau devant les yeux.

Les notions les plus ſimples de la phyſique nous montrent en effet que, quoique les corps s'altèrent & diſparoiſſent, rien pourtant ne ſe perd dans la nature ; les produits divers de la décompoſition d'un corps ſervent d'élémens, de matériaux & de baſe à la formation, à l'accroiſſement, au ſoutien d'autres corps. La nature entière ne ſubſiſte & ne ſe conſerve que par la circulation, la tranſmigration, l'échange & le déplacement perpétuels des molécules & des atômes inſenſibles ou des parties ſenſibles de la matière. C'eſt par cette *palingénéſie* que ſubſiſte le grand tout, qui, ſemblable au Saturne des anciens, eſt perpétuellement occupé à dévorer ſes propres enfans. L'on pourroit dire à quelques égards que le Dieu métaphyſique qui a uſurpé ſon trône l'a privé de la faculté d'engendrer & d'agir, depuis qu'il s'eſt mis en ſa place.

Reconnoissons donc que la matière exiſte par elle-même, qu'elle agit par ſa propre énergie & qu'elle ne s'anéantira jamais. Diſons que la

matière eſt éternelle, & que la nature a été, eſt & ſera toûjours occupée à produire, à détruire, à faire & à défaire, à ſuivre les loix réſultantes de ſon exiſtence néceſſaire. Pour tout ce qu'elle fait elle n'a beſoin que de combiner des élémens & des matières eſſentiellement diverſes qui s'attirent & ſe repouſſent, ſe choquent ou s'uniſſent, s'éloignent ou ſe rapprochent, ſe tiennent aſſemblées ou ſe ſéparent. C'eſt ainſi qu'elle fait éclore des plantes, des animaux, des hommes; des êtres organiſés, ſenſibles & penſans, ainſi que des êtres dépourvus de ſentiment & de penſée. Tous ces êtres agiſſent pendant le tems de leur durée reſpective ſuivant les loix invariables, déterminées par leurs propriétés, leurs configurations, leurs maſſes, leurs poids, &c. Voilà l'origine véritable de tout ce que nous voyons; voilà comment la nature par ſes propres forces eſt en état de produire tous les effets dont nos yeux ſont témoins, ainſi que tous les corps qui agiſſent diverſement ſur les organes dont nous ſommes pourvus, & dont nous ne jugeons que d'après la manière dont ces organes ſont affectés. Nous les diſons bons, lorſqu'ils nous ſont analogues ou contribuent à maintenir l'harmonie en nous-mêmes; nous les diſons mauvais, lorſqu'ils troublent cette harmonie; & nous prêtons en conſéquence un but, des idées, des deſſeins à l'être que nous faiſons le moteur d'une nature que nous voyons dépourvue de projets & d'intelligence.

Elle en [eſt] effectivement privée; elle n'a point d'intelligence & de but; elle agit néceſſairement, parce qu'elle exiſte néceſſairement. Ses loix ſont immuables & fondées

ſur l'eſſence même des êtres. Il eſt de l'eſſence de la ſemence du mâle, composée des élémens piimitifs qui ſervent de baſe à l'être organiſé, de s'unir avec celle de la femelle, de la féconder, de produire par ſa combinaiſon avec elle un nouvel être organiſé, qui, foible dans ſon origine par le défaut d'une quantité ſuffiſante de molécules de matières propres à lui donner de la conſiſtance, ſe fortifie peu-à-peu par l'addition journalière & continuelle de molécules analogues & appropriées à ſon être; ainſi il vit, il penſe, il ſe nourrit, il engendre à ſon tour des êtres organiſés ſemblables à lui. Par une ſuite de loix conſtantes & phyſiques la génération ne s'opére que lorſque les circonſtances néceſſaires pour la produire ſe trouvent réunies. Ainſi cette génération ne ſe fait point au hazard; ainſi l'animal ne produit qu'avec l'animal de ſon eſpèce, parce qu'il eſt le ſeul analogue à lui-même, ou qui réuniſſe les qualités propres à produire un pareil être avec lui, ſans cela il ne produiroit rien, ou il ne produiroit qu'un être, qu'il nomme *monſtrueux*, parce qu'il eſt diſſemblable à lui. Il eſt de l'eſſence de la graine des plantes d'être fécondée par la ſemence des étamines, de ſe développer enſuite dans le ſein de la terre, de s'accroître à l'aide de l'eau, d'attirer pour cela des molécules analogues, de former peu-à-peu une plante, un arbuſte, un arbre ſuſceptible de la vie, de l'action, des mouvemens propres aux végétaux. Il eſt de l'eſſence des molécules de la terre atténuées, diviſées, élaborées par les eaux & par la chaleur, de s'unir dans le ſein des montagnes avec celles qui leur ſont analogues, & de former, ſelon qu'elles ſont plus ou moins ſimilaires ou analo-

gues par leur aggrégation des corps plus ou moins solides & purs que nous nommons un *Cryſtal*, une *pierre*, un *métal*, *un minéral*. Il eſt de l'eſſence des exhalaiſons élevées par la chaleur de l'athmoſphère de ſe combiner, de s'amaſſer, de ſe heurter, & par leurs combinaiſons ou leurs chocs de produire les météores & la foudre. Il eſt de l'eſſence de quelques matières inflammables de s'amaſſer, de fermenter, de s'échauffer, de s'allumer dans les cavernes de la terre, de produire ces exploſions terribles & ces tremblemens de terre qui détruiſent les montagnes, les champs & les demeures des nations allarmées; celles-ci ſe plaignent à un être inconnu des maux qu'une nature néceſſaire leur fait éprouver auſſi néceſſairement que les biens qui les rempliſſent de joie. Enfin il eſt de l'eſſence de certains climats de produire des hommes tellement organiſés & modifiés qu'ils deviennent ou très utiles ou très nuiſibles à leur eſpèce de même que c'eſt le propre de certaines portions de ſol de faire naître des fruts agréables ou des poiſons dangereux.

En tout cela la nature n'a point de but; elle exiſte néceſſairement; ſes façons d'agir ſont fixées par des loix qui découlent elles-mêmes des propriétés conſtitutives des êtres variés qu'elle renferme, & des circonſtances que le mouvement continuel doit néceſſairement amener. C'eſt nous qui avons un but néceſſaire, c'eſt de nous conſerver nous-mêmes; c'eſt ſur ce but que nous réglons toutes les idées que nous nous formons des cauſes qui agiſſent ſur nous & que nous les jugeons. Animés & vivans nous-mêmes, ſemblables aux Sauvages, nous prêtons une ame & de la

vie à tout ce qui agit ſur nous : penſans & intelligens nous-mêmes , nous prêtons à tout de l'intelligence & de la penſée ; mais comme nous en voyons la matière incapable, nous la ſuppoſons mue par un autre agent ou cauſe que nous faiſons toûjours ſemblable à nous. Néceſſairement attirés par ce qui nous eſt avantageux & repouſſés par ce qui nous nuit, nous ceſſons de voir que nos façons de ſentir ſont dues à notre organiſation, modifiée par des cauſes phyſiques, que faute de connoître, nous prenons pour des inſtrumens employés par un être à qui nous prêtons nos idées, nos vues, nos paſſions, nos façons de penſer & d'agir.

Si l'on nous demandoit après cela quel eſt le but de la nature ? Nous dirons que c'eſt d'agir, d'exiſter , de conſerver ſon enſemble. Si l'on nous demande pourquoi elle exiſte ? Nous dirons qu'elle exiſte néceſſairement, & que toutes ſes opérations, ſes mouvemens, ſes œuvres ſont des ſuites néceſſaires de ſon exiſtence néceſſaire. Il exiſte quelque choſe de néceſſaire ; cette choſe eſt la nature ou l'univers, & cette nature agit néceſſairement comme elle fait. Si l'on veut ſubſtituer le mot *Dieu* à celui de *nature*, on pourra demander avec autant de raiſon pourquoi ce Dieu exiſte, qu'on peut demander quel eſt le but de l'exiſtence de la nature. Ainſi le mot Dieu ne nous rendra pas plus inſtruits du but de ſon exiſtence. Au moins en parlant de la nature ou de l'univers matériel, aurons-nous des idées fixes de la cauſe dont nous parlons, au lieu qu'en parlant du Dieu Théologique, nous ne ſçaurons jamais ni ce qu'il peut être, ni s'il exiſte, ni les qualités que nous pour-

pourrons lui assigner. Si nous lui donnons des attributs, ce sera toûjours nous-mêmes que nous diviniserons, & ce sera pour nous seuls que l'univers sera formé : idées que nous avons suffisamment détruites ; pour s'en détromper, il suffit d'ouvrir les yeux & de voir que nous subissons à notre manière un sort que nous partageons avec tous les êtres dont la nature est l'assemblage ; comme nous, ils sont soumis à la nécessité, qui n'est que la somme des Loix que la nature est obligée de suivre.

Tout nous prouve donc que la nature, ou que la matière existe nécessairement & ne peut s'écarter des loix que son existence lui impose. Si elle ne peut s'anéantir, elle n'a pu commencer d'être. Les Théologiens conviennent eux-mêmes qu'il faudroit un acte de la toute-puissance divine, ou ce qu'ils appellent un *miracle*, pour anéantir un être : mais un être nécessaire ne peut faire un miracle ; il ne peut déroger aux loix nécessaires de son existence ; il faut donc en conclure que si Dieu est l'être nécessaire, tout ce qu'il fait est une suite de la nécessité de son existence, & qu'il ne peut jamais déroger à ses loix. D'un autre côté, on nous dit que la création est un miracle, mais cette création seroit impossible à un être nécessaire qui ne peut agir librement dans aucune de ses actions. D'ailleurs un miracle n'est pour nous qu'un effet rare dont nous ignorons la cause naturelle ; ainsi en nous disant que *Dieu fait un miracle*, on ne nous apprend rien, sinon qu'une cause inconnue a produit d'une manière inconnue un effet que nous n'attendions pas ou qui nous paroît étrange. Cela posé, l'intervention d'un Dieu,

loin de remédier à l'ignorance où nous sommes des forces & des effets de la nature, ne sert qu'à l augmenter. La création de la matière & la cause à qui l'on en fait l'honneur, sont pour nous des choses aussi incompréhensibles ou aussi impossibles que son anéantissement.

CONCLUONS donc que le mot *Dieu*, ainsi que le mot *Créer*, ne présentant à l'esprit aucune idée véritable, devroient être bannis de la langue de tous ceux qui veulent parler pour s'entendre. Ce sont des mots abstraits, inventés par l'ignorance; ils ne sont propres qu'à contenter des hommes dépourvus d'expérience, trop paresseux ou trop timides pour étudier la nature & ses voies; à des enthousiastes dont l'imagination curieuse se plait à s'élancer hors du monde visible pour courir après des chimères. Enfin ces mots ne sont utiles qu'à ceux dont l'unique profession est de repaître les oreilles du vulgaire de mots prompeux qu'ils n'entendent point eux-mêmes, & sur le sens desquels ils ne sont jamais d'accord.

L'HOMME est un être matériel; il ne peut avoir des idées quelconques que de ce qui est matériel comme lui; c'est-à-dire, de ce qui peut agir sur ses organes, ou de ce qui a du moins des qualités analogues aux siennes. En dépit de lui-même, il assigne toûjours des propriétés matérielles à son Dieu, que l'impossibilité de le saisir lui a fait supposer spirituel & distinguer de la nature ou du monde matériel. En effet, ou il faut consentir à ne pas s'entendre soi-même, ou il faut avoir des idées matérielles d'un Dieu que l'on suppose le créateur, le moteur, le conservateur de la matiè-

re : l'eſprit humain a beau ſe mettre à la torture ; il ne comprendra jamais que des effets matériels puiſſent partir d'une cauſe immatérielle, ou que cette cauſe puiſſe avoir des rapports avec des êtres matériels. Voilà, comme on a vu, pourquoi les hommes ſe croyent forcés de donner à leur Dieu les qualités morales qu'ils ont eux-mêmes ; ils oublient que cet être purement ſpirituel, ne peut avoir dès lors, ni leur organiſation, ni leurs idées, ni leurs façons de penſer & d'agir, & que par conſéquent il ne peut avoir ce qu'ils nomment intelligence, ſageſſe, bonté, colère, juſtice, &c. Ainſi dans le vrai les qualités morales que l'on attribue à la Divinité le ſuppoſent matériel, & les notions Théologiques les plus abſtraites ſe fondent ſur un *anthropomorphiſme* véritable.

Les Théologiens, malgré toutes leurs ſubtilités, ne peuvent faire autrement ; ainſi que tous les êtres de l'eſpèce humaine, ils ne connoiſſent que la matière, & n'ont aucune idée réelle d'un pur eſprit. S'ils nous parlent d'intelligence, de ſageſſe & de vue dans la Divinité, ce ſont toûjours celles de l'homme qu'ils lui prêtent & qu'ils s'obſtinent à donner à un être que l'eſſence qu'on lui donne n'en rend point ſuſceptible. Comment ſuppoſer des volontés, des paſſions, des deſirs à un être qui n'a beſoin de rien, qui ſe ſuffit à lui-même ; dont les projets doivent être auſſi-tôt exécutés que formés ? Comment atrribuer la colère à un être qui n'a ni ſang ni bile ? Comment un être tout puiſſant, dont on admire la ſageſſe par l'ordre qu'il a lui-même établi dans l'univers, peut-il permettre que ce bel ordre ſoit ſans ceſſe troublé, ſoit par les élémens en diſcorde, ſoit

par les crimes des humains? En un mot un Dieu tel qu'on nous le dépeint ne peut avoir aucunes des qualités humaines, qui dépendent toûjours de notre organiſation particulière, de nos beſoins, de nos inſtitutions & qui ſont toûjours rélatives à la ſociété où nous vivons. Les Théologiens s'efforcent vainement d'aggrandir, d'exagérer en idée, de perfectionner à force d'abſtractions les qualités morales qu'ils aſſignent à leur Dieu; ils ont beau nous dire qu'elles ſont en lui d'une nature différente de ſes créatures, qu'elles ſont *parfaites*, *infinies*, *ſuprêmes*, *éminentes*; en tenant ce langage ils ne s'entendent plus eux-mêmes; ils n'ont aucune idée des qualités dont ils nous parlent, vu que l'homme ne peut les concevoir qu'en tant qu'elles ont de l'analogie avec ces mêmes qualités en lui.

C'est ainſi qu'à force de ſubtiliſer, les mortels n'ont aucune idée fixe du Dieu qu'ils ont enfanté. Peu contens d'un Dieu Phyſique, d'une nature agiſſante, d'une matière capable de tout produire, ils veulent la dépouiller de l'énergie qu'elle poſſéde en vertu de ſon eſſence, pour en revêtir un Eſprit pur, dont ils ſont obligés de refaire un être matériel dès qu'ils veulent s'en faire une idée ou ſe faire entendre aux autres. En raſſemblant les parties de l'homme, qu'ils ne ſont qu'étendre & prolonger ſans fin, ils croient former un Dieu. C'eſt ſur le modèle de l'ame humaine qu'ils forment l'ame de la nature, ou l'agent ſecret dont elle reçoit l'impulſion. Après avoir fait l'homme double, ils font la nature double & ils ſuppoſent que cette nature eſt vivifiée par une intelligence. Dans l'impoſ-

ſibilité de connoître cet agent prétendu, ainſi que celui qu'ils avoient gratuitement diſtingué de leur propre corps, ils l'ont dit ſpirituel, c'eſt-à-dire, d'un ſubſtance inconnue : de ce qu'ils n'en avoient point d'idées, ils en ont conclu que la ſubſtance ſpirituelle étoit bien plus noble que la matière, & que ſa prodigieuſe ſubtilité, qu'ils ont nommée *ſimplicité*, & qui n'étoit qu'un effet de leurs abſtractions métaphyſiques, la mettoit à couvert de la décompoſition, de la diſſolution & de toutes les révolutions auxquelles les corps matériels ſont évidemment expoſés.

C'EST ainſi que les hommes préfèrent toûjours le merveilleux au ſimple, ce qu'ils n'entendent pas à ce qu'ils peuvent entendre ; ils mépriſent les objets qui leur ſont familiers & n'eſtiment que ceux qu'ils ne ſont point à portée d'apprécier : de ce qu'ils n'en ont que des idées vagues ils en concluent qu'ils renferment quelque choſe d'important, de ſurnaturel, de Divin. En un mot il leur faut du myſtère pour remuer leur imagination, pour exercer leur eſprit, pour repaître leur curioſité, qui n'eſt jamais plus en travail que quand elle s'occupe d'énigmes impoſſibles à deviner, & qu'elle juge dès lors très dignes de ſes recherches. (45) Voilà, ſans doute, pour-

(45) Un grand nombre de nations ont adoré le ſoleil ; les effets ſenſibles de cet aſtre, qui ſemble donner la vie à toute la nature, devoient naturellement porter les hommes à lui rendre un culte. Ce-

quoi l'on a regardé la matière que l'on avoit ſous les yeux , que l'on voyoit agir & changer de formes, comme une choſe mépriſable , comme un être contingent, qui n'exiſtoit point néceſſairement & par lui-même. Voilà pourquoi l'on imagina un eſprit que l'on ne conçut jamais, & que, par cette raiſon même, l'on décida ſupérieur à la matière, exiſtant néceſſairement par lui-même, antérieur à la nature, ſon créateur, ſon moteur, ſon conſervateur & ſon maître. L'eſprit humain trouva de la pâture dans cet être myſtique ; il s'en occupa ſans ceſſe ; l'imagination l'embellit à ſa manière ; l'ignorance ſe repût des fables qu'on en raconta ; l'habitude identifia ce phantôme avec l'eſprit de l'homme, il lui devint néceſſaire ; l'homme crut tom-

---

pendant des peuples entiers ont quitté ce Dieu ſi viſible, pour adopter un Dieu abſtrait & métaphyſique Si l'on demande la raiſon de ce phénomène, je dirai que le Dieu le plus caché, le plus myſtérieux, le plus inconnu doit toûjours, par là même, plaire davantage à l'imagination du vulgaire que le Dieu qu'il voit tous les jours. Le ton myſtérieux & inintelligible eſt eſſentiellement néceſſaire aux prêtres de toute religion : une religion claire, intelligible, ſans myſtères paroîtroit peu divine au commun des hommes, & ſeroit peu utile au Sacerdoce, dont l'intérêt eſt que le peuple ne comprenne rien à ce qu'il croit le plus important pour lui. Voilà, ſans doute, le ſecret du clergé. Il lui fallut un Dieu inintelligible, qu'il fit agir & parler d'une façon inintelligible, ſe réſervant le droit d'expliquer aux mortels ſes ordres à ſa manière.

ber dans le vuide quand on voulut l'en détacher pour ramener ses regards sur une nature que de longue main il avoit appris à dédaigner, ou à ne considérer que comme un amas impuissant de matières inertes, mortes, sans énergie; ou comme un assemblage vil de combinaisons & de formes sujettes à périr.

En distinguant la nature de son moteur les hommes sont tombés dans la même absurdité que lorsqu'ils ont distingué leur ame de leur corps, la vie de l'être vivant, la faculté de penser de l'être pensant. Trompés sur leur propre nature & sur l'énergie de leurs organes, il se sont pareillement trompés sur l'organisation de l'univers; ils ont distingué la nature d'elle-même; la vie de la nature, de la nature vivante; l'action de cette nature, de la nature agissante. Ce fut cette ame du monde, cette énergie de la nature, ce principe actif que les hommes personnifièrent, séparèrent par abstraction, ornerent tantôt d'attributs imaginaires, tantôt de qualités empruntées de leur essence propre. Tels sont les matériaux Aériens dont ils se sont servis pour composer leur Dieu; leur ame propre en fut le modèle; trompés sur la nature de celle-ci, ils n'eurent jamais des idées vraies de la Divinité, qui n'en fut qu'une copie exagerée ou défigurée, au point de méconnoître le prototype sur lequel on l'avoit originairement formée.

Si pour avoir voulu distinguer l'homme de lui-même l'on ne put jamais s'en former des idées véritables; pour avoir distingué la nature d'elle-même, la nature & ses voies furent toûjours mécon-

nues. On a cessé de l'étudier pour remonter par la pensée à sa prétendue cause, à son moteur caché, au souverain qu'on lui avoit donné. On fit de ce moteur un être inconcevable, à qui l'on attribua tout ce qui se passoit dans l'univers; sa conduite parut mystérieuse & merveilleuse parce qu'elle fut une contradiction continuelle; on supposa que sa sagesse & son intelligence étoient les sources de l'ordre, que sa bonté étoit la source de tous biens, que sa justice sévère ou son pouvoir arbitraire étoient les causes surnaturelles des désordres & des maux dont nous sommes affligés. En conséquence au lieu de s'adresser à la nature pour découvrir les moyens d'obtenir ses faveurs ou d'écarter ses disgraces; au lieu de consulter l'expérience; au lieu de travailler utilement à son bonheur, l'homme ne fut occupé qu'à s'adresser à la cause fictive qu'il avoit gratuitement associée à la nature; il rendit ses hommages au Souverain qu'il lui avoit donné; il attendit tout de lui & ne compta plus ni sur lui-même ni sur les secours d'une nature devenue impuissante & méprisable à ses yeux.

Rien ne fut plus nuisible au genre-humain que cette extravagante Théorie, qui, comme nous le prouverons bientôt, est devenue la source de tous ses maux. Uniquement occupés du Monarque imaginaire qu'ils avoient élevé sur le Thrône de la nature, les mortels ne la consultèrent plus en rien; ils négligèrent l'expérience, ils se méprisèrent eux-mêmes, ils méconnurent leurs propres forces, ils ne travaillèrent point à leur propre bien-être, ils devinrent des esclaves tremblans sous les caprices d'un tyran idéal dont ils attendi-

rent tous leurs biens ou dont il craignirent les maux qui les affligeoient ici bas. Leur vie fut employée à rendre des hommages serviles à une idole dont ils se crurent éternellement intéressés à mériter les bontés, à désarmer la justice, à calmer le courroux; ils ne furent heureux que lorsque, consultant la raison, prenant l'expérience pour guide, & faisant abstraction de leurs idées romanesques, ils reprirent courage, mirent en jeu leur industrie, & s'adressèrent à la nature, qui seule peut fournir les moyens de satisfaire leurs besoins & leurs desirs, & d'écarter ou diminuer les maux qu'ils sont forcés d'éprouver.

Ramenons donc les mortels égarés aux autels de la nature; détruisons pour eux les chimères que leur imagination ignorante & troublée a cru devoir élever sur son trône. Disons leur qu'il n'est rien ni au-dessus d'elle ni hors d'elle; apprenons leur qu'elle est capable de produire, sans aucuns secours étrangers, tous les phénomènes quils admirent, tous les biens qu'ils désirent, ainsi que tous les maux qu'ils appréhendent. Disons leur que l'expérience conduit à la connoitre; qu'elle se plaît à se dévoiler à ceux qui l'étudient; qu'elle découvre ses secrets à ceux qui par leur travail osent les lui arracher, & qu'elle récompense toûjours la grandeur d'ame, le courage & l'industrie. Disons leur que la raison peut seule les rendre heureux, que cette raison n'est autre chose que la science de la nature appliquée à la conduite de l'homme en société; disons leur que les phantômes dont leur esprit s'est si longtems & si vainement occupé ne peuvent ni leur procurer

le bonheur qu'ils demandent à grands cris, ni détourner de leurs têtes les maux inévitab'es auxquels la nature les a soumis, & que la raison doit leur apprendre á supporter quand il ne leur est point permis de les écarter par des moyens naturels. Apprenons leur que tout est nécessaire, que leurs biens & leurs maux sont des effets d'une nature qui dans toutes ses œuvres suit des loix que rien ne peut lui faire révoquer. Enfin répétons leur sans cesse que c'est en rendant leurs semblables heureux qu'ils parviendront eux-mêmes à la félicité, qu'ils attendroient envain du ciel, lorsque la terre la leur réfuse.

La nature est la cause de tout; elle existe par elle-même; elle existera toûjours; elle est sa propre cause; son mouvement est une suite nécessaire de son existence nécessaire; sans mouvement, nous ne pouvons concevoir la nature; sous ce nom collectif nous désignons l'assemblage des matières agissantes en raison de leurs propres énergies. Cela posé qu'est-il besoin de faire intervenir un être plus incompréhensible qu'elle pour expliquer ses façons d'agir, merveilleuses, sans doute, pour tout le monde, mais bien plus encore pour ceux qui ne l'ont point étudiée? En seront-ils plus avancés ou plus instruits, quand on leur dira qu'un être, qu'ils ne sont pas faits pour comprendre, est l'auteur des effets visibles dont ils ne peuvent démêler les causes naturelles? En un mot l'être indéfinissable que l'on nomme *Dieu*, leur fera-t-il

mieux connoître la nature qui agit perpétuellement sur eux? (46)

En effet si nous voulons attacher quelque sens au mot *Dieu*, dont les mortels se font des idées si obscures & si fausses nous trouverons qu'il ne peut désigner que la nature agissante, ou la somme des forces inconnues qui animent l'univers, & qui forcent les êtres d'agir en raison de leur propre énergie, & par conséquent d'après des loix nécessaires & immuables. Mais dans ce cas le mot *Dieu* ne sera qu'un synonime de *destin*, de *fatalité*, de *nécessité*; c'est pourtant à cette idée abstraite personnifiée & divinisée que l'on attribue la *spiritualité*, autre idée abstraite dont nous ne pouvons nous former aucun concept. C'est à cette abstraction que l'on assigne l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice dont un pareil être ne peut point être le sujet. C'est avec cette idée métaphysique que l'on prétend que les êtres de l'espèce humaine ont des rapports directs. C'est à cette idée personnifiée, divinisée, humanisée, spiritualisée, ornée des qualités les plus incompatibles, que l'on attribue des volontés, des passions, des desirs, &c. C'est cette idée personnifiée que l'on fait parler dans les différentes révélations que des

---

(46) Disons avec Cicéron, *Mogna stultitia est earum rerum Deos facere effectores, causas rerum non quærere.*

Cic. de Divinat. Lib. II.

hommes annoncent en tout pays à d'autres hommes comme émanées du Ciel !

TOUT nous prouve donc que ce n'eſt point hors de la nature que nous devons chercher la Divinité. Quand nous voudrons en avoir une idée diſons que la nature eſt Dieu ; diſons que cette nature renferme tout ce que nous pouvons connoître, puiſqu'elle eſt l'aſſemblage de tous les êtres capables d'agir ſur nous & qui peuvent par conſéquent nous intéreſſer. Diſons que c'eſt cette nature qui fait tout, que ce qu'elle ne fait pas eſt impoſſible, que ce qui eſt hors d'elle n'exiſte point & ne peut exiſter, vu qu'il ne peut rien y avoir au-delà du grand tout. Enfin diſons que ces puiſſances inviſibles dont l'imagination a fait les mobiles de l'univers, ou ne ſont que les forces de la nature agiſſante ou ne ſont rien.

SI nous ne connoiſſons la nature & ſes voies que d'une façon incomplette ; ſi nous n'avons que des idées ſuperficielles & imparfaites de la matière, comment pourrions-nous nous flatter de connoître ou d'avoir des idées ſûres d'un être bien plus fugitif & plus difficile à ſaiſir par la penſée que les élémens, que les principes conſtitutifs des corps, que leurs propriétés primitives, que leurs façons d'agir & d'exiſter ? Si nous ne pouvons remonter aux cauſes premières, contentons-nous des cauſes ſecondes & des effets que l'expérience nous montre ; recueillons des faits véritables & connus, ils ſuffiront pour nous faire juger de ce que nous ne connoiſſons pas ; bornons-nous aux foibles lueurs de vérité que

nos ſens nous fourniſſent, puiſque nous n'avons point de moyens pour en acquérir de plus grandes.

Ne prenons point pour des ſciences réelles celles qui n'ont que notre imagination pour baſe; elles ne peuvent être qu'imaginaires. Tenons-nous en à la nature, que nous voyons, que nous ſentons, qui agit ſur nous, dont nous connoiſſons au moins les loix générales, ſi nous ignorons ſes détails & les principes ſecrets qu'elle emploie dans ſes ouvrages compliqués; cependant ſoyons sûrs qu'elle agit d'une façon conſtante, uniforme, analogue & néceſſaire. Obſervons donc cette nature; ne ſortons jamais des routes qu'elle nous trace; nous en ſerions infailliblement punis par les erreurs ſans nombre dont notre eſprit ſe trouveroit aveuglé, & dont des maux ſans nombre ſeroient les ſuites néceſſaires. N'adorons point, ne flattons point à la manière des hommes, une nature ſourde qui agit néceſſairement & dont rien ne peut déranger le cours. N'implorons point un tout qui ne peut ſe maintenir que par la diſcorde des élémens, d'où naît l'harmonie univerſelle & la ſtabilité de l'enſemble. Songeons que nous ſommes des parties ſenſibles d'un tout dépourvu de ſentiment, dans lequel toutes les formes & les combinaiſons ſe détruiſent après être nées & avoir ſubſiſté plus ou moins longtems. Regardons la nature comme un attelier immenſe qui renferme tout ce qu'il faut pour agir & pour produire tous les ouvrages que nous voyons. Reconnoiſſons ſon pouvoir inhérent à ſon eſſence; n'attribuons point ſes œuvres à une cauſe imaginaire qui n'exiſte que dans notre

cerveau. Banniſſons plutôt à jamais de notre eſprit un phantôme propre à le troubler, & à nous empêcher de prendre les voies ſimples, naturelles & sûres qui peuvent nous conduire au bonheur. Rétabliſſons donc cette nature ſi longtems méconnue dans ſes droits légitimes; écoutons ſa voix, dont la raiſon eſt l'interprête fidèle; faiſons taire l'enthouſiaſme & l'impoſture qui, pour notre malheur, nous ont écartés du ſeul culte convenable à des êtres intelligens.





CHAPITRE VII.

Du Théisme ou Déisme, du système de l'Optimisme & des causes finales.

Très peu d'hommes ont le courage d'examiner le Dieu que tous s'accordent à reconnoître; il n'est presque personne qui ose douter de son existence qu'il n'a jamais constatée; chacun reçoit sans examen dans l'enfance le nom vague du Dieu que ses pères lui transmettent, qu'ils consignent dans son cerveau avec les idées obscures qu'ils y attachent eux-mêmes & que tout conspire à rendre habituelles en lui: cependant chacun le modifie à sa manière; en effet, comme on l'a souvent fait observer, les notions peu fixes d'un être imaginaire ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de l'espèce humaine; chaque homme a sa façon de l'envisager; chaque homme se fait un Dieu en particulier d'après son propre tempérament, ses dispositions naturelles, son imagination plus ou moins exaltée, ses circonstances individuelles, les préjugés qu'il a reçus & les manières dont il est affecté dans des tems différens. L'homme content & sain ne voit pas son Dieu des mêmes yeux que l'homme chagrin & malade; l'homme d'un sang bouillant, d'une imagination embrasée ou sujet à la bile ne le voit pas sous les mêmes traits que celui qui jouit d'une ame plus paisible, qui a l'imagination plus

froide, qui eſt d'un caractère plus flegmatique. Que dis-je ! le même homme ne le voit pas de la même manière dans les différens inſtans de ſa vie ; ſon Dieu ſubit toutes les variations de ſa machine, toutes les révolutions de ſon tempérament, les viciſſitudes continuelles qu'éprouve ſon être. L'idée de la Divinité dont on regarde l'exiſtence comme ſi démontrée ; cette idée que l'on prétend innée ou infuſe à tous les hommes ; cette idée dont on aſſure que la nature entière s'empreſſe de nous fournir des preuves, eſt perpétuellement flottante dans l'eſprit de chaque individu, & varie à chaque inſtant pour tous les êtres de l'eſpèce humaine ; il n'en eſt pas deux qui admettent préciſément le même Dieu, il n'y en a pas un ſeul qui dans des circonſtances variées ne le voie diverſement.

Ne ſoyons donc point ſurpris de la foibleſſe des preuves qu'on nous donne de l'exiſtence d'un être que les hommes ne verront jamais qu'au dedans d'eux-mêmes ; ne ſoyons point étonnés de les voir ſi peu d'accord ſur les ſyſtèmes qu'ils ſe font rélativement à lui, ſur les cultes qu'ils lui rendent : leurs diſputes ſur ſon compte, les inconſéquences de leurs opinions, le peu de conſiſtance & de liaiſon de leurs ſyſtêmes, les contradictions où ils tombent ſans ceſſe dès qu'ils veulent en parler, les incertitudes où ſe trouvent leurs eſprits toutes les fois qu'ils s'occupent de cet être ſi arbitraire ne doivent point nous ſembler étrange ; il faut néceſſairement diſputer quand on raiſonne d'un objet vu diverſement dans des circonſtances variées, & ſur lequel il

n'eſt

n'eſt pas un ſeul homme qui puiſſe être conſtamment d'accord avec lui-même.

Tous les hommes s'accordent ſur les objets qu'ils ſont à portée de ſoumettre à l'expérience; nous ne voyons point de diſputes ſur les principes de la Géométrie; les vérités évidentes & démontrées ne varient point dans notre eſprit; nous ne doutons jamais que la partie ne ſoit moins grande que le tout, que deux & deux faſſent quatre, que la bienfaiſance ne ſoit une qualité aimable, que l'équité ne ſoit néceſſaire aux hommes en ſociété. Mais nous ne trouvons que diſputes, qu'incertitudes, que variations dans tous les ſyſtêmes qui ont la Divinité pour objet; nous ne voyons nulle harmonie dans les principes de la Théologie; l'exiſtence de Dieu que l'on nous annonce par-tout comme une vérité évidente & démontrée, ne l'eſt que pour ceux qui n'ont point examiné les preuves ſur leſquelles on la fonde. Ces preuves paroiſſent ſouvent fauſſes ou foibles à ceux-mêmes qui d'ailleurs ne doutent aucunement de cette exiſtence; les inductions ou les corollaires que l'on tire de cette prétendue vérité ſi démontrée ne ſont point les mêmes pour deux peuples ou même pour deux individus; les penſeurs de tous les ſiècles & de tous les pays ſe querellent ſans ceſſe entre eux ſur la religion, ſur leurs hypothèſes Théologiques, ſur les vérités fondamentales qui leur ſervent de baſe, ſur les attributs & les qualités d'un Dieu dont ils ſe ſont vainement occupés, & dont l'idée varie continuellement dans leur propre cerveau.

Ces diſputes & ces variations perpétuelles de-

vroient au moins nous convaincre que les idées de la Divinité n'ont ni l'évidence ni la certitude qu'on leur attribue, & qu'il peut être permis de douter de la réalité d'un être que les hommes voyent si diversement, sur lequel ils ne sont jamais d'accord, & dont l'image varie si souvent en eux-mêmes. Malgré tous les efforts, & les subtilités de ses plus ardens défenseurs, l'existence de Dieu n'est pas même probable, & quand elle le seroit, toutes les probabilités du monde peuvent-elles acquérir la force d'une démonstration? N'est-il pas bien étonnant que l'existence de l'être le plus important à croire & à connoître n'ait pas même pour elle la probabilité, tandis que des vérités beaucoup moins importantes nous sont évidemment démontrées? Ne pourroit-on pas en conclure que nul homme n'est pleinement assûré de l'existence d'un être qu'il voit si sujet à varier au-dedans de lui-même, & qui deux jours de suite ne se présente point sous les mêmes traits à son esprit? Il n'y a que l'évidence qui puisse nous convaincre pleinement. Une vérité n'est évidente pour nous, que lorsqu'une expérience constante & des réflexions réitérées nous la montrent toûjours sous un même point de vue. Du rapport constant que font les sens bien constitués, résulte l'évidence & la certitude, qui seules peuvent produire une pleine conviction. Que devient donc la certitude de l'existence de la Divinité? Ses qualités discordantes peuvent-elles exister dans le même sujet? Et un être qui n'est qu'un amas de contradictions a-t-il la probabilité pour lui? Ceux qui l'admettent, peuvent-ils être convaincus eux-mêmes? Et dans ce cas ne devroient-

ils pas permettre que l'on doutât des prétendues vérités qu'ils annoncent comme démontrés & comme évidentes, tandis qu'ils sentent eux-mêmes qu'elles vacillent dans leurs têtes? L'existence de ce Dieu & les attributs divins ne peuvent être des choses évidentes & démontrées pour nul homme sur la terre; sa non-existence & l'impossibilité des qualités incompatibles que la Théologie lui assigne seront évidemment démontrées pour quiconque voudra sentir qu'il est impossible qu'un même sujet réunisse des qualités qui se détruisent réciproquement, & que tous les efforts de l'esprit humain ne pourront jamais concilier. (47)

---

(47) Cicéron a dit *plura discrepantia vera esse non possunt*. D'où l'on voit que nul raisonnement, nulle révélation, nul miracle ne peuvent rendre faux ce que l'expérience nous démontre comme évident; il n'y a qu'un renversement de la cervelle qui puisse faire admettre des contradictions. Suivant le célèbre Wolff dans son ontologie § 99. *Possibile est quod nullam in se repugnantiam habet, quod contradictione caret.* D'après cette définition l'existence de Dieu doit paroître impossible, vu qu'il y a contradiction à dire qu'un esprit sans étendue puisse exister dnas l'étendue, ou mouvoir la matière qui a de l'étendue. Saint Thomas dit que *ens est quod non repugnat esse.* Cela posé un Dieu tel qu'on le définit n'est qu'un être de raison puisqu'il ne peut exister nulle part. Selon Bilfinger *de Deo anima & mundo* § V. *Essentia est primus rerum conceptus constitutivus vel quidditativus, cujus ope cætera, quæ de re aliqua dicuntur, demonstrari possunt.*

QUOIQU'IL en ſoit de ces qualités ou inconciliables ou totalement incompréhenſibles que les Théologiens aſſignent à un être déjà inconcevable par lui-même, dont ils font l'ouvrier ou l'architecte du monde, qu'en peut-il réſulter pour l'eſpèce humaine, même en lui ſuppoſant de l'intelligence & des vues? Une intelligence univerſelle, dont les vues doivent s'étendre à tout ce qui exiſte, peut-elle avoir des rapports plus directs & plus intimes avec l'homme qui ne fait qu'une portion inſenſible du grand tout? Eſt-ce donc pour réjouir les inſectes & les fourmis de ſon jardin que le Monarque de l'univers a conſtruit & embelli ſa demeure? Serons-nous plus à portée de connoître ſes projets, de deviner ſon plan, de meſurer ſa ſageſſe avec nos foibles yeux, & pourrons-nous juger ſes œuvres d'après nos vues rétrécies? Les effets bons ou mauvais, favorables ou nuiſibles à nous-mêmes, que nous imaginerons partir de ſa toute puiſſance & de ſa providence, en ſeront-ils moins des effets néceſſaires de ſa ſa-

---

Ne pourroit-on pas dans ce cas lui demander ſi quelqu'un a une idée de l'eſſence divine ? Quel eſt le concept qui conſtitue Dieu ce qu'il eſt, & du quel découle la démonſtration de tout ce qu'on dit de lui? Demandez à un Théologien ſi Dieu peut commettre le crime? Il vous dira que non, vu que le crime répugne à la juſtice, qui eſt de ſon eſſence. Mais ce même Théologien ne voit pas qu'en ſuppoſant Dieu un eſprit, il répugne tout autant à ſon eſſence d'avoir créé ou de mouvoir la matière, que, de commettre un crime, répugne à ſa juſtice.

geſſe, de ſa juſtice, de ſes décrets éternels? Dans ce cas pouvons-nous ſuppoſer qu'un Dieu ſi ſage, ſi juſte, ſi intelligent, changera ſon plan pour nous? Vaincu par nos prières & nos hommages ſerviles, réformera-t-il pour nous plaire ſes arrêts immuables? Otera-t-il aux êtres leurs eſſences & leurs propriétés? Abrogera-t-il, par des miracles, les loix éternelles d'une nature dans leſquelles on admire ſa ſageſſe & ſa bonté? Fera-t-il qu'en notre faveur le feu ceſſe de brûler, quand nous en approcherons de trop près? Fera-t-il que la fièvre ou la goutte ceſſent de nous tourmenter quand nous aurons amaſſé les humeurs dont ces infirmités ſont les ſuites néceſſaires? Empêchera-t-il qu'un édifice qui tombe en ruine ne nous écraſe de ſa chûte quand nous paſſerons à côté de lui? Nos vains cris & les ſupplications les plus ferventes empêcheront-ils que notre patrie ſoit malheureuſe quand elle ſera dévaſtée par un conquérant ambitieux ou gouvernée par des tyrans qui l'oppriment?

Si cette intelligence infinie eſt toûjours forcée de donner un libre cours aux événemens que ſa ſageſſe a préparés; ſi rien n'arrive dans ce monde que d'après ſes deſſeins impénétrables, nous n'avons rien à lui demander; nous ſerions des inſenſés de nous y oppoſer, nous ſerions une injure à ſa prudence ſi nous voulions la régler. L'homme ne doit pas ſe flatter d'être plus ſage que ſon Dieu, de pouvoir l'engager à changer de volontés; de pouvoir le déterminer à prendre d'autres voies que celles qu'il a choiſies pour accomplir ſes décrets; un Dieu intelligent ne peut avoir pris que les meſures les plus juſtes & les moyens les

plus sûrs pour parvenir à son but ; s'il pouvoit en changer, il ne pourroit être appellé ni sage, ni immuable, ni prévoyant. Si Dieu pouvoit suspendre un instant les loix qu'il a lui-même fixées, s'il pouvoit changer quelque chose à son plan, c'est qu'il n'auroit point prévu les motifs de cette suspension ou de ce changement; s'il n'a point fait entrer ces motifs dans son plan, c'est qu'il ne les a point prévus; s'il les a prévus sans les faire entrer dans son plan, c'est qu'il ne l'a point pu. Ainsi, de quelque façon qu'on s'y prenne, les vœux que les hommes adressent à la Divinité, & les différens cultes qu'ils lui rendent, supposent toûjours qu'ils croyent avoir affaire à un être peu sage, peu prévoyant, capable de changer, ou qui, malgré sa puissance, ne peut faire ce qu'il veut, ou ce qu'il conviendroit aux hommes, pour lesquels on prétend néanmoins qu'il a créé l'univers.

C'est pourtant sur des notions si mal dirigées que sont fondées toutes les religions de la terre. Nous voyons par-tout l'homme à genoux devant un Dieu sage dont il s'efforce de régler la conduite, de détourner les arrêts, de réformer le plan; par-tout l'homme est occupé à le gagner par des bassesses & des présens, à vaincre sa justice à force de prières, de pratiques, de cérémonies, d'expiations qu'il croit capables de lui faire changer de résolutions ; par-tout l'homme suppose qu'il peut offenser son créateur & troubler son éternelle félicité; par-tout l'homme est prosterné devant un Dieu tout-puissant, qui se trouve dans l'impossibilité de rendre ses créatures telles qu'elles

doivent être pour accomplir ses vues divines & remplies de sagesse.

L'on voit donc que toutes les religions du monde ne sont fondées que sur des contradictions manifestes, dans lesquelles les hommes seront forcés de tomber toutes les fois qu'ils méconnoitront la nature, & qu'ils attribueront les biens ou les maux qu'ils éprouvent de sa part à une cause intelligente distinguée d'elle-même, dont ils ne pourront jamais se former d'idées certaines. L'homme sera toûjours réduit, comme on l'a si souvent répété, à faire un homme de son Dieu; mais l'homme est un être changeant, dont l'intelligence est bornée, dont les passions varient, qui, placé dans des circonstances diverses, paroit souvent en contradiction avec lui-même; ainsi quoique l'homme croie faire honneur à son Dieu en lui donnant ses propres qualités, il ne fait que lui prêter son inconstance, ses foiblesses & ses vices. Les Théologiens, ou les fabricateurs de la Divinité, auront beau distinguer, subtiliser, exagérer ses perfections prétendues & les rendre inintelligibles, il demeurera toûjours constant qu'un être qui s'irrite & qu'on appaise par des prières n'est point un être immuable; qu'un être qu'on offense n'est ni tout-puissant ni parfaitement heureux; qu'un être qui n'empêche point le mal qu'il pourroit empêcher, consent au mal; qu'un être qui donne la liberté de pécher, a résolu dans ses décrets éternels que le péché seroit commis; qu'un être qui punit les fautes qu'il a permis de faire est souverainement injuste & déraisonnable; qu'un être infini qui renferme des qualités infiniment

contradictoires eſt un être impoſſible & n'eſt qu'une chimère.

Que l'on ne nous diſe donc plus que l'exiſtence d'un Dieu eſt au moins un problème. Un Dieu, tel que la Théologie le dépeint, eſt totalement impoſſible; toutes les qualités qu'on lui aſſignera, toutes les perfections dont on l'ornera ſe trouveront à chaque inſtant démenties. Quant aux qualités abſtraites & négatives dont on voudra le décorer, elles ſeront toûjours inintelligibles, & ne prouveront que l'inutilité des efforts de l'eſprit humain, quand il veut ſe définir des êtres qui n'exiſtent point. Dès que les hommes ſe croyent très intéreſſés à connoître une choſe, ils travaillent à s'en faire une idée; trouvent-ils de grands obſtacles, ou même de l'impoſſibilité à s'éclaircir, leur ignorance & le peu de ſuccès de leurs recherches les diſpoſent-ils à la crédulité; pour lors des fourbes adroits ou des enthouſiaſtes en profitent pour faire paſſer leurs inventions ou leurs rêveries qu'ils débitent comme des vérités conſtantes dont il n'eſt point permis de douter. C'eſt ainſi que l'ignorance, le déſeſpoir, la pareſſe, l'inhabitude de réfléchir mettent le genre-humain dans la dépendance de ceux qui ſe ſont chargés du ſoin de lui faire des ſyſtèmes ſur les objets ſur leſquels il n'avoit aucune idée. Dès qu'il s'agit de la Divinité & de la religion, c'eſt-à-dire, des objets ſur leſquels il eſt impoſſible de rien comprendre, les hommes raiſonnent d'une façon bien étrange ou ſont les dupes de raiſonnemens bien captieux! De ce qu'ils ſe voyent dans l'impoſſibilité totale d'entendre ce qu'on leur en dit, ils s'imaginent que ceux qui leur en parlent ſont plus au fait des

choſes dont ils les entretiennent; ceux-ci ne manquent pas de leur répéter que *le parti le plus ſûr eſt de s'en rapporter à ce qu'ils diſent*, de ſe laiſſer guider par eux, & de fermer les yeux : ils les menacent de la colère du phantôme irrité, s'ils refuſoient de croire ce qu'on en dit; & cet argument, quoiqu'il ſuppoſe la choſe en queſtion, ferme la bouche au genre-humain, qui, convaincu par ce raiſonnement victorieux, craint d'appercevoir les contradictions palpables de la doctrine qu'on lui annonce, s'en rapporte aveuglément à ſes guides, ne doutant pas qu'ils n'ayent des idées bien plus nettes ſur les objets merveilleux dont ils l'entretiennent ſans ceſſe, & que leur profeſſion les oblige de méditer. Le vulgaire croit des ſens de plus à ſes prêtres qu'à lui; il les prend pour des hommes divins ou pour des demi-Dieux. Il ne voit dans ce qu'il adore que ce que les prêtres en diſent, & de tout ce qu'ils en diſent il réſulte pour un homme qui penſe que Dieu n'eſt qu'un être de raiſon, un phantôme revêtu des qualités que les prêtres ont jugé convenables de lui donner pour redoubler l'ignorance, les incertitudes & les craintes des mortels. C'eſt ainſi que l'autorité des prêtres décide ſans appel de la choſe qui n'eſt utile qu'aux Prêtres.

QUAND nous voudrons remonter à l'origine des choſes, nous trouverons toujours que c'eſt l'ignorance & la crainte qui ont créé les Dieux; que c'eſt l'imagination, l'enthouſiaſme & l'impoſture qui les ont ornés ou défigurés, que c'eſt la foibleſſe qui les adore, que c'eſt la crédulité qui les nourrit, que c'eſt l'habitude qui les reſpecte, que

c'eſt la tyrannie qui les ſoutient, afin de profiter de l'aveuglement des hommes.

On nous parle ſans ceſſe des avantages qui réſultent pour les hommes de la croyance d'un Dieu. Nous examinerons bientôt ſi ces avantages ſont auſſi réels qu'on le dit; en attendant il eſt queſtion de ſçavoir ſi l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu eſt une erreur ou une vérité. Si c'eſt une erreur, elle ne peut être utile au genre-humain; ſi c'eſt une vérité elle doit être ſuſceptible de preuves aſſez claires pour être ſaiſies par tous les hommes à qui l'on ſuppoſe cette vérité néceſſaire & avantageuſe. D'un autre côté l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine pour cela. Cela ſuffit pour répondre au Docteur Clarcke qui demande *s'il ne ſeroit pas à ſouhaiter qu'il exiſtât un être bon, ſage, intelligent & juſte; ſon exiſtence ne ſeroit-elle pas deſirable pour le genre-humain?* Nous lui dirons donc 1°. que l'auteur ſuppoſé d'une nature où nous ſommes forcés de voir à chaque inſtant le déſordre à côté de l'ordre, la méchanceté à côté de la bonté, la juſtice à côté de l'injuſtice, la folie à côté de la ſageſſe, ne peut pas plus être qualifié de bon, de ſage, d'intelligent & de juſte, que de méchant, d'inſenſé de pervers, à moins qu'on ne ſuppoſât deux principes égaux en pouvoir dans la nature, dont l'un détruiroit ſans ceſſe les ouvrages de l'autre. Nous dirons 2°. que le bien qui peut réſulter pour nous d'une ſuppoſition ne la rend ni plus certaine, ni même plus probable. En effet où en ſerions-nous ſi de ce qu'une choſe nous eſt utile, nous allions en conclure qu'elle exiſte réellement! Nous dirons 3°. que tout ce qui a été rapporté juſqu'ici

prouve que l'être que l'on associe à la nature est impossible à croire & répugne à toutes les notions communes. Nous dirons qu'il est impossible de croire bien sincérement l'existence d'un être dont nous n'avons nulle idée réelle, & auquel nous ne pouvons en attacher aucune qui ne se détruise sur le champ. Pouvons-nous croire l'existence d'un être dont nous ne pouvons rien affirmer, qui n'est qu'un amas de négations & de privations de tout ce que nous connoissons? En un mot est-il possible de croire fermement l'existence d'un être sur lequel l'esprit humain ne peut asseoir aucun jugement qui ne se trouve à l'instant contredit?

Mais, me dira l'enthousiaste heureux, dont l'ame est sensible à ses jouissances, & dont l'imagination attendrie a besoin de se peindre un objet séduisant à qui elle puisse rendre graces de ses prétendus bienfaits, „ pourquoi m'ôter un Dieu que „ je vois sous les trais d'un Souverain rempli de „ sagesse & de bonté? Quelle douceur ne trou- „ vé-je point à me figurer un Monarque puissant, „ intelligent & bon dont je suis le favori, qui „ s'occupe de mon bien-être, qui veille sans cesse „ à ma sûreté, qui pourvoit à mes besoins, qui „ consent que sous lui je commande à la nature „ entière? Je crois le voir répandre sans cesse ses „ bienfaits sur l'homme; je vois sa Providence „ travailler pour lui sans relâche; elle couvre en „ sa faveur la terre de verdure & les arbres de „ fruits délicieux; elle peuple les forêts d'ani- „ maux propres à le nourrir; elle suspend sur sa „ tête des astres qui l'éclairent pendant le jour, „ qui guident ses pas incertains pendant la nuit;

„ elle étend autour de lui l'azur du firmament ; „ pour réjouir ses yeux elle orne la prairie de „ fleurs ; elle arrose son séjour de fontaines, de „ ruisseaux, de rivières. Ah ! laissez-moi remer- „ cier l'auteur de tant de bienfaits. Ne m'ôtez „ point mon phantôme charmant ; je ne trouve- „ rai point mes illusions si douces dans une né- „ cessité sévère, dans une matière aveugle & ina- „ nimée, dans une nature privée d'intelligen- „ ce & de sentiment.

„ POURQUOI ! " Dira l'infortuné, à qui son sort refuse avec rigueur des biens qu'il prodigue à tant d'autres, „ pourquoi me ravir une erreur qui „ m'est chère ? Pourquoi m'anéantir un Dieu „ dont l'idée consolante tarit la source de mes „ pleurs & sert à calmer mes peines ? Pourquoi „ me priver d'un objet que je me représente „ comme un Père compâtissant & tendre qui m'é- „ prouve en ce monde, mais dans les bras duquel „ je me jette avec confiance, lorsque la nature „ entière semble m'abandonner ? En supposant „ même que ce Dieu n'est qu'une chimère, les „ malheureux en ont besoin pour se garantir d'un „ affreux désespoir : n'est-ce pas être inhumain & „ cruel que de vouloir les plonger dans le vuide „ en cherchant à les détromper ? Une erreur uti- „ le n'est-elle pas préférable à des vérités qui pri- „ vent l'esprit de toute consolation & qui ne lui „ montrent aucun soulagement à ses maux ? "

NON, dirai-je à ces enthousiastes, la vérité ne peut jamais vous rendre malheureux ; c'est elle qui console véritablement ; elle est un trésor caché qui, bien mieux que des phantômes inventés par

la crainte, peut raſſûrer les cœurs & leur donner le courage de ſupporter les fardeaux de la vie: elle élève l'ame, elle la rend active, elle lui fournit des moyens de réſiſter aux attaques du ſort & de combattre avec ſuccès la fortune ennemie. Je leur demanderai ſur quoi ils fondent cette bonté qu'ils attribuent follement à leur Dieu. Mais ce Dieu, leur dirai-je, eſt-il donc bienfaiſant pour tous les hommes? Contre un mortel qui jouit de l'abondance & des faveurs de la fortune n'en eſt-il pas des millions qui languiſſent dans le beſoin & la miſère? Ceux qui prennent pour modèle l'ordre, dont on ſuppoſe ce Dieu l'auteur, ſont-ils donc les plus heureux en ce monde? La bonté de cet être pour quelques individus favoriſés ne ſe dément-elle jamais? Ces conſolations mêmes que l'imagination va chercher dans ſon ſein n'annoncent-elles pas des infortunes amenées par ſes décrets & dont il eſt l'auteur? La terre n'eſt-elle pas couverte de malheureux, qui ne ſemblent y être venus que pour ſouffrir, gémir & mourir? Cette Providence divine ſe livre-t-elle au ſommeil durant ces contagions, ces peſtes, ces guerres, ces déſordres, ces révolutions phyſiques & morales dont la race humaine eſt continuellement la victime? Cette terre dont on regarde la fécondité comme un bienfait du ciel, n'eſt-elle pas en mille endroits aride & inexorable? Ne produit-elle pas des poiſons à côté des fruits les plus doux? Ces rivières & ces mers que l'on croit faites pour arroſer notre ſéjour & faciliter notre commerce, ne viennent-elles pas ſouvent inonder nos campagnes, renverſer nos demeures, entraîner les hommes & leurs troupeaux également malheureux? Enfin ce Dieu, qui préſide à l'univers & qui veil-

le sans cesse à la conservation de ses créatures, ne les livre-t-il pas presque toûjours aux fers de tant de Souverains inhumains qui se font un jeu du malheur de leurs sujets, tandis que ces infortunés s'adressent envain au ciel pour faire cesser des calamités multipliées, visiblement dues à une administration insensée, & non à la colère des cieux.

Le malheureux qui cherche à se consoler dans les bras de son Dieu devroit au moins se souvenir que c'est ce même Dieu, qui étant le maître de tout, distribue & le bien & le mal : si l'on croit la nature soumise à ses ordres suprêmes, ce Dieu est aussi souvent injuste, rempli de malice, d'imprudence, de déraison, que de bonté, de sagesse & d'équité. Si le Dévôt moins prévenu & plus conséquent vouloit un peu raisonner, il se défieroit d'un Dieu capricieux qui souvent le fait souffrir lui-même; il n'iroit point se consoler dans les bras de son bourreau qu'il a la folie de prendre pour son ami ou pour son Père.

Ne voyons-nous pas en effet dans la nature un mélange constant de biens & de maux? S'obstiner à n'y voir que du bien seroit aussi insensé que de vouloir n'y appercevoir que du mal. Nous voyons la sérénité succéder aux orages, la maladie à la santé, la paix à la guerre; la terre produit en tout pays des plantes nécessaires à la nourriture de l'homme & des plantes propres à le détruire. Chaque individu de l'espèce humaine est un mélange nécessaire de bonnes & de mauvaises qualités; toutes les nations nous présentent le spectacle bigarré des vices & des vertus; ce qui

réjouit un individu en plonge beaucoup d'autres dans le deuil & la tristesse ; il n'arrive point d'événemens qui n'aient des avantages pour les uns & des désavantages pour les autres. Les insectes trouvent une retraite sûre dans les débris de ce Palais qui vient d'écraser des hommes dans sa chûte. N'est-ce pas pour les corbeaux, les bètes féroces & les vers que le conquérant semble livrer des batailles ? Les prétendus favoris de la providence ne meurent-ils pas pour servir de pâture à des milliers d'insectes méprisables dont cette Providence paroît aussi occupée que d'eux ? L'Halcyon, égayé par la tempète, se joue sur les flots soulevés, tandis que sur les débris de son navire brisé le matelot élève au ciel ses mains tremblantes. Nous voyons les êtres engagés dans une guerre perpétuelle, vivans les uns aux dépens des autres, & profitans des infortunes qui les désolent & les détruisent réciproquement. La nature envisagée dans son ensemble nous montre tous les êtres alternativement sujets au plaisir & à la douleur, naissans pour mourir, exposés à des vicissitudes continuelles dont aucuns d'eux ne sont exempts. Le coup d'œil le plus superficiel suffit donc pour nous détromper de l'idée que l'homme est la *cause finale* de la création ; l'objet constant des travaux de la nature ou de son auteur, à qui l'on ne peut attribuer, d'après l'état visible des choses & les révolutions continuelles de la race humaine, ni bonté, ni malice, ni justice, ni injustice, ni intelligence, ni déraison. En un mot en considérant la nature sans préjugés, nous trouverons que tous les êtres sont également favorisés dans l'univers, & que tout ce qui existe subit

des loix néceſſaires dont nul être ne peut être excepté.

Ainsi quand il eſt queſtion d'un agent que nous voyons agir auſſi diverſement que la nature, ou que ſon prétendu moteur, il eſt impoſſible de lui aſſigner des qualités d'après ſes ouvrages tantôt avantageux & tantôt nuiſibles à l'eſpèce humaine; ou du moins chaque homme ſera forcé d'en juger d'après la façon particulière dont il eſt affecté; il n'y aura point de meſure fixe dans les jugemens que l'on en portera: nos façons de juger ſeront toûjours fondées ſur nos façons de voir & de ſentir, & notre façon de ſentir dépend de notre tempérament, de notre organiſation, de nos circonſtances particulières, qui ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de notre eſpèce. Ces différentes façons d'être affecté fourniront donc toûjours les couleurs aux portraits que les hommes ſe feront de la Divinité; conſéquemment ces idées ne peuvent être ni fixes ni ſûres; les inductions qu'ils en tireront ne ſeront jamais ni conſtantes ni uniformes; chacun jugera toûjours d'après lui-même, & ne verra que lui-même ou ſa propre ſituation dans ſon Dieu.

Cela poſé, des hommes contens, d'une ame ſenſible, d'une imagination vive ſe peindront la Divinité ſous les traits les plus charmans: ils ne croiront voir dans la nature entière, qui ſans ceſſe leur cauſera des ſenſations agréables, que des preuves ſignalées de bienveillance & de bonté; dans leur extaſe poétique, ils s'imagineront appercevoir par-tout les empreintes d'une intelligence parfaite, d'une ſageſſe infinie, d'une Pro-

Providence tendrement occupée du bien-être de l'homme : l'amour propre, se joignant encore à leur imagination exaltée achevera de leur persuader que l'univers n'est fait que pour la race humaine, ils s'efforceront en idée de baiser avec transport la main imaginaire dont ils croiront tenir tant de bienfaits; touchés de ces faveurs, flattés du parfum de ces roses dont ils ne voient point les épines ou que leur délire extatique les empèche de sentir, ils ne croiront pouvoir payer d'assez de reconnoissance ces effets nécessaires, qu'ils regardent comme des preuves indubitables de la prédilection divine. Enivrés de ces préjugés, nos enthousiastes n'appercevront point les maux & les désordres dont l'univers est le Théâtre; ou s'ils ne peuvent s'empècher de les voir, ils se persuaderont que dans les vues d'une Providence bienfaisante ces calamités sont nécessaires pour conduire les hommes à une plus grande félicité; la confiance qu'ils ont pris dans la Divinité dont ils s'imaginent dépendre leur fait croire que l'homme ne souffre que pour son bien, & que cet être fécond en ressources sçaura lui faire tirer des avantages infinis des maux qu'il éprouve en ce monde. Leur esprit, ainsi préoccupé, ne voit dès lors rien qui n'excite leur admiration, leur gratitude, leur confiance; les effets les plus naturels & les plus nécessaires leur semblent des miracles de bienfaisance & de bonté; obstinés à voir de la sagesse & de l'intelligence par-tout, ils ferment les yeux sur les désordres qui pourroient démentir les qualités aimables qu'ils attribuent à l'être dont leur cœur est épris : les calamités les plus cruelles, les événemens les plus affligeans pour la race humaine cessent de leur paroître des dé-

ſordres, & ne ſont que leur fournir de nouvelles preuves des perfections divines : ils ſe perſuadent que ce qui leur paroît défectueux ou imparfait ne l'eſt qu'en apparence ; & ils admirent la ſageſſe & la bonté de leur Dieu, même dans les effets les plus terribles & les plus propres à conſterner.

C'EST à cette ivreſſe amoureuſe, à cette infatuation étrange qu'eſt dû, ſans doute, le ſyſtême de *l'optimiſme*, par lequel des enthouſiaſtes, pourvus d'une imagination romaneſque, ſemblent avoir renoncé au témoignage de leurs ſens pour trouver, que, même pour l'homme, *tout eſt bien* dans une nature où le bien ſe trouve conſtamment accompagné de mal, & où des eſprits moins prévenus & des imaginations moins poétiques jugeroient que tout eſt ce qu'il peut être ; que le bien & le mal ſont également néceſſaires ; qu'ils partent de la nature des choſes & non d'une main fictive, qui, ſi elle exiſtoit réellement ou opéroit tout ce que nous voyons, pourroit être appellée méchante avec autant de raiſon qu'on s'opiniâtre à l'appeller remplie de bonté. D'ailleurs pour être à portée de juſtifier la Providence, des maux, des vices, des déſordres que nous voyons dans le tout que l'on ſuppoſe ſon ouvrage, il faudroit connoître le but du tout. Or le tout ne peut avoir de but, car s'il avoit un but, une tendance, une fin, il ne ſeroit plus le tout.

ON ne manquera pas de nous dire que les déſordres & les maux que l'on voit dans ce monde ne ſont que relatifs & apparens, & ne prouvent rien contre la ſageſſe & la bonté divine. Mais ne peut-on pas répliquer que les biens ſi vantés & l'ordre merveilleux, ſur leſquels on fonde la

ſageſſe & la bonté de Dieu, ne ſont pareillement que relatifs & apparens ? Si c'eſt uniquement notre façon de ſentir & de coexiſter avec les cauſes dont nous ſommes environnés qui conſtitue l'ordre de la nature pour nous, & qui nous autoriſe à prêter de la ſageſſe ou de la bonté à ſon auteur, notre façon de ſentir & d'exiſter ne doivent-ils pas nous autoriſer à nommer déſordre ce qui nous nuit, & à prêter de l'imprudence ou de la malice à l'être que nous ſuppoſerons mettre la nature en action ? En un mot, ce que nous voyons dans le monde conſpire à nous prouver que tout eſt néceſſaire, que rien ne ſe fait au hazard, que tous les événemens bons ou mauvais, ſoit pour nous, ſoit pour les êtres d'un ordre différent, ſont amenés par des cauſes agiſſantes d'après des loix certaines & déterminées, & que rien ne peut nous autoriſer à prêter aucunes de nos qualités humaines, ni à la nature, ni au moteur qu'on a voulu lui donner.

A L'ÉGARD de ceux qui prétendent que la ſageſſe ſuprême ſçaura tirer les plus grands biens pour nous du ſein même des maux qu'elle permet que nous éprouvions dans ce monde ; nous leur demanderons s'ils ſont eux-mêmes les confidens de la Divinité, ou ſurquoi ils fondent leurs eſpérances flatteuſes ? Ils nous diront, ſans doute, qu'ils jugent de la conduite de Dieu par analogie, & que des preuves de ſa ſageſſe & de ſa bonté actuelles, ils ſont en droit de conclure en faveur de ſa ſageſſe & de ſa bonté futures. Nous leur répondrons qu'ils partent d'après des ſuppoſitions gratuites ; que la ſageſſe & la bonté de leur Dieu ſe démentant ſi ſouvent en ce monde, rien ne peut les aſſûrer que ſa conduite ceſſe jamais,

d'être la même à l'égard des hommes qui éprouvent ici bas tantôt ses bienfaits & tantôt ses disgraces. Si malgré sa bonté toute-puissante Dieu n'a ni pu ni voulu rendre ses créatures chéries complétement heureuses en ce monde, quelle raison a-t-on de croire qu'il le pourra ou le voudra dans un autre?

Ainsi ce langage ne se fonde que sur des hypothèses ruineuses & qui n'ont pour base que l'imagination prévenue; il signifie que des hommes, persuadés une fois sans motifs & sans cause de la bonté de leur Dieu, ne peuvent se figurer qu'il consente à rendre ses créatures constamment malheureuses. D'un autre côté, quel bien réel & connu voyons-nous résulter pour le genre-humain de ces stérilités, de ces famines, de ces contagions, de ces combats qui font périr tant de millions d'hommes & qui sans cesse dépeuplent & désolent le monde où nous sommes? Est-il quelqu'un capable de deviner les avantages résultans de tous les maux qui nous affiégent de toutes parts? Ne voyons-nous pas tous les jours des êtres voués à l'infortune, depuis le sein de leur mère jusqu'au tombeau, trouvent à peine le tems de respirer & vivre les jouets constans de l'affliction, de la douleur & des revers? Comment ou quand ce Dieu si bon tirera-t-il du bien des maux qu'il leur fait souffrir?

Tous les Optimistes les plus enthousiastes, les Théistes ou Déistes eux-mêmes, les partisans de la *religion naturelle* (qui n'est rien moins que *naturelle*, ou fondée sur la raison) font, ainsi que les superstitieux les plus crédules; forcés de re-

courir au système d'une autre vie pour disculper la Divinité des maux qu'elle fait souffrir en celle-ci à ceux-mêmes que l'on suppose les plus agréables à ses yeux. Ainsi, en partant de l'idée que Dieu est bon & rempli d'équité, l'on ne peut se dispenser d'admettre une longue suite d'hypothèses qui n'ont, ainsi que l'existence de ce Dieu, que l'imagination pour base, & dont nous avons déjà fait voir la futilité. Il faut recourir au dogme si peu probable de la vie future & de l'immortalité de l'ame pour justifier la Divinité ; on est obligé de dire que faute d'avoir pu ou voulu rendre l'homme heureux dans ce monde, elle lui procurera un bonheur inaltérable quand il n'existera plus, ou quand il n'aura plus les organes à l'aide desquels il est à portée de jouir aujourd'hui.

Cependant toutes les hypothèses merveilleuses sont elles-mêmes insuffisantes pour justifier la Divinité de ses méchancetés ou de ses injustices passagères. Si Dieu a pu être injuste ou cruel un moment, Dieu a dérogé, du moins pour ce moment, à ses perfections divines ; il n'est donc point immuable ; sa bonté & sa justice sont donc sujettes à se démentir pour un tems ; & dans ce cas, qui peut nous garantir que ses qualités auxquelles on se fie ne se démentent point de même dans cette vie future, inventée pour disculper Dieu des écarts qu'il se permet en ce monde ? Qu'est-ce qu'un Dieu qui est perpétuellement forcé de déroger à ses principes ; & qui se trouve dans l'impuissance de rendre heureux ceux qu'il aime sans leur faire du mal injustement, au moins pendant leur séjour ici bas ? Ainsi pour justifier la Di-

vinité, il faudra recourir encore à d'autres hypothèses; il faudra supposer que l'homme peut offenser son Dieu, troubler l'ordre de l'univers, nuire à la félicité d'un être souverainement heureux, déranger les desseins de l'être tout puissant. Il faudra pour concilier les choses, recourir au systême de la liberté de l'homme. (48) Enfin de proche en proche on se trouvera forcé d'admettre les idées les plus improbables, les plus contradictoires & les plus fausses, dès qu'on partira du principe que l'univers est gouverné par une intelligence remplie de sagesse, de justice & de bonté; ce principe seul suffit pour conduire insensiblement aux absurdités les plus grossières quand on voudra se montrer conséquent.

CELA posé, tous ceux qui nous parlent de la bonté, de la sagesse, de l'intelligence divines; qui nous les montrent dans les œuvres de la nature; qui nous donnent ces mêmes œuvres comme des preuves incontestables de l'existence d'un Dieu ou d'un agent parfait, sont des hommes prévenus ou aveuglés par leur propre imagination, qui ne voyent qu'un coin du tableau de l'univers sans embrasser l'ensemble. Enivrés du phantôme que leur esprit s'est formé, ils ressemblent à ces amans qui n'apperçoivent aucuns défauts dans l'objet de leur tendresse; ils se cachent, se dissi-

---

(48) Est-il rien de plus inconséquent que les idées de quelques *Théistes* qui nient la liberté de l'homme & qui cependant s'obstinent à parler d'un Dieu vengeur & rémunératur ! Comment un Dieu juste peut-il punir des actions nécessaires ?

mulent & se justifient ses vices & ses difformités; ils finissent souvent par les prendre pour des perfections.

L'ON voit donc que les preuves de l'existence d'une intelligence souveraine, tirées de l'ordre, de la beauté, de l'harmonie de l'univers, ne sont jamais qu'idéales, & n'ont de la force que pour ceux qui sont organisés & constitués d'une certaine façon, ou dont l'imagination riante est propre à enfanter des chimères agréables qu'ils embellissent à leur gré. Néanmoins ces illusions doivent souvent se dissiper pour eux-mêmes dès que leur propre machine vient à se déranger; le spectacle de la nature, qui dans de certaines circonstances leur a paru si séduisant & si beau, doit alors faire place au désordre & à la confusion. Un homme d'un tempérament mélancolique, aigri par des malheurs ou des infirmités, ne peut voir la nature & son auteur du même œil que l'homme sain, d'une humeur enjouée, content de tout. Privé de bonheur l'homme chagrin ne peut y trouver que désordre, que difformité, que des sujets de s'affliger; il ne voit l'univers que comme le théâtre de la malice ou des vengeances d'un tyran courroucé; il ne peut aimer sincérement cet être malfaisant, il le hait au fond du cœur, même en lui rendant les hommages les plus serviles; il adore en frémissant un Monarque haïssable, dont l'idée ne produit dans son ame que les sentimens de la défiance, de la crainte, de la pusillanimité; en un mot, il devient superstitieux, crédule & très souvent cruel à l'exemple du maître qu'il se croit obligé de servir & d'imiter.

En conſéquence de ces idées qui naiſſent d'un tempérament malheureux & d'une humeur fâcheuſe, les ſuperſtitieux ſont continuellement infectés de terreurs, de défiances & d'allarmes. La nature ne peut avoir des charmes pour eux; ils ne prennent aucune part à ſes ſcènes riantes; ils ne regardent ce monde, ſi merveilleux & ſi beau pour l'enthouſiaſte content, que comme une *vallée de larmes*, dans laquelle un Dieu vindicatif & jaloux ne les a placés que pour expier des crimes commis par eux-mêmes ou leurs pères, pour être ici bas les victimes & les jouets de ſon deſpotiſme, pour y ſubir des épreuves continuelles afin d'arriver enſuite pour toûjours à une exiſtence nouvelle, dans laquelle ils ſeront heureux ou malheureux, ſuivant la conduite qu'ils auront tenue à l'égard du Dieu fantaſque qui tient leur ſort dans ſes mains.

Ce ſont ces idées ſombres qui ont fait éclorre ſur la terre tous les cultes, toutes les ſuperſtitions les plus folles & les plus cruelles, toutes les pratiques inſenſées, tous les ſyſtèmes abſurdes, toutes les notions & les opinions extravagantes, tous les myſtères, les dogmes, les cérémonies, les rites, en un mot toutes les religions; elles ont été, & ſeront toûjours des ſources éternelles d'allarmes, de diſcorde & de délire pour des rêveurs nourris de bile ou enivrés de la fureur divine que leur humeur atrabilaire diſpoſe à la méchanceté, que leur imagination égarée diſpoſe au fanatiſme, que leur ignorance prépare à la crédulité & ſoumet aveuglément à leurs prêtres: ceux-ci pour leurs propres intérêts ſe ſerviront ſouvent de leur Dieu farouche pour les exciter aux cri-

mes & les porter à ravir aux autres le repos dont ils ſont privés eux-mêmes.

Ce n'eſt que dans la diverſité des tempéramens & des paſſions qu'il faut chercher la différence que nous voyons entre le Dieu du Théiſte, de l'Optimiſte, de l'Enthouſiaſte heureux, & celui du dévot, du ſuperſtitieux, du zélé, que ſon ivreſſe rend ſi ſouvent inſociable & cruel. Ils ſont également inſenſés ; ils ſont les dupes de leur imagination ; les uns dans le tranſport de leurs amours ne voient Dieu que du côté favorable ; les autres ne le voient jamais que du mauvais côté. Toutes les fois que l'on part d'une ſuppoſition fauſſe, tous les raiſonnemens qu'on fait ne ſont qu'une longue ſuite d'erreurs ; toutes les fois que l'on renonce au témoignage des ſens, à l'expérience, à la nature, à la raiſon, il eſt impoſſible de connoître les bornes où l'imagination s'arrêtera. Il eſt vrai que les idées de l'enthouſiaſte heureux ſeront moins dangereuſes pour lui-même & pour les autres que celles du ſuperſtitieux atrabilaire que ſon tempérament rendra lâche & cruel ; cependant les Dieux de l'un & de l'autre n'en ſont pas moins de chimères ; celui du premier eſt le produit de rêves agréables, celui du ſecond eſt le produit d'un fâcheux tranſport au cerveau.

Il n'y aura jamais qu'un pas du Théiſme à la ſuperſtition. La moindre révolution dans la machine, une infirmité légère, une affliction imprévue ſuffiſent pour altérer les humeurs, pour vicier le tempérament, pour renverſer le ſyſtême des opinions du Théiſte ou du dévôt heureux ; auſſitôt le portrait de ſon Dieu ſe trouvera dé-

figuré, le bel ordre de la nature fera renversé pour lui, & la mélancolie le plongera peu-à-peu dans la superstition, dans la pusillanimité & dans tous les travers que produisent le fanatisme & la crédulité.

La Divinité, n'existant jamais que dans l'imagination des hommes, doit prendre nécessairement la teinte de leur caractère; elle aura leurs passions; elle suivra constamment les révolutions de leur machine, elle sera gaie ou triste, favorable ou nuisible, amie ou ennemie des hommes, sociable ou farouche, humaine ou cruelle, suivant que celui qui la porte dans son cerveau sera lui-même disposé. Un mortel plongé du bonheur dans la misère, de la santé dans la maladie, de la joie dans l'affliction, ne peut dans ces changemens d'états conserver le même Dieu. Qu'est-ce qu'un Dieu qui dépend à chaque instant des variations que des causes naturelles font subir aux organes des hommes! étrange Dieu, sans doute, que celui dont l'idée flottante ne tient qu'au plus ou moins de chaleur & de fluidité de notre sang!

Il n'est point douteux qu'un Dieu constamment bon, rempli de sagesse, orné de qualités aimables & favorables à l'homme ne soit une chimère plus séduisante que le Dieu du fanatique & du superstitieux; mais il n'en est pas moins une chimère, qui deviendra dangereuse, lorsque les spéculateurs qui s'en occuperont changeront de circonstances ou de tempérament; ceux-ci le regardant comme l'auteur de toutes choses verront leur Dieu changer, & seront au moins forcés de

le regarder comme un être rempli de contradictions, sur lequel il n'est point sûr de compter; dès lors l'incertitude & la crainte s'empareront de leur esprit, & ce Dieu, que d'abord ils voyoient si charmant, deviendra pour eux un sujet de terreur, propre à les plonger dans la superstition la plus sombre dont ils sembloient d'abord infiniment éloignés.

AINSI le Théisme, ou la prétendue *religion naturelle*, ne peut avoir des principes sûrs, & ceux qui la professent sont nécessairement sujets à varier dans leurs opinions sur la Divinité & sur la conduite qui en découle. Leur systeme, fondé dans l'origine sur un Dieu sage, intelligent, dont la bonté ne peut jamais se démentir, dès que les circonstances viennent à changer, doit bientôt se convertir en fanatisme & en superstition. Ce système, médité successivement par des Enthousiastes de différens caractères, doit éprouver des variations continuelles, & se départir très promptement de sa prétendue simplicité primitive. La plûpart des philosophes ont voulu substituer le Théisme à la Superstition, mais ils n'ont pas senti que le Théisme étoit fait pour se corrompre & pour dégénérer. En effet des exemples frappans nous prouvent cette funeste vérité; le Théisme s'est par-tout corrompu; il a formé peu-à-peu les superstitions, les sectes extravagantes & nuisibles dont le genre-humain s'est infecté. Dès que l'homme consentira à reconnoitre hors de la nature des puissances invisibles, sur lesquelles jamais son esprit inquiet ne pourra fixer invariablement ses idées, & que son imagination sera seule en pos-

ſeſſion de lui peindre ; dès qu'il n'oſera conſulter ſa raiſon rélativement à ces puiſſances imaginaires, il faudra néceſſairement que ce premier faux pas l'égare & que ſa conduite, ainſi que ſes opinions deviennent à la longue parfaitement abſurdes. (49)

L'ON appelle *Théiſtes* ou *Déiſtes*, parmi nous, ceux qui détrompés d'un grand nombre d'erreurs groſſières dont les ſuperſtitions vulgaires ſe ſont ſucceſſivement remplies, s'en tiennent purement à la notion vague de la Divinité, qu'ils ſe bornent à regarder comme un agent inconnu, doué d'in-

---

(49) La Religion d'*Abraham* paroit avoir été dans l'origine un *Théiſme* imaginé pour réformer la ſuperſtition des Chaldéens ; le Théiſme d'Abraham fut corrompu par *Moyſe*, qui s'en ſervit pour former la Superſtition Judaïque. *Socrate* fut un *Théiſte* qui comme Abraham, croyoit aux inſpirations divines ; ſon diſciple *Platon* orna le Théiſme de ſon maitre des couleurs myſtiques qu'il emprunta des Prêtres Egyptiens & Chaldéens, & qu'il modifia lui-même dans ſon cerveau poétique. Les Diſciples de Platon, *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, *Porphyre*, &c. furent de vrais fanatiques, plongés dans la ſuperſtition la plus groſſière. Enfin les prémiers Docteurs Chrétiens furent des Platoniciens, qui combinèrent la ſuperſtition Judaïque, réformée par les Apôtres ou par *Jeſus*, avec le Platoniſme. Bien des gens ont regardé *Jeſus* comme un vrai *Théiſte*, dont la religion a été peu-à-peu corrompue. En effet dans les livres qui renferment la Loi qu'on lui attribue, il n'eſt queſtion ni de culte, ni de prêtres, ni de ſacrifices, ni d'offrandes, ni de la plûpart des dogmes du chriſtianiſme

telligence, de sagesse, de puissance & de bonté, en un mot remplie de perfections infinies. Selon eux cet être est distingué de la nature ; ils fondent son existence sur l'ordre & la beauté qui régnent dans l'univers. Prévenus en faveur de sa Providence bienfaisante, ils s'obstinent à ne point voir les maux dont cet agent universel devroit être censé la cause dès qu'il ne se sert point de sa puissance pour les empêcher. Epris de ces idées dont on a fait voir le peu de fondement; il n'est point surprenant qu'ils soient peu d'accord dans leurs systêmes & dans les conséquences qu'ils en tirent. En effet les uns supposent que cet être imaginaire retiré dans la profondeur de son essence, après avoir fait sortir la matière du Néant, l'abandonne pour toûjours au mouvement qu'il lui a une fois imprimé. Ils n'ont besoin d'un Dieu que pour enfanter la nature; cela fait, tout ce qui s'y passe n'est qu'une suite nécessaire de l'impulsion qui lui fut donnée dans l'origine des choses; il voulut que le monde existât, mais trop grand pour entrer dans les détails de l'administration, il livre tous les événemens aux causes secondes ou naturelles ; il

---

actuel, devenu la plus nuisible des Superstitions de la terre. *Mahomet* en combattant le polythéisme de son pays ne voulut que ramener les Arabes au *Théisme* primitif d'*Abraham* & de son fils *Ismaël*, & cependant le Mahométisme s'est divisé en 72 sectes. Tout cela nous prouve que le Théisme est toûjours mêlé de plus ou moins de fanatisme, qui finit tôt ou tard par produire des ravages.

vit dans une parfaite indifférence de ses créatures qui n'ont plus aucuns rapports avec lui, & qui ne peuvent troubler en rien son bonheur inaltérable. D'où l'on voit que les *Déistes* les moins superstitieux font de leur Dieu un être inutile aux hommes; mais ils ont besoin d'un mot pour désigner la cause première ou la force inconnue à laquelle, faute de connoître l'énergie de la nature, ils croient devoir attribuer sa formation primitive, ou si l'on veut l'arrangement d'une matière coéternelle à Dieu.

D'autres Théistes, pourvus d'une imagination plus vive, supposent des rapports plus particuliers entre l'agent universel & l'espèce humaine; chacun d'eux, suivant la fécondité de son génie, étend ou diminue ces rapports, suppose des devoirs de l'homme envers son créateur, croit que pour lui plaire il faut imiter sa bonté prétendue & faire comme lui du bien à ses créatures. Quelques-uns s'imaginent que ce Dieu étant juste réserve des récompenses à ceux qui font du bien, & des châtimens à ceux qui font du mal à leurs semblables. D'où l'on voit que ceux-ci *humanisent* un peu plus que les autres leur Divinité, en la faisant semblable à un souverain qui punit ou récompense ses sujets, suivant leur fidélité à remplir leurs devoirs & les loix qu'il leur impose : ils ne peuvent, comme les Déistes purs, se contenter d'un Dieu immobile & indifférent; il leur faut un Dieu plus rapproché d'eux-mêmes, ou qui du moins leur puisse servir à s'expliquer quelques-unes des énigmes que ce monde leur présente. Comme chacun de ces spéculateurs, que nous nommerons *Théistes*

pour les distinguer des premiers, se fait, pour ainsi dire, un systême à part de religion, ils ne sont aucunement d'accord sur leurs cultes ni sur leurs opinions; il se trouve entre eux des nuances souvent imperceptibles qui, depuis le Déisme simple conduisent quelques-uns d'entre eux jusqu'à la superstition; en un mot peu d'accord avec eux-mêmes ils ne sçavent à quoi se fixer. (50)

---

(50) Il est aisé de s'appercevoir que les écrits des *Théistes* & des *Déistes* sont communément aussi remplis de paralogismes & de contradictions que ceux des Théologiens; leurs systêmes sont souvent de la dernière inconséquence. Les uns disent que tout est nécessaire, nient la spiritualité & l'immortalité de l'ame, refusent de croire la liberté de l'homme. Ne pourroit-on pas leur demander dans ce cas à quoi peut servir leur Dieu ? Ils ont besoin d'un mot que l'habitude leur a rendu nécessaire. Il est peu d'hommes dans le monde qui osent être conséquens: mais nous invitons tous les *Déicoles*, sous quelque dénomination qu'on les désigne, à se demander à eux-mêmes s'il leur est possible d'attacher quelque idée fixe, permanente, invariable, toujours compatible avec la nature des choses, à l'être qu'ils se désignent sous le nom de *Dieu*, & ils verront que dès qu'ils le distinguent de la nature ils n'y entendent plus rien. La répugnance que la plûpart des hommes montrent pour l'athéisme ressemble parfaitement à l'*horreur du vuide*; ils ont besoin de croire quelque chose, leur esprit ne peut rester en suspens, sur-tout quand ils se persuadent que la chose les intéresse très vivement, & alors plutôt que de ne rien croire, ils croiront tout ce qu'on voudra, & s'imagineront que le plus sûr est de prendre un parti.

Il ne faut pas s'en étonner; si le Dieu du *Deiste* est inutile, celui du *Théiste* est nécessairement rempli de contradictions. Tous deux admettent un être qui n'est qu'une pure fiction; le font-ils matériel? Il rentre dès lors dans la nature; le font-ils spirituel? Ils n'en ont plus d'idées réelles. Lui donnent-ils des attributs moraux? Aussitôt ils en font un homme dont il ne font qu'entendre les perfections, mais dont les qualités se démentent à chaque instant, dès qu'on le suppose l'auteur de toutes choses. Ainsi dès que le genre-humain éprouve des malheurs, vous les verrez nier la Providence, se moquer des causes finales, forcés de reconnoitre ou que ce Dieu est impuissant ou qu'il agit d'une façon contradictoire à sa bonté. Cependant ceux qui supposent un Dieu juste, ne sont-ils pas obligés de supposer des devoirs & des règles émanées de cet être, que l'on ne peut offenser, si l'on ne connoît ses volontés? Ainsi le Théiste de proche en proche pour s'expliquer la conduite de son Dieu, se trouve dans un embarras continuel, dont il ne sçaura se tirer qu'en admettant toutes les rêveries théologiques, sans même se faire grace des fables absurdes qui furent imaginées pour rendre compte de l'étrange Economie de cet être si bon, si sage, si rempli d'équité: il faudra de suppositions en suppositions remonter jusqu'au péché d'Adam ou jusqu'à la chûte des Anges rébelles, ou jusqu'au crime de Prométhée & la boëte de Pandore, pour trouver comment le mal est entré dans un monde soumis à une intelligence bienfaisante. Il faudra supposer la liberté de l'homme; il faudra reconnoître que la créature peut offenser son Dieu, provoquer sa colère, émouvoir

émouvoir ses passions & le calmer ensuite par des pratiques & des expiations superstitieuses. Si l'on suppose la nature soumise à un agent caché, doué de qualités occultes, agissant d'une façon mystérieuse, pourquoi ne supposeroit-on pas que des cérémonies, des mouvemens du corps, des paroles, des rites, des temples, des statues peuvent également contenir des vertus secrettes propres à se concilier l'être mystérieux que l'on adore ? Pourquoi n'ajouteroit-on pas foi aux forces cachées de la Magie, de la Théurgie, des enchantemens, des amulettes, des talismans? Pourquoi ne pas croire aux inspirations, aux songes, aux visions, aux présages, aux augures? Que sçait-on si la force motrice de l'univers, pour se manifester aux hommes, n'a pas pu employer des voyes impénétrables & n'a pas eu recours à des métamorphoses, des incarnations, des transubstantiations? Toutes ces rêveries ne découlent-elles pas des notions absurdes que les hommes se sont faites de la Divinité? Toutes ces choses & les vertus qu'on y attache sont-elles plus incroyables & moins possibles que les idées du Théisme, qui supposent qu'un Dieu inconcevable, invisible, immatériel a pu créer & peut mouvoir la matière; qu'un Dieu privé d'organes peut avoir de l'intelligence, & penser comme les hommes, & avoir des qualités morales; qu'un Dieu intelligent & sage peut consentir au désordre; qu'un Dieu immuable & juste peut souffrir que l'innocence soit opprimée pour un tems? Quand on admet un Dieu si contradictoire ou si opposé aux lumières du bon sens, il n'est plus rien qui soit en droit de révolter la raison. Dès qu'on suppose un parei

Dieu, l'on peut tout croire; il eſt impoſſible de marquer où l'on doit arrêter la marche de ſon imagination. Si l'on préſume des rapports entre l'homme & cet être incroyable, il faut lui élever des autels, lui faire des ſacrifices, lui adreſſer des prières continuelles, lui offrir des préſens. Si l'on ne conçoit rien à cet être, le plus ſûr n'eſt-il pas de s'en rapporter à ſes miniſtres, qui par état doivent l'avoir médité pour le faire connoître aux autres? En un mot il n'eſt point de révélation, de myſtère, de pratique qu'il ne faille admettre ſur la parole des Prêtres, qui dans chaque pays ſont en poſſeſſion d'apprendre ſi diverſement aux hommes ce qu'ils doivent penſer des Dieux, & leur ſuggérer les moyens de leur plaire.

On voit donc que les Déiſtes ou Théiſtes n'ont point de motifs réels pour ſe ſéparer des ſuperſtitieux, & qu'il eſt impoſſible de fixer la ligne de démarcation qui les ſépare des hommes les plus crédules ou qui raiſonnent le moins ſur l'article de la religion. En effet il eſt difficile de décider avec préciſion la vraie doſe d'inepties que l'on peut ſe permettre. Si les Déiſtes refuſent de ſuivre les ſuperſtitieux dans tous les pas que fait leur crédulité : ils ſont plus inconſéquens que ces derniers, qui après avoir admis ſur parole une Divinité abſurde, contradictoire, bizarre, adoptent encore ſur parole les moyens ridicules & bizarres qu'on leur fournit pour la rendre favorable. Les premiers partent d'une ſuppoſition fauſſe dont ils rejettent les conſéquences néceſſaires; les autres admettent & le principe

& les conséquences. (51) Un Dieu qui n'existe que dans l'imagination demande un culte imaginaire ; toute la Théologie est une pure fiction ; il n'est point de degrés dans le faux non plus que dans la vérité. Si Dieu existe, il faut croire

(51) Un philosophe très profond remarquoit avec raison que le Déisme devoit être sujet à autant d'hérésies & de schismes que la religion. Les Déistes ont des principes communs avec les superstitieux, & ceux-ci ont souvent de l'avantage dans leurs disputes contre eux. S'il existe un Dieu, c'est-à-dire, un être dont nous n'avons aucune idée & qui cependant a des rapports avec nous, pourquoi ne lui rendrions-nous pas un culte ? Mais quelle règle suivre dans le culte que nous devons lui rendre ? Le plus sûr sera de prendre le culte de nos Pères & de nos Prêtres. Nous ne prendrons pas sur nous d'en chercher un autre ; ce culte est-il absurde ? Il ne nous sera pas permis de l'examiner. Ainsi quelqu'absurde qu'il soit, le parti le plus sûr sera de nous y conformer, nous en serons quittes pour dire qu'une cause inconnue peut agir d'une façon inconcevable pour nous, que les vues de Dieu *sont des abîmes impénétrables*, qu'il est très expédient de s'en rapporter aveuglément à nos guides, que nous agirons très sagement en les regardant comme *infaillibles*, &c. D'où l'on voit qu'un *Théisme* conséquent peut conduire pas-à-pas à la crédulité la plus abjecte, à la superstition, & même au fanatisme le plus dangereux. Le fanatisme est il donc autre chose qu'une passion peu raisonnée pour un être qui n'existe que dans l'imagination ? Le *Théisme* est par rapport à la superstition, ce que la *réforme* ou le *pro-*

tout ce qu'en disent ses Ministres ; toutes les rêveries de la superstition n'ont rien de plus incroyable que la Divinité incompatible qui lui sert de fondement ; ces rêveries elles-mêmes ne sont que des corollaires, tirés avec plus ou moins de subtilité, des inductions que des enthousiastes ou des rêveurs ont, à force de méditer, déduit de son essence impénétrable, de sa nature inintelligible, de ses qualités contradictoires. Pourquoi donc s'arrêter en chemin ? Est-il dans aucune religion du monde un miracle plus impossible à croire que celui de la *création*, ou de l'éduction du Néant ? Est-il un mystère plus difficile à comprendre qu'un Dieu impossible à concevoir, & qu'il est pourtant nécessaire d'admettre ? Est-il rien de plus contradictoire qu'un ouvrier intelligent & tout-puissant qui ne produit que pour détruire ? Est-il rien de plus inutile que d'associer à la nature un agent qui ne peut expliquer aucun des Phénomènes de la nature ?

---

testantisme ont été par rapport à la *religion Romaine*. Les réformateurs, révoltés de quelques mystères absurdes, n'en ont point contesté d'autres qui n'étoient pas moins révoltans. Dès que l'on peut admettre le Dieu Théologique, il n'est plus rien dans la religion que l'on ne puisse adopter. D'un autre côté, si nonobstant la *réforme*, les Protestans ont été souvent intolérans, il est à craindre que les *Théistes* ne le fussent de même ; il est difficile de ne pas se fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très important. Dieu n'est à craindre que parce que ses intérêts troublent la société. Cependant

Concluons donc que le superstitieux le plus crédule raisonne d'une façon plus conséquente, ou du moins est plus suivi dans sa crédulité, que ceux qui, après avoir admis un Dieu dont ils n'ont aucune idée, s'arrêtent tout d'un coup & refusent d'admettre des systèmes de conduite qui sont des résultats immédiats & nécessaires d'une erreur radicale & primitive. Dès qu'on souscrit à un principe opposé à la raison, de quel droit en appelle-t-on à la raison de ses conséquences, quelqu'absurdes qu'on les trouve?

L'Esprit humain, on ne peut trop le répéter pour le bonheur des hommes, a beau se tourmenter, dès qu'il sort de la nature visible il s'égare,

---

on ne peut nier que le *Théisme* pur, ou ce qu'on appelle la *religion naturelle*, ne soit préférable à la superstition, de même que la *réforme* a banni bien des abus des pays qui l'ont embrassée. Il n'y a qu'une liberté de penser illimitée & inviolable qui puisse solidement assûrer le repos des esprits. Les opinions des hommes ne sont dangereuses que lorsqu'on veut les gêner, ou quand on s'imagine être obligé de faire penser les autres comme on pense soi-même. Nulles opinions, pas même celles de la superstition, ne seroient dangereuses, si les superstitieux ne se croyoient pas en conscience obligés de persécuter, & n'en avoient pas le pouvoir : c'est ce préjugé que, pour le bien des hommes, il est essentiel d'anéantir, &, si la chose est impossible l'objet que la philosophie puisse raisonnablement se proposer, sera de faire sentir aux dépositaires du pouvoir que jamais ils ne doivent permettre à leurs sujets de faire du mal pour leurs opinions religieuses,

& bientôt il est obligé d'y rentrer. S'il méconnoit la nature & son énergie, s'il a besoin d'un Dieu pour la mouvoir, il n'en a pas plus d'idée, & sur le champ il est forcé d'en faire un homme dont lui-même est le modèle ; il croit en faire un Dieu en lui donnant ses propres qualités, il croit les rendre plus dignes du souverain monde, en les exagérant, tandis qu'à force d'abstractions, de négations, d'exagérations, il les anéantit ou les rend totalement inintelligibles. Lorsqu'il ne s'entend plus lui-même & se perd dans ses propres fictions, il s'imagine avoir fait un Dieu, tandis qu'il n'a fait qu'un être de raison. Un Dieu revêtu de qualités morales a toujours l'homme pour modèle ; un Dieu revêtu des attributs de la Théologie n'a de modèle nulle part, & n'existe point pour nous : de la combinaison ridicule & disparate de deux êtres si divers, il ne peut résulter qu'une pure chimère, avec laquelle notre esprit ne peut avoir aucuns rapports, & dont il lui est très inutile de s'occuper.

QUE pourrions-nous en effet attendre d'un Dieu tel qu'on le suppose ? Que pourrions-nous lui demander ? S'il est spirituel, comment peut-il mouvoir la matière & l'armer contre nous ? Si c'est lui qui établit les loix de la nature ; si c'est lui qui donne aux êtres leurs essences & leurs propriétés ; si tout ce qui se fait est la preuve & le fruit de sa providence infinie & de sa sagesse profonde, à quoi bon lui adresser des vœux ? Le prierons-nous de changer en notre faveur le cours invariable des choses ? Pourroit-il, quand même il le voudroit, anéantir ses décrets immuables ou revenir sur ses pas ? Exigerons-nous que pour

nous plaire il fasse agir les êtres d'une façon opposée à l'essence qu'il leur donne? Peut-il empêcher qu'un corps dur par sa nature, tel qu'une pierre, ne blesse en tombant un corps frêle, tel qu'est la machine humaine dont l'essence est de sentir? Ainsi ne demandons point de miracles à ce Dieu quel qu'il soit; malgré la toute puissance qu'on lui suppose, son immutabilité s'opposeroit à l'exercice de son pouvoir; sa bonté s'opposeroit à l'exercice de sa justice sévère; son intelligence s'opposeroit aux changemens qu'il voudroit faire dans son plan. D'où l'on voit que la Théologie, à force d'attributs discordans, fait elle-même de son Dieu un être immobile, inutile pour l'homme, à qui les miracles sont totalement impossibles.

On nous dira, peut-être, que la science infinie du créateur de toutes choses, connoît dans les êtres qu'il a formés des ressources cachées aux mortels imbécilles, & que sans rien changer ni aux loix de la nature ni aux essences des choses, il est en état de produire des effets qui surpassent notre foible entendement, sans pourtant que ces effets soient contraires à l'ordre qu'il a lui-même établi. Je réponds que tout ce qui est conforme à la nature des êtres ne peut être appellé ni *surnaturel* ni *miraculeux*. Bien des choses sont, sans doute, au-dessus de notre conception, mais tout ce qui se fait dans le monde est naturel, & peut être bien plus simplement attribué à la nature même qu'à un agent dont nous n'avons aucune idée. Je réponds en second lieu que par le mot *Miracle* l'on désigne un effet dont, faute de connoître la nature, on la croit incapable. Je réponds en troisiéme lieu, que par *Miracle* les Théologiens de tous

les pays prétendent indiquer, non une opération extraordinaire de la nature, mais un effet directement opposé aux loix de cette nature, à qui l'on assûre néanmoins que Dieu a prescrit ses loix. (52) D'un autre côté, si Dieu dans celles de ses œuvres qui nous surprennent ou que nous ne comprenons pas ne fait que mettre en jeu des ressorts inconnus aux hommes; il n'est rien dans la nature qui dans ce sens ne puisse être regardé comme un miracle, vû que la cause qui fait qu'une pierre tombe nous est aussi inconnue que celle qui fait tourner notre globe. Enfin si Dieu, lorsqu'il fait un miracle, ne fait que profiter des connoissances qu'il a de la nature pour nous surprendre; il agit simplement comme quelques hommes plus rusés que les autres ou plus instruits que le vulgaire, qui l'étonnent par leurs tours & par leurs secrets merveilleux, en se prévalant de son ignorance ou de son incapacité. Expliquer les phénomènes de la nature par des miracles, c'est dire qu'on ignore les vraies causes de ces phénomènes; les attribuer à un Dieu, c'est convenir qu'on ne connoît point les ressources de la nature, & que l'on a besoin d'un mot pour les désigner, c'est croire à la magie. Attribuer à un être souverainement intelligent, immuable, prévoyant & sage des miracles

---

(52) *Un miracle*, dit Buddeus; *est une opération par laquelle sont suspendues les Loix de la nature dont dépendent l'ordre & la conservation de l'Univers.*

V. Traité de l'Athéisme, Page 140.

par lesquels il déroge à ses loix, c'est anéantir en lui ces qualités. Un Dieu tout puissant n'auroit pas besoin de miracles pour gouverner le monde, ni pour convaincre ses créatures dont l'esprit & le cœur seroient dans ses mains. Tous le miracles annoncés par toutes les religions du monde, comme des preuves de l'intérêt qu'y prend le très haut, ne prouvent rien que l'inconstance de cet être, & l'impossibilité où il se trouve de persuader aux hommes ce qu'il veut leur inculquer.

Enfin pour dernière ressource on nous demandera s'il ne vaut pas mieux dépendre d'un être bon, sage, intelligent que d'une nature aveugle; dans laquelle nous ne trouvons aucune qualité consolante pour nous, ou d'une nécessité fatale toûjours inexorable à nos cris? Je réponds 1°. Que notre intérêt ne décide point de la réalité des choses, & que quand même il nous seroit plus avantageux d'avoir affaire à un être aussi favorable qu'on nous le désigne, cela ne prouveroit pas l'existence de cet être. Je réponds 2°. Que cet être si bon & si sage, nous est, d'un autre côté, représenté comme un tyran déraisonnable, & qu'il seroit plus avantageux pour l'homme de dépendre d'une nature aveugle, que d'un être dont les bonnes qualités sont démenties à chaque instant par la même Théologie qui les lui a données. Je réponds 3°. Que la nature duement étudiée nous fournit tout ce qu'il nous faut pour nous rendre aussi heureux que notre essence le comporte. Lorsqu'à l'aide de l'expérience nous consultons cette nature ou nous cultivons notre raison, elle nous découvre nos devoirs, c'est-à-dire, les moyens indispensables auxquels ses loix

éternelles & néceſſaires ont attaché notre conſervation, notre bonheur propre & celui de la ſociété dont nous avons beſoin pour vivre heureux ici bas. C'eſt dans la nature que nous trouvons de quoi ſatisfaire à nos beſoins phyſiques; c'eſt dans la nature que nous trouvons les devoirs, ſans leſquels nous ne pouvons vivre heureux dans la ſphère où cette nature nous a placés. Hors de la nature nous ne trouvons que des chimères nuiſibles qui nous rendent incertains ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes, & ſur ce que nous devons aux êtres avec qui nous ſommes aſſociés.

La nature n'eſt donc point pour nous une marâtre; nous ne dépendons point d'un deſtin inexorable. Adreſſons-nous à la nature, elle nous procurera une foule de biens, lorſque nous lui rendrons les honneurs qui lui ſont dus: elle nous fournira de quoi ſoulager nos maux phyſiques & moraux, quand nous voudrons la conſulter: elle ne nous punit ou ne nous montre des rigueurs que lorſque nous la mépriſons pour proſtituer notre encens aux idoles que notre imagination élève ſur le thrône qui lui appartient. C'eſt par l'incertitude, la diſcorde, l'aveuglement & le délire qu'elle châtie viſiblement tous ceux qui mettent un Dieu funeſte à la place qu'elle devroit occuper.

En ſuppoſant même pour un inſtant cette nature inerte, inanimée, aveugle, ou ſi l'on veut en faiſant du hazard le Dieu de l'univers, ne vaudroit-il pas mieux dépendre du néant abſolu que d'un Dieu néceſſaire à connoître & dont on

ne peut se faire aucune idée, ou à qui, dès qu'on veut s'en former une, l'on est forcé d'attacher les notions les plus contradictoires, les plus désagréables, les plus révoltantes, les plus nuisibles au repos des humains? Ne vaut-il pas mieux dépendre du destin ou de la fatalité que d'une intelligence assez déraisonnable pour punir ses créatures du peu d'intelligence & de lumières qu'elle a voulu leur donner? Ne vaut-il pas mieux se jetter dans les bras d'une nature aveugle, privée de sagesse & de vues, que de trembler toute sa vie sous la verge d'une intelligence toute puissante, qui n'a combiné ses plans sublimes que pour que les foibles mortels eussent la liberté de les contrarier & les détruire, & de devenir par-là les victimes constantes de son implacable colère. (53)

(53) Mylord Shaftesbury, quoique très zélé Théiste, dit avec raison „ que beaucoup d'honnêtes gens au„ roient l'esprit plus tranquille s'ils étoient assurés „ qu'ils n'ont qu'un aveugle Destin pour guide : ils „ tremblent plus en songeant qu'il y a un Dieu, „ que s'ils croyoient qu'il n'en existât point. " *Voyez* „ *la lettre sur l'enthousiasme.* Voyez encore le chapitre XIII.



maintenant à examiner si cette erreur est utile.

Nulle erreur ne peut être avantageuse au genre-humain ; elle n'est jamais fondée que sur son ignorance ou l'aveuglement de son esprit. Plus les hommes attacheront d'importance à leurs préjugés, plus leurs erreurs auront pour eux des conséquences fâcheuses. Ainsi Bacon a eu raison de dire que *la plus mauvaise des choses, c'est l'erreur déïfiée.* En effet, les inconvéniens qui résultent de nos erreurs religieuses ont été & seront toûjours les plus terribles & les plus étendus. Plus nous respectons ces erreurs, plus elles mettent nos passions en jeu, plus elles troublent notre esprit, plus elles nous rendent déraisonnables, plus elles influent sur toute la conduite de la vie. Il y a peu d'apparence que celui qui renonce à sa raison dans la chose qu'il regarde comme la plus essentielle à son bonheur, l'écoute en toute autre chose.

Pour peu que nous y réfléchissions nous trouverons la preuve la plus convaincante de cette triste vérité ; nous verrons dans les notions funestes que les hommes ont prises de la Divinité la vraie source des préjugés & des maux de toute espèce dont ils sont les victimes. Cependant, comme on l'a dit ailleurs, l'utilité doit être la seule règle & l'unique mesure des jugemens que l'on porte sur les opinions, les institutions, les systêmes & les actions des êtres intelligens ; c'est d'après le bonheur que ces choses nous procurent que nous devons y attacher notre estime ; dès qu'elles nous sont inutiles, nous devons les mépriser ; dès qu'elles nous sont

pernicieuses, nous devons les rejetter; & la raison nous prescrit de les détester à proportion de la grandeur des maux qu'elles nous causent.

D'APRES ces principes fondés sur notre nature, & qui paroîtront incontestables à tout être raisonnable, examinons de sang froid les effets que les notions de la Divinité ont produit sur la terre. On a déja fait entrevoir en plus d'un endroit de cet ouvrage que la morale, qui n'a pour objet que l'homme voulant se conserver & vivant en société, n'avoit rien de commun avec les systêmes imaginaires qu'il peut se faire sur une force distinguée de la nature; on a prouvé qu'il suffisoit de méditer l'essence d'un être sensible, intelligent, raisonnable pour trouver des motifs de modérer ses passions, de resister à des penchans vicieux, de fuir les habitudes criminelles, de se rendre utile & cher à des êtres dont on a un besoin continuel. Ces motifs sont, sans doute, plus vrais, plus réels, plus puissans que ceux que l'on croit devoir emprunter d'un être imaginaire, fait pour se montrer diversement à tous ceux qui le méditeront. Nous avons fait sentir que l'éducation en nous faisant contracter de bonne heure des habitudes honnêtes, des dispositions favorables, fortifiées par les loix, par le respect pour l'opinion du public, par les idées de la décence, par le desir de mériter l'estime des autres, par la crainte de perdre l'estime de nous-mêmes, suffisoit pour nous accoutumer à une conduite louable, & pour nous détourner même des crimes secrets dont nous serions forcés de nous punir n us-mêmes par la crainte, la honte & le remords. L'expérience nous prouve

qu'un premier crime ſecret & qui réuſſit diſpoſe à en commettre un ſecond, & celui-ci un troiſiéme ; qu'une première action eſt le commencement d'une habitude ; qu'il y a moins loin d'un premier crime au centième que de l'innocence au crime ; qu'un homme qui dans l'aſſurance de l'impunité ſe permet une ſuite de mauvaiſes actions ſe trompe, vu qu'il eſt toûjours forcé de ſe punir lui-même, & que d'ailleurs il ne peut ſavoir où il s'arrètera. Nous avons montré que les châtimens que pour ſon intérêt la ſociété eſt en droit d'infliger à tous ceux qui la troublent, ſont pour les hommes inſenſibles aux charmes de la vertu ou aux avantages qui en réſultent, des obſtacles plus réels, plus efficaces & plus préſens que la prétendue colère ou les châtimens éloignés d'une puiſſance inviſible, dont l'idée s'efface toutes les fois qu'on ſe croit ſûr de l'impunité en ce monde. Enfin il eſt aiſé de ſentir qu'une Politique fondée ſur la nature de l'homme & de la ſociété, armée de loix équitables, vigilante ſur les mœurs des hommes, fidelle à récompenſer la vertu & à punir le crime, ſeroit bien plus propre à rendre la morale reſpectable & ſacrée que l'autorité chimérique de ce Dieu que tout le monde adore & qui ne contient jamais que ceux qui ſont déja ſuffiſamment retenus par un tempérament modéré & par des principes vertueux.

D'UN autre côté nous avons prouvé que rien n'étoit plus abſurde & plus dangereux que d'attribuer à la Divinité des qualités humaines, qui dans le fait ſe trouvent continuellement démenties; une bonté, une ſageſſe, une équité, que nous voyons

à chaque inſtant contrebalancées ou contredites par une méchanceté, par des déſordres, par un Deſpotiſme injuſte, que tous les Théologiens du monde ont de tout tems attribué à cette même Divinité. Il eſt donc aiſé d'en conclure qu'un Dieu, que l'on nous montre ſous des aſpects ſi différens, ne peut être le modèle de la conduite des hommes, & que ſon caractère moral ne peut ſervir d'exemple à des êtres vivans en ſociété, qui ne ſont réputés vertueux que lorſqu'ils ne ſe départent point de la bienveillance & de la juſtice qu'ils doivent à leurs ſemblables. Un Dieu ſupérieur à tout, qui ne doit rien à ſes ſujets, qui n'a beſoin de perſonne ne peut être le modèle de ſes créatures, qui ſont remplies de beſoins & qui par conſéquent ſe doivent quelque choſe.

PLATON a dit que *la vertu conſiſtoit à reſſembler à Dieu.* Mais où trouver ce Dieu à qui l'homme doit reſſembler ? Eſt-ce dans la nature ? Hélas celui qu'on ſuppoſe en être le moteur répand indifféremment ſur la race humaine & de grands maux & de grands biens ; il eſt ſouvent injuſte pour les ames les plus pures ; il accorde les plus grandes faveurs aux mortels les plus pervers ; & ſi, comme on l'aſſûre, il doit ſe montrer plus équitable un jour, nous ſerons obligés d'attendre ce tems pour régler notre conduite ſur la ſienne.

SERA-CE dans les religions révélées que nous puiſerons nos idées de vertu ? Hélas ! Toutes ne ſemblent-elles pas s'accorder à nous annoncer un Dieu deſpotique, jaloux, vindicatif, intéreſſé, qui

qui ne connoît point de règles, qui suit son caprice en tout, qui aime ou qui hait, qui choisit ou réprouve selon sa fantaisie, qui agit en insensé, qui se plaît dans le carnage, la rapine & les forfaits; qui se joue de ses foibles sujets, qui les surcharge d'ordonnances puériles, qui leur tend des pièges continuels, qui leur défend avec rigueur de consulter leur raison? Que deviendroit la morale si les hommes se proposoient de tels Dieux pour modèles?

C'est néanmoins quelque Divinité de cette trempe que toutes les nations adorent. Aussi voyons-nous en conséquence de ces principes qu'en tout pays la religion, loin de favoriser la morale, l'ébranle & l'anéantit. Elle divise les les hommes au lieu de les réunir; au lieu de s'aimer & de se prêter des secours mutuels, ils se disputent, ils se méprisent, ils se haïssent, ils se persécutent, ils s'égorgent très souvent pour des opinions également insensées: la moindre différence dans leurs notions religieuses les rend dès lors ennemis, les sépare d'intérêts, les met continuellement aux prises. Pour des conjectures Théologiques des nations deviennent opposées à d'autres nations; le souverain s'arme contre ses sujets; les citoyens font la guerre à leurs concitoyens; les Pères détestent leurs enfans, ceux-ci plongent le glaive dans le sein de leurs Pères; les Époux sont désunis, les parens se méconnoissent, tous les liens sont rompus; la société se déchire de ses propres mains, tandis qu'au milieu de ces affreux désordres chacun prétend se conformer aux vues du Dieu qu'il

ſert, & ne ſe fait aucun reproche des crimes qu'il commet pour ſa cauſe.

Nous retrouvons le même eſprit de vertige & de frénéſie dans les rites, les cérémonies, les pratiques que tous les cultes du monde ſemblent mettre fort au deſſus des vertus ſociales ou naturelles. Ici des mères livrent leurs propres enfans pour repaître leur Dieu; là des ſujets s'aſſemblent en cérémonie pour conſoler leur Dieu des prétendus outrages qu'ils lui ont faits en lui immolant des victimes humaines. Dans un autre pays pour appaiſer la colère de ſon Dieu, un frénétique ſe déchire & ſe condamne pour la vie à des tourmens rigoureux. Le Jehovah du Juif eſt un tyran ſoupçonneux qui ne reſpire que le ſang, le meurtre, le carnage, & qui demande qu'on le nourriſſe de la fumée des animaux. Le Jupiter des Payens eſt un monſtre de lubricité. Le Moloch des Phéniciens eſt un anthropophage; le pur eſprit des Chrétiens veut que pour appaiſer ſa fureur on égorge ſon propre fils; le Dieu farouche du Mexicain ne peut être raſſaſié que par des milliers de mortels qu'on immole à ſa faim ſanguinaire.

Tels ſont les modèles que la Divinité préſente aux hommes dans toutes les ſuperſtitions du monde. Eſt-il donc ſurprenant que ſon nom ſoit devenu pour toutes les nations le ſignal de la terreur, de la démence, de la cruauté, de l'inhumanité & ſerve de pretexte continuel à la violation la plus effrontée des devoirs de la morale? C'eſt l'affreux caractère que les hommes donnent par-tout à leur Dieu qui bannit à jamais

la bonté de leurs cœurs, la morale de leur conduite, la félicité & la raiſon de leurs demeures; c'eſt par-tout un Dieu inquiet de la façon de penſer des malheureux mortels, qui les arme de poignards les uns contre les autres, qui leur fait étouffer le cri de la nature, qui les rend barbares pour eux-mêmes & atroces pour leurs ſemblables; en un mot ils deviennent des inſenſés, des furieux toutes les fois qu'ils veulent imiter le Dieu qu'ils adorent, mériter ſon amour, le ſervir avec zèle.

Ce n'eſt donc point dans l'olympe que nous devons chercher ni les modèles des vertus ni les règles de conduite néceſſaires pour vivre en ſociété. Il faut aux hommes une morale humaine fondée ſur la nature de l'homme, ſur l'expérience invariable, ſur la raiſon: la morale des Dieux ſera toûjours nuiſible à la terre; des Dieux cruels ne peuvent être bien ſervis que par des ſujets qui leur reſſemblent. Que deviennent donc les grands avantages que l'on s'imagine réſulter des notions qu'on nous donne ſans ceſſe de la Divinité! Nous voyons que toutes les nations reconnoiſſent un Dieu ſouverainement méchant, & pour ſe conformer à ſes vues elles foulent continuellement aux pieds les devoirs les plus évidens de l'humanité; il ſembleroit que ce n'eſt que par des crimes & des frénéſies qu'elles eſpèrent attirer ſur elles les graces de l'intelligence ſouveraine dont on leur vante la bonté. Dès qu'il s'agit de la religion, c'eſt-à-dire d'une chimère que ſon obſcurité a fait mettre au-deſſus de la raiſon & de la vertu, les hommes ſe font un devoir de lâcher la bride à toutes leurs paſſions;

ils méconnoissent les préceptes les plus clairs de la morale aussitôt que leurs prètres leur font entendre que la Divinité leur commande le crime, ou que c'est par des forfaits qu'ils pourront obtenir le pardon de leurs fautes.

En effet ce n'est pas dans ces hommes révérés, répandus sur toute la terre pour lui annoncer les oracles du ciel, que nous trouverons des vertus bien réelles. Ces illuminés, qui se disent les Ministres du très-haut, ne prèchent souvent que la haine, la discorde & la fureur en son nom : la Divinité, loin d'influer d'une façon utile sur leurs propres mœurs, ne fait communément que les rendre plus ambitieux, plus avides, plus endurcis, plus opiniâtres, plus vains. Nous les voyons sans cesse occupés à faire naître des animosités par leurs inintelligibles querelles. Nous les voyons lutter contre l'autorité souveraine, qu'ils prétendent soumettre à la leur. Nous les voyons armer les chefs des nations contre leurs Princes légitimes. Nous les voyons distribuer aux peuples crédules des couteaux pour se massacrer réciproquement dans les futiles disputes que la vanité sacerdotale fait passer pour importantes. Ces hommes si persuadés de l'existence d'un Dieu, & qui menacent les peuples de ses vengeances éternelles, se servent-ils de ces notions merveilleuses pour modérer leur orgueil, leur cupidité, leur humeur vindicative & turbulente? Dans les pays où leur empire est le plus solidement établi & où ils jouissent de l'impunité, sont-ils donc ennemis de la débauche, de l'intempérance & des excès qu'un Dieu sévère interdit à ses adorateurs? Au contraire ne les voyons-nous pas alors enhardis au crime, intrépides

dans l'iniquité, donner une libre carrière à leurs déréglemens, à leur vengeance, à leur haine, à leur cruauté soupçonneuse ? En un mot on peut avancer sans crainte que ceux qui par toute la terre annoncent un Dieu terrible & nous font trembler sous son joug ; que les hommes qui le méditent sans cesse, qui prouvent son existence aux autres, qui l'ornent de ses pompeux attributs, qui se déclarent ses interprètes, qui font dépendre de lui tous les devoirs de la morale, sont ceux que ce Dieu contribue le moins à rendre vertueux, humains, indulgens & sociables. A considérer leur conduite on seroit tenté de croire qu'ils sont parfaitement détrompés de l'idole qu'ils servent, & que personne n'est moins dupes qu'eux des menaces qu'ils font en son nom. Entre les mains des Prêtres de tout pays la Divinité ressemble à la tète de Méduse, qui, sans nuire à celui qui la montroit, pétrifioit tous les autres. Les prêtres sont communément les plus fourbes des hommes, les meilleurs d'entre eux sont méchans de bonne foi.

L'Idée d'un Dieu vengeur & rémunérateur en impose-t-elle bien plus à ces Princes, à ces Dieux de la terre, qui fondent leur pouvoir & les titres de leur grandeur sur la Divinité même ; qui se servent de son nom terrible pour intimider, tenir en respect les peuples que si souvent leurs caprices rendent malheureux ? Hélas ! les idées Théologiques & surnaturelles adoptées par l'orgueil des Souverains n'ont fait que corrompre la Politique & la changer en tyrannie. Les Ministres du très-haut, toujours tyrans eux-mêmes ou fauteurs des tyrans, ne crient-ils pas sans cesse

aux Monarques qu'ils sont les images du très-haut? Ne disent-ils pas aux peuples crédules que le Ciel veut qu'ils gémissent sous les injustices les plus cruelles & les plus multipliées; que souffrir est leur partage ; que leurs Princes , comme l'être suprême, ont le droit indubitable de disposer des biens, de la personne , de la liberté, de la vie de leurs sujets ? Ces chefs des nations , ainsi empoisonnés au nom de la Divinité, ne s'imaginent-ils pas que tout leur est permis ? Emules, répréfentans & rivaux de la puissance céleste n'exercent-ils pas à son exemple le Despotisme le plus arbitraire ? Ne pensent-ils point, dans l'ivresse où les plonge la flatterie sacerdotale , que , comme Dieu , ils ne sont point comptables de leurs actions aux hommes, ils ne doivent rien au reste des mortels , qu'ils ne tiennent par aucuns liens à leurs malheureux sujets ?

Il est donc évident que c'est aux notions Théologiques & aux lâches flatteries des Ministres de la Divinité que sont dûs le despotisme, la tyrannie, la corruption & la licence des Princes, & l'aveuglement des peuples à qui l'on défend au nom du ciel d'aimer la liberté, de travailler à leur bonheur, de s'opposer à la violence, d'user de leurs droits naturels. Ces Princes énivrés, même en adorant un Dieu vengeur & en forçant les autres de l'adorer, ne cessent de l'outrager à chaque instant par leurs déréglemens & leurs crimes. Quelle morale en effet que celle des hommes qui se donnent pour les images vivantes & les représentans de la Divinité ! Sont-ce donc des Athées que ces Monarques, injustes par habitude & sans remords , qui arrachent

le pain des mains des peuples affamés, pour fournir au luxe de leurs courtisans insatiables & des vils instrumens de leurs iniquités ? Sont-ce des Athées que ces conquérans ambitieux, qui peu contens d'opprimer leurs propres sujets, vont porter la désolation, l'infortune & la mort chez les sujets des autres ? Que voyons-nous dans ces Potentats qui de *droit divin* commandent aux nations, sinon des ambitieux que rien n'arrête, des cœurs parfaitement insensibles aux maux du genre-humain ; des ames sans énergie & sans vertu qui négligent des devoirs évidens dont ils ne daignent pas même s'instruire ; des hommes puissans qui se mettent insolemment au dessus des règles de l'équité naturelle ; (54) des fourbes qui se jouent de la bonne foi ? Dans les alliances que forment entre eux ces Souverains divinisés trou-

---

(54) L'Empereur Charles Quint avoit coutume de dire qu'*étant un homme de guerre il lui étoit impossible d'avoir de la conscience & de la religion :* son Général, le Marquis de Pescaire, disoit que *rien n'étoit plus difficile que de servir à la fois* JÉSUS-CHRIST & le Dieu Mars. En général, rien n'est plus contraire à l'esprit du Christianisme que la profession des armes, & cependant les Princes Chrétiens ont des armées nombreuses, & sont perpétuellement en guerre. Bien plus, le Clergé seroit bien fâché que l'on suivit à la lettre les maximes de l'*Evangile*, ou de la douceur chrétienne, qui ne s'accorderoit nullement avec ses intérêts. Ce Clergé a besoin de Soldats pour faire valoir ses dogmes & ses droits. Cela nous prouve à quel point la religion est propre à en imposer aux passions des hommes !

vons-nous l'ombre de sincérité ? Dans ces Princes, lors même qu'ils sont le plus humblement soumis à la superstition, rencontrons-nous la moindre vertu réelle ? Nous n'y voyons que des brigands trop orgueilleux pour être humains, trop grands pour être justes, qui se font un code à part de perfidies, de violences, de trahisons ; nous n'y voyons que des méchans prêts à se surprendre & à se nuire ; nous ne trouvons que des furieux toûjours en guerre, & pour les plus futiles intérêts appauvrissant leurs peuples & s'arrachant les uns aux autres les lambeaux sanglans des nations ; on diroit qu'ils se disputent à qui fera le plus de malheureux sur la terre ! Enfin lassés de leurs propres fureurs ; ou forcés à la paix par la main de la nécessité, ils attestent dans des traités insidieux le nom de Dieu, prêts à violer leurs sermens solemnels, dès que le plus foible intérêt l'exigera. (55)

VOILA comme l'idée de Dieu en impose à ceux qui se disent ses images, qui prétendent n'avoir de comptes à rendre de leurs actions qu'à lui seul ! Parmi ces représentans de la Divinité à peine dans des milliers d'années s'en trouve-t-il un seul qui ait l'équité, la sensibilité, les talens & les vertus les plus ordinaires. Les peuples abrutis par la su-

---

(55) *Nihil est quod credere de se non possit, cum laudatur dis æqua potestas.*

JUVENAL. SAT. IV. *vers.* 70.

perſtition ſouffrent que des enfans étourdis par la flatterie les gouvernent avec un ſceptre de fer, dont ces imprudens ne ſentent point qu'ils ſe bleſſent eux-mêmes ; ces inſenſés changés en Dieu ſont les maîtres de la loi, ils décident pour la ſociété dont la langue eſt enchaînée, ils ont le pouvoir de créer & le juſte & l'injuſte ; ils s'exemptent des règles que leur caprice impoſe aux autres, ils ne connoiſſent ni rapports, ni devoirs, jamais ils n'ont appris à craindre, à rougir, à ſentir des remords : leur licence eſt ſans bornes parce qu'elle eſt aſſûrée de reſter impunie ; en conſéquence ils dédaignent l'opinion publique, la décence, les jugemens des hommes qu'ils ſont à portée d'accabler ſous le poids de leur puiſſance énorme. Nous les voyons communément livrés aux vices & à la débauche, parce que l'ennui & les dégouts, qui ſuivent la ſatiété des paſſions aſſouvies, les forcent de recourir à des plaiſirs bizarres, à des folies coûteuſes, pour réveiller l'activité dans leurs ames engourdies. En un mot accoutumés à ne craindre que Dieu ſeul, ils ſe conduiſent toûjours comme s'ils n'avoient rien à craindre.

L'HISTOIRE ne nous montre dans tout pays qu'une foule de Potentats vicieux & mal faiſans ; cependant elle ne nous en montre guères qui aient été des Athées. Les annales des nations nous offrent au contraire un grand nombre de Princes ſuperſtitieux qui paſſèrent leur vie plongés dans la moleſſe, étrangers à toute vertu, uniquement bons pour leurs courtiſans faméliques inſenſibles aux maux de leurs ſujets, dominés par des maîtreſſes & d'indignes favoris, ligués avec des Prêtres contre la félicité publique, enfin des perſécu-

teurs qui pour plaire à leur Dieu, ou pour expier leurs honteux déréglemens, joignirent à tous leurs forfaits celui de tyrannifer la penfée & de maffacrer des citoyens pour des opinions. La fuperftition dans les Princes s'allie avec les crimes les plus affreux; prefque tous ont de la religion, très peu connoiffent la vraie morale ou pratiquent des vertus utiles. Les notions religieufes ne fervent qu'à les rendre plus aveugles & plus méchans, ils fe croient affûrés de la faveur du ciel; ils penfent que leurs Dieux font appaifés, pour peu qu'ils montrent de l'attachement aux pratiques futiles & aux devoirs ridicules que la fuperftition leur impofe. Néron, le cruel Néron, les mains encore teintes du fang de fa propre mère, voulut fe faire initier aux myftères d'Eleufis. L'odieux Conftantin trouva dans les Prêtres chrétiens des complices difpofés à expier fes forfaits. Cet infame Philippe, que fon ambition cruelle fit nommer *le Démon du Midy*, tandis qu'il affaffinoit & fa femme & fon fils, faifoit pieufement égorger le Batave pour des opinions religieufes. C'eft ainfi que l'aveuglement fuperftitieux perfuade aux Souverains qu'ils peuvent expier des forfaits par des forfaits plus grands encore!

Concluons donc de la conduite de tant de Princes fi religieux & fi peu vertueux, que les notions de la Divinité, loin de leur être utiles, ne fervent qu'à les corrompre, à les rendre plus méchans que la nature ne les a faits. Concluons que jamais la crainte d'un Dieu vengeur ne peut en impofer à un tyran déifié, affez puiffant ou affez infenfible pour ne point craindre les reproches ou la haine des hommes; affez dur pour ne

point s'attendrir ſur les maux de l'eſpèce humaine dont il ſe croit diſtingué : ni le ciel ni la terre n'ont aucun remède pour un être perverti à ce point ; il n'eſt point de frein capable de contenir ſes paſſions auxquelles la religion même lâche continuellement la bride & qu'elle rend plus téméraires. Toutes les fois qu'on ſe flatte d'expier facilement le crime, on ſe livre au crime avec facilité. Les hommes les plus déréglés ſont ſouvent très attachés à la Religion ; elle leur fournit le moyen de compenſer par des pratiques ce qui manque à leurs mœurs ; il eſt bien plus aiſé de croire ou d'adopter des dogmes, & de ſe conformer à des cérémonies, que de renoncer à ſes habitudes, ou de réſiſter à ſes paſſions.

Sous des chefs dépravés par la religion même, les nations durent néceſſairement ſe corrompre. Les grands ſe conformèrent aux vices de leurs maîtres ; l'exemple de ces hommes diſtingués, que le vulgaire croit heureux, fut ſuivi par les peuples ; les Cours devinrent des cloaques d'où ſortit continuellement la contagion du vice. La loi capricieuſe & arbitraire décida ſeule de l'honnête ; la juriſprudence fut inique & partiale ; la juſtice n'eut ſon bandeau ſur les yeux que pour le pauvre ; les idées vraies de l'équité s'effacèrent de tous les eſprits ; l'éducation négligée ne ſervit qu'à faire des ignorans, des inſenſés, des dévots toûjours prêts à ſe nuire ; la religion, ſoutenue par la tyrannie, tint lieu de tout ; elle rendit

aveugles & souples les peuples que le gouvernement se proposoit de dépouiller. (56)

Ainsi les nations, privées d'une administration sensée, de loix équitables, d'institutions utiles, d'une éducation raisonnable, & toûjours retenues par le Monarque & le prêtre dans l'ignorance & dans les fers, sont devenues religieuses & corrompues. La nature de l'homme, les vrais intérêts de la société, les avantages réels du Souverain & du peuple, une fois méconnus, la morale de la nature, fondée sur l'essence de l'homme vivant en société, fut pareillement ignorée. On oublia que l'homme a des besoins, que la société n'est faite que pour lui faciliter les moyens de les satisfaire, que le gouvernement doit avoir pour objet le bonheur & le maintien de cette société; qu'il doit par conséquent se servir des mobiles nécessaires pour influer sur des êtres sensibles. On ne vit pas que les récompenses & les peines sont les ressorts puissans dont l'autorité publique peut efficacement se servir pour déterminer les citoyens à confondre leurs intérêts & à travailler à leur propre félicité en travaillant à celle du corps dont ils sont membres. Les vertus sociales furent

---

(56) Machiavel, dans les *Chapitres* 11, 12 & 13 de ses *Discours politiques sur Tite Live* s'efforce de montrer l'utilité dont la Superstition fut à la république Romaine; mais par malheur les exemples dont il s'appuie prouvent qu'il n'y eût que le Sénat qui profita de l'aveuglement du peuple pour le tenir sous le joug.

inconnues ; l'amour de la patrie devint une chimère ; les hommes aſſociés n'eurent intérêt qu'à ſe nuire les uns aux autres & ne ſongèrent qu'à mériter la bienveillance du Souverain, qui ſe crut lui-même intéreſſé à nuire à tous.

VOILA comme le cœur humain s'eſt perverti ; voilà la vraie ſource du mal moral & de cette dépravation héréditaire, épidémique, invétérée que nous voyons régner ſur toute la terre. C'eſt pour remédier à tant de maux que l'on eut recours à la religion, qui elle-même les avoit produits ; on s'imagina que les menaces du ciel réprimeroient les paſſions que tout conſpiroit à faire naître dans tous les cœurs ; on ſe peſuada follement qu'une digue idéale & métaphyſique, que des fables effrayantes, que des phantômes éloignés, ſuffiſoient pour contenir les deſirs naturels & les penchans impétueux ; on crut que des puiſſances inviſibles ſeroient plus fortes que toutes les puiſſances viſibles, qui invitent évidemment les mortels à commettte le mal. On crut avoir tout gagné en occupant les eſprits de ténébreuſes chimères, de terreurs vagues, d'une Divinité vengereſſe ; & la Politique ſe perſuada follement qu'il étoit de ſon intérêt de ſoumettre les peuples aveuglément aux Miniſtres de la Divinité.

QUE réſulta-t-il de là ? Les nations n'eurent qu'une morale ſacerdotale & Théologique, accommodée aux vues & aux intérêts variables des Prêtres, qui ſubſtituèrent des opinions, des rêveries à des vérités, des pratiques à des vertus, un pieux aveuglement à la raiſon, le fanatiſme à la ſociabilité. Par une ſuite néceſſaire de la con-

fiance que les peuples accordèrent aux Miniftres de la Divinité, il s'établit dans chaque Etat deux autorités diftinguées, continuellement en guerre ; le Prêtre combattit le Souverain avec l'arme redoutable de l'opinion, elle fut communément affez forte pour ébranler les trônes. (57) Le Souverain ne fut tranquille que, lorfqu'humblement dévoué à fes Prêtres & docile à leurs leçons il fe prêta à leurs frénéfies. Ceux-ci toûjours remuans, ambitieux, intolérans l'exciterent à ravager fes propres états, ils l'encouragèrent à la tyrannie ; ils le réconcilièrent avec le ciel quand il craignit de l'avoir outragé. Ainfi lorfque deux puiffances rivales fe réunirent, la morale n'y gagna rien ; les peuples ne furent ni plus heureux ni plus vertueux ; leurs mœurs, leur bien-être, leur liberté furent accablés fous les forces réunies du Dieu du ciel & du Dieu de la terre. Les Princes toûjours intéreffés au maintien des opinions Théologiques, fi flatteufes pour leur orgueil & fi favorables à leur pouvoir ufurpé, firent pour l'ordi-

(57) Il eft bon d'obferver que les Prêtres, qui crient fans ceffe aux peuples d'êtres foumis aux Souverains, parce que leur autorité vient du ciel, parce qu'ils font les images de la Divinité, changent bientôt de langage dès que le fouverain ne leur eft point aveuglément foumis. Le Clergé ne foutient le Defpotifme que pour diriger fes coups contre fes ennemis, il le renverfe dès qu'il le trouve contraire à fes intérêts. Les miniftres des puiffances invifibles ne prêchent l'obéiffance aux puiffances vifibles que lorfque celles-ci leur font humblement dévouées.

naire cause commune avec leurs prêtres; ils crurent que le systême religieux qu'ils adoptoient eux-mêmes devoit être le plus utile à leurs intérêts; ils traitèrent en ennemis ceux qui refusèrent de l'adopter. Le Souverain le plus religieux devint soit par politique soit par piété le bourreau d'une partie de ses sujets; il se fit un saint devoir de tyranniser la pensée, d'accabler & d'écraser les ennemis de ses Prêtres, qu'il crut toûjours les ennemis de sa propre autorité. En les égorgeant il s'imagina satisfaire en même-tems à ce qu'il devoit au ciel & à sa propre sûreté. Il ne vit pas qu'en immolant des victimes à ses prêtres, il fortifioit les ennemis de son pouvoir, les rivaux de sa puissance, les moins soumis de ses sujets.

En effet, d'après les notions fausses dont les esprits des Souverains & des peuples superstitieux sont depuis si longtems préoccupés, nous trouvons que tout dans la société concourt à satisfaire l'orgueil, l'avidité, la vengeance du sacerdoce. Par-tout nous voyons que les hommes les plus remuans, les plus dangereux, les plus inutiles sont les mieux récompensés. Nous voyons les ennemis nés de la puissance souveraine honorés & chéris par elle; les sujets les plus rebelles regardés comme les appuis du trône; les corrupteurs de la jeunesse, rendus les maîtres exclusifs de l'éducation; les citoyens les moins laborieux richement payés de leur oisiveté, de leurs spéculations futiles, de leurs discordes fatales, de leurs prières inefficaces, de leurs expiations si dangereuses pour les mœurs & si propres à encourager au crime.

DEPUIS des milliers d'années les nations & les Souverains se sont dépouillés à l'envi pour enrichir les Ministres des Dieux, pour les faire nager dans l'abondance, pour les combler d'honneurs, pour les décorer de titres, de privilèges, d'immunités; pour en faire de mauvais citoyens. Quels fruits les peuples & les Rois ont-ils donc recueilli de leurs bienfaits imprudens, de leur religieuse prodigalité? Les princes en sont-ils devenus plus puissans, les nations en sont-elles devenues plus heureuses, plus florissantes, plus raisonnables? Non, sans doute; le Souverain perdit la plus grande portion de son autorité, il fut l'esclave de ses prêtres, ou il fut obligé de lutter sans cesse contre eux; & la portion la plus considérable des richesses de la société fut employée à maintenir dans l'oisiveté, le luxe & la splendeur ses membres les plus inutiles & les plus dangereux.

LES mœurs des peuples en devinrent-elles meilleures sous ses guides si bien payés? Hélas! les superstitieux n'en connurent jamais; la religion leur tint lieu de tout; ses Ministres contens de maintenir les dogmes & les usages utiles à leurs propres intérêts, ne firent qu'inventer des crimes fictifs, multiplier des pratiques gênantes ou ridicules, afin de mettre à profit les transgressions mêmes de leurs esclaves. Ils exercèrent par-tout un monopole d'expiations; ils firent un trafic des prétendues graces d'en haut; ils fixèrent un tarif pour les délits; les plus graves furent toûjours ceux que le sacerdoce jugea les plus nuisibles à ses vues. Les mots vagues & dépourvus de sens, d'*Impiété*, de *Sacrilège*, d'*Hérésie*,

d'*Héréfie*, de *Blafphême*, &c. (qui n'ont vifiblement pour objet que les chimères intéreffantes pour les feuls prêtres) allarmèrent les efprits bien plus que les forfaits réels & vraiment intéreffans pour la fociété. Ainfi les idées des peuples furent totalement renverfées; des crimes imaginaires les effrayèrent bien plus que des crimes véritables. Un homme dont les opinions & les fyftêmes abftraits ne s'accordèrent point avec ceux des Prêtres fut bien plus abhorré qu'un affaffin, qu'un tyran, qu'un oppreffeur, qu'un voleur, qu'un féducteur, qu'un corrupteur. Le plus grand des attentats fut de méprifer ce que les facrificateurs vouloient qu'on regardât comme facré. (58) Les loix civiles concoururent encore à ce renverfement dans les idées; elles punirent avec atrocité ces crimes inconnus que l'imagination avoit exagérés; on brûla des hérétiques, des blafphémateurs, des mécréans, il n'y eut aucunes peines décernées contre les corrupteurs de l'innocence, les adultères, les fourbes, les calomniateurs.

Sous de pareils inftituteurs que put devenir la jeuneffe? Elle fut indignement facrifiée à la fuperftition. On empoifonna l'homme dès l'enfance de notions inintelligibles, on le repût de myftères & de fables, on l'abbreuva d'une doctrine à

---

(58) Le célèbre Gordon dit que *la plus grande des héréfies c'eft de croire qu'il y a un autre Dieu que le Clergé.*

laquelle il fut forcé d'acquiescer sans pouvoir y rien comprendre ; on troubla son esprit de vains phantômes ; on lui rétrécit le génie par des minuties sacrées, par des devoirs puériles, par des dévotions machinales. (59) On lui fit perdre un tems précieux en pratiques & en cérémonies ; on lui remplit la tête de sophismes & d'erreurs ; on l'enivra du fanatisme, on le prévint pour toûjours contre la raison & la vérité ; l'énergie de son ame fut mise dans des entraves continuelles ; il ne put jamais prendre l'essor, il ne put se rendre utile à ses associés ; l'importance que l'on mit à la science divine, ou plutôt à l'ignorance systématique qui sert de base à la religion, fit que le sol le plus fertile ne produisit que des épines.

L'ÉDUCATION sacerdotale & religieuse forma-t-elle des citoyens, des Pères de famille, des époux, des maîtres justes, des serviteurs fidèles, des sujets soumis, des associés pacifiques ? Non ; elle fit ou des dévôts chagrins, incommodes pour

---

(59) La superstition a tellement fasciné les esprits & fait des hommes de pures machines, qu'il y a un grand nombre de pays où les peuples n'entendent point la langue dont ils se servent pour parler à leur Dieu. Nous voyons des femmes n'avoir pour toute la vie d'autre occupation que de chanter du Latin, sans en entendre un mot. Le peuple qui ne comprend rien à son culte, y assiste très exactement dans l'idée qu'il lui suffit de se montrer à son Dieu, qui lui sçait gré de venir s'ennuyer dans ses Temples.

eux-mêmes & pour les autres ou des hommes sans principes, qui mirent bientôt en oubli les terreurs dont on les avoit imbus, & qui jamais ne connurent les règles de la morale. La religion fut mise au dessus de tout; on dit au fanatique *qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*; en conséquence il crut qu'il falloit se révolter contre le Prince, se détacher de sa femme, détester son enfant, s'éloigner de son ami, égorger ses concitoyens, toutes les fois qu'il s'agissoit des intérêts du ciel. En un mot l'éducation religieuse, quand elle eut son effet, ne servit qu'à corrompre les jeunes cœurs, à fasciner les jeunes esprits, à dégrader les jeunes ames, à faire méconnoître à l'homme ce qu'il se doit à lui-même, à la société, & aux êtres qui l'entourent.

Quels avantages les nations n'eussent-elles pas retiré, si elles eussent employé à des objets utiles les richesses que l'ignorance a si honteusement prodiguées aux ministres de l'imposture! Quel chemin le génie n'eut-il pas fait, s'il eut jouït des récompenses accordées depuis tant de siècles à ceux qui se sont de tout tems opposés à son essor! Combien les sciences utiles, les arts, la morale, la politique, la vérité ne se seroient-elles pas perfectionnées si elles eussent eu les mêmes secours que le mensonge, le délire, l'enthousiasme & l'inutilité!

Il est donc évident que les notions Théologiques furent & seront perpétuellement contraires & à la saine Politique & à la saine Morale; elles changent les Souverains en Divinités malfaisantes

inquiétes & jalouses ; elles sont des sujets des esclaves envieux & méchans, qui à l'aide de quelques pratiques futiles ou de leur aquiescement extérieur à quelques opinions inintelligibles, s'imaginent compenser amplement le mal qu'ils se font les uns aux autres. Ceux qui n'ont jamais osé examiner l'existence d'un Dieu qui punit & récompense ; ceux qui se persuadent que leurs devoirs sont fondés sur ses volontés divines ; ceux qui prétendent que ce Dieu veut que les hommes vivent en paix, se chérissent, se prêtent des secours mutuels, s'abstiennent du mal & se fassent du bien, perdent bientôt de vue ces spéculations stériles dès que des intérêts présens, des passions, des habitudes, des fantaisies importunes les entraînent. Où trouver l'équité, l'union, la paix & la concorde que ces notions sublimes, étayées de la superstition & de l'autorité divine, promettent aux sociétés à qui l'on ne cesse de les mettre sous les yeux ? Sous l'influence de Cours corrompues & de prêtres imposteurs ou fanatiques qui ne sont jamais d'accord, je ne vois que des hommes vicieux, avilis par l'ignorance, enchaînés par des habitudes criminelles, emportés par des intérêts passagers ou par des plaisirs honteux, qui ne pensent point à leur Dieu. En dépit de ses idées Théologiques le courtisan continue à tramer ses noirs complots ; il travaille à contenter son ambition, son avidité, sa haine, sa vengeance & toutes les passions inhérentes à la perversité de son être : malgré cet enfer, dont l'idée seule l'a fait trembler, cette femme corrompue persiste dans ses intrigues, ses fourberies, ses adultères. La plû-

part de ces hommes diſſipés, diſſolus & ſans mœurs, qui rempliſſent les villes & les cours, reculeroient d'horreur, ſi on leur montroit le moindre doute ſur l'exiſtence du Dieu qu'ils outragent. Quel bien réſulte-t-il dans la pratique de cette opinion ſi univerſelle & ſi ſtérile qui n'influe jamais ſur la conduite que pour ſervir de prétexte aux paſſions les plus dangereuſes? Au ſortir de ce Temple où l'on vient de ſacrifier, de débiter les oracles divins, d'épouvanter le crime au nom du Ciel, le Deſpote religieux qui ſe feroit un ſcrupule d'omettre les prétendus devoirs que la ſuperſtition lui impoſe, ne retourne-t-il pas à ſes vices, à ſes injuſtices, à ſes crimes politiques, à ſes forfaits contre la ſociété? Le Miniſtre ne retourne-t-il pas à ſes vexations, le courtiſan à ſes intrigues, la femme galante à ſes proſtitutions, le publicain à ſes rapines, le marchand à ſes fraudes & à ſes ſupercheries?

PRETENDRA-T'ON que ces aſſaſſins, ces voleurs, ces malheureux que l'injuſtice ou la négligence des Gouvernemens multiplient, & à qui des loix ſouvent cruelles arrachent impitoyablement la vie; dira-t-on, dis-je, que ces malfaiteurs qui chaque jour rempliſſent nos gibets & nos échaffauts, ſont des incrédules ou des athées? Non, ſans doute; ces miſérables, ces rebuts de la ſociété croyoient en Dieu; on leur en a répété le nom dans leur enfance; on leur a parlé des chatimens qu'il deſtinoit aux crimes; ils ſe ſont de bonne heure habitués à trembler à la vue de ſes jugemens; cependant ils ont outragé la ſociété; leurs paſſions plus fortes que leurs

craintes n'ayant pu être retenues par les motifs visibles, ne l'ont, à plus forte raison, point été par des motifs invisibles : un Dieu caché & ses châtimens lointains ne pourront jamais empêcher des excès que des supplices présens & assurés sont incapables de prévenir.

En un mot ne voyons-nous pas à chaque instant des hommes persuadés que leur Dieu les voit, les écoute, les environne, & n'être point arrêtés pour cela lorsqu'ils ont le desir de contenter leurs passions & de commettre les actions les plus deshonnêtes ? Le même homme qui craindroit les regards d'un autre homme dont la présence l'empêcheroit de commettre une mauvaise action ou de se livrer à quelque vice honteux, se permet tout quand il croit n'être vu que de son Dieu. A quoi lui sert donc la conviction de l'existence de ce Dieu, de son omniscience, de son ubiquité ou de sa présence en tous lieux, puisqu'elle lui en impose bien moins que l'idée d'être vu par le moindre des hommes ? Celui qui n'oseroit commettre une faute en présence d'un enfant, ne fera pas difficulté de la commettre hardiment quand il n'aura que son Dieu pour témoin. Ces faits indubitables, peuvent servir de réponse à ceux qui nous diront que la crainte de Dieu est plus propre à contenir que l'idée de n'avoir rien à craindre du tout. Quand les hommes ne croient avoir à craindre que leur Dieu, ils ne s'arrêtent communément sur rien.

Les personnes qui doutent le moins des notions religieuses & de leur efficacité, ne les emploient

que rarement quand elles veulent influer sur la conduite de ceux qui leur sont subordonnés, & les ramener à la raison: dans les avis qu'un père donne à son fils vicieux ou criminel, il lui représente bien plutôt les inconvéniens temporels & présens auxquels il s'expose, que les dangers qu'il court en offensant un Dieu vengeur: il lui fait entrevoir les conséquences naturelles de ses déréglemens; sa santé dérangée par la débauche, sa réputation perdue, sa fortune délabrée par le jeu, les châtimens de la société, &c. Ainsi le Déicole lui-même dans les occasions les plus importantes de la vie compte bien plus sur la force des motifs naturels que des motifs surnaturels fournis par la religion: le même homme qui déprise les motifs qu'un athée peut avoir pour faire le bien & s'abstenir du mal, s'en sert dans l'occasion, parce qu'il en sent toute la force.

Presque tous les hommes croient un Dieu vengeur & rémunérateur, cependant en tout pays nous trouvons que le nombre des méchans excède de beaucoup celui des gens de bien. Si nous voulons remonter à la vraie cause d'une corruption si générale, nous la trouverons dans les notions Théologiques elles-mêmes, & non dans les sources imaginaires que les différentes religions du monde ont inventées pour rendre compte de la dépravation humaine. Les hommes sont corrompus parce qu'ils sont presque par-tout mal gouvernés; ils sont indignement gouvernés parce que la religion a divinisé les Souverains; ceux-ci assûrés de l'impunité & pervertis eux-mêmes ont nécessairement rendu leurs peuples miséra-

bles & méchans. Soumis à des maîtres déraisonnables ils n'ont jamais été guidés par la raison. Aveuglés par des prêtres imposteurs leur raison leur devint inutile ; les Tyrans & les prêtres ont avec succès combiné leurs efforts pour empêcher les nations de s'éclairer, de chercher la vérité, de rendre leur sort plus doux, & leurs mœurs plus honnêtes.

Ce n'est qu'en éclairant les hommes, en leur montrant l'évidence, en leur annonçant la vérité que l'on peut se promettre de les rendre & meilleurs & plus heureux. C'est en faisant connoître aux Souverains & aux sujets leurs vrais rapports, leurs véritables intérêts que la politique se perfectionnera & que l'on sentira que l'art de gouverner les mortels n'est point l'art de les aveugler, de les tromper, de les tyranniser. Consultons donc la raison, appellons l'expérience à notre secours, interrogeons la nature, & nous trouverons ce qu'il faut faire pour travailler efficacement au bonheur du genre-humain. Nous verrons que l'erreur est la vraie source des malheurs de notre espèce ; que c'est en rassûrant nos cœurs, en dissipant les vains phantômes dont les idées nous font trembler, en portant la coignée à la racine de la superstition, que nous pourrons paisiblement chercher la vérité, & trouver dans la nature le flambeau qui peut nous guider à la félicité. Etudions donc la nature, voyons ses loix immuables, approfondissons l'essence de l'homme, guérissons le de ses préjugés ;

& par une pente facile nous le conduirons à la vertu sans laquelle il sentira qu'il ne peut être solidement heureux dans le monde qu'il habite.

DÉTROMPONS donc les mortels de ces Dieux qui par-tout ne font que des infortunés. Substituons la nature visible à ces puissances inconnues qui n'ont été servies en tout tems que par des esclaves tremblans ou par des enthousiastes en délire. Disons leur que pour être heureux il faut cesser de craindre.

LES idées de la Divinité que nous avons vu si inutiles & si contraires à la saine morale, ne procurent point des avantages plus marqués aux individus qu'aux sociétés. En tout pays la Divinité fut, comme on a vu, représentée sous des traits révoltans, & le superstitieux, quand il fut conséquent à ses principes, fut toûjours un être malheureux ; la superstition est un ennemi domestique que l'on porte toûjours au dedans de soi-même. Ceux qui s'occuperont sérieusement de ses phantômes redoutables vivront dans des inquiétudes & des transes continuelles ; ils négligeront les objets les plus dignes de les intéresser pour courir après des chimères ; ils passeront communément leurs tristes jours à gémir, à prier, à sacrifier, à expier les fautes réelles ou imaginaires qu'ils croient propres à offenser leur Dieu sévère. Souvent dans leur fureur ils se tourmenteront eux-mêmes, ils se feront un devoir de s'infliger les châtimens les plus barbares pour prévenir les coups d'un Dieu prêt à frapper, ils s'armeront contre eux-mêmes

dans l'espoir de désarmer la vengeance & la cruauté du maître atroce qu'ils pensent avoir irrité ; ils croiront appaiser un Dieu colère en devenant les bourreaux d'eux-mêmes & en se faisant tous les maux que leur imagination sera capable d'inventer. La société ne retire aucuns fruits des notions lugubres de ces pieux insensés ; leur esprit se trouve continuellement absorbé par leurs tristes rêveries, & leur tems se dissipe dans des pratiques déraisonnables Les hommes les plus religieux sont communément des misanthropes très inutiles au monde & très nuisibles à eux-mêmes. S'ils montrent de l'énergie, ce n'est que pour imaginer des moyens de s'affliger, de se mettre à la torture, de se priver des objets que leur nature desire. Nous trouvons dans toutes les contrées de la terre des *Pénitens*, intimément persuadés qu'à force de barbaries & de suicides lents exercés sur eux-mêmes, ils mériteront la faveur d'un Dieu féroce, dont partout néanmoins l'on publie la bonté. Nous voyons des frénétiques de ce genre dans toutes les parties du monde ; l'idée d'un Dieu terrible a fait naître en tout tems & en tous lieux les plus cruelles extravagances.

Si ces dévots insensés se font tort à eux-mêmes & privent la société des secours qu'ils lui doivent, ils sont moins capables, sans doute, que ces fanatiques turbulens & zélés, qui remplis de leurs idées religieuses se croient obligés de troubler le monde & de commettre des crimes réels pour soutenir la cause de leur céleste phantôme. Ce n'est très souvent qu'en outrageant la morale que le fanatique suppose se rendre agréable à son Dieu. Il fait con-

ſiſter la perfection ou à ſe tourmenter lui-même ou à briſer en faveur de ſes notions bizarres les liens les plus ſacrés que la nature ait faits pour les mortels.

Reconnoissons donc que les idées de la Divinité ne ſont pas plus propres à procurer le bien-être, le contentement & la paix aux individus qu'aux ſociétés dont ils ſont membres. Si quelques enthouſiaſtes paiſibles, honnêtes, inconſéquens trouvent des conſolations & des douceurs dans leurs idées religieuſes, il en eſt des millions qui, plus conſéquens à leurs principes, ſont malheureux pendant toute leur vie, perpétuellement aſſaillie par les triſtes idées d'un Dieu fatal que leur imagination troublée leur montre à chaque inſtant Sous un Dieu redoutable un dévot tranquille & paiſible eſt un homme qui n'a point raiſonné.

En un mot tout nous prouve que les idées religieuſes ont l'influence la plus forte ſur les hommes pour les tourmenter, les diviſer & les rendre malheureux; elles échauffent leur eſprit, elles enveniment leurs paſſions ſans jamais les retenir que quand elles ſont trop foibles pour les entrainer.





CHAPITRE IX.

Les notions Théologiques ne peuvent point être la base de la morale. Parallèle de la morale Théologique & de la morale naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'esprit humain.

UNE supposition pour être utile aux hommes devroit les rendre heureux. De quel droit se flatter qu'une hypothèse qui ne fait que des malheureux ici bas puisse un jour nous conduire à une félicité durable ? Si Dieu n'a fait les les mortels que pour trembler & gémir dans ce monde qu'ils connoissent, sur quel fondement peut-on se promettre qu'il consentira par la suite, à les traiter avec plus de douceur dans un monde inconnu. Tout homme à qui nous voyons commettre des injustices criantes, même en passant, ne doit-il pas nous être très suspect & perdre notre confiance à jamais ?

D'UN autre côté une supposition qui jetteroit du jour sur tout, ou qui donneroit la solution facile de toutes les questions auxquelles on l'appliqueroit, quand même on ne pourroit en démontrer la certitude, seroit probablement vraie : mais un systême qui ne feroit qu'obscurcir les no-

tions les plus claires, & rendre plus insolubles tous les problèmes que l'on voudroit résoudre par son moyen, pourroit à coup sûr être regardé comme faux, comme inutile, comme dangereux. Pour se convaincre de ce principe, que l'on examine sans préjugés si le système de l'existence du Dieu Théologique a jamais pu donner la solution d'aucune difficulté. Les connoissances humaines ont-elles à l'aide de la Théologie fait un pas en avant ? Cette science si importante & si sublime n'a-t-elle pas totalement obscurci la morale ? N'a-t-elle pas rendu douteux & problématiques les devoirs les plus essentiels de notre nature ? N'a-t-elle pas indignement confondu toutes les notions du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu ? Qu'est-ce en effet que la vertu dans les idées de nos Théologiens ? C'est, nous diront-ils, ce qui est conforme à la volonté de l'être incompréhensible qui gouverne la nature. Mais qu'est-ce que cet être dont vous nous parlez sans cesse sans pouvoir le comprendre ; & comment pouvons-nous connoître ses volontés ? Alors ils vous diront ce que cet être n'est point, sans jamais pouvoir vous dire ce qu'il est ; s'ils entreprennent de vous en donner une idée, ils entasseront sur cet être hypothétique une foule d'attributs contradictoires, incompatibles qui en feront une chimère impossible à concevoir ; ou bien ils vous renverront aux révélations surnaturelles par lesquelles ce phantôme a fait connoître ses intentions divines aux hommes. Mais comment prouveront-ils l'autenticité de ces révélations ? Ce sera par des miracles. Comment croire des miracles qui, comme on a vu, sont

contraires, même aux notions que la Théologie nous donne de sa Divinité intelligente, immuable, toute puissante? En dernier ressort il faudra donc s'en rapporter à la bonne foi des prêtres chargés de nous annoncer les oracles divins. Mais qui nous assurera de leur mission? Ne sont ce pas eux-mêmes qui s'annoncent pour les interprètes infaillibles d'un Dieu qu'ils avouent ne pas connoître? Cela posé les Prêtres, c'est-à-dire, des hommes très suspects & peu d'accord entre eux seront les arbitres de la morale; ils décideront selon leurs lumières incertaines ou leurs passions des règles que l'on doit suivre; l'enthousiasme ou l'intérêt seront les seules mesures de leurs décisions; leur morale variera ainsi que leurs vertiges & leurs caprices; ceux qui les écouteront ne sçauront jamais à quoi s'en tenir: dans leurs livres inspirés on trouvera toûjours une Divinité peu morale, qui tantôt commandera le crime & l'absurdité; qui tantôt sera l'amie & tantôt l'ennemie de la race humaine; qui tantôt sera bienfaisante, raisonnable & juste; & qui tantôt sera insensée, capricieuse, injuste & despotique. Que résultera-t-il de tout cela pour un homme sensé? C'est que ni des Dieux inconstans, ni leurs Prêtres dont les intérêts varient à chaque instant, ne peuvent être les modèles ou les arbitres d'une morale, qui doit être aussi constante & aussi sûre que les loix invariables de la nature auxquelles nous ne la voyons jamais déroger.

Non; ce ne sont point des opinions arbitraires & inconséquentes, des notions contra-

dictoires, des ſpéculations abſtraites & inintelligibles qui peuvent ſervir de baſe à la ſcience des mœurs. Ce ſont des principes évidens, déduits de la nature de l'homme, fondés ſur ſes beſoins, inſpirés par l'éducation, rendus familiers par l'habitude, rendus ſacrés par les loix, qui convaincront nos eſprits, qui nous rendront la vertu utile & chère, qui peupleront les nations de gens de bien & de bons citoyens. Un Dieu, néceſſairement incompréhenſible, ne préſente qu'une idée vague à notre imagination; un Dieu terrible l'égare; un Dieu changeant & ſouvent en contradiction avec lui-même, nous empêchera toûjours de ſçavoir la route que nous devons tenir. Les menaces qu'on nous fera de la part d'un être bizarre, qui ſans ceſſe contredit notre nature dont il eſt l'auteur, ne fera que rendre la vertu déſagréable pour nous; la crainte ſeule nous fera pratiquer ce que la raiſon & notre propre intérêt devroit nous faire exécuter avec joie. Un Dieu terrible ou méchant (ce qui eſt la même choſe) ne ſervira jamais qu'à inquiéter les honnêtes gens, ſans arrêter les ſcélérats; la plûpart des hommes quand ils voudront pécher ou ſe livrer à des penchans vicieux; ceſſeront d'enviſager le Dieu terrible pour ne voir que le Dieu clément & rempli de bonté; les hommes n'enviſagent jamais les choſes que du côté le plus conforme à leurs deſirs.

La bonté de Dieu raſſûre le méchant, ſa rigueur trouble l'homme de bien. Ainſi les qualités que la Théologie attribue à ſon Dieu tournent elles-mêmes au déſavantage de la ſaine mo-

rale. C'eſt ſur cette bonté infinie que les plus corrompus des hommes oſent compter lorſqu'ils ſont entraînés dans le crime ou livrés à des vices habituels. Si on leur parle alors de leur Dieu, ils nous diſent que *Dieu eſt bon*, que ſa clémence & ſa miſéricorde ſont infinies ; la ſuperſtition complice des iniquités des mortels, ne leur répète-t-elle pas ſans ceſſe en tout pays qu'à l'aide de certaines pratiques, de certaines prières, de certains actes de piété l'on peut appaiſer le Dieu terrible & ſe faire recevoir à bras ouverts par ce Dieu radouci ? Les Prêtres de toutes les nations ne poſſédent-ils pas des ſecrets infaillibles pour réconcilier les hommes les plus pervers avec la Divinité ?

Il faut conclure de là que, ſous quelque point de vue que l'on conſidère la Divinité, elle ne peut ſervir de baſe à la morale faite pour être toûjours invariablement la même. Un Dieu iraſcible n'eſt utile qu'à ceux qui ont intérêt d'épouvanter les hommes pour recueillir les fruits de leur ignorance, de leurs craintes & de leurs expiations ; les grands de la terre qui ſont communément les mortels les plus dépourvus de vertus & de mœurs, ne verront point ce Dieu redoutable quand il s'agira de céder à leurs paſſions ; ils s'en ſerviront bien pour effrayer les autres afin de les aſſervir & de les tenir en tutele, tandis qu'ils n'enviſageront eux-mêmes ce Dieu que ſous les traits de ſa bonté, ils le verront toûjours indulgent ſur les outrages que l'on fait à ſes créatures pourvu qu'on ait du reſpect pour lui-même ;

même; d'ailleurs la réligion leur fournira des moyens faciles d'appaiser son courroux. Cette religion ne paroit inventée que pour fournir aux ministres de la Divinité l'occasion d'expier les crimes de la terre.

La morale n'est point faite pour suivre les caprices de l'imagination, des passions, des intétêts de l'homme: elle doit être stable, elle doit être la même pour tous les individus de la race humaine, elle ne doit point varier d'un pays ou d'un tems à un autre; la religion n'est point en droit de faire plier ses regles immuables sous les loix changeantes de ses Dieux. Il n'y a qu'un moyen de donner à la morale cette solidité inébranlable; nous l'avons indiqué dans plus d'un endroit de cet ouvrage (60); il ne s'agit que de la fonder, sur nos devoirs, sur la nature de l'homme, sur les rapports subsistans entre des êtres intelligens, qui chacun de leur côté sont amoureux de leur bonheur, sont occupés à se conserver, qui vivent en société afin d'y parvenir plus surement. En un mot il faut donner pour base à la morale la nécessité des choses.

En pesant ces principes, puisés dans la nature, évidents par eux-mêmes, confirmés par des expé-

---

(60) Voyez la partie première Chapitre VIII. de cet ouvrage; ainsi que ce qui est dit au chapitre XII. & à la fin du chap. XIV. de la même partie.

riences conſtantes, approuvés par la raiſon, l'on aura une morale certaine & un ſyſtème de conduite qui ne ſe démentira jamais. On n'aura pas beſoin de recourir aux chimères Théologiques pour régler ſa conduite dans le monde viſible. On ſera en état de répondre à ceux qui prétendent que ſans un Dieu il ne peut y avoir de morale; & que ce Dieu, en vertu de ſa puiſſance & de l'Empire Souverain qui lui appartient ſur ſes créatures, a ſeul droit de leur impoſer des loix, & de les ſoumettre à des devoirs qui les obligent. Si l'on fait réflexion à la longue ſuite d'égaremens & d'erreurs qui découlent des notions obſcures que l'on a de la Divinité, & des idées ſiniſtres que toute religion en donne partout pays, il ſeroit plus vrai de dire que toute ſaine morale, toute morale utile au genre humain, toute morale avantageuſe pour la ſociété, eſt totalement incompatible avec un être, que l'on ne préſente jamais aux hommes que ſous la forme d'un Monarque abſolu, dont les bonnes qualités ſons continuellement éclipſées par des caprices dangereux: conſéquemment on ſera forcé de reconnoître que pour établir la morale ſur des fondemens ſûrs, il faut néceſſairement commencer par renverſer les ſyſtêmes chimériques, ſur leſquels on a juſqu'ici fondé l'édifice ruineux de la morale ſurnaturelle, que depuis tant de ſiécles l'on prêche inutilement aux habitans de la terre.

Quelle que ſoit la cauſe qui plaça l'homme dans le ſéjour qu'il habite, & qui lui donna ſes facultés; ſoit qu'on regarde l'eſpèce humaine comme l'ouvrage de la nature, ſoit qu'on ſuppoſe qu'elle

doit son existence à un être intelligent distingué de la nature; l'existence de l'homme, tel qu'il est, est un fait; nous voyons en lui un être qui sent, qui pense, qui a de l'intelligence, qui s'aime lui-même, qui tend à se conserver, qui dans chaque instant de sa durée s'efforce de rendre son existence agréable, qui pour satisfaire plus aisément ses besoins & se procurer des plaisirs, vit en société avec des êtres semblables à lui, que sa conduite peut rendre favorables ou indisposer contre lui. C'est donc sur ces sentimens universels, inhérents à notre nature & qui subsisteront autant que la race des mortels, que l'on doit fonder la morale qui n'est que la science des devoirs de l'homme vivant en société.

VOILA donc les vrais fondemens de nos devoirs; ces devoirs sont nécessaires, vu qu'ils découlent de notre propre nature, & que nous ne pouvons parvenir au bonheur que nous nous proposons, si nous ne prenons les moyens sans lesquels nous ne l'obtiendrions jamais. Or pour être solidement heureux, nous sommes obligés de mériter l'affection & les secours des êtres avec lesquels nous sommes associés; ceux-ci ne s'engagent à nous aimer, à nous estimer, à nous aider dans nos projets, à travailler à notre félicité propre qu'autant que nous sommes disposés à travailler à la leur. C'est cette nécessité que l'on nomme *obligation morale*. Elle est fondée sur la considération des motifs capables de déterminer des êtres sensibles, intelligens, tendans vers une fin, à suivre la conduite nécessaire pour y parvenir. Ces motifs ne peuvent

être en nous que les desirs toûjours renaissans de nous procurer des biens & d'éviter des maux. Le plaisir & la douleur, l'espoir du bonheur ou la crainte du malheur, sont les seuls motifs capables d'influer efficacement sur les volontés des êtres sensibles; pour les *obliger* il suffit donc que ces motifs existent & soient connus; pour les connoître il suffit d'envisager notre constitution, d'après laquelle nous ne pouvons aimer ou approuver en nous, que les actions d'où résulte notre utilité réelle & réciproque qui constitue la vertu. En conséquence pour nous conserver nous-mêmes, pour jouir de la sûreté, nous sommes *obligés* de suivre la conduite nécessaire à cette fin; pour intéresser les autres à notre conservation propre, nous sommes obligés de nous intéresser à la leur, ou de ne rien faire qui les détourne de la volonté de coopérer avec nous à notre propre félicité. Tels sont les vrais fondemens de l'*obligation morale*.

On se trompera toûjours quand on voudra donner d'autre base à la morale que la nature de l'homme, elle ne peut en avoir de plus solide & de plus sûre. Quelques auteurs, même de bonne foi, ont cru que pour rendre plus respectables & plus saints aux yeux des hommes, les devoirs que la nature leur impose, il falloit les revêtir de l'autorité d'un être que l'on a fait supérieur à la nature, & plus fort que la nécessité. La Théologie en conséquence s'est emparée de la morale, ou s'est efforcée de la lier au systême religieux; l'on a cru que cette union rendroit la vertu plus sacrée; que la crainte des

puiſſances inviſibles qui gouvernent la nature elle-même, donneroit plus de poids & d'efficacité à ſes loix ; enfin on s'eſt imaginé que les hommes perſuadés de la néceſſité de la morale, en la voyant unie à la religion, regarderoient cette religion elle-même comme néceſſaire à leur bonheur. En effet, c'eſt la ſuppoſition qu'un Dieu eſt néceſſaire pour appuyer la morale, qui ſoutient les idées Théologiques,& la plupart des ſyſtêmes religieux ſur la terre ; on s'imagine que ſans un Dieu l'homme ne pourroit ni connoître ni pratiquer ce qu'il ſe doit aux autres. Ce préjugé une fois établi, on croit que les idées toûjours vagues d'un Dieu métaphyſique ſont tellement liées à la morale & au bien de la ſociété, qu'on ne peut attaquer la Divinité ſans renverſer du même coup les devoirs de la nature. On penſe que le beſoin, que le deſir du bonheur, que l'intérêt évident des ſociétés & des individus ſeroient des motifs impuiſſans, s'ils n'empruntoient toute leur force & leur *ſanction* d'un être imaginaire, dont on a fait l'arbitre de toutes choſes.

MAIS il eſt toûjours dangereux d'allier la fiction à la vérité, l'inconnu au connu, le délire de l'enthouſiaſme à la raiſon tranquille. Que réſulte-t-il en effet de l'alliage confus que la Théologie a fait de ſes merveilleuſes chimères avec des réalités : l'imagination égarée méconnut la vérité ; la religion, à l'aide de ſon phantôme, voulut commander à la nature, faire plier la raiſon ſous ſon joug, ſoumettre l'homme à ſes propres caprices ; & ſouvent au nom de la Divinité elle le força d'étouffer ſa nature & de violer

T 3

par piété les devoirs les plus évidens de la morale. Quand cette même religion voulut contenir les mortels, qu'elle avoit pris soin de rendre aveugles & déraisonnables, elle n'eut à leur donner que des freins & des motifs idéaux, elle ne put substituer que des causes imaginaires à des causes véritables, des mobiles merveilleux & surnaturels à des mobiles naturels & connus; des romans & des fables à des réalités. Par ce renversement, la morale n'eut plus de principes assurés; la nature, la raison, la vertu, l'évidence dépendirent d'un Dieu indéfinissable, qui jamais ne parla clairement, qui fit taire la raison, qui ne s'expliqua que par des inspirés, des imposteurs, des fanatiques, que leur délire, ou le desir de profiter des égaremens des hommes, intéresserent à ne prêcher qu'une soumission abjecte; des vertus factices, des pratiques frivoles, en un mot une morale arbitraire, conforme à leurs propres passions, & souvent très nuisible au reste du genre humain.

Ainsi en faisant découler la morale d'un Dieu, on la soumit réellement aux passions des hommes. En voulant la fonder sur une chimère on ne la fonda sur rien; en la faisant dériver d'un être imaginaire dont chacun se fit des notions différentes, dont les oracles obscurs furent interprétés, soit par des hommes en délire soit par des fourbes; en établissant sur ses volontés prétendues la bonté ou la malignité, en un mot la *moralité* des actions humaines; en proposant à l'homme pour modèle un être que l'on supposa changeant, les Théologiens, loin de

donner à la morale une base inébranlable, ont affoibli ou même anéanti celle que lui donnoit la nature, & n'ont mis en sa place que des incertitudes. Ce Dieu par les qualités qu'on lui donne, est une énigme inexplicable que chacun devine à sa façon, que chaque religion explique à sa manière, dans laquelle tous les Théologiens du monde découvrent tout ce qui leur plaît, & d'après laquelle chaque homme se fait une morale à part conforme à son propre caractère. Si Dieu dit à l'homme doux, indulgent, équitable, d'être bon, compâtissant, bienfaisant; il dit à l'homme emporté & dépourvu d'entrailles, d'être inhumain, intolérant, sans pitié. La morale de ce Dieu varie d'homme à homme, d'une contrée à un autre, quelques peuples frémissent d'horreur à la vue des actions que d'autres peuples regardent comme saintes & méritoires. Les uns voient ce Dieu rempli de clémence & de douceur, les autres le jugent cruel, & s'imaginent que c'est pas des cruautés que l'on peut acquérir l'avantage de lui plaire.

La morale de la nature est claire; elle est évidente pour ceux mêmes qui l'outragent. Il n'en est pas de même de la morale religieuse, celle-ci est aussi obscure que la Divinité qui la prescrit, ou plutôt aussi changeante que les passions & les tempéramens de ceux qui la font parler ou qui l'adorent. Si l'on s'en rapportoit aux Théologiens, la morale devroit être regardée comme la science la plus problématique, la plus incertaine, la plus difficile à fixer. Il faudroit le génie le plus subtil ou le plus profond, l'esprit le plus pénétrant & le plus exercé pour découvrir les princi-

pes des devoirs de l'homme envers lui-même & les autres. Les vraies sources de la morale ne sont-elles donc faites pour être connues que d'un petit nombre de penseurs ou de métaphysiciens? En la faisant dériver d'un Dieu, que personne ne voit que dans lui-même, & qu'il façonne d'après ses propres idées, c'est la soumettre au caprice de chaque homme; en la faisant dériver d'un être que nul homme sur la terre ne peut se vanter de connoître, c'est dire que l'on ne sçait de qui elle peut nous venir. Quel que soit l'agent de qui l'on fait dépendre la nature & tous les êtres qu'elle renferme; quelque puissance qu'on lui suppose, il pourra bien faire que l'homme existe ou n'existe point, mais dès qu'il l'aura fait ce qu'il est, dès qu'il l'aura rendu sensible, amoureux de son être, vivant en société, il ne pourra sans l'anéantir ou le refondre faire qu'il existe autrement. D'après son essence, ses qualités, ses modifications actuelles, qui le constituent un être de l'espèce humaine, il lui faut une morale, & le desir de se conserver lui fera préférer la vertu au vice, par la même nécessité qui lui fait préférer le plaisir à la douleur. (61)

Dire que sans idée de Dieu l'homme ne peut point avoir de sentimens moraux, c'est-à-dire, ne

---

(61) Suivant la Théologie, l'homme a besoin de *graces surnaturelles* pour faire le bien : cette doctrine fut, sans doute, très nuisible à la saine morale. Les hommes attendirent toûjours les *graces d'en haut*

peut point diſtinguer le vice de la vertu, c'eſt prétendre que ſans idée de Dieu l'homme ne ſentiroit pas le beſoin de manger pour vivre, ne mettroit point de diſtinction ou de choix entre ſes alimens ; c'eſt prétendre que ſans connoître le nom, le caractère & les qualités de celui qui nous prépare un mêts, nous ne ſommes point en état de juger ſi ce mêts nous eſt agréable ou déſagréable, s'il eſt bon ou mauvais. Celui qui ne ſçait à quoi s'en tenir ſur l'exiſtence & les attributs moraux d'un Dieu, ou qui les nie formellement, ne peut au moins douter de ſon exiſtence propre, de ſes propres qualités, de ſa façon propre de ſentir & de juger: il ne peut non plus douter de l'exiſtence d'autres êtres organiſés comme lui, en qui tout lui montre des qualités analogues aux ſiennes, & dont par de certaines actions il peut s'attirer l'amour ou la haine, les ſecours ou les mauvais traitemens, l'eſtime ou les mépris : cette connoiſſance lui ſuffit pour diſtinguer le bien & le mal moral. En un mot chaque homme jouiſſant d'une organiſation bien

---

pour bien faire, & ceux qui les gouvernèrent n'employèrent jamais les graces *d'en bas*, c'eſt-à-dire les motifs naturels, pour les exciter à vertu. Cependant Tertullien nous dit *pourquoi vous mettre en peine de chercher la loi de Dieu, tandis que vous avez celle qui eſt commune á tout le monde & qui eſt écrite ſur les tables de la nature?*

TERTULL. DE CORONA MILITIS.

ordonnée, ou de la faculté de faire des expériences vraies, n'aura qu'à se considérer lui-même pour découvrir ce qu'il doit aux autres ; sa propre nature l'éclairera bien mieux sur ses devoirs que ces Dieux qu'il ne peut consulter que dans ses propres passions, ou dans celles de quelques enthousiastes ; ou de quelques imposteurs. Il reconnoîtra que pour se conserver & se procurer à lui-même un bien-être durable, il est obligé de résister à l'impulsion souvent aveugle de ses propres desirs ; & que pour se concilier la bienveillance des autres, il doit agir d'une façon conforme aux leurs ; en raisonnant ainsi, il sçaura ce que c'est que la vertu (62) ; s'il met cette spéculation en pratique, il sera vertueux ; il sera récompensé de sa conduite par l'heureuse harmonie de sa machine, par l'estime légitime de lui-même, confirmée par la tendresse des autres : s'il agit d'une façon contraire, le trouble & le désordre de sa machine l'avertiront promptement que la nature n'approuve point sa con-

(62) La Théologie jusqu'ici n'a sçu donner une définition vraie de la vertu. Selon elle, c'est un effet de la grace qui nous dispose à faire ce qui est agréable à la Divinité. Mais qu'est que la Divinité ? Qu'est ce que la grace ? Comment agit-elle sur l'homme ? Qu'est-ce qui est agréable à Dieu ? Pourquoi ce Dieu ne donne-t-il pas à tous les hommes la grace de faire ce qui est agréable à ses yeux ? *Adhuc sub judice lis est.* On a dit sans cesse aux hommes de faire le bien *parce que Dieu le vouloit* ; jamais on ne leur a dit ce que c'étoit que *bien faire*, & jamais on n'a pu leur apprendre, ni ce que c'étoit que Dieu, ni ce qu'il vouloit qu'on fit.

duite, qu'il la contredit, qu'il se nuit à lui, même, & il se trouvera forcé de souscrire à la condamnation des autres qui le haïront, qui blâmeront ses actions. Si l'égarement de son esprit l'empêche de voir les conséquences les plus immédiates de ses déréglemens, il ne verra pas davantage les récompenses & les châtimens éloignés du Monarque invisible, que l'on a si vainement placé dans l'Empyrée ; ce Dieu ne lui parlera jamais d'une façon aussi claire que sa conscience, qui le récompense ou le punit sur le champ.

Tout ce qui vient d'être dit, nous prouve évidemment que la morale religieuse perdroit infiniment à être mise en parallèle avec la morale de la nature, qu'elle contredit à chaque instant. La nature invite l'homme à s'aimer, à se conserver, à augmenter incessamment la somme de son bonheur : la religion lui ordonne d'aimer uniquement un Dieu redoutable & digne de haine, de se détester lui-même, de sacrifier à son idole effrayante les plaisirs les plus doux & les plus légitimes de son cœur. La nature dit à l'homme de consulter sa raison, & de la prendre pour guide : la religion lui apprend que cette raison est corrompue, qu'elle n'est qu'un guide infidèle, donnée par un Dieu trompeur afin d'égarer ses créatures. La nature dit à l'homme de s'éclairer, de chercher la vérité, de s'instruire de ses rapports : la religion lui enjoint de ne rien examiner, de rester dans l'ignorance, de craindre la vérité ; elle lui persuade qu'il n'est point de rapports plus importans pour lui que ceux qui subsistent entre lui & un être qu'il ne connoitra jamais. La nature dit à l'être amoureux de lui-même, de

modérer ses passions, de leur résister lorsqu'elles sont destructives pour lui-même, de les contrebalancer par des motifs réels empruntés de l'expérience : la religion dit à l'être sensible de n'avoir point de passions, d'être une masse insensible, ou de combattre ses penchans par des motifs empruntés de l'imagination & variables comme elle La nature dit à l'homme d'être sociable, d'aimer ses semblables, d'être juste, paisible, indulgent, bienfaisant, de faire jouir ou de laisser jouir ses associés : la religion lui conseille de fuir la société, de se détacher des créatures, de les haïr, quand leur imagination ne leur procure point des rêves conformes aux siens, de briser en faveur de son Dieu tous les liens les plus sacrés, de tourmenter, d'affliger, de persécuter, de massacrer ceux qui ne veulent point délirer à sa manière. La nature dit à l'homme en société, chéris la gloire, travaille à te rendre estimable, sois actif, courageux, industrieux : la religion lui dit sois humble, abject, pusillanime, vis dans la retraite, occupe-toi de prières, de méditations, de pratiques ; sois inutile à toi-même, & ne fais rien pour les autres (63). La nature propose pour modèle au citoyen, des hommes doués d'ames honnêtes, nobles, énergiques qui ont

---

(63) Il est aisé de sentir que le culte religieux fait un tort très réel aux sociétés politiques, par la perte du tems, par l'oisiveté & l'inaction qu'il cause, & dont il fait un devoir. En effet, la religion suspend les travaux les plus utiles pendant une partie considérable de l'année,

utilement servi leurs concitoyens; la religion leur vante des ames abjectes, des pieux enthousiastes, des pénitens frénétiques, des fanatiques, qui, pour des opinions ridicules, ont troublé des Empires. La nature dit à l'époux d'être tendre, de s'attacher à la compagne de son sort, de la porter dans son sein : la religion lui fait un crime de sa tendresse, & souvent lui fait regarder le lien conjugal comme un état de souillure & d'imperfection. La nature dit au père de chérir ses enfans, & d'en faire des membres utiles pour la société; la religion lui dit de les élever dans la crainte des Dieux, & d'en faire des aveugles & des superstitieux, incapables de la servir, mais bien capables de la troubler. La nature dit aux enfans d'honorer, d'aimer, d'écouter leurs parens, d'être les soutiens de leur vieillesse : la religion dit de préférer les oracles de leur Dieu, & de fouler père & mère aux pieds, quand il s'agit des intérêts divins. La nature dit au sçavant, occupe-toi des objets utiles, consacre tes veilles à ta patrie, fais pour elle des découvertes avantageuses & propres à perfectionner son sort : la religion lui dit, occupe-toi d'inutiles rêveries, de disputes interminables, de recherches propres à semer la discorde & le carnage, & soutiens opiniâtrement des opinions que tu n'entendras jamais. La nature dit au pervers de rougir de ses vices, de ses penchans honteux, de ses forfaits; elle lui montre que ses déréglemens les plus cachés influeront nécessairement sur sa propre félicité : la religion dit au méchant le plus corrompu ,, : n'irrite point un Dieu que tu ne connois pas ;
,, mais si contre ses loix tu te livrois au crime,
,, souviens-toi qu'il s'appaisera facilement; va

„ dans son temple, humilie-toi aux pieds de ses
„ Ministres, expie tes forfaits par des sacrifices,
„ des offrandes, des pratiques & des prières;
„ ces importantes cérémonies calmeront ta con-
„ science, & te laveront aux yeux de l'Eternel. "

Le citoyen, ou l'homme en société, n'est pas moins dépravé par la religion toujours en contradiction avec la saine politique. La nature dit à l'homme, tu es libre, nulle puissance sur la terre ne peut légitimement te priver de tes droits; la religion lui crie qu'il est un esclave condamné par son Dieu à gémir toute sa vie sous la verge de fer de ses représentants. La nature dit à l'homme en société d'aimer la patrie qui le fit naître, de la servir fidèlement, de s'unir d'intérêts avec elle contre tous ceux qui tenteroient de lui nuire: la religion lui ordonne d'obéir sans murmurer aux tyrans qui oppriment cette patrie, de les servir contre elle, de mériter leurs faveurs, d'enchaîner ses concitoyens sous leurs caprices déréglés. Cependant si le Souverain n'est point assez dévoué à ses prêtres, la religion change aussitôt de langage; elle crie aux sujets d'être rebelles, elle leur fait un devoir de résister à leur maître, elle leur crie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La nature dit aux Princes qu'ils sont des hommes; que ce n'est point leur fantaisie qui peut décider du juste & de l'injuste, que la volonté publique fait la loi; la religion leur dit tantôt qu'ils sont des Dieux, à qui rien dans ce monde n'a droit de résister, tantôt elle les transforme en des tyrans que le ciel irrité veut qu'on immole à sa colère.

La religion corrompt les Princes ; ces Princes corrompent la loi, qui, comme eux, devient injuste ; toutes les institutions se pervertissent ; l'éducation ne forme que des hommes vils, aveuglés par des préjugés, épris de vains objets, de richesses, de plaisirs, qu'ils ne peuvent obtenir que par des voies iniques : la nature est méconnue, la raison est dédaignée, la vertu n'est qu'une chimère, bientôt sacrifiée aux moindres intérêts ; & religion, loin de remédier à ces maux qu'elle a fait naître, ne fait que les aggraver encore ; ou bien elle ne cause que des regrets stériles bientôt effacés par elle-même, & forcés de céder au torrent de l'habitude, de l'exemple, des penchans, de la dissipation qui conspirent à entraîner dans le crime tout homme qui ne veut pas renoncer au bien-être.

Voila comment la Religion & la Politique ne font que réunir leurs efforts pour pervertir, avilir, empoisonner le cœur de l'homme ; toutes les institutions humaines semblent ne se proposer que de les rendre vils ou méchants. Ne soyons donc point étonnés, si la morale n'est partout qu'une spéculation stérile, dont chacun est forcé de se départir dans la pratique, s'il ne veut risquer de se rendre malheureux. Les hommes n'ont des mœurs, que lorsque renonçant à leurs préjugés, ils consultent leur nature ; mais les impulsions continuelles que leurs ames reçoivent à chaque instant de la part des mobiles les plus puissans, les obligent bientôt d'oublier les regles que la nature leur impose. Ils sont continuellement flottans entre le vice & la vertu ; on les voit sans cesse en contradiction avec eux-mêmes ;

s'ils sentent quelquefois le prix d'une conduite honnête, l'expérience leur fait voir bientôt que cette conduite ne les mène à rien, & peut même devenir un obstacle invincible au bonheur que leur cœur ne cesse de chercher. Dans des sociétés corrompues, il faut se corrompre pour devenir heureux.

Les citoyens, égarés à la fois par leurs guides spirituels & temporels, ne connurent ni la raison ni la vertu. Esclaves des Dieux, esclaves des hommes, ils eurent tous les vices attachés à la servitude; retenus dans une enfance perpétuelle, ils n'eurent ni lumières, ni principes; ceux qui leur prêchèrent les avantages de la vertu ne la connurent point eux-mêmes, & ne purent les détromper des jouets dans lesquels ils avoient appris à faire consister leur bonheur. Envain leur cria-t-on d'étouffer leurs passions que tout conspiroit à déchaîner : envain fit-on gronder la foudre des Dieux pour intimider des hommes que le tumulte rendoit sourds. Ils s'apperçurent bientôt que les Dieux de l'Olympe étoient bien moins à craindre que ceux de la terre; que les faveurs de ceux-ci procuroient un bien être plus sûr que les promesses des autrss: que les richesses de ce monde étoient préférables aux trésors que le ciel réservoit à ses favoris : qu'il étoit plus avantageux de se conformer aux vues des puissances visibles qu'à celles des puissances qu'on ne voyoit jamais.

En un mot la société, corrompue par ses chefs, & guidée par leurs caprices, ne put donner le jour qu'à des enfans corrompus. Elle ne fit éclore que des citoyens avares, ambitieux, jaloux, dissolus

ſolus, qui ne virent jamais que le crime heureux, la baſſeſſe récompenſée, l'incapacité honorée, la fortune adorée, la rapine favoriſée, la débauche eſtimée; qui trouvèrent partout les talens découragés, la vertu négligée, la vérité proſcrite, la grandeur d'ame écraſée, la juſtice foulée aux pieds, la modération languiſſante dans la miſère, & forcée de gémir ſous le poids de l'injuſtice altière.

Au milieu de ce déſordre & de ce renverſement d'idées, les préceptes de la morale ne purent être que des déclamations vagues, incapables de convaincre perſonne. Quelle digue la religion, avec ſes mobiles imaginaires, peut-elle oppoſer à la corruption générale? Quand elle parla raiſon, elle ne fut point écoutée; ſes Dieux ne furent point aſſez forts pour réſiſter au torrent; ſes menaces ne purent arrêter des cœurs que tout entraînait au mal; ſes promeſſes éloignées ne purent contrebalancer des avantages préſens; ſes expiations toûjours prêtes à laver les mortels de leurs iniquités, les enhardirent à y perſévérer; ſes pratiques frivoles calmèrent les conſciences; enfin ſon zèle, ſes diſputes, ſes vertiges ne firent que multiplier & envenimer les maux dont la ſociété ſe trouvoit affligée; dans les nations les plus viciées il y eut une foule de dévôts, & très-peu d'hommes honnêtes. Les grands & les petits écoutèrent la religion, quand elle leur parut favorable à leur paſſions; ils ne l'écoutèrent plus, quand elle voulut les contredire. Dès que cette religion fut conforme à la morale, elle parut incomode, elle ne fut ſuivie que lorſqu'elle la combattit, ou la détruiſit totalement. Le deſpote la trouva merveilleuſe, quand elle l'aſſura qu'il était un Dieu ſur la terre, que ſes ſujets

étaient nés pour l'adorer lui-même, & pour servir à ses fantaisies. Il négligea cette religion quand elle lui dit d'être juste; elle vit bien que pour lors elle se contredisoit elle-même,& qu'il est inutile de prècher l'équité à un mortel divinisé. D'ailleurs il fut assûré que son Dieu lui pardonnerait tout, dès qu'il consentiroit à recourir à ses prêtres, toûjours prêts à le reconcilier. Les sujets les plus méchans comptèrent pareillement sur leurs divins secours; ainsi la religion, bien loin de les contenir, leur assûra l'impunité; ses menaces ne purent détruire les effets que ses indignes flatteries avaient produits dans les Princes; ces mêmes menaces ne purent anéantir les espérances que ses expiations fournirent à tous. Les souverains énorgueillis, ou toûjours sûrs d'expier leurs crimes, ne craignirent plus les Dieux; devenus eux-mêmes des Dieux,ils se crurent tout permis contre de chétifs mortels qu'ils ne regardèrent plus que comme des jouets destinés à les amuser ici-bas.

Si la nature de l'homme étoit consultée sur la politique, que des idées surnaturelles ont si honteusement dépravée, elle rectifieroit complétement les notions fausses que s'en forment également les souverains & les sujets; elle contribueroit bien plus que toutes les religions du monde à rendre les sociétés heureuses, puissantes & florissantes,sous une autorité raisonnable. Cette nature leur apprendroit que c'est pour jouir d'une plus grande somme de bonheur, que les mortels vivent en société; que c'est sa conservation propre & sa félicité que toute société doit avoir pour but constant & invariable; que sans équité elle ne

raſſemble que des ennemis ; que le plus cruel ennemi de l'homme eſt celui qui le trompe pour lui donner des fers ; que les fleaux les plus à craindre pour lui ſont ces prêtres qui corrompent ſes chefs & qui leur aſſurent au nom des Dieux l'impunité de leurs crimes. Elle leur prouveroit que l'aſſociation eſt un malheur, ſous des gouvernemens injuſtes, négligens, deſtructeurs.

CETTE nature interrogée par les Princes, leur apprendroit qu'ils ſont des hommes, & non des Dieux ; que leur pouvoir n'eſt dû qu'au conſentement d'autres hommes ; qu'ils ſont des citoyens chargés par d'autres citoyens de veiller à la ſûreté de tous ; que les loix ne doivent être que les expreſſions de la volonté publique, & qu'il ne leur eſt jamais permis de contredire la nature, ou de traverſer le but invariable de la ſociété. Cette nature feroit ſentir à ces monarques, que pour être vraiment grands & puiſſans, ils doivent commander à des ames nobles & vertueuſes, & non à des ames également dégradées par le deſpotiſme & la ſuperſtition. Cette nature apprendroit aux ſouverains, que pour être chéris de leurs ſujets, ils doivent leur procurer les ſecours, & les faire jouir des biens qu'exigent les beſoins de leur nature, les maintenir inviolablement dans la poſſeſſion de leurs droits, dont ils ne ſont que les défenſeurs & les gardiens. Cette nature prouveroit à tout prince qui daigneroit la conſulter, que ce n'eſt que par des bienfaits qu'on peut mériter l'amour & l'attachement des peuples, que l'oppreſſion ne fait que des ennemis, que la violence ne procure qu'un pouvoir peu ſûr, que la force ne peut conférer aucun droit légitime, & que des êtres eſ-

sentiellement amoureux du bonheur, doivent finir tôt ou tard par réclamer contre une autorité, qui ne se fait sentir que par des violences. Voici donc comme cette nature, souveraine de tous les êtres, & pour qui tous sont égaux, pourroit parler à l'un de ces monarques superbes, que la flatterie auroit divinisé. „ Enfant indocile & volontaire ! Pig-„ mée, si fier de commander à des Pigmées ! On „ t'a donc assuré que tu étois un Dieu ? On t'a „ dit que tu étois quelque chose de surnaturel ? „ Mais sache qu'il n'est rien de supérieur à moi. „ Considère ta petitesse, reconnois ton impuis-„ sance contre le moindre de mes coups. Je puis „ briser ton sceptre, je puis t'ôter la vie, je puis „ réduire ton trône en poudre, je puis dissoudre „ ton peuple, je puis même détruire la terre que „ tu habites ; & tu te crois un Dieu. Rentre „ donc en toi-même ; avoue que tu es un hom-„ me, fait pour subir mes loix comme le der-„ nier de tes sujets. Apprens donc & n'oublie „ jamais, que tu es l'homme de ton peuple, le „ ministre de ta nation, l'interprète & l'exécu-„ teur de ses volontés, le concitoyen de ceux „ à qui tu n'as droit de commander, que parce „ qu'ils consentent à t'obéir, en vue du bien-être „ que tu t'es engagé de leur procurer. Règne „ donc à cette condition : remplis tes engage-„ mens sacrés. Sois bienfaisant, & sur-tout équi-„ table. Si tu veux que ta puissance soit assurée, „ n'en abuse jamais ; qu'elle soit circonscrite par „ les bornes immobiles de la justice éternelle. „ Sois le père de tes peuples, & ils te chériront „ comme tes enfans. Mais si tu les négliges ; si „ tu sépares tes intérêts de ceux de ta grande „ famille ; si tu refuses à tes sujets le bonheur que

„ tu leur dois, si tu t'armes contr'eux, tu seras,
„ comme tous les tyrans, l'esclave des noirs
„ soucis, des allarmes, des soupçons cruels. Tu
„ deviendras la victime de ta propre folie. Tes
„ peuples au désespoir ne connoîtront plus tes
„ *droits divins*. Envain alors réclamerois-tu les
„ secours de la religion qui t'avoit déifié; elle
„ ne peut rien sur des peuples que le malheur a
„ rendu sourds, le ciel t'abandonnera à la fureur
„ des ennemis que ta frénésie t'aura fait. Les
„ Dieux ne peuvent rien contre mes décrets irré-
„ vocables, qui veulent que l'homme s'irrite con-
„ tre la cause de ses maux. "

En un mot, tout fera connoître aux princes raisonnables, qu'ils n'ont pas besoin du ciel pour être fidélement obéis sur la terre; que toutes les forces de l'olympe ne les soutiendront point, quand ils seront des tyrans; que leurs véritables amis sont ceux qui détrompent les peuples de leurs prestiges; que leurs vrais ennemis sont ceux qui les enivrent de flatteries, qui les endurcissent dans le crime, qui leur applanissent les routes du ciel, qui les repaissent de chimères, propres à les détourner des soins & des sentimens qu'ils doivent aux nations. (64)

Ce n'est donc, je le répéte, qu'en ramenant

---

(64) *Ad generum Cereris, sine cæde & vulnere pauci*
Descendunt reges, & sicca morte Tyranni.

Juvenal. Sat. xv. 110.

les hommes à la nature, que l'on peut leur procurer des notions évidentes & des connoissances sûres, qui en leur montrant leurs vrais rapports, les mettront dans la voie du bonheur. L'esprit humain aveuglé par sa théologie, n'a fait presqu'aucun pas en avant. Ses systèmes religieux l'ont rendu incertain, sur les vérités les plus démontrées en tout genre. La superstition influa sur tout & servit à tout corrompre. La philosophie guidée par elle ne fut plus qu'une science imaginaire : elle quitta le monde réel, pour se jetter dans le monde idéal de la métaphysique : elle négligea la nature pour s'occuper de Dieux, d'esprits, de puissances invisibles, qui ne servirent qu'à rendre toutes les questions plus obscures & plus compliquées. Dans toutes les difficultés, l'on fit intervenir la Divinité, & dès-lors les choses ne firent jamais que s'embrouiller de plus en plus, rien ne put s'éclaircir. Les notions théologiques ne semblent avoir été inventées que pour dérouter la raison de l'homme, pour confondre son jugement, pour rendre son esprit faux, pour renverser ses idées les plus claires dans toutes les sciences. Entre les mains des théologiens, la logique, ou l'art de raisonner, ne fut plus qu'un jargon inintelligible, destiné à soutenir le sophisme & le mensonge, & à prouver les contradictions les plus palpables. La morale devint, comme on a vu, incertaine & flottante, parce qu'on la fonda sur un être idéal, qui jamais ne fut d'accord avec lui-même ; sa bonté, sa justice, ses qualités morales, ses préceptes utiles furent à chaque instant démentis par une conduite inique & des ordres barbares. La politique, comme on a dit, fut pervertie, par des idées fausses que l'on donna aux souverains de leurs droits. La

Jurisprudence & les Loix furent soumises aux caprices de la religion, qui donna des entraves au travail, au commerce, à l'industrie, à l'activité des nations. Tout fut sacrifié aux intérêts des Théologiens; pour toute science ils n'enseignèrent qu'une Métaphysique obscure & querelleuse, qui cent fois fit ruisseler le sang des peuples incapables de l'entendre.

Ennemie née de l'expérience, la Théologie, cette science *surnaturelle*, fut un obstacle invincible à l'avancement des sciences naturelles, qui la rencontrèrent presque toûjours dans le chemin. Il ne fut point permis à la physique, à l'histoire naturelle, à l'anatomie de rien voir qu'à travers les yeux malades de la superstition. Les faits les plus évidens furent rejettés avec dédain, & proscrits avec horreur, dès qu'on ne put les faire cadrer avec les hypothèses de la religion. (65) En un mot, la Théologie s'opposa sans cesse au bon-

---

(65) Virgile, Evêque de Saltzbourg fut condamné par l'Eglise, pour avoir osé soutenir l'existence des antipodes. Tout le monde connoit les persécutions que souffrit Galilée, pour avoir prétendu que le soleil ne tournoit point autour de la terre. Descartes fut obligé de mourir hors de son pays. Les prêtres ont raison d'être les ennemis des sciences; les progrès des lumières anéantiront tôt ou tard les idées de la superstition. Rien de ce qui est fondé sur la nature & sur la vérité ne peut jamais se perdre, les ouvrages de l'imagination & de l'imposture doivent être renversés tôt ou tard.

heur des nations, aux progrès de l'esprit humain, aux recherches utiles, à la liberté de penser: elle retint l'homme dans l'ignorance; tous ses pas guidés par elle ne furent que des erreurs. Est-ce résoudre une question dans la Physique, que de dire qu'un effet qui nous surprend, qu'un phénomène peu commun, qu'un volcan, un déluge, une comète &c. sont des signes de la colère divine, ou des œuvres contraires aux loix de la nature? En persuadant, comme on fait, aux nations, que toutes les calamités soit physiques soit morales qu'elles éprouvent, sont des effets de la volonté de Dieu, ou des châtimens que sa puissance leur inflige, n'est-ce pas les empêcher d'y chercher des remèdes (66)? N'eut-il pas été plus utile d'étudier la nature des choses, & de chercher en elle-même ou dans l'industrie humaine, des secours contre les maux dont les mortels sont affligés, que d'attribuer ses maux à une puissance inconnue, contre la volonté de laquelle l'on ne peut pas supposer qu'il y ait aucun secours? L'étude de la nature, la recherche de la vérité élévent l'ame, étendent le génie, sont propres à rendre l'homme actif & courageux; les notions Théologiques ne semblent faites que pour l'avilir, retrécir son esprit, le

(66) En l'année 1725, la Ville de Paris fut affligée d'une disette, qui pensa exciter un soulevement du peuple: on descendit la châsse de *Sainte Genevieve*, Patronne, ou Déesse tutélaire des Parisiens, & on la porta en procession pour faire cesser cette calamité, causée par des monopoles, dans lesquels étoit intéressée la maîtresse du premier Ministre d'alors.

plonger dans le découragement (67). Au lieu d'attribuer à la vengeance divine les guerres, les famines, les ſtérilités, les contagions & tant de maux qui déſolent les peuples, n'eut-il pas été plus utile & plus vrai, de leur montrer que ces maux étaient dûs à leurs propres folies, ou plutôt aux paſſions, à l'inertie, à la tyrannie de leurs Princes, qui ſacrifient les nations à leurs affreux délires? Ces peuples inſenſés, au lieu de s'amuſer à expier leurs prétendus forfaits, & de chercher à ſe rendre favorables des puiſſances imaginaires, n'euſſent-ils pas dû chercher dans une adminiſtration plus raiſonnable, les vrais moyens d'écarter les fléaux dont ils étoient les victimes? Des maux naturels demandent des remèdes naturels: l'expérience ne devoit-elle pas depuis longtems avoir détrompé les mortels des remèdes ſurnaturels; des expiations, des prières, des ſacrifices, des jeûnes, des proceſſions &c, que tous les peuples de la terre ont vainement oppoſés aux diſgraces qu'ils éprouvoient?

Concluons donc que la Théologie & ſes notions, bien loin d'être utiles au genre humain, ſont les vraies ſources des maux qui affligent la terre, des erreurs qui l'aveuglent, des préjugés qui l'engourdiſſent, de l'ignorance qui la rend crédule, des vices qui la tourmentent; des gouvernemens

---

(67) *Non enim aliunde venit animo robur, quam a bonis artibus, quam a contemplatione naturæ. Senec. Quæſt. Natur. Lib. VI. Cap. 32.*

qui l'oppriment. Concluons, que les idées surnaturelles & divines qu'on nous inspire dès l'enfance, sont les vraies causes de notre déraison habituelle, de nos querelles religieuses, de nos dissensions sacrées, de nos persécutions inhumaines. Reconnoissons enfin, que ce sont ces idées funestes qui ont obscurci la Morale, corrompu la Politique, retardé les progrès des sciences, anéanti le bonheur & la paix dans le cœur même de l'homme. Qu'il ne se dissimule donc plus que toutes les calamités, pour lesquelles il tourne vers le ciel ses yeux noyés de larmes, sont dues aux vains phantômes que son imagination y a placés; qu'il cesse de les implorer; qu'il cherche dans la nature & dans sa propre énergie, des ressources que des Dieux sourds ne lui procureront jamais. Qu'il consulte les desirs de son cœur, il saura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres; qu'il examine l'essence & le but de la société & il ne sera plus esclave; qu'il consulte l'expérience il trouvera la vérités & il reconnoîtra que l'erreur ne peut jamais le rendre heureux. (68)

(68) L'auteur du livre de la sagesse a dit avec raison: *infandorum enim Idolorum cultura, omnis mali est causa & initium & finis*. V. Ch. XXV. Vs. 27 Il ne s'appercevoit pas que son Dieu étoit une Idole plus nuisible que toutes les autres. Au reste il paroît que les dangers de la superstition ont été sentis par tous ceux qui ont pris vraiement à cœur les interêts du genre-humain. Voilà sans doute pourquoi la Philosophie, qui est le fruit de la réflexion, fut presque toûjours en guerre ouverte avec la Religion, qui, comme on l'a fait voir, est le fruit de l'ignorance, de l'imposture, de l'enthousiasme, & de l'imagination.



CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité : de l'inconséquence & de l'inutilité de leur conduite à son égard.

SI, comme on vient de le prouver, les idées fausses que l'on s'est faites en tout tems de la Divinité, loin d'être utiles, sont nuisibles à la morale, à la politique, au bonheur des sociétés & des membres qui les composent, enfin aux progrès des connoissances humaines; la raison & notre intérêt devraient nous faire sentir qu'il faut bannir de notre esprit de vaines opinions qui ne seront jamais propres qu'à le confondre & à troubler nos cœurs. Envain se flatteroit-on de parvenir à rectifier les notions théologiques; fausses dans leurs principes, elles ne sont point susceptibles de réforme. Sous quelque face que l'on présente une erreur, dès que les hommes y attacheront une très grande importance, elle finira tôt ou tard par avoir pour eux des suites aussi étendues que dangereuses. D'ailleurs, l'inutilité des recherches que dans tous les âges l'on a faites sur la Divinité, dont les notions n'on jamais fait que s'obscurcir de plus en plus pour ceux mêmes qui l'ont le plus méditée; cette inutilité, dis-je, ne doit-elle pas nous convaincre que ces notions ne sont point à notre portée, & que cet être imagi-

naire ne sera point mieux connu de nous ou de nos descendans, qu'il ne l'a été de nos ancètres les plus sauvages & les plus ignorans? L'objet sur lequel on a de tout tems le plus rêvé, le plus raisonné, le plus écrit, demeure toûjours le moins connu; au contraire, le tems n'a fait que le rendre plus impossible à concevoir. Si Dieu est tel que la théologie moderne nous le dépeint, il faut être soi-même un Dieu pour s'en former une idée! (69) A peine connoissons-nous l'homme, à peine nous connoissons-nous nous-mêmes & nos facultés, & nous voulons raisonner d'un être inaccessible à tous nos sens! Parcourons donc en paix la ligne que la nature nous à tracée, sans nous en écarter pour courir après des chimères; occupons-nous de notre bonheur réel; profitons des biens qui nous sont accordés; travaillons à les multiplier en diminuant le nombre de nos erreurs; soumettons-nous aux maux que nous ne pouvons éviter, & n'allons point les augmenter en remplissant notre esprit de préjugés capables de l'égarer. Quand nous voudrons y réfléchir, tout nous prouvera clairement que la science prétendue de Dieu, n'est dans le vrai qu'un ignorange présomptueuse, masquée sous des mots pompeux & inintelligibles. Terminons enfin des re-

---

(69) Un Poëte moderne a fait une piéce de vers, couronnée par l'Académie, sur les attributs de Dieu, dans laquelle on a sur-tout applaudi ce vers.

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

cherches infructueuſes, reconnoiſſons du moins notre ignorance invincible; elle nous ſera plus avantageuſe qu'un ſcience arrogante, qui juſqu'ici n'a fait que porter la diſcorde ſur la terre & l'affliction dans nos cœurs.

En ſuppoſant une intelligence ſouveraine qui gouverne le monde; en ſuppoſant un Dieu qui exige de ſes créatures qu'elles le connoiſſent, qu'elles ſoient convaincues de ſon exiſtence, de ſa ſageſſe, de ſon pouvoir, & qui veut qu'elles lui rendent des hommages, il faudra convenir que nul homme ſur la terre ne remplit à cet égard les vues de la Providence. En effet rien de plus démontré que l'impoſſibilité dans laquelle ſe trouvent les Théologiens eux-mêmes, de ſe faire des idées quelconques de leur Divinité (70). La foibleſſe & l'obſcurité des preuves qu'ils donnnent de ſon exiſtence, les contradictions où ils tombent, les ſophiſmes & les pétitions de principes qu'ils emploient, nous prouvent évidemment qu'ils ſont au moins très-ſouvent dans les plus grandes incertitudes ſur la nature de l'être, dont il eſt de leur profeſſion de s'occuper. Mais en accordant qu'ils le connoiſſent, que ſon exiſten-

(70) Procope, premier Evêque des Goths, dit très formellement: *J'eſtime que c'eſt une témérité bien folle que de vouloir pénétrer dans la connoiſſance de la nature de Dieu.* Et plus loin il reconnoit *qu'il n'a pas autre choſe à en dire, ſinon qu'il eſt parfaitement bon. Celui qui en ſait d'avantage, ſoit eccléſiaſtique ſoit laïque, n'a qu'à le dire.*

ce, son essence & ses attributs leur sont pleinement démontrés, au point qu'il ne subsiste aucun doute dans leur esprit; le reste des humains jouit-il du même avantage? En bonne foi, combien se trouve-t-il dans le monde de personnes qui aient le loisir, la capacité, la pénétration nécessaires, pour entendre ce qu'on veut leur désigner sous le nom d'un être immatériel, d'un pur esprit qui meut la matière sans être lui-même matière, qui est le moteur de la nature sans être renfermé dans la nature, & sans pouvoir la toucher? Est-il dans les sociétés les plus religieuses bien des personnes en état de suivre leurs guides spirituels dans les preuves subtiles qu'ils leur donnent de l'existence du Dieu qu'ils leur font adorer?

PEU d'hommes, sans doute, sont capables d'une méditation profonde & suivie; l'exercice de la pensée est pour la plupart d'entre eux un travail aussi pénible qu'inusité Le peuple, forcé de travailler pour subsister, est communément incapable de réfléchir. Les grands, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens occupés de leurs affaires, du soin de satisfaire leurs passions, de se procurer des plaisirs, pensent aussi rarement que le vulgaire. Il n'est peut-être pas deux hommes sur cent-mille, qui se soient demandé sérieusement ce qu'ils entendent par le mot *Dieu*, tandis qu'il est très-rare de trouver des personnes pour qui l'existence d'un Dieu soit un problême: cependant, comme on l'a dit, la conviction suppose l'évidence, qui seule peut procurer de la certitude à l'esprit. Où sont donc les hommes convaincus de l'existence de leur Dieu? Qui sont ceux dans lesquels nous trouverons une certitude com-

pléte de cette prétendue vérité, si importante à tous? Quelles sont les personnages qui se sont rendu compte des idées qu'ils se sont formées sur la Divinité, sur ses attributs, sur son essence? Hélas! Je ne vois par tout que quelques spéculateurs, qui à force de s'en occuper, ont cru follement démêler quelque chose dans les idées confuses & décousues de leur imagination; ils ont tâché d'en faire un ensemble que, tout chimérique qu'il est, ils se sont accoutumés à regarder comme existant réellement : à force de rêver ils se sont quelquefois persuadé qu'ils avoient vu clairement, & ils sont parvenus à le faire croire à d'autres qui n'avoient pas autant rêvé qu'eux.

Ce n'est jamais que sur parole que des peuples entiers adorent le Dieu de leurs pères & de leurs prêtres: l'autorité, la confiance, la soumission & l'habitude, leur tiennent lieu de conviction & de preuves; ils se prosternent & prient, parce que leurs pères leur ont appris à se prosterner & à prier; mais pourquoi ceux-ci se sont-ils mis à genoux? C'est que dans les tems éloignés, leurs législateurs & leurs guides leur en ont fait un devoir. „ Adorez & croyez, ont-ils dit, des „ Dieux que vous ne pouvez comprendre; rap- „ portez-vous en à notre sagesse profonde; nous „ en savons plus que vous sur la divinité. " Mais pourquoi m'en rapporterois-je à vous? C'est que Dieu le veut ainsi; c'est que Dieu vous punira si vous osez résister. Mais ce Dieu n'est-il donc pas la chose en question? Cependant les hommes se sont toûjours payés de ce cercle vicieux; la paresse de leur esprit leur fit trouver plus court de s'en rapporter au jugement des autres. Toutes les

notions religieuses sont fondées uniquement sur l'autorité; toutes les religions du monde défendent l'examen & ne veulent pas que l'on raisonne; c'est l'autorité qui veut qu'on croie en Dieu; ce Dieu n'est lui-même fondé que sur l'autorité de quelques hommes qui prétendent le connoître & venir de sa part pour l'annoncer à la terre. Un Dieu fait par les hommes, a sans doute besoin des hommes pour se faire connoître aux hommes. (71)

NE seroit-ce donc que pour des prêtres, des inspirés, des métaphysiciens que seroit réservée la conviction de l'existence d'un Dieu, que l'on dit néanmoins si nécessaire à tous le genre-humain? Mais trouvons-nous de l'harmonie entre les opinions théologiques des différens inspirés, ou des penseurs répandus sur la terre? Ceux même qui font profession d'adorer le même Dieu sont-ils d'accord sur son compte? Sont-ils contens des preuves que leur collégues apportent de

(71) Les hommes sont toûjours crédules comme des enfans, sur les objets qui tiennent à la religion; comme ils n'y comprennent rien, & que cependant on leur a dit qu'il falloit croire, ils s'imaginent qu'ils ne risquent rien à s'unir de sentimens avec leurs prêtres, qu'ils supposent avoir pu deviner ce qu'ils n'entendent point eux-mêmes. Les personnes les plus sensées se disent à elles-mêmes: *que sait-on? Quel intérêt tant de gens auroient-ils à tromper?* Je leur dirois, ils vous trompent, soit parce qu'ils sont trompés eux-mêmes, soit parce qu'ils ont le plus grand interêt de vous tromper.

son

son existence? Souscrivent-ils unanimement aux idées qu'ils présentent sur sa nature, sur sa conduite, sur la façon d'entendre ses prétendus oracles? Est-il une contrée sur la terre, où la science de Dieu se soit réellement perfectionnée? A-t-elle pris quelque part la consistence & l'uniformité que nous voyons prendre aux connoissances humaines, aux arts les plus futiles, aux métiers les plus méprisés? Les mots *d'esprit*, *d'immatérialité*, de *création*, de *prédestination*, de *grace*; cette foule de distinctions subtiles dont la théologie s'est par-tout remplie dans quelques pays; ces inventions si ingénieuses, imaginées par des penseurs qui se sont succédé depuis tant de siècles, n'ont fait, hélas! qu'embrouiller les choses;

De l'aveu même des théologiens, les hommes sont sans *religion :* ils n'ont que des *superstitions.* La superstition, selon eux, *est un culte mal entendu & déraisonnable de la divinité*, ou bien *un culte rendu à une fausse divinité.* Mais quel est le peuple ou le clergé qui conviendra que sa divinité est fausse & son culte déraisonnable? Comment décider qui a tort ou raison? Il est évident qu'en cette matière, tous les hommes ont également tort. En effet, Buddeus dans son *traité de l'athéisme*, nous dit que, *pour qu'une religion soit véritable, non seulement l'objet de son culte doit être vrai, il faut encor en avoir une juste idée. Celui donc qui adore Dieu sans le connoître, l'adore d'une façon perverse & corrompue, & est coupable de superstition.* Cela posé, ne peut-on pas demander à tous les théologiens du monde, s'ils peuvent se vanter d'avoir une *idée juste*, ou une connoissance réelle de la divinité?

& jamais la ſcience la plus néceſſaire aux hommes n'a juſqu'ici pu acquérir la moindre fixité. Depuis des milliers d'années, ces rêveurs oiſifs ſe ſont perpétuellement relayés pour méditer la Divinité, pour déviner ſes voies cachées, pour inventer des hypothèſes propres à développer cette énigme importante. Leur peu de ſuccès n'a point découragé la vanité théologique ; toûjours on a parlé de Dieu ; on s'eſt diſputé, on s'eſt égorgé pour lui, & cet être ſublime demeure toûjours le plus ignoré & le plus diſcuté (72).

Les hommes auroient été trop heureux ſi, ſe bornant aux objets viſibles qui les intéreſſent, ils euſſent employé à perfectionner leurs ſciences réelles, leurs loix, leur morale, leur éducation ; la moitié des efforts qu'ils ont mis dans leurs re-

---

(72) Si l'on examinoit les choſes de ſang froid, l'on reconnoîtroit que la religion n'eſt faite aucunement pour le plus grand nombre des hommes, qui ſont dans l'impoſſibilité de rien comprendre aux ſubtilités aëriennes ſur leſquelles on l'appuie. Quel eſt l'homme qui conçoive quelque choſe aux principes fondamentaux de ſa religion, à la *ſpiritualité* de Dieu, à *l'immatérialité* de l'ame, aux *myſtères* dont on lui parle tous les jours? Eſt-il bien des gens qui puiſſent ſe vanter d'être au fait de l'état de la queſtion dans les ſpéculations théologiques, ſouvent en poſſeſſion de troubler le repos des peuples? Cependant les femmes même ſe croient obligées de prendre part à des querelles excitées par des contemplateurs oiſifs, moins utiles à la ſociété que le plus vil des artiſans.

cherches sur la divinité. Ils auroient été bien plus sages encore & plus fortunés, s'ils eussent pu consentir à laisser leurs guides désœuvrés se quéreller entr'eux, & sonder des profondeurs capables de les étourdir, sans se mêler de leurs disputes insensées. Mais il est de l'essence de l'ignorance d'attacher de l'importance à ce qu'elle ne comprend pas. La vanité humaine fait que l'esprit se roidit contre les difficultés. Plus un objet se dérobe à nos yeux, plus nous faisons d'efforts pour le saisir, parce que dès-lors il aiguillone notre orgueil, il irrite notre curiosité, il nous paroît intéressant. D'un autre côté, plus nos recherches ont été longues & laborieuses, plus nous attachons d'importance à nos découvertes réelles ou prétendues, plus nous ne voulons point avoir perdu le tems, & nous sommes toûjours prêts à défendre avec chaleur la bonté de notre jugement. Ne soyons donc point surpris de l'intérêt que les peuples ignorans ont toûjours pris aux démêlés de leurs prêtres; ni de l'opiniâtreté que ceux-ci ont toûjours montré dans leurs disputes. En combattant pour son Dieu, chacun ne combattit en effet que pour les intérêts de sa propre vanité, qui de toutes les passions humaines, est la plus prompte à s'allarmer, & la plus propre à produire de très grandes folies.

SI écartant pour un moment les idées fâcheuses que la théologie nous donne d'un Dieu capricieux, dont les décrèts partiaux & despotiques décident du sort des humains, nous ne voulons fixer nos yeux que sur la bonté prétendue, que tous les hommes, même en tremblant devant ce Dieu, s'accordent à lui donner : si nous lui sup-

posons le projet qu'on lui prête, de n'avoir travaillé que pour sa propre gloire, d'exiger les hommages des êtres intelligens ; de ne chercher dans ses œuvres que le bien-être du genre-humain ; comment concilier ses vues & ses dispositions avec l'ignorance vraiment invincible, dans laquelle ce Dieu, si glorieux & si bon, laisse la plûpart des hommes sur son compte ? Si Dieu veut être connu, chéri, remercié, que ne se montre-t-il sous des traits favorables à tous ces êtres intelligens dont il veut être aimé & adoré ? Pourquoi ne point se manifester à toute la terre d'une façon non équivoque, bien plus capable de nous convaincre, que ces révélations particulières qui semblent accuser la divinité d'une partialité fâcheuse pour quelques-unes de ses créatures ? Le tout-puissant n'aurait-il donc pas des moyens plus convainquans de se montrer aux hommes, que ces métamorphoses ridicules, ces incarnations prétendues, qui nous sont attestées par des écrivains si peu d'accord entr'eux dans les récis qu'ils en font ? Au lieu de tant de miracles, inventés pour prouver la mission divine de tant de législateurs, révérés par les différens peuples du monde, le souverain des esprits ne pouvoit-il pas convaincre tout d'un coup l'esprit humain des choses qu'il a voulu lui faire connoître ? Au lieu de suspendre un soleil dans la voûte du firmament ; au lieu de répandre sans ordre les étoiles & les constellations qui remplissent l'espace, n'eût-il pas été plus conforme aux vues d'un Dieu, si jaloux de sa gloire & si bien intentionné pour l'homme, d'écrire d'une façon non sujette à dispute, son nom, ses attributs, ses volontés permanentes, en caractères neffaçables, & lisibles également pour tous les ha-

bitans de la terre (73)? Personne alors n'auroit pu douter de l'existence d'un Dieu, de ses volontés claires, de ses intentions visibles. Sous les yeux de ce Dieu si sensible, personne n'auroit eu l'audace de violer ses ordonnances ; nul mortel n'eût osé se mettre dans le cas d'attirer sa colère ; enfin nul homme n'eût eu le front d'en imposer en son nom, ou d'interprêter ses volontés suivant ses propres fantaisies.

La théologie est vraiment le *tonneau des Danaïdes.* A force de qualités contradictoires & d'assertions hazardées, elle a, pour ainsi dire, tellement garoté son Dieu, qu'elle l'a mis dans l'impossibilité d'agir. En effet, quand même on supposeroit l'existence du Dieu théologique, & la réalité des attributs si discordans qu'on lui donne, l'on ne peut en rien conclure, pour autoriser la conduite ou les cultes qu'on prescrit de lui rendre. S'il est infiniment bon, quelle raison aurions-nous de le craindre? S'il est infiniment sage, de quoi nous inquiéter sur notre sort? S'il sait tout, pourquoi l'avertir de nos besoins, & le fatiguer de

---

(72) Je prévois que les théologiens opposeront à ce passage, leur *cœli enarrant gloriam Dei.* Mais on leur répondra que les cieux ne prouvent rien, sinon la puissance de la nature, la fixité de ses loix, la force de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, l'énergie de la matière ; & que les cieux n'annoncent nullement l'existence d'une cause immatérielle, d'un Dieu qui se contredit, & qui jamais ne peut faire ce qu'il veut.

nos prières? S'il eſt par-tout, pourquoi lui élever des temples? S'il eſt le maître de tout, pourquoi lui faire des ſacrifices & des offrandes? S'il eſt juſte, comment croire qu'il puniſſe des créatures qu'il a remplies de foibleſſes? Si ſa grace fait tout en elles, quelle raiſon auroit-il de les récompenſer? S'il eſt tout-puiſſant, comment l'offenſer, comment lui réſiſter? S'il eſt raiſonnable, comment ſe mettroit-il en colère contre des aveugles, à qui il a laiſſé la liberté de déraiſonner? S'il eſt immuable, de quel droit prétendrions-nous faire changer ſes décrèts? S'il eſt inconcevable, pourquoi nous en occuper? S'il a parlé, pourquoi l'univers n'eſt-il pas convaincu? Si la connoiſſance d'un Dieu eſt la plus néceſſaire, pourquoi n'eſt-elle pas la plus évidente & la plus claire?

Mais d'un autre coté, le Dieu théologique a deux faces. Cependant, s'il eſt colère, jaloux, vindicatif & méchant (comme la théologie le ſuppoſe ſans vouloir en convenir) nous n'en ferons pas plus autoriſés à lui adreſſer nos vœux, ni à nous occuper triſtement de ſon idée. Au contraire, pour notre bonheur préſent & pour notre repos, nous devrions tacher de le bannir de nos penſées; nous devrions le mettre au rang de ces maux néceſſaires que l'on ne fait qu'aggraver à force d'y ſonger. En effet, ſi Dieu eſt un tyran, comment ſeroit-il poſſible de l'aimer? L'affection & la tendreſſe ne ſont-elles pas des ſentimens incompatibles avec une crainte habituelle? Comment éprouver de l'amour pour un maître, qui donneroit à ſes eſclaves la liberté de l'offenſer, afin de les trouver en défaut, & les punir avec

la dernière barbarie ? A ce caractère odieux, si Dieu joint encore la toute-puissance ; s'il tient dans ses mains les jouets malheureux de sa cruauté fantasque, que peut-on en conclure ? Rien ; sinon que quelques efforts que nous puissions faire pour échapper à notre destinée, nous serions toûjours hors d'état de nous y soustraire. Si un Dieu cruel ou méchant par sa nature est armé de la puissance infinie, & veut pour son plaisir nous rendre misérables à jamais, rien ne pourra l'en détourner ; sa méchanceté aura toûjours son cours ; sa malice l'empêcheroit, sans doute, d'avoir égards à nos cris ; rien ne pourroit fléchir son cœur impitoyable.

Ainsi, sous quelque point de vue que nous envisagions le Dieu théologique, nous n'avons point de culte à lui rendre, point de prières à lui faire. S'il est souverainement bon, intelligent, équitable & sage, qu'avons-nous à lui demander ? S'il est souverainement méchant, s'il est cruel gratuitement (comme tous les hommes le pensent sans oser se l'avouer) nos maux sont sans remèdes ; un tel Dieu se moqueroit de nos prières, & tôt ou tard il faudroit subir la rigueur du sort qu'il nous destine.

Cela posé, celui qui peut se détromper des notions affligeantes de la Divinité, a sur le superstitieux crédule & tremblant, l'avantage d'établir en ce monde dans son cœur une tranquillité momentanée, qui le rend au moins plus heureux en cette vie. Si l'étude de la nature a fait disparoître pour lui les chimères, dont le superstitieux est infecté, il jouit d'une sécurité dont celui-ci se voit

privé. En consultant cette nature, ses craintes se dissipent, ses opinions vraies ou fausses prennent de la fixité, la sérénité succéde aux orages, que les terreurs paniques & des notions flottantes excitoient dans le cœur de tout homme qui s'occupe de la divinité. Si l'ame rassurée du philosophe ose considérer les choses de sang froid, il ne voit plus l'univers gouverné par un tyran implacable, toûjours prêt à frapper. S'il a de la raison, il voit qu'en commettant le mal, il ne met point la nature en désordre, il n'outrage point son moteur; il se nuit à lui seul, ou il nuit à des êtres capables de sentir les effets de sa conduite; il connoit alors la règle de ses devoirs; il préfère la vertu au vice, & pour son propre repos, sa satisfaction, sa félicité permanente en ce monde, il se sent intéressé à pratiquer la vertu, à la rendre habituelle à son cœur, à fuir le vice, à détester le crime pendant tout le tems de son séjour parmi les êtres intelligens & sensibles, dont il attend son bonheur. En s'attachant à ces régles, il vivra content de lui-même, & chéri de tous ceux qui seront à portée d'éprouver l'influence de ses actions; il attendra sans inquiétude le terme de son existence, il n'aura point de motifs pour redouter l'existence qui suivra celle dont il jouit à présent; il ne craindra point de s'être trompé dans ses raisonnemens guidés par l'évidence & la bonne foi; il comprendra que si, contre son attente, il existoit un Dieu bon, il ne pourroit le punir de ses erreurs involontaires; qui dépendroient de l'organisation qu'il en auroit reçue.

En effet, s'il existoit un Dieu; si Dieu étoit un être rempli de raison, d'équité, de bonté, & non

un génie féroce, insensé, malfaisant, tel que la religion se plait si souvent à le montrer ; que pourroit appréhender un athée vertueux, qui croyant, au moment de sa mort s'endormir pour toûjours, se trouveroit en la présence d'un Dieu qu'il auroit méconnu & négligé pendant sa vie.

„ O DIEU, diroit-il, père qui t'es rendu in-
„ visible à ton enfant! Moteur inconcevable &
„ caché que je n'ai pu découvrir! Pardonne si
„ mon entendement borné n'a pu te connoître,
„ dans une nature où tout m'a paru nécessaire.
„ Pardonne si mon cœur sensible n'a pu démêler
„ tes traits augustes, sous ceux de ce Tyran farou-
„ che que le superstitieux adore en frémissant Je
„ n'ai pu voir qu'un vrai phantôme, dans cet as-
„ semblage de qualités inconciliables dont l'ima-
„ gination t'avoit revêtu. Comment mes yeux
„ grossiers auroient-ils pu t'appercevoir dans une
„ nature, où tous mes sens n'ont jamais pu con-
„ noître que des êtres matériels, & des formes pé-
„ rissables? Pouvois-je, à l'aide de ces sens, dé-
„ couvoir ton essence spirituelle, qu'ils ne pou-
„ voient soumettre à l'expérience? Comment trou-
„ ver des preuves constantes de ta bonté dans tes
„ ouvrages, que je voyois aussi souvent nuisibles
„ que favorables aux êtres de mon espèce? Mon
„ foible cerveau, forcé de juger d'après lui-mê-
„ me, pouvoit-il juger de ton plan, de ta sagesse,
„ de ton intelligence, tandis que l'univers ne
„ me présentoit qu'un mêlange constant d'ordre
„ & de désordre, de biens & de maux, de
„ formations & de destructions? Ai-je pu rendre
„ hommage à ta justice, tandis que je voyois si
„ souvent le crime triomphant & la vertu dans

„ les pleurs? Pouvois-je donc reconnoître la voix „ d'un être rempli de sagesse, dans ces oracles ambigus, contradictoires, puériles que des imposteurs publioient en ton nom, dans les différentes contrées de la terre que je viens de quitter? Si j'ai refusé de croire ton existence, c'est „ que je n'ai su ni ce que tu pouvois être, ni „ où l'on pouvoit te placer, ni les qualités que l'on „ pouvoit t'assigner. Mon ignorance est pardonnable, parce qu'elle fut invincible; mon esprit „ n'a pu plier sous l'autorité de quelques hommes qui se reconnoissoient aussi peu éclairés que „ moi sur ton essence, & qui, toûjours en dispute „ entr'eux, ne s'accordoient que pour me crier „ impérieusement, de leur sacrifier la raison que „ tu m'avois donnée. "

„ Mais, ô Dieu! Si tu chéris tes créatures, „ je les ai chéries comme toi; j'ai tâché de les „ rendre heureuses, dans la sphere où j'ai vécu. „ Si tu es l'auteur de la raison, je l'ai toûjours „ écoutée & suivie; si la vertu te plaît, mon „ cœur l'a toûjours honorée; je ne l'ai point outragée; & quand mes forces me l'ont permis, „ je l'ai moi-même pratiquée; je fus époux & „ père tendre, ami sincère, citoyen fidèle & zélé. J'ai consolé l'affligé: si les foiblesses de „ ma nature ont été nuisibles à moi-même ou „ incommodes aux autres, je n'ai du moins jamais „ fait gémir l'infortuné sous le poids de mes injustices, je n'ai point dévoré la substance du pauvre, je n'ai point vu sans pitié les larmes de la „ veuve; je n'ai point écouté sans attendrissement les cris de l'orphelin. Si tu rendis l'homme sociable, si tu voulus que la société subsistât

„ & fût heureuse, j'ai été l'ennemi de tous ceux
„ qui l'opprimoient, ou la trompoient pour profi-
„ ter de ses malheurs. "

„ Si j'ai mal pensé de toi, c'est que mon en-
„ tendement n'a pu te concevoir ; si j'ai mal par-
„ lé de toi, c'est que mon cœur trop humain
„ s'est révolté contre le portrait odieux qu'on lui
„ faisoit de toi. Mes égaremens ont été les effets
„ du tempérament que tu m'avois donné, des
„ circonstances, dans lesquelles sans mon aveu tu
„ m'as placé, des idées qui malgré moi sont en-
„ trées dans mon esprit. Si tu es bon & juste,
„ comme on l'assure, tu ne peux me punir des
„ écarts de mon imagination, des fautes causées
„ par mes passions, suites nécessaires de l'organi-
„ sation que j'avois reçue de toi. Ainsi, je ne
„ puis te craindre, je ne puis redouter le sort que
„ tu me prépares. Ta bonté n'eût point permis
„ que je pusse encourir des châtimens par des
„ égaremens inévitables. Que ne me refusois-tu
„ le jour, plutôt que de m'appeller au rang des
„ êtres intelligens pour y jouir de la fatale liberté
„ de me rendre malheureux ? Si tu me punissois
„ avec rigueur & sans fin, pour avoir écouté la
„ raison que tu m'avois donnée : si tu me châtiois
„ de mes illusions ; si tu te mettois en colère, par-
„ ce que ma foiblesse est tombée dans les embû-
„ ches que tu m'avois dressées de toutes parts ; tu
„ serois le plus cruel & le plus injuste des tyrans,
„ tu ne serois pas un Dieu, mais un Démon mal-
„ faisant, dont je serois forcé de subir la loi &
„ d'assouvir la barbarie ; mais dont je m'applau-
„ dirois d'avoir, du moins pour quelque tems,
„ secoué le joug insupportable. "

C'est ainsi que pourroit parler un disciple de la nature, qui transporté tout d'un coup dans les régions imaginaires, y trouveroit un Dieu dont toutes les notions seroient directement contraires à celles que la sagesse, la bonté, la justice nous fournissent ici bas. En effet, la théologie ne semble inventée que pour renverser dans notre esprit toutes les idées naturelles. Cette science illusoire semble avoir pris à tâche de faire de son Dieu l'être le plus contradictoire à la raison humaine. C'est néanmons d'après cette raison que nous sommes forcés de juger en ce monde; si dans l'autre rien n'est conforme à celui-ci, rien n'est plus inutile que d'y songer ou d'en raisonner. D'ailleurs, comment nous en rapporter à des hommes, qui ne sont eux-mêmes à portée de juger que comme nous?

Quoi qu'il en soit, en supposant Dieu l'auteur de tout, rien n'est plus ridicule que l'idée de lui plaire ou de l'irriter par nos actions, nos pensées, nos paroles; rien de plus inconséquent que d'imaginer que l'homme, son ouvrage, puisse mériter ou démériter à son égard. Il est évident qu'il ne peut nuire à un être tout-puissant, souverainement heureux par son essence. Il est évident qu'il ne peut déplaire à celui qui l'a fait ce qu'il est; ses passions, ses désirs, ses penchans sont les suites nécessaires de l'organisation qu'il a reçue; les motifs qui déterminent sa volonté vers le bien ou vers le mal, sont dus évidemment aux qualités inhérentes, aux êtres que Dieu place autour de lui. Si c'est un être intelligent qui nous a placés dans les circonstances où nous sommes, qui a donné les propriétés aux causes qui en agis-

ſant ſur nous, modifient notre volonté, comment pouvons-nous l'offenſer? Si j'ai l'ame tendre, ſenſible, compatiſſante, c'eſt que j'ai reçu de Dieu des organes faciles à émouvoir, d'où réſulte une imagination vive, que l'éducation a cultivée. Si je ſuis inſenſible & dur, c'eſt que la nature ne m'a donné que des organes rebelles, d'où réſulte une imagination peu ſenſible & un cœur difficile à toucher. Si je profeſſe une religion; c'eſt que je l'ai reçue de parens deſquels il ne dépendoit point de moi de ne pas naître, qui la profeſſoient avant moi, dont l'autorité, les exemples & les inſtructions ont obligé mon eſprit à ſe conformer au leur. Si je ſuis incrédule, c'eſt que peu ſuſceptible de crainte ou d'entouſiaſme pour des choſes inconnues, mes circonſtances ont voulu que je me détrompaſſe des chimères de mon enfance.

C'EST donc faute de réfléchir à ſes principes, que le théologien nous dit que l'homme peut plaire ou déplaire au Dieu puiſſant qui l'a formé. Ceux qui croyent mériter ou démériter de leur Dieu, s'imaginent que cet être leur ſaura gré de l'organiſation qu'il leur a lui-même donnée, & les punira de celle qu'il leur a refuſée. En conſéquence de cette idée ſi extravagante, le dévot affectueux & tendre ſe flatte d'être récompenſé de la chaleur de ſon imagination. Le dévot zélé ne doute pas que ſon Dieu ne le récompenſe quelque jour de l'âcreté de ſa bile, ou de la chaleur de ſon ſang. Le pénitent, le frénétique, l'atrabilaire, s'imaginent que Dieu leur tiendra compte des folies que leur organiſation vicieuſe, ou leur fanatiſme leur font commettre, & ſur-tout ſera

bien content de la tristesse de leur humeur, de la gravité de leur maintien, de leur inimitié pour les plaisirs. Le dévot, le zèlé, le quérelleur opiniâtre, ne peuvent se persuader que leur Dieu, qu'ils font toûjours sur leur propre modèle, puisse être favorable à celui qui a plus de flegme, moins de bile, un sang moins bouillant dans sa composition. Chaque mortel croit sa propre organisation la meilleure, la plus conforme à celle de son Dieu.

QUELLES étranges idées doivent avoir de leur divinité ces aveugles mortels, qui s'imaginent que le maître absolu de tout peut s'offenser des mouvemens qui se passent dans leur corps ou dans leur esprit! Quelles contradictions, que de penser que son bonheur inaltérable puisse être troublé, ou son plan dérangé par les secousses passagères qu'éprouvent les fibres imperceptibles du cerveau de l'une de ses créatures! La théologie nous donne des idées bien ignobles d'un Dieu, dont pourtant elle ne cesse d'exalter la puissance, la grandeur & la bonté.

SANS un dérangement très marqué dans nos organes, nos sentimens ne varient guères sur les objets que nos sens, que l'expérience, que la raison nous ont bien démontrés. Dans quelque circonstance qu'on nous prenne, nous n'avons aucun doute, ni sur la blancheur de la neige, ni sur la lumière du jour, ni sur l'utilité de la vertu. Il n'en est pas de même des objets qui dépendent uniquement de notre imagination, & qui ne nous sont point prouvés par le témoignage constant de nos sens; nous en jugeons diversement, suivant les dif-

positions,dans lesquelles nous nous trouvons. Ces dispositions varient en raison des expressions involontaires,que nos organes reçoivent à chaque moment de la part d'une infinité de causes, soit extérieures à nous, soit renfermées dans notre propre machine. Ces organes sont à notre insçu perpétuellement modifiés, relâchés ou tendus par plus ou moins de pesanteur ou d'élasticité dans l'air, par le froid ou le chaud, la sécheresse ou l'humidité, la santé ou la maladie, la chaleur du sang, l'abondance de la bile, l'état du systême nerveux &c. Ces différentes causes influent nécessairement sur les idées, les pensées, les opinions momentanées de l'homme. Il est par conséquent obligé de voir diversement les objets, que son imagination lui présente, sans pouvoir être redressée par l'expérience & la mémoire. Voilà pourquoi l'homme est forcé de voir sans cesse son Dieu & ses chimères religieuses, sous des aspects différens. Dans un moment où ses fibres se trouveront disposées à frémir, il sera lâche & pusillanime, il ne pensera à ce Dieu qu'en tremblant; dans un instant où ces mêmes fibres seront plus affermies, il contemplera ce même Dieu avec plus de sang froid. Le théologien ou le prêtre nommera sa pusillanimité, *sentiment intérieur*, *avertissement d'enhaut*, *inspiration secrete*; mais celui qui connoît l'homme, dira que ce n'est autre chose qu'un mouvement machinal,produit par une cause physique ou naturelle. En effet, c'est par un pur méchanisme physique,que l'on peut expliquer toutes les révolutions qui se font, souvent d'un moment à l'autre, dans les systèmes, dans toutes les opinions, dans tous les jugemens des hommes:

en conséquence on les voit tantôt raisonner juste & tantôt déraisonner.

VOILA comment, sans recourir à des graces, à des inspirations, des visions, des mouvemens surnaturels, nous pouvons nous rendre compte de ces états incertains & flottans, où nous voyons quelquefois tomber des personnes, très-éclairées d'ailleurs, quand il est question de la religion. Souvent, en dépit de tout raisonnement, des dispositions momentanées les ramenent aux préjugés de l'enfance, dont dans d'autres occasions elles nous paroissent complétement détrompées. Ces changemens sont sur-tout très-marqués dans les infirmités & les maladies, & aux approches de la mort. Le barometre de l'entendement est alors souvent obligé de baisser. Des chimères que l'on méprisoit, ou que l'on mettoit à leur juste valeur dans l'état de santé, se réalisent pour lors. On tremble, parce que la machine est affoiblie ; on déraisonne, parce que le cerveau est incapable de remplir exactement ses fonctions. Il est évident que c'est-là la vraie cause de ces changemens, dont des prêtres ont la mauvaise foi de se prévaloir contre l'incrédulité, & dont ils tirent des preuves de la réalité de leurs opinions sublimes. Les *conversions*, ou les changemens qui se font dans les idées des hommes, tiennent toûjours à quelque dérangement physique dans leur machine, causé par le chagrin ou par quelque cause naturelle & connue.

SOUMIS à l'influence continuelle des causes physiques, nos systèmes suivent donc toûjours les variations

variations de notre corps ; nous raiſonnons bien, quand notre corps eſt ſain & bien conſtitué; nous raiſonnons mal, quand ce corps eſt dérangé ; pour lors nos idées ſe découſent, nous ne ſommes plus capables de les aſſocier avec préciſion, de retrouver nos principes, d'en tirer des conſéquences juſtes ; le cerveau eſt ébranlé & nous ne voyons plus rien ſous ſon vrai point de vue. Dans un tems de gelée, il eſt tel homme qui ne voit pas ſon Dieu ſous les mêmes traits que dans un tems couvert & pluvieux ; il ne le voit pas de même dans la triſteſſe que dans la gaieté, en compagnie comme ſeul. Le bon ſens nous ſuggère que c'eſt quand le corps eſt ſain & quand l'eſprit n'eſt troublé par aucuns nuages que nous pouvons raiſonner avec préciſion ; cet état peut nous fournir une meſure générale propre à régler nos jugemens & à rectifier même nos idées, lorſque des cauſes imprévues pourroient les faire chanceler.

Si les opinions du même individu ſur ſon Dieu ſont flottantes & ſujettes à varier, combien doivent-elles ſubir de changemens dans les êtres ſi divers qui compoſent la race humaine ? Si peut-être, il n'exiſte pas deux hommes qui voient un objet phyſique exactement des mêmes yeux, à plus forte raiſon, combien doit-il y avoir de variété dans leurs façons d'enviſager les choſes qui n'exiſtent que dans leur imagination ? Quelle infinité de combinaiſons d'idées des eſprits eſſentiellement différens doivent-ils ſe faire pour compoſer un être idéal dont chaque inſtant de la vie doit changer le tableau ? Ce ſeroit donc une entrepriſe inſenſée que de vouloir preſcrire aux hommes ce qu'ils doivent penſer ſur la religion & ſur Dieu,

qui sont entiérement du ressort de l'imagination, & sur lesquels, comme on l'a très souvent répété, les mortels n'auront jamais de mesure commune. Combattre les opinions religieuses des hommes, c'est combattre leur imagination, leur organisation, leurs habitudes qui suffisent pour identifier avec leur cerveau les idées les plus absurdes & les moins fondées. Plus les hommes auront d'imagination, plus ils seront enthousiastes en matière de religion, & moins la raison aura de force pour les détromper de leurs chimères; ces chimères seront devenues une pâture nécessaire à leur imagination ardente. En un mot, combattre les notions religieuses des hommes, c'est combattre la passion qu'ils ont pour le merveilleux. En dépit de la raison, les personnes pourvues d'une imagination vive sont perpétuellement ramenées aux chimères que l'habitude leur rend chères même quand elles sont incommodes & fâcheuses; elles en sont quittes pour les habiller à leur manière. Ainsi une ame tendre a besoin d'un Dieu qu'elle aime; l'enthousiaste heureux a besoin d'un Dieu qu'il remercie; l'enthousiaste infortuné a besoin d'un Dieu qui prenne part à ses peines. Le dévot mélancolique a besoin d'un Dieu qui le chagrine & qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade. Que dis-je! le pénitent frénétique a besoin d'un Dieu cruel qui lui impose le devoir d'être humain envers lui-même, & le fanatique emporté se croiroit malheureux s'il étoit privé d'un Dieu qui lui ordonne de faire éprouver aux autres les effets de son humeur bouillante & de ses passions fougeuses.

Celui qui se repaît d'illusions agréables est,

ſans doute, un enthouſiaſte moins dangereux que celui dont l'ame eſt tourmentée par des ſpectres odieux. Si une ame honnête & tendre ne cauſe point de ravages dans la ſociété, un eſprit agité par des paſſions incommodes, ne peut manquer de ſe rendre tôt ou tard incommode à ſes ſemblables. Le Dieu d'un Socrate & d'un Fenelon peut convenir à des ames auſſi douces que les leurs; mais il ne peut être impunément le Dieu d'une nation entière dans laquelle il ſera toûjours très rare de trouver des hommes de leur trempe. La Divinité, comme on l'a ſouvent dit, ſera toûjours pour le plus grand nombre des mortels une chimère effrayante propre à leur troubler le cerveau, à mettre leurs paſſions en jeu, à les rendre nuiſibles à leurs aſſociés. Si des gens de bien ne voient leur Dieu que comme rempli de bonté; des hommes vicieux, inflexibles, inquiets & méchans prèteront à leur Dieu leur propre caractère, & s'autoriſeront de ſon exemple pour donner un libre cours à leurs propres paſſions. Chaque homme ne peut voir ſa chimère qu'avec ſes propres yeux; & le nombre de ceux qui ſe peindront la divinité hideuſe, affligeante & cruelle ſera toûjours bien plus grand & plus à craindre que ceux qui lui prètent des couleurs ſéduiſantes; pour un heureux que cette chimère peut faire, elle fera des milliers de malheureux; elle ſera tôt ou tard une ſource intariſſable de diviſions, d'extravagances & de fureurs; elle troublera l'eſprit des ignorans ſur leſquels les impoſteurs & les fanatiques auront toûjours du pouvoir; elle effrayera les lâches & les puſillanimes, que leur foibleſſe diſpoſe à la perfidie & à la cruauté; elle fera trembler les plus honnètes, qui même en pratiquant

la vertu, craindront d'encourir la disgrace d'un Dieu bizarre & capricieux; elle n'arrêtera point les méchans qui la mettront de côté pour se livrer au crime, ou qui même se serviront de cette chimère divine pour justifier leurs forfaits. En un mot entre les mains des tyrans, ce Dieu, tyran lui-même, ne servira qu'à écraser la liberté des peuples & violer impunément les droits de l'équité. Entre les mains des prêtres ce Dieu sera un Talisman propre à enivrer, aveugler, subjuguer également les souverains & les sujets; enfin entre les mains des peuples, cette idole sera toûjours une arme à deux tranchans dont ils se feront à eux-mêmes les blessures les plus mortelles.

D'un autre côté le Dieu théologique n'étant, comme on a vu, qu'un amas de contradictions; étant représenté, malgré son immutabilité, tantôt comme la bonté même, tantôt comme le plus cruel & le plus injuste des êtres; étant d'ailleurs envisagé par des hommes dont la machine éprouve des variations continuelles, ce Dieu, dis-je, ne peut en tout tems paroître le même à ceux qui s'en occupent. Ceux qui s'en forment les idées les plus favorables sont souvent malgré eux forcés de reconnoître que le portrait qu'ils s'en font n'est point toûjours conforme à l'original. Le dévot le plus fervent, l'enthousiaste le plus prévenu ne peut s'empêcher de voir les traits de leur divinité changer, & s'ils étoient capables de raisonner, ils sentiroient l'inconséquence de la conduite qu'ils tiennent sans cesse à son égard. En effet ne verroient-ils pas que cette conduite semble démentir à chaque instant les perfections merveilleuses qu'ils assignent à leur Dieu? Prier la

divinité n'eſt-ce pas douter de ſa ſageſſe, de ſa bienveillance, de ſa providence, de ſon omniſcience, de ſon immutabilité ? N'eſt-ce pas l'accuſer d'oublier ſes créatures, & lui demander qu'il altère les décrets éternels de ſa juſtice; qu'il change les loix invariables qu'il a lui-même fixées ? Prier Dieu n'eſt-ce pas lui dire ? „ O mon Dieu, je reconnois votre ſageſſe, votre ſcience, votre bonté infinies ; „ cependant vous m'oubliez ; vous perdez de „ vue votre créature ; vous ignorez, ou vous „ feignez d'ignorer ce qui lui manque ; ne voyez-„ vous pas que je ſouffre de l'arrangement mer-„ veilleux que nos loix ſages ont mis dans l'uni-„ vers ? La nature, contre vos ordres, rend ac-„ tuellement mon exiſtence pénible ; changez „ donc, je vous prie, l'eſſence que votre volon-„ té a donnée à tous les êtres. Faites en ſorte „ que les élémens perdent pour moi en ce mo-„ ment leurs propriétés diſtinctives ; faites que „ les corps graves ne tombent point, que le feu „ ne brûle point, que la machine frèle que j'ai „ reçue de vous ne ſouffre point des chocs qu'elle „ éprouve à chaque inſtant. Rectifiez pour mon „ bien-être le plan que votre prudence infinie a „ tracé depuis l'éternité. " Tels ſont à-peu-près les vœux que forment tous les hommes ; telles ſont les demandes ridicules qu'ils font à chaque inſtant à la divinité, dont ils vantent la ſageſſe, l'intelligence, la providence & l'équité, tandis que preſque jamais ils ne ſont contens des effets de ces perfections divines.

Ils ne ſont pas plus conſéquens dans les actions de graces qu'ils ſe croient obligés de lui rendre.

N'eſt-il pas juſte, nous diſent-ils, de remercier la divinité de ſes bienfaits ? Ne ſeroit-ce pas le comble de l'ingratitude de refuſer ſes hommages à l'auteur de notre exiſtence & de tout ce qui contribue à la rendre agréable ? Mais, lui dirai-je, votre Dieu agit donc par intérêt ? Semblable aux hommes qui lors même qu'ils ſont les plus déſintéreſſés, exigent au moins qu'on leur donne des marques des impreſſions que leurs bienfaits font ſur nous. Votre Dieu ſi puiſſant & ſi grand a-t-il beſoin que vous lui prouviez les ſentimens de votre reconnoiſſance ? D'ailleurs, ſur quoi fondez vous cette gratitude ? Répand-il ſes bienfaits également ſur tous les hommes ? Le plus grand nombre d'entre eux eſt-il content de ſon ſort ? Vous-mêmes êtes-vous toûjours ſatisfaits de votre exiſtence ? On me dira ſans doute, que cette exiſtence ſeule eſt le plus grand des bienfaits. Mais comment peut-on la regarder comme un avantage ſignalé ? Cette exiſtence n'eſt-elle pas dans l'ordre néceſſaire des choſes ? N'eſt-elle pas néceſſairement entrée dans le plan inconnu de votre Dieu ? La pierre doit-elle quelque choſe à l'architecte pour l'avoir jugé néceſſaire à ſon bâtiment ? Connoiſſez-vous mieux que cette pierre les vues cachées de notre Dieu ? Si vous êtes un être ſenſible & penſant, ne trouvez-vous pas à chaque inſtant que ce plan merveilleux vous incommode ; vos prières même à l'architecte du monde ne prouvent-elles pas que vous êtes mécontens? Vous êtes nés ſans le vouloir; votre exiſtence eſt précaire ; vous ſouffrez contre votre gré ; vos plaiſirs & vos peines ne dépendent point de vous ; vous n'êtes maîtres de rien ; vous ne concevez rien au plan de l'architecte du monde que

vous ne ceſſez d'admirer, & dans lequel ſans votre aveu vous vous trouvez placés; vous êtes les jouets continuels de la néceſſité que vous diviniſez; après vous avoir appellés à la vie votre Dieu vous oblige d'en ſortir; où ſont donc ces obligations ſi grandes que vous croyez avoir à la providence? Ce même Dieu, qui vous donna le jour, qui vous fournit vos beſoins, qui vous conſerve, ne vous ravit-il pas en un moment ces prétendus avantages? Si vous regardez l'exiſtence comme le plus grand des biens, la perte de cette exiſtence n'eſt-elle pas, ſelon vous, le plus grand des maux? Si la mort & la douleur ſont des maux redoutables, cette mort & la douleur n'effacent-elles pas le bienfait de l'exiſtence & des plaiſirs qui peuvent quelquefois l'accompagner? Si votre naiſſance & votre fin, vos jouiſſances & vos peines ſont également entrées dans les vues de ſa providence, je ne vois rien qui vous autoriſe à le remercier. Quelles peuvent être les obligations que vous pouvez avoir à un maître qui malgré vous vous force de venir en ce monde pour jouer un jeu dangereux & inégal auquel vous pouvez gagner ou perdre un bonheur éternel?

On nous parle en effet d'une autre vie où l'on aſſure que l'homme ſera complettement heureux. Mais en ſuppoſant pour un moment l'exiſtence de cette autre vie (qui eſt auſſi peu fondée que celle de l'être de qui on l'attend) il faudroit au moins ſuſpendre ſa reconnoiſſance juſqu'à cette autre vie; dans la vie que nous connoiſſons les hommes ſont bien plus ſouvent mécontens que fortunés; ſi Dieu dans le monde où nous ſommes n'a pu, ni voulu, ni permis que ſes créatures chéries ſuſ-

ſent parfaitement heureuſes, comment s'aſſurer qu'il aura le pouvoir ou la volonté de les rendre par la ſuite plus heureuſes qu'elles ne ſont? On nous citera pour lors des révélations,des promeſſes formelles de la divinité, qui s'engage à dédommager ſes favoris des maux de la vie préſente. Admettons pour un inſtant l'autenticité de ces promeſſes; mais ces révélations ne nous apprennent-elles pas elles-mêmes que la bonté divine réſerve des ſupplices éternels au plus grand nombre des hommes? Si ces menaces ſont vraies, les mortels doivent-ils donc de la reconnoiſſance à un Dieu qui, ſans les conſulter, ne leur donne leur exiſtence que pour courir à l'aide de leur liberté prétendue le riſque de ſe rendre éternellement malheureux? N'eût-il pas été plus utile pour eux de ne point exiſter, ou du moins de n'exiſter que comme les pierres & les brutes, de qui l'on ſuppoſe que Dieu n'exige rien, que de jouir de ces facultés ſi vantées, du privilége de mériter & de démériter, qui peuvent conduire les êtres intelligens au plus affreux des malheurs? En faiſant attention au petit nombre des élus & au grand nombre des réprouvés, quel eſt l'homme de ſens qui, s'il eût été le maître, eût conſenti à courir le riſque de la damnation éternelle?

Ainsi ſous quelque point de vue que l'on enviſage le phantôme théologique, les hommes, s'ils étoient conſéquens, même dans leurs erreurs, ne lui devroient ni prières, ni hommages, ni cultes, ni actions de graces; mais en matière de religion les mortels ne raiſonnent jamais; ils ne ſuivent que les impulſions de leurs craintes, de leurs imaginations, de leurs tempéramens, de

leurs paſſions propres, ou de celles des guides qui ont acquis le droit de commander à leur entendement. La crainte a fait les Dieux; la terreur les accompagne ſans ceſſe; il eſt impoſſible de raiſonner quand on tremble. Ainſi les hommes ne raiſonneront jamais, quand il ſera queſtion des objets dont l'idée vague ſera toûjours aſſociée à celle de la terreur. Si l'enthouſiaſte honnète & doux ne voit ſon Dieu que comme un père bienfaiſant, le plus grand nombre des mortels ne le verra que comme un Sultan redoutable, un tyran déſagréable, un génie cruel & pervers. Ainſi ce Dieu ſera toûjours pour la race humaine un levain dangereux, propre à l'aigrir & à la mettre dans une fermentation fatale. Si l'on peut laiſſer au dévôt paiſible, humain & modéré le Dieu bon qu'il s'eſt formé ſelon ſon propre cœur, l'intérèt du genre-humain exige que l'on renverſe une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée & le nom ne ſont propres qu'à remplir l'univers de carnage & de folies.

Ne nous flattons point cependant que la raiſon puiſſe délivrer tout d'un coup la race humaine des erreurs dont tant de cauſes réunies s'efforcent de l'empoiſonner. Le plus vain des projets ſeroit l'eſpoir de guérir en un inſtant des erreurs épidémiques, héréditaires, enracinées depuis tant de ſiécles & continuellement alimentées & corroborées par l'ignorance, les paſſions, les habitudes, les intérèts, les craintes, les calamités toûjours renaiſſantes des nations. Les anciennes révolutions de la terre ont fait éclore ſes premiers Dieux, de nouvelles révolutions en produiroient de nouveaux ſi les anciens venoient à s'oublier. Des

êtres ignorans, malheureux & tremblans se feront toûjours des Dieux; ou leur crédulité leur fera recevoir ceux que l'imposture ou le fanatisme voudront leur annoncer.

Ne nous proposons donc que de montrer la raison à ceux qui peuvent l'entendre; de présenter la vérité à ceux qui peuvent soutenir son éclat; de détromper ceux qui ne voudront point opposer des obstacles à l'évidence & qui ne s'obstineront point à persister dans l'erreur. Inspirons du courage à ceux qui n'ont point la force de briser avec leurs illusions. Rassurons l'homme de bien, que ses craintes allarment bien plus que le pervers qui, en dépit de ses opinions, suit toûjours ses passions; consolons le malheureux qui gémit sous le poids des préjugés qu'il n'a point examinés; dissipons les incertitudes de celui qui doute & qui, cherchant de bonne foi la vérité, ne trouve souvent dans la philosophie même que des opinions flottantes peu propres à fixer son esprit. Bannissons pour l'homme de génie la chimère qui lui fait perdre son tems: arrachons son noir phantôme à l'homme intimidé, qui dupe de ses vaines frayeurs, devient inutile à la société: ôtons à l'atrabilaire un Dieu qui l'afflige, qui l'aigrit, qui ne fait qu'allumer sa bile: arrachons au fanatique le Dieu qui lui met des poignards à la main. Arrachons aux imposteurs & aux tyrans un Dieu qui leur sert à épouvanter, asservir & dépouiller le genre-humain. En ôtant aux honnêtes gens leurs redoutables idées, ne rassurons point les méchans, les ennemis de la société; privons les de ces ressources sur lesquelles ils comptent pour expier leurs

forfaits ; à des terreurs incertaines & éloignées qui ne pouvoient arrêter leurs excès, substituons des terreurs réelles & présentes ; qu'ils rougissent en se voyant tels qu'ils sont ; qu'ils frémissent en trouvant leurs complots découverts ; qu'ils tombent dans la crainte de voir un jour les mortels qu'ils outragent revenus des erreurs dont ils se servent pour les enchaîner.

Si nous ne pouvons guérir les nations de leurs préjugés invétérés, tâchons au moins de les empêcher de retomber dans les excès dans lesquels la religion les a si souvent entraînés ; que les hommes se fassent des chimères ; qu'ils en pensent comme ils voudront, pourvu que leurs rêveries ne leur fassent point oublier qu'ils sont hommes, & qu'un être sociable n'est point fait pour ressembler aux animaux féroces. Balançons les intérêts fictifs du ciel par les intérêts sensibles de la terre. Que les Souverains & les peuples reconnoissent enfin que les avantages résultans de la vérité, de la justice, de bonnes loix, d'une éducation sensée, d'une morale humaine & paisible sont bien plus solides que ceux qu'ils attendent si vainement de leurs divinités : qu'ils sentent que des biens si réels & si chers ne doivent point être sacrifiés à des espérances incertaines, si souvent démenties par l'expérience. Pour s'en convaincre que tout homme raisonnable considère les forfaits sans nombre que le nom de Dieu a causés sur la terre ; qu'il étudie son affreuse histoire & celle de ses odieux ministres, qui par tout ont soufflé l'esprit de vertige, de discorde & de fureur. Que les princes & les sujets apprennent au moins à résister quelquefois aux passions de ces prétendus interprêtes de la di-

vinité, surtout lorsqu'ils leur ordonneront de sa part d'être inhumains, intolérans, barbares, d'étouffer le cri de la nature, la voix de l'équité, les remontrances de la raison & de fermer les yeux sur les intérêts de la société.

Foibles mortels! jusques à quand votre imagination si active & si prompte à saisir le merveilleux, ira-t-elle chercher hors de l'univers des prétextes pour vous nuire à vous-mêmes & aux êtres avec qui vous vivez ici bas! Que ne suivez-vous en paix la route simple & facile que vous trace votre nature! Pourquoi semer d'épines le chemin de la vie? Pourquoi multiplier les maux auxquels votre sort vous expose? Quels avantages pouvez-vous attendre d'une divinité que les efforts réunis du genre-humain entier n'ont encore pu vous faire connoître? Ignorez donc ce que l'esprit humain n'est pas fait pour comprendre; laissez-là vos chimères; occupez-vous de vérités; apprenez l'art de vivre heureux; perfectionnez vos mœurs, vos gouvernemens, vos loix; songez à l'éducation, à l'agriculture, aux sciences vraiment utiles; travaillez avec ardeur; forcez par votre industrie la nature à vous être propice & les Dieux ne pourront rien contre votre félicité. Abondonnez à des penseurs oisifs, à des enthousiastes inutiles, le travail infructueux de sonder des abîmes dont vous devez détourner vos regards. Jouissez des biens attachés à votre existence présente; augmentez en le nombre; ne vous élancez jamais au delà de votre sphère. S'il vous faut des chimères, permettez à vos semblables d'avoir les leurs; &

n'égorgez point vos frères quand ils ne pourront pas délirer comme vous. Si vous voulez des Dieux, que votre imagination les enfante; mais ne souffrez point que ces êtres imaginaires vous enivrent au point de méconnoître ce que vous devez aux êtres réels avec qui vous vivez.





CHAPITRE XI.

Apologie des ſentimens contenus dans cet ouvrage. De l'impiété. Exiſte-t-il des Athées ?

TOUT ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage devroit ſuffire pour détromper les hommes capables de raiſonner, des préjugés auxquels ils attachent tant d'importance. Mais les vérités les plus claires ſont forcées d'échouer contre l'enthouſiaſme, l'habitude & la crainte ; rien de plus difficile que de détruire l'erreur quand une longue preſcription l'a miſe en poſſeſſion de l'eſprit humain. Elle eſt inattaquable quand elle eſt appuyée du conſentement général, propagée par l'éducation, invétérée par la coutume, fortifiée par l'exemple, maintenue par l'autorité, & ſans ceſſe alimentée par les eſpérances & les craintes des peuples, qui regardent leurs erreurs mêmes comme le remède de leurs maux. Telles ſont les forces réunies qui ſoutiennent l'empire des dieux en ce monde, & qui paroiſſent devoir y rendre leur trône inébranlable.

NE ſoyons donc point ſurpris de voir le plus grand nombre des hommes chérir ſon aveuglement & craindre la vérité. Nous trouvons par tout les mortels obſtinément attachés à des phan-

tômes dont ils attendent leur bien-être, tandis que ces phantômes sont évidemment les sources de tous leurs maux. Epris du merveilleux, dédaignant ce qui est simple & facile à comprendre, peu instruit dans les voies de la nature, accoutumé à ne point faire usage de la raison, le vulgaire d'âge en âge se prosterne devant les puissances invisibles qu'on lui fait adorer. Il leur adresse ses vœux fervens, il les implore dans ses malheurs, il se dépouille pour elles du fruit de son travail, il est sans cesse occupé à remercier de vaines idoles des biens qu'il n'en a pas reçus, ou à leur demander des faveurs qu'il n'en peut obtenir. Ni l'expérience ni la réflexion ne peuvent le désabuser; il ne s'apperçoit pas que ses Dieux ont toûjours été sourds; il s'en prend à lui-même, il les croit trop irrités, il tremble, il gémit, il soupire à leurs pieds, il couvre leurs autels de présens, il ne voit pas que ces êtres si puissans sont soumis à la nature, & ne sont jamais propices que quand cette nature est favorable. C'est ainsi que les nations sont complices de ceux qui les trompent, & sont aussi opposées à la vérité que ceux qui les égarent.

En matière de religion il est très-peu de gens qui ne partagent, plus ou moins, les opinions du vulgaire. Tout homme qui s'écarte des idées reçues, est généralement regardé comme un frénétique, un présomptueux qui se croit insolemment bien plus sage que les autres. Au nom magique de religion & de divinité, une terreur subite & panique s'empare des esprits; dès qu'on les voit attaqués la société s'allarme,

chacun s'imagine voir déjà ſon monarque céleſte lever ſon bras vengeur contre le pays où la nature rébelle a produit un monſtre aſſez téméraire pour braver ſon courroux. Les perſonnes mèmes les plus modérées taxent de folie & de ſédition celui qui oſe conteſter à ce Souverain imaginaire des droits que le bon ſens n'a jamais diſcutés. En conſéquence quiconque entreprend de déchirer le bandeau des préjugés, paroit un inſenſé, un citoyen dangereux; ſa ſentence eſt prononcée d'une voix preſqu'unanime; l'indignation publique, attiſée par le fanatiſme & l'impoſture, fait qu'on ne veut point l'entendre; chacun ſe croiroit coupable, s'il ne faiſoit éclater ſa fureur contre lui, & ſon zèle en faveur du Dieu terrible dont on ſuppoſe la colère provoquée. Ainſi l'homme qui conſulte ſa raiſon, le diſciple de la nature eſt regardé comme une peſte publique; l'ennemi d'un phantôme nuiſible eſt regardé comme l'ennemi du genre-humain; celui qui voudroit établir une paix ſolide entre les hommes eſt traité comme un perturbateur de la ſociété; on proſcrit tout d'une voix celui qui voudroit raſſurer les mortels effrayés en briſant les idoles ſous leſquelles le préjugé les oblige de trembler. Au ſeul nom d'un *Athée*, le ſuperſtitieux friſſonne, le déiſte lui-mème s'allarme, le prètre entre en fureur, la tyrannie prépare ſes buchers, le vulgaire applaudit aux chàtimens que les loix inſenſées décernent contre le véritable ami du genre-humain.

Tels ſont les ſentimens auxquels doit s'attendre tout homme qui oſera préſenter à ſes ſemblables la vérité que tous ſemblent chercher; mais

mais que tous craignent de trouver, ou méconnoissent quand on la leur veut montrer. Qu'est-ce, en effet, qu'un *athée?* C'est un homme qui détruit des chimères nuisibles au genre-humain pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raison. C'est un penseur, qui ayant médité la matière, son énergie, ses propriétés & ses façons d'agir, n'a pas besoin pour expliquer les phénomènes de l'univers & les opérations de la nature, d'imaginer des puissances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raison, qui, loin de faire mieux connoître cette nature, ne font que la rendre capricieuse, inexplicable, méconnaissable, inutile au bonheur des humains.

Ainsi les seuls hommes qui peuvent avoir des idées simples & vraies de la nature, sont regardés comme des spéculateurs absurdes ou de mauvaise foi! Ceux qui se forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers, sont accusés de nier l'existence de cette force: ceux qui fondent tout ce qui s'opére dans ce monde sur des loix constantes & sûres, sont accusés d'*attribuer tout au hazard*, ils sont taxés d'aveuglement & de délire par des enthousiastes dont l'imagination, toûjours égarée dans le vuide, attribue les effets de la nature à des causes fictives, qui n'existent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raison, à des puissances chimériques, que l'on s'obstine à préférer à des causes réelles & connues. Nul homme dans son bon sens ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'existence d'une force en vertu de laquelle la matière agit & se met en mouvement; mais

nul homme, à moins de renoncer à la raiſon, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, diſtingué de la matière, n'ayant rien de commun avec elle. N'eſt-ce pas dire que cette force n'exiſte pas, que de prétendre qu'elle réſide dans un être inconnu, formé par un amas de qualités inintelligibles, d'attributs incompatibles, d'où réſulte néceſſairement un tout impoſſible? Les élémens indeſtructibles, les *atômes* d'Epicure, dont le mouvement, le concours & les combinaiſons ont produit tous les êtres, ſont, ſans doute, des cauſes plus réelles que le Dieu de la théologie. Ainſi, pour parler exactement, ce ſont les partiſans d'un être imaginaire, contradictoire, impoſſible à concevoir, que l'eſprit humain ne peut ſaiſir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier, dont on ne peut rien affirmer; ce ſont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimère le créateur, le moteur, le conſervateur de l'univers, qui ſont des inſenſés. Des rêveurs, incapables d'attacher aucune idée poſitive à la cauſe dont ils parlent ſans ceſſe, ne ſont-ils pas de vrais *athées*? Des penſeurs qui ſont du pur néant la ſource de tous les êtres, ne ſont-ils pas de vrais aveugles? N'eſt-ce pas le comble de la folie de perſonnifier des abſtractions ou des idées négatives, & de ſe proſterner enſuite devant la fiction de ſon propre cerveau?

Ce ſont néanmoins des hommes de cette trempe qui règlent les opinions du monde, & qui défèrent à la riſée & à la vengeance publique des hommes plus ſenſés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence & la fré-

néſie qui puiſſent faire rejetter dans la nature un mobile totalement incompréhenſible. Eſt-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu? Eſt-ce un crime de conſulter l'expérience, d'en appeller au témoignage des ſens dans l'examen de la choſe la plus importante à connoître? Eſt-ce un affreux attentat de s'adreſſer à la raiſon, & de préférer ſes oracles aux déciſions ſublimes de quelques Sophiſtes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au Dieu qu'ils nous annoncent? Cependant, ſelon eux, il n'eſt point de forfait plus digne de châtiment, il n'eſt point d'entrepriſe plus dangereuſe contre la ſociété, que de dépouiller le phantôme qu'ils ne connoiſſent point des qualités inconcevables, & de l'appareil impoſant dont l'imagination, l'ignorance, la crainte & l'impoſture l'ont à l'envi entouré; il n'eſt rien de plus impie & de plus criminel, que de raſſurer les mortels contre un ſpectre, dont l'idée ſeule fut la ſource de tous leurs maux; il n'eſt rien de plus néceſſaire que d'exterminer des audacieux, aſſez téméraires pour tenter de rompre le charme inviſible qui tient le genre-humain engourdi dans l'erreur; vouloir briſer ſes fers, ce fut briſer pour lui ſes plus ſacrés liens.

En conſéquence de ces clameurs, ſans ceſſe renouvellées par l'impoſture, & répétées par l'ignorance, les nations, que dans tous les ſiècles la raiſon voulut détromper, n'oſèrent jamais écouter ſes leçons bienfaiſantes. Les amis des hommes ne furent point entendus, parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimères. Ainſi les peuples continuent à trembler; peu de ſages

ont le courage de les rassurer; presque personne n'ose braver l'opinion publique infectée par la superstition; on redoute le pouvoir de l'imposture & les menaces de la tyrannie qui cherche toûjours à s'appuyer par des illusions. Les cris de l'ignorance triomphante & du fanatisme hautain, étouffèrent en tout tems la foible voix de la nature; elle fut forcée de se taire, ses leçons furent bientôt oubliées; & lorsqu'elle osa parler, ce ne fut le plus souvent que dans un langage énigmatique, inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire, qui saisit avec tant de peines les vérités les plus claires & les plus distinctement énoncées, eût-il pu comprendre les mystères de la nature présentés sous des emblêmes & sous des mots entrecoupés!

En voyant le déchaînement qu'excitent parmi les théologiens les opinions des athées, & les supplices qui, à leur instigation, furent souvent décernés contre eux, ne seroit-on pas autorisé de conclure que ces docteurs, ou ne sont pas aussi sûrs qu'ils le disent de l'existence de leur Dieu, ou ne regardent pas les opinions de leurs adversaires comme aussi absurdes qu'ils le prétendent? Ce n'est jamais que la défiance, la foiblesse & la crainte qui rendent cruel; on n'a point de colère contre ceux qu'on méprise: on ne regarde point la folie comme un crime punissable; on se contenteroit de rire d'un insensé qui nieroit l'existence du soleil, on ne le puniroit pas si l'on n'étoit soi-même insensé. La fureur théologique ne prouvera jamais que la foiblesse de sa cause; l'inhumanité de ces hommes inté-

tresses dont la profession est d'annoncer des chimères aux nations, nous prouve qu'eux seuls tirent parti de ces puissances invisibles, dont ils se servent avec succès pour effrayer les mortels. (72) Ce sont pourtant ces tyrans des esprits qui, peu conséquens dans leurs principes, défont d'une main ce qu'ils élèvent de l'autre: ce sont eux qui, après avoir fait une divinité remplie de bonté, de sagesse & d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantissent tout-à-fait, en disant qu'elle est cruelle, qu'elle est capricieuse, injuste & despotique, qu'elle est altérée du sang des malheureux. Cela posé ce sont les vrais impies.

Celui qui ne connoît point la divinité ne peut lui faire injure, ni par conséquent être appellé un impie. *Etre impie*, dit Epicure, *ce n'est point ôter au vulgaire les Dieux qu'il a, c'est attribuer à ces Dieux les opinions du vulgaire.* Etre impie, c'est insulter un Dieu qu'on croît, c'est l'outrager sciemment. Etre impie, c'est admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche en même tems la persécution & le carnage. Etre impie, c'est tromper les hommes au nom d'un Dieu que l'on fait servir de prétexte à ses indignes passions. Etre impie, c'est dire qu'un Dieu souverainement heureux & tout-puissant

(72) Lucien suppose *Jupiter* qui, disputant avec *Menippe*, veut le foudroyer; sur quoi le philosophe lui dit, *ah! tu te fâches, tu prens ton foudre? Tu as donc tort.*

peut être offensé par ses foibles créatures. Etre impie, c'est mentir de la part d'un Dieu que l'on suppose l'ennemi du mensonge. Etre impie enfin, c'est se servir de la divinité pour troubler les sociétés, pour les asservir à des tyrans; c'est leur persuader que la cause de l'imposture est la cause de Dieu; c'est imputer à Dieu des crimes qui anéantiroient ses perfections divines. Etre impie & insensé à la fois, c'est faire une pure chimère du Dieu que l'on adore.

D'UN autre côté, être pieux c'est servir la patrie, c'est être utile à ses semblables, c'est travailler à leur bien-être : chacun peut y prétendre suivant ses facultés; celui qui médite, peut se rendre utile, lorsqu'il a le courage d'annoncer la vérité, de combattre l'erreur, d'attaquer les préjugés qui s'opposent par tout au bonheur des humains; il est vraiment utile, & c'est même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatisme leur distribue, d'ôter à l'imposture & à la tyrannie l'empire funeste de l'opinion dont elles se servent avec succès en tout tems, en tous lieux, pour s'élever sur les ruines de la liberté, de la sureté, de la félicité publique. Etre vraiment pieux, c'est observer religieusement les loix saintes de la nature, & suivre fidèlement les devoirs qu'elle nous prescrit; être pieux, c'est être humain, équitable, bienfaisant, c'est respecter les droits des hommes; être pieux & sensé, c'est rejetter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conseils de la raison.

AINSI quoi qu'en disent le fanatisme & l'impos-

ture, celui qui nie l'existence d'un Dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre base que l'imagination allarmée; celui qui rejette un Dieu perpétuellement en contradiction avec lui-même; celui qui bannit de son esprit & de son cœur un Dieu continuellement aux prises avec la nature, la raison, le bien-être des hommes, celui, dis-je, qui se détrompe d'une si dangereuse chimère, peut être réputé pieux, honnête & vertueux, quand sa conduite ne s'écartera point des règles invariables que la nature & la raison lui prescrivent. De ce qu'un homme refuse d'admettre un Dieu contradictoire, ainsi que les oracles obscurs qu'on débite en son nom, s'ensuit-il donc qu'un tel homme refuse de reconnoître les loix évidentes & démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs nécessaires l'obligent sous peine d'être puni dans ce monde? Il est vrai que si la vertu consistoit par hazard dans un honteux renoncement à la raison, dans un fanatisme destructeur, dans des pratiques inutiles, l'athée ne peut point passer pour vertueux; mais si la vertu consistoit à faire à la société tout le bien dont on est capable, l'athée peut y prétendre; son ame courageuse & tendre ne sera point criminelle en faisant éclater son indignation légitime contre des préjugés fatales au bonheur du genre-humain.

Écoutons néanmoins les imputations que les théologiens font aux athées; examinons de sang-froid & sans humeur les injures qu'ils vomissent contre eux: il leur semble que l'athéisme soit le dernier degré du délire de l'esprit & de la perversité du cœur: intéressés à noircir leurs adver-

saires, ils ne montrent l'incrédulité absolue que comme l'effet du crime ou de la folie. On ne voit pas, nous disent-ils, tomber dans les horreurs de l'athéisme des hommes qui ont lieu d'espérer que l'état à venir sera pour eux un état de bonheur. En un mot, selon nos théologiens c'est l'intérêt des passions qui fait que l'on cherche à douter de l'existence d'un être, à qui l'on est comptable de l'abus de cette vie ; c'est la crainte du châtiment qui fait seule les athées : on nous répéte sans cesse les paroles d'un prophète hébreu, qui prétend qu'il n'y a que la folie qui puisse faire nier l'existence de la divinité (73). A en croire quelques autres „ rien de plus noir que „ le cœur d'un athée, rien de plus faux que son „ esprit : l'athéisme, selon eux, ne peut être que „ le fruit d'une conscience bourrelée, qui cher- „ che à se débarrasser de la cause qui la trouble. „ On a raison, dit Derham, de regarder un a- „ thée comme un monstre parmi les êtres rai- „ sonnables, comme une de ces productions ex- „ traordinaires qu'on rencontre à peine dans tout „ le genre-humain, & qui, s'opposant à tous les „ autres hommes, se révolte, non-seulement con- „ tre la raison & la nature humaine, mais contre „ la divinité même. “

---

(73) *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.* En retranchant la négation la proposition seroit plus vraie. Ceux qui voudront voir les injures que le fiel théologique sçait répandre sur les athées, n'ont qu'à lire un ouvrage du Dr. Bentley traduit en latin sous le titre *de Stultitia atheismi*, in-8°.

Nous répondrons à toutes ces injures en disant que c'eſt au lecteur à juger ſi le ſyſtème de l'athéiſme eſt auſſi abſurde que voudroient le faire croire ces profonds ſpéculateurs, perpétuellement en diſpute ſur les productions informes, contradictoires & bizarres de leur propre cerveau (74). Il eſt vrai que peut-être juſqu'ici le ſyſtème du naturaliſme n'avoit point encore été développé dans toute ſon étendue; des perſonnes non prévenues ſeront au moins à portée de reconnoître ſi l'auteur a bien ou mal raiſonné, s'il s'eſt diſſimulé les plus importantes difficultés, s'il a été de mauvaiſe foi, ſi, comme les ennemis de la raiſon humaine, il a recours à des ſubterfuges, à des ſophiſmes, à des diſtinctions ſubtiles, qui doivent toûjours faire ſoupçonner ou que l'on ne connoit pas ou que l'on craint la vérité. C'eſt donc à la candeur, à la bonne foi, à la raiſon qu'il appartient de juger ſi les principes naturels qui viennent d'être rapprochés ſont deſtitués de fondement; c'eſt à ces juges intègres qu'un diſciple de la nature ſoumet ſes opinions; il eſt en droit de récuſer le jugement de l'enthouſiaſme, de l'ignorance préſomptueuſe, & de la fourberie intéreſſée. Les perſonnes ac-

(74) En voyant les théologiens accuſer ſi ſouvent les athées d'être abſurdes, on ſeroit tenté de croire qu'ils n'ont aucune idée de ce que les athées ont à leur oppoſer: il eſt vrai qu'ils y ont mis bon ordre; les prêtres diſent & publient ce qu'ils veulent, tandis que leurs adverſaires ne peuvent jamais ſe montrer.

coutumées à penser trouveront du moins des raisons pour douter de tant de notions merveilleuses qui ne paroissent des vérités incontestables qu'à ceux qui ne les ont jamais examinées d'après les règles du bon sens.

Nous conviendrons avec Derham que les athées sont rares; la superstition a tellement fait méconnoitre la nature & ses droits; l'enthousiasme a tellement ébloui l'esprit humain; la terreur à tellement troublé le cœur des hommes; l'imposture & la tyrannie ont tellement enchaîné la pensée; enfin l'erreur, l'ignorance & le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'est moins commun que de trouver des hommes assez courageux pour se détromper des notions que tout conspiroit à identifier avec eux. En effet, plusieurs théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les athées, semblent souvent avoir douté s'il en existoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui pussent nier de bonne foi l'existence d'un Dieu (75). Leur doute étoit, sans doute, fondé sur les idées absurdes qu'ils prêtoient à leurs adversaires, qu'ils ont sans cesse accusés de tout attribuer *au hazard*, à des causes *aveugles*, à une matière *inerte* & *morte*, incapable d'agir par elle-même. Nous avons, je pense, suffisamment justifié

(75) Les mêmes gens qui trouvent que l'athéisme est un systéme si étrange aujourd'hui avouent qu'il a pu y avoir des athées autrefois. Quoi donc! Est-ce que la nature nous a moins doués de raison que les hommes d'autrefois? Ou seroit-ce que le Dieu d'aujour-

les partiſans de la nature de ces accuſations ridicules ; nous avons par tout prouvé, & nous le répétons, que le *hazard* eſt un mot vuide de ſens qui, ainſi que le mot *Dieu*, n'annonce que l'ignorance des vraies cauſes. Nous avons démontré que la matière n'étoit point morte, que la nature eſſentiellement agiſſante & néceſſairement exiſtante avoit aſſez d'énergie pour produire tous les êtres qu'elle renferme & tous les phénomènes que nous voyons. Nous avons fait ſentir par tout que cette cauſe étoit bien plus réelle & plus facile à concevoir que la cauſe fictive, contradictoire, inconcevable, impoſſible à qui la théologie fait honneur des grands effets qu'elle admire. Nous avons repréſenté que l'incompréhenſibilité des effets naturels n'étoit point une raiſon pour leur aſſigner une cauſe

---

d'hui ſeroit moins abſurbe que les Dieux de l'antiquité? Le genre-humain auroit-il acquis des lumières ſur le compte de ce moteur caché de la nature? Le Dieu de la mythologie moderne rejetté par *Vanini*, *Hobbes*, *Spinoſa* & quelques autres, eſt-il donc plus croyable que les Dieux de la mythologie payenne rejettés par *Epicure*, *Straton*, *Théodore*, *Diagoras*, &c.? Tertullien prétendoit que *le chriſtianiſme avoit diſſipé l'ignorance dans laquelle les payens étoient ſur l'eſſence divine*, & *qu'il n'y avoit pas d'artiſan parmi les chrétiens qui ne vît Dieu & qui ne le connût.* Cependant Tertullien lui-même admettoit un Dieu corporel, & partant étoit un athée, d'après les notions de la théologie moderne. *Voyez la note* 41 *du chap. VI. de cette partie.*

plus incompréhensible encore que toutes celles que nous pouvons connoître. Enfin si l'incompréhensibilité de Dieu n'autorise pas à nier son existence, il est au moins certain que l'incompatibilité des attributs qu'on lui donne autorise à nier que l'être qui les réunit soit autre chose qu'une chimère dont l'existence est impossible.

Cela posé, nous pourrons fixer le sens que l'on doit attacher au nom d'*athée*, que cependant en d'autres occasions les théologiens prodiguent indistinctement à tous ceux qui s'écartent en quelque chose de leurs opinions révérées. Si par *athée* l'on désigne un homme qui nieroit l'existence d'une force inhérente à la matière & sans laquelle l'on ne peut concevoir la nature, & si c'est à cette force motrice que l'on donne le nom de *Dieu*, il n'existe point d'athées, & le mot sous lequel on les désigne n'annonceroit que des fous. Mais si par *athées*, l'on entend des hommes dépourvus d'enthousiasme, guidés par l'expérience & le témoignage de leurs sens, qui ne voient dans la nature que ce qui s'y trouve réellement ou ce qu'ils sont à portée d'y connoître; qui n'apperçoivent & ne peuvent appercevoir que de la matière essentiellement active & mobile, diversement combinée, jouissante par elle-même de divers propriétés, & capable de produire tous les êtres que nous voyons. Si par *athées* l'on entend des physiciens convaincus que sans recourir à une cause chimérique l'on peut tout expliquer par les seules loix du mouvement, par les rapports subsistans entre les êtres, par leurs affinités, leurs analogies, leurs attractions & leurs répulsions,

leurs proportions, leurs compositions & leurs décompositions. (76) Si par *athées* l'on entend des gens qui ne savent point ce que c'est qu'un *esprit* & qui ne voient point le besoin de *spiritualiser* ou de rendre incompréhensibles des causes corporelles, sensibles & naturelles qu'ils voient uniquement agir ; qui ne trouvent pas que ce soit un moyen de mieux connoître la force motrice de l'univers que de l'en séparer pour la donner à un être placé hors du grand tout, à un être d'une essence totalement inconcevable, & dont on ne peut indiquer le séjour. Si par *athées* l'on entend des hommes qui conviennent de bonne foi que leur esprit ne peut ni conce-

(76) Le docteur Cudworth, dans son *Systema intellectuale ch. II.* compte chez les anciens quatre especes d'*athées*. 1. Les disciples d'*Anaximandre*, appellés *Hylopathiens*, qui attribuoient la formation de tout à la matière privée de sentiment. 2. Les *Atomistes* ou disciples de *Démocrite*, qui attribuoient tout au concours des atômes. 3. Les athées Stoïciens, qui admettoient une nature aveugle, mais agissante selon des règles sûres. 4. Les *Hylozoïstes* ou disciples de *Straton*, qui attribuoient à la matière de la vie. Il est bon d'observer que les plus habiles physiciens de l'antiquité ont été des athées, avoués ou cachés ; mais leur doctrine fut toûjours opprimée par la superstition du vulgaire, & presque totalement éclipsée par la philosophie fanatique & merveilleuse de *Pythagore* & surtout de *Platon*. Tant il est vrai que le vague, l'obscur, l'enthousiasme l'emportent communément sur le simple, le naturel, l'intelligible. *V. le Clerc. Biblioth. choisie tom. 2.*

voit ni concilier les attributs négatifs & les abstractions théologiques avec les qualités humaines & morales que l'on attribue à la divinité; ou des hommes qui prétendent que de cet alliage incompatible il ne peut résulter qu'un être de raison, vû qu'un pur esprit est destitué des organes nécessaires pour exercer des qualités & des facultés humaines. Si par *athées*, l'on désigne des hommes qui rejettent un phantôme dont les qualités odieuses & disparates ne sont propres qu'à troubler & à plonger le genre-humain dans une démence très-nuisible. Si, dis-je, des penseurs de cette espèce sont ceux que l'on nomme des *athées*, l'on ne peut douter de leur existence; & il y en auroit un très-grand nombre, si les lumières de la saine physique & de la droite raison étoient plus répandues; pour lors ils ne seroient regardés ni comme des insensés ni comme des furieux, mais comme des hommes sans préjugés, dont les opinions, ou si l'on veut l'ignorance, seroient bien plus utiles au genre-humain, que les sciences & les vaines hypothèses qui depuis longtems sont les vraies causes de ses maux.

D'UN autre côté, si par *athées*, l'on vouloit désigner des hommes forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimère qu'ils adorent ou qu'ils annoncent aux autres; qui ne peuvent se rendre compte ni de la nature ni de l'essence de leur phantôme divinisé; qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux sur les preuves de l'existence, sur les qualités, sur la façon d'agir de leur Dieu; qui à force de négations en font un pur *néant*; qui se prosternent, ou font pros-

terner les autres, devant les fictions absurdes de leur propre délire; si, dis-je, par *athées* l'on désigne des hommes de cette espèce; on sera obligé de convenir que le monde est rempli d'athées, & l'on pourra même placer dans ce nombre les théologiens les plus exercés, qui raisonnent sans cesse de ce qu'ils n'entendent pas; qui se disputent sur un être dont ils ne peuvent démontrer l'existence; qui par leurs contradictions sappent très-efficacement cette existence; qui anéantissent leur Dieu parfait à l'aide des imperfections sans nombre qu'ils lui donnent; qui révoltent contre ce Dieu par les traits atroces sous lesquels ils le dépeignent. Enfin l'on pourra regarder comme de vrais athées ces peuples crédules, qui sur parole & par tradition se mettent à genoux devant une être dont ils n'ont d'autres idées que celles que leur en donnent leurs guides spirituels, qui reconnoissent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien. Un athée est un homme qui ne croit pas l'existence d'un Dieu; or personne ne peut être sûr de l'existence d'un être qu'il ne conçoit pas & que l'on dit réunir des qualités incompatibles.

Ce qui vient d'être dit prouve que les théologiens eux-mêmes n'ont pas toûjours connu le sens qu'ils pouvoient attacher au mot *d'athées*; ils les ont vaguement injuriés & combattus comme des gens dont les sentimens & les principes étoient opposés aux leurs. Nous voyons en effet que ces sublimes docteurs, toûjours entêtés de leurs opinions particulières ont souvent prodigué les accusations d'athéisme à tous ceux à qui ils vouloient nuire, qu'ils vouloient

dénigrer, dont ils cherchoient à rendre les systêmes odieux : ils étoient sûrs d'allarmer le vulgaire imbécile par un imputation vague, ou par un mot auquel l'ignorance attache une idée de terreur, parce qu'il n'en connoit pas le vrai sens. En conséquence de cette politique, on a vu souvent les partisans des mêmes sectes religieuses, les adorateurs du même Dieu se traiter réciproquement d'athées dans la chaleur de leurs querelles théologiques : dans ce sens être athée, c'est n'avoir pas en tout point les mêmes opinions que ceux avec qui l'on dispute sur la religion. De tout tems le vulgaire a regardé comme des athées ceux qui ne pensoient pas sur la divinité comme les guides qu'il s'étoit habitué de suivre. Socrate, l'adorateur d'un seul Dieu, ne fut qu'un athée aux yeux du peuple Athénien.

Bien plus, comme nous l'avons déjà fait observer, l'on a souvent accusé d'athéisme les personnes mêmes qui s'étoient donné le plus de peines pour établir l'existence d'un Dieu, mais qui n'avoient point allégué des preuves satisfaisantes : comme en pareille matière les preuves sont caduques, il fut aisé à leurs ennemis de les faire passer pour des athées, qui avoient malignement trahi la cause de la divinité en la défendant trop foiblement. Je ne m'arrête point à faire sentir ici le peu de fondement d'une vérité que l'on dit si évidente, tandis qu'on tente si souvent de la prouver & que jamais on ne la prouve au gré même de ceux qui se vantent d'en être intimement convaincus ; au moins est-il certain qu'en examinant les principes de ceux

qui

qui ont essayé de prouver l'existence de Dieu on les a communément trouvés foibles ou faux, parce qu'ils ne pouvoient être ni solides ni vrais ; les théologiens eux-mêmes ont été forcés d'entrevoir que leurs adversaires pourroient en tirer des inductions contraires aux notions qu'ils ont intérêt de maintenir ; en conséquence ils se sont souvent très hautement élevés contre ceux-mêmes qui croyoient avoir trouvé les preuves les plus fortes de l'existence de leur Dieu ; ils ne s'appercevoient pas, sans doute, qu'il est impossible de ne pas prêter le flanc en établissant des principes ou des systêmes visiblement fondés sur un être imaginaire, contradictoire, que chaque homme voit diversement. (77).

En un mot, l'on a taxé d'athéisme & d'irréligion presque tous ceux qui ont pris le plus vivement en main la cause du Dieu théologique; ses partisans les plus zélés ont été regardés com-

---

(77) Que peut-on penser des sentimens d'un homme qui s'exprime comme Pascal, *article* 8 *de ses pensées*, où il montre au moins une incertitude très complette sur l'existence de Dieu ? *J'ai recherché*, dit-il, *si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois par tout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à ne rien croire. Si je voyois par tout les marques d'un créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour*

me des tranfuges & des traîtres; les théologiens les plus religieux n'ont pu se garantir de ce reproche; ils se le sont mutuellement prodigué, & tous l'ont, sans doute, mérité si par athées l'on désigne des hommes qui n'ont de leur Dieu aucune idée qui ne se détruise dès qu'on veut en raisonner.

---

nier, & trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, & où j'ai souhaité cent fois que si un DIEU soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait: qu'elle dît tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Voilà l'état d'un bon esprit luttant contre les préjugés qui l'enchaînent.





CHAPITRE XII.

L'Athéisme est-il compatible avec la morale ?

APRÈS avoir prouvé l'existence des athées, revenons aux injures que les déicoles leur prodiguent. „ Un athée, selon Abbadie, ne peut „ avoir de vertu ; elle n'est pour lui qu'une „ chimère, la probité qu'un vain scrupule, la „ bonne foi qu'une simplicité............ il ne con- „ noît de loi que son intérêt ; si ce sentiment „ avoit lieu, la conscience n'est qu'un préjugé, „ la loi naturelle une illusion, le droit qu'une „ erreur ; la bienveillance n'a plus de fonde- „ ment, les liens de la société se détachent ; la „ fidélité est ôtée ; l'ami est tout prêt à trahir „ son ami ; le citoyen à livrer sa patrie ; le fils „ à assassiner son père pour jouir de sa succes- „ sion, dès qu'il en trouvera l'occasion, & que „ l'autorité où le silence le mettront à couvert „ du bras séculier, qui seul est à craindre. Les „ droits les plus inviolables & les loix les plus „ sacrées ne doivent plus être regardées que „ comme des songes & des visions. " (78)

---

(78) Voyez Abbadie *de la vérité de la religion chrétienne.* Tome 1. Chapitre 17.

Telle feroit, peut-être, la conduite, non d'un être penfant, fentant, réfléchiffant, fufceptible de raifon, mais d'une bète féroce, d'un infenfé, qui n'auroit aucune idée des rapports naturels qui fubfiftent entre des êtres néceffaires à leur bonheur réciproque. Peut-on fuppofer qu'un homme capable d'expérience, pourvu des plus foibles lueurs du bon fens, pût fe permettre la conduite que l'on prête ici à l'athée, c'eft-à-dire, à un homme affez fufceptible de réflexion pour fe détromper par le raifonnement de préjugés que tout s'efforce de lui montrer comme importans & facrés! Peut-on, dis-je, fuppofer dans aucune fociété policée un citoyen affez aveugle pour ne pas reconnoître fes devoirs les plus naturels, fes intérêts les plus chers, les dangers qu'il coureroit en troublant fes femblables ou en ne fuivant d'autre règle que fes appétits momentanés? Un être qui raifonne le moins du monde n'eft-il pas forcé de fentir que la fociété lui eft avantageufe, qu'il a befoin de fecours, que l'eftime de fes pareils eft néceffaire à fon bonheur, qu'il a tout à craindre de la colère de fes affociés; que les loix menacent quiconque ofe les enfreindre? Tout homme qui a reçu une éducation honnête, qui a dans fon enfance éprouvé les tendres foins d'un père, qui par la fuite a goûté les douceurs de l'amitié, qui a reçu des bienfaits, qui connoît le prix de la bienveillance & de l'équité, qui fent les douceurs que nous procure l'affection de nos femblables, & les inconvéniens qui réfultent de leur averfion & de leurs mépris, n'eft-il pas forcé de trembler de perdre des avantages fi marqués & d'encourir par fa conduite des dangers

ſi viſibles ? La honte, la crainte, le mépris de lui-même ne troublent-ils point ſon repos toutes les fois que rentrant en ſoi il ſe verra des mêmes yeux que les autres ? N'y a-t-il donc des remords que pour ceux qui croient un Dieu ? L'idée d'être vû par un être, dont on n'a tout au plus des notions très vagues, eſt-elle plus forte que l'idée d'être vû par des hommes, d'être vû par ſoi-même, d'être forcé de craindre, d'être dans la cruelle néceſſité de ſe haïr & de rougir en penſant à ſa conduite & aux ſentimens qu'elle doit infailliblement attirer ?

Cela poſé, nous répondrons pied à pied à cet Abbadie. Qu'un athée eſt un homme qui connoît la nature & ſes loix, qui connoît ſa propre nature, qui ſçait ce qu'elle lui impoſe : un athée a de l'expérience, & cette expérience lui prouve à chaque inſtant que le vice peut lui nuire, que ſes fautes les plus cachées, que ſes diſpoſitions les plus ſecrètes peuvent ſe déceler & ſe montrer au grand jour : cette expérience lui prouve que la ſociété eſt utile à ſon bonheur ; que ſon intérêt exige donc qu'il s'attache à la patrie qui le protége & qui le met à portée de jouir en ſûreté des biens de la nature ; tout lui montre que pour être heureux il doit ſe faire aimer ; que ſon père eſt pour lui le plus ſûr des amis ; que l'ingratitude éloigneroit ſon bienfaiteur de lui ; que la juſtice eſt néceſſaire au maintien de toute aſſociation, & que nul homme, quelque ſoit ſa puiſſance, ne peut être content de lui-même, quand il ſçait être l'obje de la haine publique.

CELUI qui a mûrement réfléchi sur lui-même, sur sa propre nature & sur celle de ses associés, sur ses propres besoins, sur les moyens de se les procurer, ne peut s'empêcher de connoître des devoirs, de découvrir & ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres : il a donc une morale; il a des motifs réels pour s'y conformer; il est forcé de sentir que ces devoirs sont nécessaires; & si sa raison n'est pas troublée par des passions aveugles ou par des habitudes vicieuses, il sentira que la vertu est pour tout homme la route la plus sûre à la félicité. L'athée ou le fataliste fondent tous leurs systèmes sur la nécessité; ainsi leurs spéculations morales, fondées sur la nécessité des choses, sont au moins bien plus fixes & plus invariables que celles qui ne portent que sur un Dieu changeant d'aspect suivant les dispositions & les passions de tous ceux qui l'envisagent. La nature des choses & ses loix immuables ne sont point sujettes à varier; l'athée est toûjours forcé de nommer vice & folie ce qui nuit à lui-même; de nommer crime ce qui nuit aux autres; de nommer vertu ce qui leur est avantageux ou ce qui contribue à leur bonheur durable.

ON voit donc que les principes de l'athée sont bien plus inébranlables que ceux de l'enthousiaste qui fonde sa morale sur un être imaginaire dont l'idée varie si souvent même au dedans de son propre cerveau. Si l'athée nie l'existence d'un Dieu, il ne peut nier son existence propre, ni celle des êtres semblables à lui dont il se voit entouré; il ne peut douter des rapports qui subsistent entre eux & lui; il ne peut

point douter de la néceſſité des devoirs qui découlent de ces rapports ; il ne peut donc point douter des principes de la morale qui n'eſt que la ſcience des rapports ſubſiſtans entre les êtres vivans en ſociété.

Si content d'une ſpéculation ſtérile de ſes devoirs, l'athée ne l'applique point à ſa conduite ; ſi entraîné par ſes paſſions ou par des habitudes criminelles, livré à des vices honteux, jouet d'un tempérament vicieux, il paroit oublier ſes principes moraux ; il ne s'enſuivra pas qu'il n'a point de principes ou que ſes principes ſont faux ; on pourra ſeulement en conclure que dans l'ivreſſe de ſes paſſions, dans le trouble de ſa raiſon, il ne met point en pratique des ſpéculations très vraies ; qu'il oublie des principes certains pour ſuivre des penchans qui l'égarent.

En effet rien de plus commun parmi les hommes qu'une diſcordance très marquée entre l'eſprit & le cœur ; c'eſt-à-dire entre le tempérament, les paſſions, les habitudes, les fantaiſies, l'imagination, & l'eſprit ou le jugement aidé de la réflexion. Rien de plus rare que de trouver ces choſes d'accord ; c'eſt alors que l'on voit la ſpéculation influer ſur la pratique. Les vertus les plus ſûres ſont celles qui ſont fondées ſur le tempérament des hommes. Ne voyons-nous pas en effet tous les jours les mortels en contradiction avec eux-mêmes ? Leur jugement ne condamne-t-il pas ſans ceſſe les écarts auxquels leurs paſſions les livrent ? En un mot tout ne nous prouve-t-il pas que les hommes, avec la

meilleure théorie, ont quelquefois la pratique la plus mauvaise, & avec la théorie la plus vicieuse ont souvent la conduite la plus estimable. Dans les superstitions les plus aveugles, les plus atroces, les plus contraires à la raison nous rencontrons des hommes vertueux ; la douceur de leur caractère, la sensibilité de leur cœur, la bonté de leur tempérament, les ramènent à l'humanité & aux loix de leur nature en dépit de leurs spéculations forcenées. Parmi les adorateurs d'un Dieu cruel, vindicatif & jaloux, nous trouvons des ames paisibles, ennemies de la persécution, de la violence, de la cruauté ; & parmi les sectateurs d'un Dieu rempli de miséricorde & de clémence, nous voyons des monstres de barbarie & d'inhumanité. Cependant les uns & les autres reconnoissent que leur Dieu doit leur servir de modèle : pourquoi ne s'y conforment-ils donc pas ? C'est que le tempérament de l'homme est toûjours plus fort que ses Dieux ; c'est que les Dieux les plus méchans ne peuvent pas toûjours corrompre une ame honnête, & que les Dieux les plus doux ne peuvent corriger des cœurs emportés par le crime. L'organisation sera toûjours plus puissante que la Religion ; les objets présens, les intérêts momentanés, les habitudes enracinées, l'opinion publique, ont bien plus de pouvoir que des êtres imaginaires ou que des spéculations qui dépendent elles-mêmes de cette organisation.

Il s'agit donc d'examiner si les principes de l'athée sont vrais, & non si sa conduite est louable. Un athée qui, ayant une excellente

théorie fondée sur la nature, l'expérience & la raison, se livre à des excès dangereux pour lui-même & nuisibles à la société est, sans doute, un homme inconséquent. Mais il n'est pas plus à craindre qu'un homme religieux & zélé, qui croyant un Dieu bon, équitable, parfait, ne laisse pas de commettre en son nom les excès les plus affreux. Un tyran athée ne seroit pas plus à craindre qu'un tyran fanatique. Un philosophe incrédule n'est pas si redoutable qu'un prêtre enthousiaste, qui soufle la discorde parmi ses concitoyens. Un athée revêtu du pouvoir seroit-il donc aussi dangereux qu'un roi persécuteur ou qu'un inquisiteur farouche, qu'un dévôt rempli d'humeur, qu'un superstitieux chagrin? Ceux-ci sont moins rares assûrément qu'un athée, dont les opinions & les vices sont bien loin de pouvoir influer sur la société, trop remplie de préjugés pour vouloir l'écouter.

Un athée intempérant & voluptueux n'est pas un homme plus à craindre qu'un superstitieux qui sçait allier la licence, le libertinage, la corruption des mœurs à ses notions religieuses. S'imgine-t-on de bonne foi qu'un homme parce qu'il est athée, ou parce qu'il ne craint point la vengeance des Dieux, s'enivrera tous les jours, corrompra la femme de son ami, forcera la porte de son voisin, se permettra tous les excès les plus nuisibles à lui-même ou les plus dignes de châtiment? Les vices de l'athée n'ont donc rien de plus extraordinaire que ceux de l'homme religieux, ils n'ont rien à se reprocher. Un tyran qui seroit incrédule ne seroit pas

pour ses sujets un fléau plus incommode qu'un tyran religieux ; les peuples de celui-ci en seront-ils plus heureux de ce que le tigre qui les gouverne croit en Dieu, comble ses prêtres de présens & s'humilie à leurs pieds? Au moins sous l'empire d'un athée, on ne doit point appréhender les vexations religieuses, les persécutions pour des opinions, les proscriptions, ou ces violences inouies dont, sous les princes les plus doux, les intérêts du ciel sont souvent les prétextes. Si une nation est la victime des passions & des folies d'un souverain mécréant, elle ne le sera pas au moins de son entêtement aveugle pour des systèmes théologiques qu'il n'entend pas, ni de son zele fanatique, qui de toutes les passions des rois est toujours la plus destructive & la plus dangereuse. Un tyran athée qui persécuteroit pour des opinions seroit un homme inconséquent à ses principes; il ne fourniroit qu'un exemple de plus que les mortels suivent bien plus leurs passions, leurs intérêts, leurs tempéramens que leurs spéculations. Il est au moins évident que l'athée a un prétexte de moins que le prince crédule pour exercer sa méchanceté naturelle.

En effet si l'on daignoit examiner les choses de sang froid, on trouveroit que le nom de Dieu ne servit jamais sur la terre que de prétexte aux passions des hommes. L'ambition, l'imposture & la tyrannie se sont liguées pour s'en servir conjointement afin d'aveugler les peuples & de les tenir sous le joug. Le monarque s'en sert pour donner un éclat divin à sa personne,

ſa ſanction du ciel à ſes droits, le ton des oracles à ſes fantaiſies les plus injuſtes & les plus extravagantes. Le prêtre s'en ſert pour faire valoir ſes prétentions, afin de contenter impunément ſon avarice, ſon orgueil & ſon indépendance. Le ſuperſtitieux vindicatif & colère ſe ſert de la cauſe de ſon Dieu pour donner un libre cours à ſes fureurs qu'il qualifie de zèle. En un mot la religion eſt dangereuſe parce qu'elle juſtifie & rend légitimes ou louables les paſſions & les crimes dont elle recueille les fruits; ſuivant ſes miniſtres tout eſt permis pour venger le très haut; ainſi la divinité ne ſemble faite que pour autoriſer & pallier les forfaits les plus nuiſibles. L'athée, quand il commet des crimes, ne peut du moins prétendre que c'eſt ſon Dieu qui l'ordonne & qui l'approuve; c'eſt l'excuſe que tous les jours le ſuperſtitieux nous donne de ſa méchanceté, le tyran de ſes perſécutions, le prêtre de ſa cruauté & de ſa ſédition, le fanatique de ſes excès, le pénitent de ſon inutilité.

„ Ce ne ſont point, dit Bayle, les opi-„ nions générales de l'eſprit qui nous détermi-„ nent à agir, mais les paſſions. " L'athéiſme „ eſt un ſyſtème qui d'un homme honnête ne fera point un méchant homme & qui d'un méchant homme ne fera pas un homme de bien. „ Ceux, dit le même auteur, qui avoient em-„ braſſé la ſecte d'Epicure n'étoient pas deve-„ nus débauchés, parce qu'ils avoient embraſ-„ ſé la doctrine d'Epicure, mais ils n'avoient em-„ braſſé la doctrine d'Epicure, mal entendue,

„ que parce qu'ils étoient débauchés [79]. " De même un homme pervers peut embrasser l'athéisme parce qu'il se flattera que ce systême mettra ses passions en pleine liberté; il se trompera néanmoins; l'athéisme bien entendu est fondé sur la nature & la raison, qui jamais, comme la religion, ne justifieront & n'expieront les crimes des méchans.

De ce qu'on a fait dépendre la morale de l'existence & de la volonté d'un Dieu, que l'on proposa pour modèle aux hommes, il résulta, sans doute, un très grand inconvénient. Des ames corrompues, venant à découvrir combien toutes ces suppositions sont fausses ou douteuses, lâchèrent la bride à tous leurs vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs plus réels pour faire le bien, s'imaginèrent que la vertu, comme les Dieux, n'étoit qu'une chimère, & qu'il n'y avoit point en ce monde de raison pour la pratiquer. Cependant il est évident que ce n'est point comme créatures d'un Dieu que nous sommes tenus de remplir les devoirs de la morale; c'est comme hommes, comme des êtres sensibles vivans en société & cherchans à se conserver

---

(79) Voyez Bayle *pensées diverses*. §. 177. Sénèque avoit dit avant lui : *Ita non ab Epicuro impulsi luxuriantur, sed vitiis dediti, luxuriam suam in philosophiæ sinu abscondunt.*

V. Senec. de Vita Beata Cap. XII.

dans une existence heureuse, que la morale nous oblige. Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, nos devoirs seront les mêmes; & notre nature consultée nous prouvera que le vice est un mal & que la vertu est un bien réel. (80)

Si donc il s'est trouvé des athées qui aient nié la distinction du bien & du mal, ou qui aient osé sapper les fondemens de toute morale, nous devons en conclure que sur ce point ils

---

(80) On assure qu'il s'est trouvé des philosophes & des athées qui ont nié la distinction du vice & de la vertu, & qui ont prêché la débauche & la licence dans les mœurs; l'on peut mettre dans ce nombre *Aristippe*, *Théodore* surnommé l'*athée*, *Bion* le Boristénite, *Pyrrhon*, &c. parmi les anciens (V. Diogène Laërce) & parmi les modernes l'auteur de *la fable des abeilles*, qui pourtant pourroit ne s'être proposé que de faire sentir que dans la présente constitution des choses, les vices se sont identifiés avec les nations & leur sont devenus nécessaires, de même que les liqueurs fortes à un palais usé. L'auteur qui vient tout récemment de publier l'*homme machine* a raisonné sur les mœurs comme un vrai frénétique. Si ces auteurs eussent consulté la nature sur la morale, comme sur la religion, ils auroient trouvé que bien loin de conduire au vice & à la dissolution, elle conduit à la vertu.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.
JUVENAL. SATYR. 14. V. 321.

Malgré les prétendus dangers que tant de personnes croient voir dans l'athéisme, l'antiquité n'en a pas por-

ont très mal raisonné, qu'ils n'ont point connu la nature de l'homme, ni la vraie source de ces devoirs; qu'ils ont faussement supposé que la morale, ainsi que la théologie, n'étoit qu'une science idéale, & que les Dieux une fois détruits, il ne restoit plus de nœuds pour lier les mortels. Cependant la moindre réflexion leur eût prouvé que la morale est fondée sur des rapports immuables subsistans entre des êtres sensibles, intelligens, sociables; que sans vertu nulle société ne peut se maintenir; que sans mettre un frein à ses desirs, nul homme ne peut se conserver. Les hommes sont contraints par leur nature d'aimer la vertu & de redouter le crime par la même nécessité qui les oblige à chercher le bien-être & à fuir la douleur; cette nature les force à mettre de la différence entre les

---

té un jugement si défavorable. Diogène Laërce nous apprend qu'Epicure étoit d'une bonté incroyable, que sa patrie lui fit ériger des statues, qu'il eut un nombre prodigieux d'amis, que son école subsista très longtems. *V. Diogène Laërt X.* 9. Ciceron, quoiqu'ennemi des opinions Epicuriennes, rend un témoignage éclatant à la probité d'Epicure & de ses disciples, qui étoient remarquables par l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres. *V. Cicero de finibus II.* 25. La philosophie d'Epicure fut enseignée publiquement à Athènes pendant plusieurs siécles & Lactance dit qu'elle fut la plus suivie, *Epicuri disciplina multo celebrior semper fuit quam cæterorum. V. Institut. divin. III.* 17. Du tems de Marc-Aurele il y avoit à Athènes un professeur publique de la philosophie d'Epicure, payé par cet Empereur, qui étoit Stoïcien.

objets qui leur plaisent & ceux qui leur nuisent. Demandez à un homme assez insensé pour nier la différence du vice & de la vertu, s'il lui seroit indifférent d'être battu, volé, calomnié, payé d'ingratitude, deshonoré par sa femme, insulté par ses enfans, trahi par son ami ? Sa réponse vous prouvera que, quoiqu'il en puisse dire, il met de la différence entre les actions des hommes ; & que la distinction du bien & du mal ne dépend nullement ni des conventions des' hommes, ni des idées que l'on peut avoir sur la divinité, ni des récompenses ou de châtimens qu'elle prépare dans une autre vie.

Au contraire un athée qui raisonneroit avec justesse devroit se sentir bien plus intéressé qu'un autre à pratiquer les vertus auxquelles son bien-être se trouve attaché dans ce monde. Si ses vues ne s'étendent pas-au delà des bornes de son existence présente, il doit au moins desirer de voir couler ses jours dans le bonheur & dans la paix. Tout homme qui dans le calme des passions se repliera sur lui-même sentira que son intérêt l'invite à se conserver, que sa félicité demande qu'il prenne les moyens nécessaires pour jouir paisiblement d'une vie exempte d'allarmes & de remords. L'homme doit quelque chose à l'homme, non parce qu'il offenseroit un Dieu, s'il nuisoit à son semblable, mais parce qu'en lui faisant injure il offenseroit un homme, & violeroit les loix de l'équité, au maintien desquelles tout être de l'espèce humaine se trouve intéressé.

Nous voyons tous les jours des personnes qui à beaucoup de talens, de connoissances & de péné-

tration joignent des vices honteux & un cœur très corrompu : leurs opinions peuvent être vraies à quelques égards & fausses à beaucoup d'autres ; leurs principes peuvent être justes, mais les inductions qu'ils en tirent sont souvent fautives & précipitées. Un homme peut avoir en même tems assez de lumières pour se détromper de quelques-unes de ses erreurs & trop peu de forces pour se défaire de ses penchans vicieux. Les hommes ne sont que ce que les fait leur organisation, modifiée par l'habitude, par l'éducation, par l'exemple, par le gouvernement, par les circonstances durables ou momentanées. Leurs idées religieuses & leurs systèmes imaginaires sont forcés de céder ou de s'accommoder à leurs tempéramens, à leurs penchans, à leurs intérêts. Si le système que s'est fait un athée ne lui ôte point les vices qu'il avoit auparavant, il ne lui en donne point de nouveaux. Au lieu que la superstition fournit à ses sectateurs mille prétextes pour commettre le mal sans remords, & même pour s'en applaudir. L'athéisme du moins laisse les hommes tels qu'ils sont ; il ne rendra point plus intempérant, plus débauché, plus ambitieux, plus cruel un homme que son tempérament n'invite point déjà à l'être ; au lieu que la superstition lâche la bride aux passions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus deshonorans. „ L'athéisme, dit le Chancellier Bacon,
„ laisse à l'homme la raison, la philosophie, la
„ piété naturelle, les loix, la réputation & tout
„ ce qui peut servir de guide à la vertu ; mais la
„ superstition détruit toutes ces choses, & s'érige
„ en tyrannie dans l'entendement des hommes :
„ c'est pourquoi l'athéisme ne trouble jamais les

„ états, mais il rend l'homme plus prévoyant
„ lui même, comme ne voyant rien au delà des
„ bornes de cette vie.“ Le même auteur ajoute
„ que les tems où les hommes ont panché vers
„ l'athéisme ont été les plus tranquilles ; au lieu
„ que la superstition a toûjours enflammé les
„ esprits, & les a portés aux plus grands désor-
„ dres, parce qu'elle a enivré de nouveautés, le
„ peuple, qui ravit & entraine toutes les sphères
„ du gouvernement.“ (81)

Les hommes habitués à méditer & à faire leur plaisir de l'étude ne sont point communément des citoyens dangereux ; quelque soient leurs spéculations elles ne produiront jamais des révolutions subites sur la terre. Les esprits des peuples, susceptibles de s'embraser par le merveilleux & par l'enthousiasme, résistent opiniâtrément aux vérités les plus simples, & ne s'échauffent nullement pour des systêmes qui demandent une longue suite de réflexions & de raisonnemens. Le systême de l'athéisme ne peut-être le fruit que d'une étude suivie, d'une imagination réfroidie par l'expérience & le raisonnement. Le paisible Epicure n'a point troublé la Grèce : le Poëme de Lucrèce n'a pas causé de guerres civiles à Rome. Bodin n'a point été l'auteur de la *Ligue*. Les écrits de Spinosa n'ont pas excité en Hollande les mêmes troubles

---

(81) Voyez *les essais de morale de Bacon*. Il est bon d'observer que ce passage a été supprimé dans la traduction Françoise de ce traité.

que les disputes de Gomar & d'Arminius. Hobbes n'a point fait répandre de sang en Angleterre, où de son tems le fanatisme religieux fit périr un roi sur l'échaffaud.

En un mot, on peut défier les ennemis de la raison humaine de citer un seul exemple qui prouve d'une façon décisive que des opinions purement philosophiques ou directement contraires à la religion, aient jamais causé du trouble dans un état. Les tumultes sont toûjours venus des opinions théologiques, parce que les princes & les peuples se sont toûjours follement imaginé devoir y prendre part. Il n'y a de dangereuse que cette vaine philosophie que les théologiens ont combinée avec leurs systêmes. C'est à la philosophie corrompue par les prêtres qu'il appartient de souffler le feu de la discorde, d'inviter les peuples à la rébellion, de faire couler des flots de sang. Il n'est point de question théologique qui n'ait fait des maux immenses aux hommes tandis que tous les écrits des athées, soit anciens soit modernes, n'ont jamais causé de mal qu'à leurs auteurs, que l'imposture toute puissante s'est souvent immolés.

Les principes de l'athéisme ne sont point faits pour le peuple, qui communément est sous la tutèle de ses prêtres; ils ne sont point faits pour ces esprits frivóles & dissipés qui remplissent la société de leurs vices & de leur inutilité; ils ne sont point faits pour ces ambitieux, ces intriguans, ces esprits remuans qui trouvent leur intérêt à troubler: bien plus ils ne sont point faits pour un grand nombre de personnes instruites d'ail-

leurs, qui n'ont que très rarement le courage de faire complétement divorce avec les préjugés reçus.

TANT de causes se réunissent pour confirmer les hommes dans les erreurs qu'on leur a fait sucer avec le lait, que chaque pas qui les en éloigne leur coute des peines infinies. Les personnes les plus éclairées tiennent souvent elles-mêmes par quelque côté aux préjugés universels. L'on se voit, pour ainsi dire, isolé; on ne parle point la langue de la société quand on est seul de son avis; il faut du courage pour adopter une façon de penser qui n'a que peu d'approbateurs. Dans les pays où les connoissances humaines ont fait quelques progrès & où d'ailleurs l'on jouit communément d'une certaine liberté de penser, on trouvera facilement un grand nombre de déistes ou d'incrédules, qui contens d'avoir mis sous les pieds les préjugés les plus grossiers du vulgaire n'osent point remonter jusqu'à la source & citer la divinité même au tribunal de la raison. Si ces penseurs ne restoient point en chemin, la réflexion leur prouveroit bientôt que le Dieu qu'ils n'ont point le courage d'examiner est un être aussi nuisible, aussi révoltant pour le bon sens, que tous les dogmes, les mysteres, les fables, & les pratiques superstitieuses dont ils ont déjà reconnu la futilité; ils sentiroient, comme on l'a prouvé, que toutes ces choses ne sont que des suites nécessaires des notions primitives que les hommes se font de leur phantôme divin, & qu'en admettant ce phantôme on n'a plus de raison pour rejetter les inductions que l'imagination doit en tirer. Un peu d'attention montreroit que c'est précisément ce

phantôme qui est la vraie cause des maux de la société; que des querelles interminables & des disputes sanglantes, enfantées à chaque instant par la religion & par l'esprit de parti, sont des effets inévitables de l'importance que l'on attache à une chimère toûjours propre à mettre les esprits en combustion. En un mot il est aisé de se convaincre qu'un être imaginaire que l'on peint toûjours sous un aspect effrayant, doit agir vivement sur les imaginations & produire tôt ou tard des disputes, de l'enthousiasme, du fanatisme & du délire.

BIEN des gens reconnoissent que les extravagances que la superstition fait éclore sont des maux très réels; bien des personnes se plaignent des abus de la religion, mais il en est très peu qui sentent que ces abus & ces maux sont des suites nécessaires des principes fondamentaux de toute religion, qui ne peut être elle-même fondée que sur les notions fâcheuses que l'on est forcé de se faire de la divinité. L'on voit tous les jours des personnes détrompées de la religion, prétendre néanmoins que cette religion *est nécessaire au peuple, qui* sans cela ne pourroit être contenu. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas dire que le poison est utile au peuple, qu'il est bon de l'empoisonner pour l'empêcher d'abuser de ses forces? N'est-ce pas prétendre qu'il est avantageux de le rendre absurde, insensé, extravagant; qu'il lui faut des phantômes propres à lui donner des vertiges, à l'aveugler, à le soumettre à des fanatiques ou à des imposteurs qui se serviront de ses folies pour troubler l'univers? D'ailleurs est-il bien vrai que la religion influe sur les mœurs des peuples d'une

façon vraiment utile ? Il eſt aiſé de voir qu'elle les aſſervit ſans les rendre meilleurs ; elle en fait un troupeau d'eſclaves ignorans, que leurs terreurs paniques retiennent ſous le joug des tyrans & des prêtres ; elle en fait des ſtupides qui ne connoiſſent d'autres vertus qu'une aveugle ſoumiſſion à des pratiques futiles, auxquelles ils attachent bien plus de prix qu'aux vertus réelles & aux devoirs de la morale qu'on ne leur a jamais fait connoître. Si cette religion contient par hazard quelques individus timorés, elle ne contient point le plus grand nombre, qui ſe laiſſe entraîner aux vices épidémiques dont il eſt infecté. C'eſt dans les pays où la ſuperſtition a le plus de pouvoir que nous trouverons toûjours le moins de mœurs. La vertu eſt incompatible avec l'ignorance, la ſuperſtitition, l'eſclavage ; des eſclaves ne ſont contenus que par la crainte des ſupplices ; des enfans ignorans ne ſont intimidés que pour quelques inſtans par des terreurs imaginaires. Pour former des hommes, pour avoir des citoyens vertueux, il faut les inſtruire, leur montrer la vérité, leur parler raiſon, leur faire ſentir leurs intérêts, leur apprendre à ſe reſpecter eux-mêmes & à craindre la honte, exciter en eux l'idée du véritable *honneur*, leur faire connoître le prix de la vertu & les motifs de la ſuivre. Comment attendre ces heureux effets de la religion qui les dégrade, ou de la tyrannie qui ne ſe propoſe que de les dompter, de les diviſer, de les retenir dans l'abjection ?

Les idées fauſſes que tant de perſonnes ont ſur l'utilité de la religion, qu'ils jugent au moins propre à contenir le peuple, viennent elles-mêmes du préjugé funeſte qu'il eſt des er-

reurs utiles & que des vérites peuvent être dangereuses. Ce principe est le plus propre à éternifer les malheurs de la terre : quiconque aura le courage d'examiner les choses reconnoitra sans peine que tous les maux du genre-humain sont dûs à ses erreurs, & que ces erreurs religieuses doivent être les plus nuisibles de toutes, par l'orgueil qu'elles inspirent aux souverains, par l'importance qu'on y attache, par l'abjection qu'elles prescrivent aux sujets, par les frénésies qu'elles excitent chez les peuples : on sera forcé d'en conclure que les erreurs sacrées des hommes sont celles dont l'intérêt des hommes exige la destruction la plus complète & que c'est principalement à les anéantir que la saine philosophie doit s'attacher. Il n'est point à craindre qu'elle produise ni troubles ni révolutions ; plus la vérité parlera avec franchise, plus elle paroîtra singulière ; plus elle sera simple, moins elle séduira des hommes épris du merveilleux ; ceux-mêmes qui la cherchent avec le plus d'ardeur ont une pente irrésistible qui les porte à vouloir incessamment concilier l'erreur avec la vérité. (82)

---

(82) L'illustre Bayle, qui apprend si bien à douter, dit avec grande raison qu'*il n'y a qu'une bonne & solide philosophie, qui comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires : c'est elle seule qui met l'esprit hors de page.* V. PENSÉES DIVERSES. §. 21. Lucrèce avoit dit avant lui.

Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed NATURÆ species, ratioque.

V. LUCRET. LIB. I. VS. 147.

Voila, sans doute, pourquoi l'athéisme, dont jusqu'ici les principes n'ont point encore été suffisamment développés, semble allarmer les persones mêmes les plus dégagées de préjugés. Elles trouvent l'intervalle trop grand entre la superstition vulgaire & l'irréligion absolue : elles croient prendre un sage milieu en composant avec l'erreur ; elles rejettent les conséquences en admettant le principe ; elles conservent le phantôme, sans prévoir que tôt ou trad il doit produire les mêmes effets & faire de proche en proche éclore les mêmes folies dans les têtes humaines. La plûpart des incrédules & réformateurs ne font qu'élaguer un arbre empoisonné, à la racine duquel ils n'osent porter la coignée : ils ne voient pas que cet arbre reproduira par la suite les mêmes fruits. La théologie ou la religion seront en tout tems des amas de matières combustibles : couvées dans l'imagination des hommes, elles finissent toûjours par causer des embrasemens. Tant que le sacerdoce aura le droit d'infecter la jeunesse, de l'habituer à trembler devant des mots, d'allarmer les nations au nom d'un Dieu terrible, le fanatisme sera le maître des esprits, l'imposture à volonté portera le trouble dans les états. Le phantôme le plus simple, perpétuellement alimenté, modifié, exagéré par l'imagination des hommes, deviendra peu-à-peu un colosse assez puissant pour renverser toutes les têtes & culbuter des Empires. Le déisme est un systême auquel l'esprit humain ne peut pas longtems s'arrêter ; fondé sur une chimère, on le verra tôt au tard dégénérer en une superstition absurde & dangereuse.

On rencontre beaucoup d'incrédules & de

déiſtes dans les pays où règne la liberté de penſer ; c'eſt-à-dire, où la puiſſance civile a ſçu contrebalancer le pouvoir de la ſuperſtition. Mais on trouve ſur tout des athées dans les nations où la ſuperſtition, ſecondée par l'autorité ſouveraine, fait ſentir la peſanteur de ſon joug, & abuſe impudemment de ſon pouvoir illimité. (83) En effet lorſque dans ces ſortes de contrées la ſcience, les talens, les germes de la réflexion ne ſont point entiérement étouffés, la plûpart des hommes qui penſent, revoltés des abus crians de la religion, de ſes folies multipliées, de la corruption & de la tyrannie de ſes prêtres, des chaînes qu'elle impoſe, croient avec raiſon ne pouvoir jamais trop s'éloigner de ſes principes ; le Dieu qui ſert de baſe à une telle religion leur devient auſſi odieux que la religion elle-même ; ſi celle-ci les opprime,

---

(83) Les athées, ſont, dit-on, plus rares en Angleterre & dans les pays proteſtans, où la tolérance eſt établie, que dans les pays catholiques romains, où les princes ſont communément intolérans & ennemis de la liberté de penſer. Au Japon, en Turquie, En Italie, & ſur-tout à Rome, on rencontre beaucoup d'athées. Plus la ſuperſtition a de pouvoir, plus elle révolte les eſprits qu'elle n'a pu écraſer. C'eſt d'Italie que ſont ſortis *Jordano Bruno*, *Campanella*, *Vanini*, &c. Il y a tout lieu de croire que ſans les perſécutions & les mauvais traitemens des chefs de la ſynagogue, *Spinoſa* n'eût, peut-être, jamais imaginé ſon ſyſtême. L'on peut encor préſumer que les horreurs produites en Angleterre par le fanatiſme, qui coutèrent la vie à Charles I, ont pouſſé *Hobbes* à l'athéiſme ; l'indignation qu'il conçut pour le pouvoir des prêtres lui ſuggéra,

ils s'en prennent au Dieu : ils sentent qu'un Dieu terrible, jaloux, vindicatif veut être servi par des ministres cruels ; par conséquent ce Dieu devient un objet détestable pour toutes les ames honnêtes & éclairées, dans lesquelles se trouve toûjours l'amour de l'équité, de la liberté, de l'humanité, & l'indignation contre la tyrannie. L'oppression donne du ressort à l'ame ; elle force d'examiner de près la cause de ses maux ; le malheur est un aiguillon puissant qui tourne les esprits du côté de la vérité. Combien la raison irritée ne doit-elle pas être redoutable au mensonge ! Elle lui arrache son masque ; elle le poursuit jusques dans ses derniers retranchemens ; elle jouit au moins intérieurement de sa confusion.

---

peut-être, aussi ses principes si favorables au pouvoir absolu des Rois. Il crut qu'il étoit plus expédient pour un état d'avoir un seul despote civil, souverain de la religion même, que d'avoir une foule de tyrans spirituels, toûjours prêts à troubler. Spinosa, séduit par les idées de Hobbes, est tombé dans la même erreur dans son *tractatus theologico-politicus*, ainsi que dans son traité *de jure ecclesiasticorum.*





CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'athéisme : ce systême peut-il être dangereux? Peut-il être embrassé par le vulgaire?

CES réflexions & ces faits nous fourniront de quoi répondre à ceux qui nous demandent quel intérêt les hommes ont de ne point admettre un Dieu? Les tyrannies, les persécutions, les violences sans nombre que l'on exerce au nom de ce Dieu, l'abrutissement & l'esclavage dans lesquels ses ministres plongent partout les peuples; les disputes sanglantes que ce Dieu fait éclore; le nombre de malheureux dont son idée funeste remplit le monde, ne sont-ils donc point des motifs assez forts, assez intéressans pour déterminer tout homme sensible & capable de penser à examiner les titres d'un être qui fait tant de mal aux habitans de la terre?

UN théiste, très estimable par ses talens, demande *s'il peut y avoir d'autre cause que la mauvaise humeur qui puisse faire des athées?* (84) Oui, lui dirai je, il y a d'autres causes;

(84) Voyez *Mylord Shaftsbury* dans sa *lettre sur l'enthousiasme*. Le D. Spencer dit que „ c'est par une

il y a le desir de connoitre des vérités intéressantes; il y a le puissant intérêt de sçavoir à quoi s'en tenir sur l'objet que l'on nous annonce comme le plus important pour nous; il y a la crainte de se tromper sur un être qui s'occupe des opinions des hommes & qui ne souffre pas que l'on se trompe sur son compte. Mais quand ces motifs ou ces causes ne subsisteroient pas, l'indignation ou, si l'on veut *la mauvaise humeur*, ne sont-elles pas des causes légitimes, des motifs honnètes & puissans pour examiner de près les prétentions & les droits d'un tyran invisible au nom duquel on commet tant de crimes sur la terre? Tout homme qui pense, qui sent, qui a du ressort dans l'ame, peut-il donc s'empêcher de prendre de l'humeur contre un despote farouche, qui est visiblement le prétexte & la source de tous les maux dont le genre-humain est assailli de toutes parts? N'est-ce pas ce Dieu fatal qui est à la fois la cause & le prétexte du joug de fer qui l'oppri-

---

„ ruse du démon, qui s'efforce de rendre la divinité „ haïssable, qu'elle nous est représentée sous des traits „ révoltans, qui la rendent semblable à la tête de Méduse, enforte que les hommes sont quelquefois forcés de se jetter dans l'athéisme pour se débarasser „ de ce démon fâcheux ". Mais l'on pourroit dire au D. Spencer que ce *démon qui s'efforce de rendre la divinité haïssable*, c'est l'intérêt du clergé, qui fut en tout tems & en tout pays d'effrayer les hommes, pour en faire des esclaves & des instrumens de leurs passions. Un Dieu qui ne feroit point trembler ne feroit d'aucune utilité pour les prêtres.

me, de l'asservissement où il vit, de l'aveuglement qui le couvre, de la superstition qui l'avilit, des pratiques insensées qui le gènent, des querelles qui le divisent, des violences qu'il éprouve? Toute ame en qui l'humanité n'est point éteinte ne doit-elle pas s'irriter contre un phantôme que l'on ne fait parler en tout pays que comme un tyran capricieux, inhumain, déraisonnable.

A DES motifs si naturels nous en joindrons de plus pressans encore, de plus personnels à tout homme qui réfléchit. En est-il un plus fort que la crainte importune que doit faire naître & alimenter sans cesse dans l'esprit de tout raisonneur conséquent l'idée d'un Dieu bizarre, si sensible qu'il s'irrite même de ses pensées les plus secretes, que l'on peut offenser sans le sçavoir, & à qui l'on n'est jamais sûr de plaire, qui d'ailleurs n'est astreint à aucunes des règles de la justice ordinaire, qui ne doit rien aux foibles ouvrages de ses mains, qui permet que ses créatures aient des penchans malheureux, qui leur donne la liberté de les suivre, afin d'avoir la satisfaction odieuse de les punir des fautes qu'il leur permet de commettre? Quoi de plus raisonnable & de plus juste que de constater l'existence, l'essence, les qualités & les droits d'un juge si sévère qu'il vengera sans terme les délits d'un moment? Ne seroit-ce pas le comble de la folie que de porter sans inquiétude, comme font la plûpart des mortels, le joug accablant d'un Dieu toûjours prêt à les écraser dans sa fureur. Les qualités affreuses dont la divinité est défigurée par les imposteurs qui annoncent ses decrets forcent tout

être raiſonnable à la repouſſer de ſon cœur, à ſecouer ſon joug déteſté, à nier l'exiſtence d'un Dieu que l'on rend haïſſable par la conduite qu'on lui prête, à ſe moquer d'un Dieu que l'on rend ridicule par les fables qu'on en débite en tout pays. S'il exiſtoit un Dieu jaloux de ſa gloire, le crime le plus propre à l'irriter ſeroit, ſans doute, le blaſphème de ces fourbes qui le peignent ſans ceſſe ſous les traits les plus révoltans; ce Dieu devroit être bien plus offenſé contre ſes affreux miniſtres que contre ceux qui nient ſon exiſtence. Le phantôme que le ſuperſtitieux adore, en le maudiſſant au fond de ſon cœur, eſt un objet ſi terrible que tout ſage qui le médite eſt obligé de lui refuſer ſes hommages, de le haïr, de préférer l'anéantiſſement à la crainte de tomber dans ſes cruelles mains. *Il eſt affreux*, nous crie le fanatique, *de tomber entre les mains du Dieu vivant*; pour n'y point tomber, l'homme qui penſe mûrement ſe jettera dans les bras de la nature; & c'eſt là ſeulement qu'il trouvera un aſyle ſûr contre toutes les chimères inventées par le fanatiſme, & l'impoſture; c'eſt là qu'il trouvera un port aſſûré contre les orages continuels que les idées ſurnaturelles produiſent dans les eſprits.

Le déiſte ne manquera pas de lui dire que Dieu n'eſt point tel que la ſuperſtition le dépeint. Mais l'athée lui répondra que la ſuperſtition elle-même, & toutes les notions abſurdes & nuiſibles qu'elle fait naître, ne ſont que des corollaires des principes obſcurs & faux que l'on ſe fait de la divinité. Que ſon incompréhenſibilité ſuffit pour autoriſer les abſurdités & les myſterès incompré-

henſibles que l'on en dit, que ces abſurdités myſtérieuſes découlent néceſſairement d'une chimère abſurde qui ne peut enfanter que d'autres chimères, que l'imagination égarée des mortels fera inceſſamment pulluler. Il faut anéantir cette chimère fondamentale pour aſſûrer ſon repos, pour connoître ſes vrais rapports & ſes devoirs, pour ſe procurer la ſérénité de l'ame ſans laquelle il n'eſt point de bonheur ſur la terre. Si le Dieu du ſuperſtitieux eſt révoltant & lugubre, le Dieu du théiſte ſera toûjours un être contradictoire qui deviendra funeſte, quand on voudra le méditer, ou dont l'impoſture ne manquera pas tôt au tard d'abuſer. La nature ſeule & les vérités qu'elle nous découvre ſont capables de donner à l'eſprit & au cœur une aſſiette que le menſonge ne puiſſe point ébranler.

Répondons encore à ceux qui répétent ſans ceſſe que l'intérêt des paſſions conduit ſeul à l'athéiſme, & que c'eſt la crainte des châtimens à venir qui détermine des hommes corrompus à faire des efforts pour anéantir le juge qu'ils ont des raiſons de redouter. On conviendra ſans peine que ce ſont les paſſions & les intérêts des hommes qui les pouſſent à faire des recherches; ſans intérêt nul homme n'eſt tenté de chercher, ſans paſſion nul homme ne cherchera vivement. Il s'agit donc d'examiner ici ſi les paſſions & les intérêts qui déterminent quelques penſeurs à diſcuter les droits des Dieux ſont légitimes ou non. Nous venons d'expoſer ces intérêts & nous avons trouvé que tout homme ſenſé trouvoit dans ſes inquiétudes & ſes craintes des motifs raiſonnables pour s'aſſûrer s'il eſt néceſſaire de paſſer ſa vie

dans des transes continuelles. Dira-t-on qu'un malheureux injustement condamné à gémir dans les fers n'est pas en droit de desirer de les briser, ou de prendre les moyens de s'affranchir de sa prison & des supplices qui le menacent à chaque instant? Prétendra-t-on que sa passion pour la liberté n'a rien de légitime & qu'il fait tort aux compagnons de sa misère en se dérobant lui-même aux coups de la tyrannie & en leur fournissant des secours pour s'y soustraire? Un incrédule est-il donc autre chose qu'un échappé de la prison universelle où l'imposture tyrannique retient tous les mortels? Un athée qui écrit n'est-il pas un échappé qui fournit à ceux de ses associés assez courageux pour le suivre les moyens de se soustraire aux terreurs qui les ménacent? (85)

Nous conviendrons encore que souvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence & même la légéreté d'esprit peuvent conduire à l'irréligion ou à l'incrédulité; mais on peut être libertin, irréligieux & faire parade d'incrédulité

---

(85) Les prêtres répétent sans cesse que c'est l'orgueil, la vanité, le desir de se distinguer du commun des hommes qui déterminent à l'incrédulité. Ils font en cela comme les grands qui traitent *d'insolens* tous ceux qui refusent de ramper devant eux. Tout homme sensé ne seroit-il pas en droit de demander à un prêtre où est ta supériorité en matière de raisonnement? Quel motif puis-je avoir de soumettre ma raison à ton délire? D'un autre côté ne peut-on pas dire aux prêtres que c'est l'intérêt qui les fait prêtres, que c'est l'intérêt qui les rend théologiens; que

ſans être un athée pour cela. Il y a de la différence, ſans doute, entre ceux que le raiſonnement conduit à l'irréligion, & ceux qui ne rejettent ou ne mépriſent la religion que parce qu'ils la regardent comme un objet lugubre ou un frein incommode. Bien des gens renoncent aux préjugés reçus par vanité ou ſur parole; ces prétendus eſprits forts n'ont rien examiné par eux-mêmes, ils s'en rapportent à d'autres qu'ils ſuppoſent avoir peſé les choſes plus mûrement. Ces ſortes d'incrédules n'ont donc point d'idées certaines; peu capables de raiſonner par eux-mêmes, à peine ſont-ils en état de ſuivre les raiſonnemens des autres. Ils ſont irréligieux de la même manière que la plûpart des hommes ſont religieux, c'eſt-à-dire par la crédulité, comme le peuple, ou par intérêt, comme le prêtre. Un voluptueux, un débauché enſeveli dans la crapule, un ambitieux, un intriguant, un homme frivole & diſſipé, une femme déréglée, un bel eſprit à la mode ſont-ils donc des perſonnages bien capables de juger d'une religion qu'ils n'ont point

---

c'eſt l'intérêt de leurs paſſions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition &c. qui les attache à leurs ſyſtêmes, dont ſeuls ils retirent les fruits? Quoiqu'il en ſoit les prêtres, contens d'exercer leur Empire ſur le vulgaire devroient permettre aux hommes qui penſent de ne point fléchir le genou devant leurs vaines idoles. Tertullien a dit, *quis enim philoſophum ſacrificare compellit?*

V. TERTUL. APOLOG. CAP. 46.

approfondie

approfondie, de ſentir la force d'un argument, d'embraſſer l'enſemble d'un ſyſtème? S'ils entrevoient quelquefois de foibles lueurs de vérité au milieu du nuage des paſſions qui les aveuglent, elles ne laiſſent en eux que des traces paſſagères, auſſitôt effacées que reçues. Les hommes corrompus n'attaquent les Dieux que lorſqu'ils les croient ennemis de leurs paſſions. (86) L'homme de bien les attaque parce qu'il les trouve ennemis de la vertu, nuiſibles à ſon bonheur, contraires à ſon repos, funeſtes au genre-humain.

LORSQUE notre volonté eſt pouſſée par des motifs cachés & compliqués il eſt très difficile de démêler ce qui la détermine; un méchant homme peut être conduit à l'irréligion ou à l'athéiſme par des motifs qu'il n'oſe s'avouer: il peut ſe faire illuſion à lui-même & ne ſuivre que l'intérêt de ſes paſſions, en croyant chercher la vérité; la crainte d'un Dieu vengeur le déterminera peut-être à nier ſon exiſtence ſans beaucoup d'examen, uniquement parce qu'elle lui eſt incommode. Ce-

---

(86) Arrien dit que lorſque les hommes s'imaginent que les Dieux ſont contraires à leurs paſſions, ils les maudiſſent & renverſent leurs autels. Plus les ſentimens d'un athée ſont hardis & paroiſſent étranges & ſuſpects aux autres hommes, plus il devroit être ſcrupuleux obſervateur de ſes devoirs s'il ne veut pas que ſes mœurs *calomnient* ſon ſyſtème, qui, dûment approfondi, fera ſentir la certitude & la néceſſité de la morale, que toutes les religions tendent à rendre problématique ou à corrompre.

pendant les passions rencontrent quelquefois juste ; un grand intérêt nous porte à examiner les choses de plus près, il peut souvent faire découvrir la vérité à celui-même qui la cherche le moins ou qui ne vouloit que s'endormir & se tromper. Il en est d'un homme pervers qui rencontre la vérité, comme de celui qui pour fuir un danger imaginaire trouveroit sur son chemin un serpent dangereux qu'il écraseroit en courant ; il fait par hazard &, pour ainsi dire, sans dessein, ce qu'un homme moins troublé eût fait de propos délibéré. Un méchant qui craint son Dieu & qui veut se soustraire à lui, peut très bien découvrir l'absurdité des notions qu'on lui donne, sans découvrir pour cela que ces mêmes notions ne changent rien à l'évidence & à la nécessité de ses devoirs.

IL faut être désintéressé pour juger sainement des choses ; il faut avoir des lumières & de la suite dans l'esprit pour saisir un grand système. Il n'appartient qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'existence d'un Dieu & les principes de toute religion ; il n'appartient qu'à l'homme instruit de la nature & de ses voies d'embrasser avec connoissance de cause le système de la nature. Le méchant & l'ignorant sont incapables de juger avec candeur ; l'homme honnête & vertueux est seul juge compétent dans une si grande affaire. Que dis-je ! N'est-il pas alors dans le cas de desirer l'existence d'un Dieu rémunérateur de la bonté des hommes ? S'il renonce à ces avantages que sa vertu le mettroit en droit d'espérer, c'est qu'il les trouve imaginaires, ainsi que le rémunérateur qu'on lui annonce, & qu'en réfléchissant au caractère de ce Dieu, il est forcé de reconnoître

que l'on ne peut point compter ſur un deſpote capricieux, & que les indignités & les folies auxquelles il ſert de prétexte ſurpaſſent infiniment les chétifs avantages qui peuvent réſulter de ſa notion. En effet tout homme qui réfléchit s'apperçoit bientôt que pour un mortel timide dont ce Dieu retient les foibles paſſions il en eſt des millions qu'il ne peut retenir, & dont au contraire il excite les fureurs; que pour un ſeul qu'il conſole il en eſt des milliers qu'il conſterne, qu'il afflige, qu'il force de gémir; en un mot il trouve que contre un enthouſiaſte inconſéquent que ce Dieu, qu'il croit bon, rend heureux, il porte la diſcorde, le carnage & l'affliction dans de vaſtes contrées, & plonge des peuples entiers dans la douleurs & dans les larmes.

Quoiqu'il en ſoit, ne nous enquérons point des motifs qui peuvent déterminer un homme à embraſſer un ſyſtème: examinons ce ſyſtème, aſſurons-nous s'il eſt vrai, & ſi nous le trouvons fondé ſur la vérité, nous ne pourrons jamais l'eſtimer dangereux. C'eſt toûjours le menſonge qui nuit aux hommes; ſi l'erreur eſt viſiblement la ſource unique de leurs maux, la raiſon en eſt le vrai remède. Ne nous informons pas davantage de la conduite de l'homme qui nous préſente un ſyſtème; ſes idées, comme on l'a dit déjà, peuvent être très-ſaines, quand même ſes actions ſeroient très-dignes de blâme. Si le ſyſtème de l'athéiſme ne peut rendre pervers celui qui ne l'eſt pas par ſon tempérament, il ne peut rendre bon celui qui ne connoit point, d'ailleurs les motifs qui devroient le porter au bien. Au moins avons-nous prouvé que le ſu-

perstitieux quand il a des passions fortes & un cœur dépravé, trouve dans sa religion même mille prétextes de plus que l'athée, pour nuire à l'espèce humaine. Celui-ci n'a pas au moins le manteau du zèle pour couvrir sa vengeance, ses emportemens, ses fureurs; l'athée n'a pas la faculté d'expier à prix d'argent ou à l'aide de quelques cérémonies, les outrages qu'il fait à la société, il n'a pas l'avantage de pouvoir se réconcilier avec son Dieu, & par quelques pratiques aisées de calmer les remords de sa conscience inquiete; si le crime n'a point amorti tout sentiment dans son cœur, il est forcé de porter toûjours au dedans de lui-même un juge inexorable, qui sans cesse lui reproche une conduite odieuse, qui le force de rougir, de se haïr lui-même, de craindre les regards & les ressentimens des autres. Le superstitieux, s'il est méchant, se livre au crime avec remords; mais sa religion lui fournit bientôt les moyens de s'en débarrasser; sa vie n'est communément qu'une longue chaîne de fautes & de regrèts, de péchés & d'expiations; bien plus, il commet souvent, comme on a vu, des crimes plus grands pour expier les premiers: dépourvus d'idées fixes sur la morale, il s'accoutume à ne regarder comme des fautes que ce que les ministres & les interprètes de son Dieu lui défendent: il prend pour des vertus, ou pour des moyens d'effacer ses forfaits, les actions les plus noires que souvent on lui dit être agréables à ce Dieu. C'est ainsi qu'on a vu des fanatiques expier par des persécutions atroces leurs adultères, leurs infamies, leurs guerres injustes, leurs usurpations; & pour se laver de leurs iniquités se baigner dans le sang des

ſuperſtitieux dont l'entètement faiſoit des victimes & des martyrs.

Un athée, s'il a bien raiſonné, s'il a conſulté ſa nature, a des principes plus ſûrs & toûjours plus humains que le ſuperſtitieux: ſa religion ou ſombre ou enthouſiaſte, conduit toûjours celui-ci ſoit à la folie, ſoit à la cruauté. Jamais on n'enivrera l'imagination d'un athée au point de lui faire croire que des violences, des injuſtices, des perſécutions, des aſſaſſinats ſont des actions vertueuſes ou légitimes. Nous voyons tous les jours que la religion ou la cauſe du ciel aveuglent des perſonnes humaines, équitables & ſenſées ſur toute matière, au point de leur faire un devoir de traiter avec la dernière barbarie des hommes qui s'écartent de leur façon de penſer. Un hérétique, un incrédule ceſſent d'ètre des hommes aux yeux du ſuperſtitieux. Toutes les ſociétés, infectées du venin de la religion, nous offrent des exemples ſans nombre d'aſſaſſinats juridiques que les tribunaux commettent ſans ſcrupules & ſans remords; des juges, équitables ſur toute autre matière, ne le ſont plus dès qu'il s'agit des chimères théologiques; en ſe baignant dans le ſang ils croient ſe conformer aux vues de la divinité. Preſque par-tout les loix ſubordonnées à la ſuperſtition ſe rendent complices de ſes fureurs; elles légitiment ou transforment en devoirs les cruautés les plus contraires aux droits de l'humanité. (87) Tous ces vengeurs de la

(87) Le préſident de Grammon rapporte, avec une ſatisfaction vraiment digne d'un Cannibale, les détails

religion, qui de gaieté de cœur, par piété, par devoir lui immolent les victimes qu'elle leur désigne, ne sont-ils pas des aveugles ? Ne sont-ils pas des tyrans qui ont l'injustice de violer la pensée, qui ont la folie de croire que l'on peut l'enchaîner ? Ne sont-ils pas des fanatiques à qui la loi, dictée par des préjugés inhumains, impose la nécessité de devenir des bêtes féroces ? Tous ces souverains qui pour venger le ciel tourmentent & persécutent leurs sujets & sacrifient des victimes humaines à la mechanceté de leurs Dieux antropophages, ne sont-ils pas des hommes que le zèle religieux convertit en des tigres ? Ces prêtres si soigneux du salut des ames, qui forcent insolemment le sanctuaire de la pensée, afin de trouver dans les opinions de l'homme des motifs pour lui nuire, ne sont-ils pas des fourbes odieux & des perturbateurs du repos des esprits, que la religion honore & que la raison déteste ? Quels scélérats plus odieux aux yeux de l'humanité que ces infâmes *Inquisiteurs*, qui, par l'aveuglement des princes, jouissent de l'avantage de juger leurs propres ennemis & de les livrer aux flammes ? Cependant la superstition des peuples les respecte & la faveur des rois les comble de bienfaits ! Enfin mille exemples

---

du supplice de *Vanini* ; brulé à Toulouse, quoiqu'il eût désavoué les opinions dont il étoit accusé. Ce président va jusqu'à trouver mauvais les cris & les hurlemens que les tourmens arrachèrent à cette malheureuse victime de la cruauté religieuse.

ne nous prouvent-ils pas que la religion a partout produit & justifié les horreurs les plus étranges? N'a-t-elle pas mille fois armé les mains des hommes de poignards homicides, déchaîné des passions bien plus terribles encore que celles qu'elle prétendoit contenir, brisé pour les mortels les nœuds les plus sacrés? Sous prétexte de devoir, de foi, de piété, de zèle n'a-t-elle pas favorisé la cruauté, la cupidité, l'ambition, la tyrannie? La cause de Dieu n'a-t-elle pas mille fois légitimé le meurtre, la perfidie, le parjure, la rébellion, le régicide? Ces princes, qui souvent se sont faits les vengeurs du ciel & les licteurs de la religion, n'en ont-ils pas été cent fois les victimes déplorables? En un mot, le nom de Dieu n'a-t-il pas été le signal des plus tristes folies & des attentats les plus affreux? Les autels de tous les Dieux n'ont-ils point par-tout nagé dans le sang; & sous quelque forme que l'on ait montré la divinité, ne fut-elle pas en tout tems la cause ou le prétexte de la violation la plus insolente des droits de l'humanité? (88)

Jamais un athée, tant qu'il jouira de son bon sens, ne se persuadera que de semblables actions

---

(88) Il est bon de remarquer que la religion des chrétiens qui se vante de donner aux hommes les idées les plus justes de la divinité: qui toutes les fois qu'on l'accuse d'être turbulente & sanguinaire, ne montre son Dieu que du côté de la bonté & de la miséricorde: qui se glorifie d'avoir enseigné la morale la plus pure; qui

puissent être justifiées, jamais il ne pourra croire que celui qui les commet puisse être un homme estimable; il n'y a qu'un superstitieux à qui son aveuglement fait oublier les principes les plus évidens de la morale, de la nature, de la raison, qui puisse imaginer que les attentats les plus destructeurs sont des vertus. Si l'athée est un pervers, il sçait au moins qu'il fait mal ; ni ses prêtres ni son Dieu ne lui persuaderont pas qu'il fait bien, & quelques crimes qu'il se per-

---

prétend établir à jamais la concorde & la paix entre ceux qui la professent, a causé plus de divisions, de disputes, de guerres civiles & politiques, de crimes de toute espèce que toutes les autres religions du monde reunies. On nous dira, peut-être, que le progrès des lumières empêchera cette superstition de produire par la suite des effets aussi fâcheux que ceux qu'elle a produits autrefois; nous répondrons que le fanatisme sera toûjours également dangereux, ou que la cause n'étant point ôtée les effets seront toûjours les mêmes. Ainsi tant que la superstition sera considérée & aura du pouvoir, il y aura des disputes, des persécutions, des inquisitions, des régicides, des troubles &c. Tant que les hommes seront assez insensés pour regarder la religion comme la chose la plus importante pour eux, les ministres de la religion seront les maîtres de tout confondre sur la terre sous prétexte des intérêts de la divinité, qui ne feront jamais que leurs propres intérêts. L'église chrétienne n'auroit qu'une façon de se laver des accusations qu'on lui fait d'être intolérante ou cruelle, ce seroit de déclarer solemnellement *qu'il n'est point permis de persécuter ou de nuire pour des opinions.* Mais c'est ce que ses ministres ne diront jamais.

mette, ils ne pourront jamais excéder ceux que la ſuperſtition fait commettre ſans ſcrupule à ceux qu'elle enivre de ſes fureurs, ou à qui elle montre ces crimes mêmes comme des expiations & des actions méritoires.

Ainsi l'athée, quelque méchant qu'on le ſuppoſe, ne ſera tout au plus que ſur la même ligne que le dévôt que ſa religion encourage ſouvent au crime qu'elle transforme en vertu. Quant à la conduite, s'il eſt débauché, voluptueux, intempérant, adultère, l'athée ne diffère en rien du ſuperſtitieux le plus crédule, qui ſouvent à ſa crédulité ſçait allier des vices & des crimes que ſes prêtres lui pardonneront toûjours, pourvu qu'il rende hommage à leur pouvoir. S'il eſt dans l'Indoſtan, ſes bramines le laveront dans le Gange en récitant des prières. S'il eſt juif, en faiſant des offrandes ſes péchés ſeront effacés. S'il eſt au Japon, il en ſera quitte pour des pélérinages. S'il eſt mahométan, il ſera réputé ſaint, pour avoir viſité le tombeau de ſon prophète. S'il eſt chrétien, il priera, il jeûnera, il ſe proſternera aux pieds de ſes prêtres pour leur confeſſer ſes fautes; ceux-ci l'abſolveront au nom du très-haut, lui vendront les indulgences du ciel, mais jamais ils ne le blâmeront des crimes qu'il aura commis pour eux.

On nous dit tous les jours que la conduite indécente ou criminelle des prêtres & de leurs ſectateurs ne prouve rien contre la bonté du ſyſtème religieux; pourquoi ne diroit-on pas la même choſe de la conduite d'un athée, qui, comme on l'a déjà prouvé, peut avoir une morale très-

bonne & très-vraie, même en suivant une conduite déréglée ? S'il falloit juger les opinions des hommes d'après leur conduite, quelle est la religion qui soutiendroit cette épreuve ? Examinons donc les opinions de l'athée sans approuver sa conduite ; adoptons sa façon de penser, si nous la jugeons vraie, utile, raisonnable ; rejettons sa façon d'agir, si nous la trouvons blâmable. A la vue d'un ouvrage rempli de vérités, nous ne nous embarrassons pas des mœurs de l'ouvrier. Qu'importe à l'univers que Newton ait été sobre ou intempérant, chaste ou débauché ? Il ne s'agit pour nous que de sçavoir s'il a bien raisonné, si ses principes sont sûrs, si les parties de son systême sont liées, si son ouvrage renferme plus de vérités démontrées que d'idées hazardées. Jugeons de même les principes d'un athée ; s'ils sont étranges & inusités c'est une raison de les examiner avec plus de rigueur ; s'il a dit vrai, s'il a démontré, que l'on se rende à l'évidence ; s'il s'est trompé quelque part, que l'on distingue le vrai du faux, mais que l'on ne tombe point dans le préjugé trop commun qui pour une erreur dans les détails fait rejetter une foule de vérités incontestables. L'athée quand il se trompe a, sans doute, autant de droit de rejetter ses fautes sur la fragilité de sa nature que le superstitieux. Un athée peut avoir des vices & des défauts, il peut mal raisonner ; mais au moins ses erreurs n'auront jamais les conséquences des nouveautés religieuses, elles n'allumeront point comme elles le feu de la discorde au sein des nations ; l'auteur ne justifiera pas ses vices & ses égaremens par la religion ; il ne prétendra point à l'infaillibité comme ces théologiens superbes qui attachent la sanction

divine à leurs folies, & qui ſuppoſent que le ciel autoriſe les ſophiſmes, les menſonges & les erreurs qu'ils ſe croient obligés de répandre ſur la terre.

On nous dira peut-être que le refus de croire à la divinité rompt un des plus puiſſans liens de la ſociété en faiſant diſparoître la ſainteté des ſermens. Je réponds que le parjure n'eſt point rare dans les nations les plus religieuſes, ni dans les perſonnes qui ſe vantent d'être le plus convaincues de l'exiſtence des Dieux. Diagoras, de ſuperſtitieux qu'il étoit, devint, dit-on, athée, en voyant que les Dieux n'avoient point foudroyé un homme qui les avoit pris à témoin d'une fauſſeté. Sur ce principe que d'athées devroient ſe former parmi nous ! De ce qu'on a fait un être inviſible & inconnu dépoſitaire des engagemens des hommes, nous ne voyons pas que leurs engagemens & leurs pactes les plus ſolemnels en ſoient plus ſolides pour cette vaine formalité. C'eſt vous ſur-tout que j'en atteſte, conducteurs des nations! Ce Dieu dont vous vous dites les images, dont vous prétendez tenir le droit de commander; ce Dieu que vous rendez ſi ſouvent le témoin de vos ſermens, le garant de vos traités, ce Dieu dont vous aſſurez que vous craignez les jugemens, vous en impoſe-t-il beaucoup, dès qu'il s'agit de l'intérêt le plus futile ? Obſervez-vous religieuſement ces engagemens ſi ſacrés que vous avez contractés avec vos alliés, avec vos ſujets ? Princes ! qui à tant de religion joignez ſouvent ſi peu de probité, je vois que la force de la vérité vous accable; à cette demande vous rougiſſez, ſans doute ; & vous êtes contraints

d'avouer que vous vous jouez également & des Dieux & des hommes. Que-dis je ! La religion elle-même ne vous dispense-t-elle pas souvent de vos fermens ? Ne vous prescrit-elle pas d'ètre perfides, de violer la foi jurée, quand il s'agit sur-tout de ses intérêts sacrés ; ne vous dispense-t-elle pas de garder vos engagemens avec ceux qu'elle condamne ? Après vous avoir rendus vous-mèmes & perfides & parjures, ne s'est-elle pas quelquefois arrogé le droit d'absoudre vos sujets des fermens qui les lioient à vous ? (89) Si nous considérons attentivement les choses nous verrons que sous de tels chefs la religion & la politique sont de véritables écoles de parjure. Aussi les fripons de tous états ne reculent jamais quand il s'agit d'attester le nom de Dieu dans les fraudes les plus manifestes & pour les plus vils intérêts. A quoi servent donc les fermens ? Ce sont des piéges

---

(89) C'est une maxime constamment reçue dans la religion catholique romaine, c'est-à-dire dans la secte du christianisme & la plus superstitieuse & la plus nombreuse, *que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques.* Le Concile général de Constance l'a ainsi décidé, quand malgré le sauf conduit de l'Empereur il fit brûler Jean Hus & Jérome de Prague. Le pontif romain a, comme on sçait, le droit de relever ses sectaires de leurs fermens & de leurs vœux ; ce même pontif s'est souvent arrogé le droit de déposer les rois & d'absoudre leurs sujets du serment de fidélité.

Il est très singulier que les fermens soient proscrits par les loix des nations qui professent la religion chrétienne, tandis que le Christ les a formellement défendus.

auxquels la ſimplicité ſeule pourroit ſe laiſſer prendre; les ſermens ſont par-tout de vaines formalités, ils n'en impoſent point aux ſcélérats & n'ajoûtent rien aux engagemens des ames honnêtes, qui, même ſans ſermens, n'euſſent point eu la témérité de les violer. Un ſuperſtitieux parjure & perfide n'a, ſans doute, aucun avantage ſur un athée qui manqueroit à ſes promeſſes; l'un & l'autre ne méritent pas plus la confiance de leurs concitoyens ni l'eſtime des gens de bien: ſi l'un ne reſpecte pas ſon Dieu qu'il croit, l'autre ne reſpecte ni ſa raiſon, ni ſa réputation, ni l'opinion publique, auxquelles tout homme ſenſé ne peut refuſer de croire. (90)

On a ſouvent demandé s'il y avoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, & ſi un peuple uniquement compoſé d'athées pourroit ſubſiſter? Quoique puiſſent en dire quelques ſpéculateurs, il ne paroit pas vraiſemblable qu'il y ait ſur notre globe un peuple nombreux qui n'ait aucune idée de quelque puiſſance inviſible à qui il donne des marques de reſpect & de ſoumiſſion. (91) L'homme, en tant qu'il eſt un

---

(90) „ Un ſerment, dit Hobbes, n'ajoûte rien à „ l'obligation, il ne fait qu'augmenter à l'imagination „ de celui qui jure la crainte de violer un engagement „ qu'il feroit obligé de tenir même ſans aucun ſerment ".

(91) On a quelquefois cru que la nation Chinoiſe étoit athée; mais cette erreur eſt due à des miſſonnaires chrétiens accoutumés à traiter d'athées ceux qui n'ont

animal craintif & ignorant, devient néceſſairement ſuperſtitieux dans ſes malheurs : ou il ſe fait un Dieu pour lui-même, ou il admet le Dieu que d'autres veulent lui donner. Il ne paroit donc pas que l'on puiſſe raiſonnablement ſuppoſer qu'il y ait un peuple ſur la terre totalement étranger à la notion de quelque divinité. L'un nous montrera le ſoleil ou la lune & les étoiles ; l'autre nous montrera la mer, des lacs, des rivières qui lui fourniſſent ſa ſubſiſtance ; des arbres qui lui donnent un aſyle contre l'inclémence de l'air ; un autre nous montrera une roche d'une forme bizarre, une montagne élevée, un volcan qui ſouvent l'étonne ; un autre vous préſentera ſon crocodile dont il craint la malignité, ſon ſerpent dangereux, le reptile auquel il attribue ſa bonne ou ſa mauvaiſe fortune. Enfin chaque homme vous fera voir avec reſpect ſon *fétiche* ou ſon Dieu domeſtique & tutélaire.

MAIS de l'exiſtence de ſes Dieux, le ſauvage

---

pas des opinions ſemblables aux leurs ſur la divinité. Il paroit conſtant que le peuple Chinois eſt très ſuperſtitieux, mais qu'il eſt gouverné par des chefs qui ne le ſont nullement, ſans pourtant être athées pour cela. Si l'empire de la Chine eſt auſſi floriſſant qu'on le dit, il fournit au moins une preuve très forte que ceux qui gouvernent n'ont pas beſoin d'être ſuperſtitieux pour bien gouverner des peuples qui le ſont.

On prétend que les Groenlandois n'ont aucune idée de la divinité. Cependant la choſe eſt difficile à croire d'une nation ſi ſauvage & ſi mal traitée par la nature.

n'en tire pas les mêmes inductions que l'homme policé ; un peuple sauvage ne croit pas devoir beaucoup raisonner de ses divinités; il n'imagine pas qu'elles doivent influer sur ses mœurs ni fortement occuper sa pensée : content d'un culte grossier, simple, extérieur il ne croit pas que ces puissances invisibles s'embarassent de sa conduite à l'égard de ses semblables ; en un mot il ne lie pas sa morale à sa religion. Cette morale est grossière, comme le peut être celle de tout peuple ignorant ; elle est proportionnée à ses besoins, qui sont en petit nombre ; elle est souvent déraisonnable, parce qu'elle est le fruit de l'ignorance, de l'inexpérience & des passions peu contraintes d'hommes pour ainsi dire, dans l'enfance. Ce n'est que dans une société nombreuse, fixée & civilisée que les besoins, venant à se multiplier & les intérêts à se croiser, l'on est obligé de recourir à des gouvernemens, à des loix, à des cultes publics, à des systêmes uniformes de religion, pour maintenir la concorde : c'est alors que les hommes rapprochés raisonnent, combinent leurs idées, raffinent & subtilisent leurs notions : c'est alors que ceux qui les gouvernent se servent de la crainte des puissances invisibles pour les contenir, pour les rendre dociles, pour les forcer d'obéir & de vivre en paix. C'est ainsi que peu-à-peu la morale & la politique se trouvent liées au systême religieux. Les chefs des nations, souvent superstitieux eux-mêmes, peu éclairés sur leurs propres intérêts, peu versés dans la saine morale, peu instruits des vrais mobiles du cœur humain, croient avoir tout fait pour leur propre autorité ainsi que pour le bien être & le repos de la société, en rendant leurs

sujets superstitieux, en les menaçant de leurs phantômes invisibles, en les traitant comme des enfans que l'on appaise par des fables & des chimères. A l'aide de ces merveilleuses inventions dont les chefs & les guides des nations sont souvent eux-mêmes les dupes & qui se transmettent d'une race à l'autre, les Souverains sont dispensés de s'instruire, ils négligent les loix, ils s'énervent dans la mollesse, ils ne suivent que leurs caprices, ils se reposent sur les Dieux du soin de contenir leurs sujets; ils confient l'instruction des peuples à des prêtres, chargés de les rendre bien soumis & dévôts & de leur apprendre de bonne heure à trembler sous le joug des Dieux invisibles & visibles.

C'est ainsi que les nations sont tenues par leurs tuteurs dans une enfance perpétuelle & ne sont contenues que par de vaines chimères. C'est ainsi que la politique, la jurisprudence, l'éducation, la morale sont par tout infectées par la superstition. C'est ainsi que les hommes ne connoissent plus de devoirs que ceux de la religion; c'est ainsi que l'idée de la vertu s'associe faussement avec celle des puissances imaginaires que l'imposture fait parler comme elle veut; c'est ainsi que la morale devient incertaine & flottante; c'est ainsi qu'on persuade aux hommes que sans Dieu il n'existe plus de morale pour eux. C'est ainsi que les princes & les sujets également aveuglés sur leurs intérêts véritables, sur les devoirs de la nature, sur leurs droits réciproques, se sont habitués à regarder la religion comme nécessaire aux mœurs, comme indispensable pour gouverner les hommes, comme le

le moyen le plus sûr de parvenir à la puissance & au bonheur.

C'est sur ces suppositions, dont nous avons si souvent démontré la fausseté, que tant de personne, très éclairées d'ailleurs, regardent comme impossible qu'une société d'athées pût long-tems subsister. Il n'est point douteux qu'une société nombreuse qui n'auroit ni religion, ni morale, ni gouvernement, ni loix, ni éducation, ni principes ne pourroit se maintenir, & qu'elle ne feroit que rapprocher des ètres disposés à se nuire, ou des enfans qui suivroient en aveugles les impulsions les plus fâcheuses; mais avec toute la religion du monde, les sociétés humaines ne sont-elles pas à-peu-près dans cet état? Presque en tout pays les souverains ne sont-ils pas dans une guerre continuelle avec leurs sujets? Ces sujets, en dépit de la religion & des notions terribles qu'elle leur donne de la divinité, ne sont-ils pas sans cesse occupés à se nuire réciproquement & à se rendre malheureux? La religion elle-même & ses notions surnaturelles ne servent-elles pas sans cesse à flatter les passions & la vanité des souverains, & à attiser les feux de la discorde entre les citoyens divisés d'opinions? Ces puissances *infernales*, que l'on suppose occupées du soin de nuire au genre-humain seroient-elles capables de produire de plus grands maux sur la terre que le fanatisme & les fureurs enfantées par la théologie? En un mot des athées, rassemblés en société, quelque insensés qu'on les suppose, se conduiroient-ils entre eux d'une façon plus criminelle que ces superstitieux remplis de vices réels & de chimères extravagantes, qui ne font depuis tant de siécles

que se détruire & s'égorger sans raison & sans pitié? On ne peut le prétendre; au contraire on ose avancer très hardiment qu'une société d'athées privée de toute religion, gouvernée par de bonnes loix, formée par une bonne éducation, invitée à la vertu par des récompenses, détournée du crime par des châtimens équitables, dégagée d'illusions, de mensonges & de chimères, seroit infiniment plus honnête & plus vertueuse que ces sociétés religieuses où tout conspire à enivrer l'esprit & à corrompre le cœur.

QUAND on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes c'est par les Dieux du ciel que la réforme doit commencer; c'est en faisant abstraction de ces êtres imaginaires, destinés à effrayer des peuples ignorans & dans l'enfance, que l'on pourra se promettre de conduire l'homme à sa maturité. On ne peut trop le répéter; nulle morale sans consulter la nature de l'homme & ses vrais rapports avec les êtres de son espèce. Nuls principes fixes pour la conduite en la réglant sur des Dieux injustes, capricieux, méchans. Nulle saine politique, sans consulter la nature de l'homme vivant en société pour satisfaire ses besoins & assûrer son bonheur & ses jouissances. Nul bon gouvernement ne peut se fonder sur un Dieu despotique, il fera toûjours des tyrans de ses représentans. Nulles loix ne seront bonnes sans consulter la nature & le but de la société. Nulle jurisprudence ne peut être avantageuse pour les nations, si elle se règle sur les caprices & les passions des tyrans divinisés. Nulle éducation ne sera raisonnable, si elle ne se fonde sur la raison & non sur des chimères & des préjugés.

Enfin nulle vertu, nulle probité, nuls talens ſous des maîtres corrompus, & ſous la conduite de ces prêtres, qui rendent les hommes ennemis d'eux-mêmes & des autres, & qui cherchent à étouffer en eux les germes de la raiſon, de la ſcience & du courage.

On demandera peut-être ſi l'on pourroit raiſonnablement ſe flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout un peuple ſes opinions religieuſes ou les idées qu'il a de la divinité? Je réponds que la choſe paroit entiérement impoſſible, & que ce n'eſt pas le but que l'on puiſſe ſe propoſer. L'idée d'un Dieu, inculquée dès l'enfance la plus tendre, ne paroît pas de nature à pouvoir ſe déraciner de l'eſprit du plus grand nombre des hommes: il ſeroit peut-être auſſi difficile de la donner à des perſonnes qui, parvenues à un certain âge n'en auroient jamais entendu parler, que de la bannir de la tête de ceux qui depuis l'âge le plus tendre en ont été imbus. Ainſi l'on ne peut ſuppoſer que l'on puiſſe faire paſſer une nation entière de l'abîme de la ſuperſtition, c'eſt-à-dire du ſein de l'ignorance & du délire, à l'athéiſme abſolu, qui ſuppoſe de la réflexion, de l'étude, des connoiſſances, une longue chaîne d'expériences, l'habitude de contempler la nature, la ſcience des vraies cauſes de ſes phénomènes divers, de ſes combinaiſons, de ſes loix, des êtres qui la compoſent & de leurs différentes propriétés. Pour être athée, ou pour s'aſſûrer des forces de la nature, il faut l'avoir méditée; un coup d'œil ſuperficiel ne la fera point connoitre; des yeux peu exercés s'y tromperont ſans ceſſe; l'ignorance des vraies cauſes en fera

ſuppoſer d'imaginaires ; & l'ignorance ainſi ramenera le phyſicien lui-même aux pieds d'un phantôme, dans lequel ſes vues bornées ou ſa pareſſe croiront trouver la ſolution de toutes les difficultés.

L'ATHÉISME, ainſi que la philoſophie & toutes les ſciences profondes & abſtraites, n'eſt donc point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes. Il eſt dans toutes les nations nombreuſes & civiliſées des perſonnes que leurs circonſtances mettent à portée de méditer, de faire des recherches & des découvertes utiles, qui finiſſent tôt ou tard par s'étendre & fructifier, quand elles ont été jugées avantageuſes & vraies. Le géometre, le méchanicien, le chimiſte, le médecin, le juriſconſulte, l'artiſan même travaillent dans leurs cabinets ou dans leurs atteliers à chercher des moyens de ſervir la ſociété chacun dans ſa ſphère; cependant aucune des ſciences ou profeſſions dont ils s'occupent ne ſont connues du vulgaire, qui ne laiſſe pas d'en profiter & de recueillir à la longue les fruits de travaux dont il n'a pas d'idées. C'eſt pour le matelot que l'aſtronome travaille ; c'eſt pour lui que le géometre & le méchanicien calculent ; c'eſt pour le maçon & le manœuvre que l'architecte habile trace de ſavans deſſeins. Quelle que ſoit l'utilité prétendue des opinions religieuſes, le théologien profond & ſubtil ne peut ſe vanter de travailler, d'écrire, de diſputer pour l'avantage du peuple à qui l'on fait pourtant payer ſi chérement des ſyſtêmes & des myſtères qu'il n'entendra jamais, & qui ne pourront dans aucun tems être d'aucune utilité pour lui.

Ce n'eſt donc pas pour le commun des hommes que le philoſophe doit ſe propoſer d'écrire ou de méditer. Les principes de l'athéiſme ou le ſyſtême de la Nature ne ſont pas même faits, comme on l'a fait ſentir, pour un grand nombre de perſonnes très éclairées ſur d'autres points, mais ſouvent trop prévenues en faveur des préjugés univerſels. Il eſt très rare de trouver des hommes, qui à beaucoup d'eſprit, de connoiſſances & de talens joignent ou une imagination bien réglée, ou le courage néceſſaire pour combattre avec ſuccès des chimères habituelles dont leur cerveau s'eſt long-tems pénétré. Une pente ſecrète & invincible raméne ſouvent, en dépit du raiſonnement, les eſprits les plus ſolides & les mieux raffermis aux préjugés qu'ils voient généralement établis, & dont eux-mêmes ſe ſont abbreuvés dès la plus tendre enfance. Cependant peu-à-peu des principes, qui d'abord paroiſſoient étranges ou révoltans, quand ils ont la vérité pour eux, s'inſinuent dans les eſprits, leur deviennent familiers, ſe répandent au loin, produiſent des effets avantageux ſur toute la ſociété : avec le tems elle ſe familiariſe avec les idées qu'elle avoit dans l'origine regardé comme abſurdes & déraiſonnables ; du moins on ceſſe de regarder comme odieux ceux qui profeſſent des opinions, ſur leſquelles l'expérience fait voir qu'il eſt permis d'avoir des doutes ſans danger pour le public.

L'on ne doit donc pas craindre de répandre des idées parmi les hommes. Sont-elles utiles ; elles fructifient peu-à-peu. Tout homme qui écrit ne doit point fixer ſes yeux ſur le tems où il vit ni

ſur ſes concitoyens actuels, ni ſur la contrée qu'il habite. Il doit parler au genre-humain, il doit prévoir les races futures ; envain attendroit-il les applaudiſſemens de ſes contemporains ; envain ſe flatteroit-il de voir ſes principes précoces reçus avec bienveillance, par des eſprits prévenus ; s'il a dit vrai les ſiècles à venir rendront juſtice à ſes efforts ; en attendant qu'il ſe contente de l'idée d'avoir bien fait, ou des ſuffrages ſecrets des amis de la vérité peu nombreux ſur la terre. C'eſt après ſa mort que l'écrivain véridique triomphe ; c'eſt alors que les aiguillons de la haîne & les traits de l'envie épuiſés ou émouſſés ſont place à la vérité, qui étant éternelle, doit ſurvivre à toutes les erreurs de la terre. (92)

D'AILLEURS nous dirons avec Hobbes. „ Que „ l'on ne peut faire aucun mal aux hommes en „ leur propoſant ſes idées ; le pis aller eſt de les „ laiſſer dans le doute & la diſpute ; n'y ſont-ils

(92) C'eſt un problême pour bien des gens, ſi la vérité ne peut pas nuire. Les perſonnes les mieux intentionnées ſont ſouvent elles-mêmes dans l'incertitude ſur ce point important. La vérité ne nuit jamais qu'à ceux qui trompent les hommes, ceux-ci ont le plus grand intérêt à être détrompés. La vérité peut bien nuire à celui qui l'annonce, mais nulle vérité ne peut nuire au genre-humain. & jamais elle ne peut être annoncée trop clairement à des êtres toûjours peu diſpoſés à l'entendre, ou à la comprendre. Si tous ceux qui écrivent pour annoncer des vérités importantes que l'on regarde toûjours comme les plus *dangereuſes*)

„ pas déjà ?" Si un auteur qui écrit s'eſt trompé, c'eſt qu'il a pu mal raiſonner. A-t-il poſé de faux principes? Il s'agit de les examiner. Son ſyſtème eſt-il faux & ridicule ? Il ne ſervira qu'à faire paroitre la vérité dans tout ſon jour; ſon ouvrage tombera dans le mépris; & l'écrivain, s'il eſt témoin de ſa chûte, ſera ſuffiſamment puni de ſa témérité; s'il eſt mort, les vivans ne pourront troubler ſa cendre. Nul homme n'écrit dans le deſſein de nuire à ſes ſemblables, il ſe propoſe toûjours de mériter leurs ſuffrages, ſoit en les amuſant, ſoit en piquant leur curioſité, ſoit en leur communiquant des découvertes qu'il croit utiles. Nul ouvrage ne peut être dangereux, ſurtout s'il contient des vérités. Il ne le ſeroit pas même s'il contenoit des principes évidemment

---

étoient aſſez échauffés de l'amour du bien public pour parler franchement, au riſque même de déplaire, le genre-humain ſeroit bien plus éclairé & plus heureux qu'il n'eſt. Ecrire à mots couverts, c'eſt ſouvent n'écrire pour perſonne. L'eſprit humain eſt pareſſeux, il faut lui épargner autant qu'on peut l'embarras de réfléchir. Que de tems & d'étude ne faut-il pas aujourd'hui pour deviner les oracles ambigus des anciens philoſophes, dont les vrais ſentimens ſont preſqu'entiérement perdus pour nous! Si la vérité eſt utile aux hommes c'eſt une injuſtice de les en priver, ſi la vérité doit être admiſe, il faut admettre ſes conſéquences, qui ſont auſſi des vérités. Les hommes pour la plûpart aiment la vérité, mais ſes conſéquences leur ſont une peur ſi grande, que ſouvent ils aiment mieux s'en tenir à l'erreur, dont l'habitude les empêche de ſentir les ſuites déplorables.

contraires à l'expérience & au bon sens. Que résulteroit-il en effet d'un ouvrage qui nous diroit aujourd'hui que le soleil n'est point lumineux, que le parricide est légitime, que le vol est permis, que l'adultère n'est point un crime? La moindre réflexion nous feroit sentir le faux de ces principes, & la race humaine toute entière réclameroit contre eux. On riroit de la folie de l'auteur, & bientôt son livre & son nom neseroient connus que par leurs extravagances ridicules. Il n'y a que les folies religieuses qui soient pernicieuses aux mortels; & pourquoi? C'est que toûjours l'autorité prétend les établir par violence, les faire passer pour des vérités, & punir avec rigueur ceux qui voudroient en rire ou les examiner. Si les hommes étoient plus raisonnables, ils regarderoient les opinions religieuses & les systèmes de la théologie des mêmes yeux que les systèmes de physique ou les problèmes de Géométrie: ceux-ci ne troublent jamais le repos des sociétés, quoi qu'ils excitent quelquefois des disputes très vives entre quelques sçavans. Les querelles théologiques ne tireroient jamais à conséquence, si l'on parvenoit à faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main qu'ils ne doivent avoir que de l'indifférence & du mépris pour les disputes de personnages qui n'entendent point eux-mêmes les questions merveilleuses sur lesquelles ils ne cessent de disputer.

C'EST du moins cette indifférence si juste, si raisonnable, si avantageuse aux Etats que la saine philosophie peut se proposer d'introduire peu-à-peu sur la terre. Le genre-humain ne seroit-il pas plus heureux, si les souverains du monde, occupés du bien-être de leurs sujets, laiss-

ſoient à la ſuperſtition ſes démêlés futiles, ſoumettoient la religion à la politique, forçoient ſes miniſtres altiers à devenir des citoyens, & empêchoient ſoigneuſement leurs querelles d'intéreſſer la tranquillité publique? Quels avantages pour les ſciences, pour les progrès de l'eſprit humain, pour la perfection de la morale, de la juriſprudence, de la légiſlation, de l'éducation ne réſulteroient pas de la liberté de penſer? Aujourd'hui le génie trouve partout des entraves; la religion s'oppoſe continuellement à ſa marche, l'homme entouré de bandelettes ne jouit d'aucunes de ſes facultés, ſon eſprit même eſt à la gêne, & paroit continuellement enveloppé des langes de l'enfance. Le pouvoir civil, ligué avec le pouvoir ſpirituel, ne ſemble vouloir commander qu'à des eſclaves abrutis, confinés dans un cachot obſcur, où ils ſe font ſentir réciproquement les effets de leur mauvaiſe humeur. Les ſouverains déteſtent la liberté de penſer, parce qu'ils craignent la vérité; cette vérité leur paroît redoutable, parce qu'elle condamneroit leurs excès; ces excès leur ſont chers parce qu'ils ne connoiſſent pas plus que leurs ſujets leurs véritables intérêts qui devroient ſe confondre.

Que le courage du philoſophe ne ſe laiſſe point abbattre par tant d'obſtacles réunis, qui ſemblent exclure pour jamais la vérité de ſon domaine; la raiſon, de l'eſprit des hommes; la nature, de ſes droits. La milliéme partie des ſoins que l'on a pris de tout tems pour infecter l'eſprit humain ſuffiroit pour le guérir. Ne déſeſpérons donc point de ſes maux; ne lui faiſons point l'injure de croire que la vérité n'eſt pas faite pour

lui ; son esprit la cherche sans cesse ; son cœur la desire ; son bonheur la demande à grands cris ; il ne la craint ou ne la méconnoit que parce que la religion, renversant toutes ses idées, lui tient perpétuellement le bandeau sur les yeux & s'efforce de lui rendre la vertu totalement étrangère.

MALGRÉ les soins prodigieux que l'on prend pour écarter la vérité, la raison, la science de la demeure des mortels ; le tems, aidé des lumières progressives des siècles, peut un jour éclairer ces princes mêmes que nous voyons si déchaînés contre la vérité, si ennemis de la justice & de la liberté des hommes. Le destin conduira peut-être au trône des souverains instruits, équitables, courageux, bienfaisans, qui reconnoissant la vraie source des misères humaines, tenteront de leur appliquer les remèdes que la sagesse leur fournira : peut-être sentiront-ils que ces Dieux dont ils prétendent emprunter leur pouvoir sont les vrais fléaux de leurs peuples ; que le ministres de ces Dieux sont leurs ennemis & leurs propres rivaux ; que la religion, qu'ils regardoient comme l'appui de leur pouvoir, ne fait que l'affoiblir & l'ébranler ; que la morale superstitieuse est fausse & ne sert qu'à pervertir leurs sujets & leur donner les vices des esclaves, au lieu des vertus du citoyen ; en un mot ils verront dans les erreurs religieuses la source féconde des malheurs du genre-humain ; ils sentiront qu'elles sont incompatibles avec toute administration équitable.

EN attendant cet instant desirable pour l'humanité, les principes du *Naturalisme* ne seront

adoptés que par un petit nombre de penſeurs ; ils ne peuvent ſe flatter d'avoir beaucoup d'approbateurs ou de proſélytes ; au contraire ils trouveront des adverſaires ardens, ou même des contempteurs dans les perſonnes qui, ſur tout autre objet, montrent le plus d'eſprit & de lumières. Les hommes qui ont le plus de talens, comme nous l'avons déja fait obſerver, ne peuvent ſe réſoudre à faire un divorce complet avec leurs idées religieuſes ; l'imagination, ſi néceſſaire aux talens brillans, eſt ſouvent en eux un obſtacle inſurmontable à la ruine totale des préjugés ; elle dépend beaucoup plus du jugement que de l'eſprit. A cette diſpoſition, déja ſi prompte à leur faire illuſion, ſe joint encore la force de l'habitude ; pour bien des gens, leur ôter les idées de Dieu, ce ſeroit leur arracher une portion d'eux-mêmes, les priver d'un aliment habituel, les plonger dans le vuide, forcer leur eſprit inquiet à périr faute d'exercice. (93)

NE ſoyons donc point ſurpris ſi nous voyons

---

(93) Ménage a remarqué que l'hiſtoire parle de très peu de femmes athées ou incrédules. Cela n'eſt pas ſurprenant, leur organiſation les rend craintives, le genre nerveux ſubit en elles des variations périodiques, & l'éducation qu'on leur donne les diſpoſe à la crédulité. Celles qui ont du tempérament & de l'imagination ont beſoin de chimères propres à occuper leur oiſiveté, ſur-tout quand le monde les abandonne ; la dévotion & ſes pratiques deviennent alors un rôle ou un amuſement pour elles.

de très grands hommes s'obstiner à fermer les yeux, ou démentir leur sagacité ordinaire toutes les fois qu'il s'agit d'un objet qu'ils n'ont point eu le courage d'examiner avec l'attention qu'ils ont prêtée à beaucoup d'autres. Le chancelier Bacon prétend *que peu de philosophie dispose à l'athéïsme, mais que beaucoup de profondeur ramène à la religion.* Si nous voulons analyser cette proposition nous trouverons qu'elle signifie que des penseurs très médiocres sont à portée de s'appercevoir très promptement des absurdités grossières de la religion, mais que peu accoutumés à méditer, ou dépourvus de principes sûrs qui servent à les guider, leur imagination les remet bientôt dans le labyrinthe théologique, d'où une raison trop foible sembloit vouloir les tirer. Des ames timides craignent même de se rassûrer; des esprits accoutumés à se payer des solutions théologiques ne voient plus dans la nature qu'une énigme inexplicable, qu'un abîme impossible à sonder. Habitués à fixer leurs yeux sur un point idéal & mathématique qu'ils ont fait le centre de tout, l'univers se confond pour eux dès qu'ils le perdent de vue; & dans le trouble où ils se trouvent ils aiment mieux revenir aux préjugés de leur enfance, qui semblent leur expliquer tout, que de flotter dans le vuide, ou de quitter le point d'appui qu'ils jugent inébranlable. Ainsi la proposition de Bacon ne semble indiquer rien, sinon que les personnes les plus habiles ne peuvent se défendre des illusions de leur imagination, dont l'impétuosité résiste aux raisonnemens les plus forts.

Cependant une étude réfléchie de la na-

ture suffit pour détromper tout homme qui pourra regarder les choses d'un œil tranquile : il verra que dans l'univers tout est lié par des chaînons invisibles, pour l'observateur ou superficiel ou trop bouillant, mais très sensibles pour celui qui voit les choses de sang froid. Il trouvera que les effets le plus rares, les plus merveilleux, ainsi que les plus petits & les plus ordinaires, sont également inexplicables, mais doivent découler de causes naturelles, & que des causes surnaturelles, sous quelque nom qu'on les désigne, de quelques qualités qu'on les orne, ne feront que multiplier les difficultés & faire pulluler des chimères. Les observations les plus simples lui prouveront invinciblement que tout est nécessaire, que les effets qu'il apperçoit sont matériels, & ne peuvent par conséquent venir que de causes de même nature, quand même il ne pourroit à l'aide des sens remonter jusques à ces causes. Ainsi son esprit ne lui montrera par-tout que de la matière agissante tantôt d'une façon que ses organes lui permettent de suivre, tantôt d'une façon imperceptible pour lui : il verra tous les êtres suivre des loix constantes, toutes les combinaisons se former & se détruire, toutes les formes changer, & le grand tout demeurer toûjours le même. Alors revenu des notions dont il s'étoit imbu, détrompé des idées erronées qu'il attachoit par habitude à des êtres de raison, il consentira d'ignorer ce que ses organes ne peuvent saisir ; il connoîtra que des termes obscurs & vuides de sens ne sont point propres à résoudre des difficultés ; & guidé par l'expérience il écartera toutes les hypothèses de l'imagination

pour s'attacher à des réalités confirmées par l'expérience.

La plûpart de ceux qui étudient la nature ne la considérent souvent qu'avec les yeux du préjugé; ils n'y trouvent que ce qu'ils ont d'avance résolu d'y trouver; dès qu'ils apperçoivent des faits contraires à leurs idées, ils en détournent promptement leurs regards; ils croient avoir mal vu; ou bien s'ils y reviennent, c'est dans l'espoir de parvenir à les concilier avec les notions dont leur esprit est imbu. C'est ainsi que nous trouvons des physiciens enthousiastes à qui leurs préventions montrent, dans les choses mêmes qui contredisent le plus ouvertement leurs opinions, des preuves incontestables des systêmes dont ils sont préoccupés. De là ces prétendues démonstrations de l'existence d'un Dieu bon, que nous voyons tirer des causes finales, de l'ordre de la nature, de ses bienfaits pour l'homme, &c. Ces mêmes enthousiastes apperçoivent-ils du désordre, des calamités, des révolutions? Ils en tirent des preuves nouvelles de la sagesse, de l'intelligence, de la bonté de leur Dieu, tandis que toutes ces choses semblent aussi visiblement démentir ces qualités que les premières sembloient les confirmer ou les établir. Ces observateurs prévenus sont en extase à la vue des mouvemens périodiques & réglés des astres, des productions de la terre, de l'accord étonnant des parties dans les animaux; ils oublient pour lors les loix du mouvement, les forces de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, & vont assigner tous ces grands phénomènes à une cause inconnue dont ils n'ont point d'idées. En-

fin dans la chaleur de leur imagination ils placent l'homme au centre de la nature; ils le supposent l'objet & la fin de tout ce qui existe; c'est pour lui que tout est fait; c'est pour le réjouir que tout a été créé; tandis qu'ils ne s'apperçoivent pas que très souvent la nature entière semble se déchaîner contre lui, & le destin s'obstiner à en faire le plus malheureux des êtres. (94)

L'ATHÉISME n'est si rare que parce que tout conspire à enivrer l'homme dès l'âge le plus tendre d'un enthousiasme éblouissant, ou à le gonfler d'une ignorance systématique & raisonnée, qui est de toutes les ignorances la plus difficile à vaincre & à déraciner. La théologie n'est qu'une science de mots qu'à force de les répéter on s'accoutume à prendre pour des choses; dès qu'on veut les analyser on trouve qu'ils ne présentent aucun sens véritable. Il est peu d'hommes dans le monde qui pensent, qui se rendent compte de leurs idées, qui aient des yeux pénétrans; la justesse dans l'esprit est un des dons les plus rares

---

(94) Les progrés de la saine physique seront toûjours funestes à la superstition à qui la nature donnera des démentis continuels. L'astronomie a fait disparoître l'astrologie judicaire; la physique expérimentale, l'étude de l'histoire naturelle & de la chimie, mettent les jongleurs, les prêtres, les sorciers dans l'impossibilité de faire des miracles. La nature approfondie doit faire nécessairement disparoître le phantôme que l'ignorance avoit mis en sa place.

que la nature faſſe à l'eſpèce humaine. Une imagination trop vive, une curioſité précipitée, ſont des obſtacles auſſi puiſſans à la découverte de la vérité que trop de flegme, que la lenteur de la conception, que la pareſſe de l'eſprit, que l'inhabitude de penſer. Tous les hommes ont plus ou moins d'imagination, de curioſité, de flegme, de bile, de pareſſe, d'activité ; c'eſt du juſte équilibre que la nature a mis dans leur organiſation que dépend la juſteſſe de leur eſprit. Cependant, comme on l'a dit ci-devant, l'organiſation de l'homme eſt ſujette à changer, & les jugemens de ſon eſprit varient avec les changemens que ſa machine eſt forcée de ſubir: de là les révolutions preſque continuelles qui ſe font dans les idées des mortels, ſur-tout quand il s'agit des objets ſur leſquels l'expérience ne leur fournit aucuns points fixes pour s'appuyer.

POUR chercher & rencontrer la vérité, que tout s'efforce de nous cacher, que, complices de ceux qui nous égarent, nous voulons ſouvent nous diſſimuler à nous-mêmes, ou que nos terreurs habituelles nous font craindre de trouver, il faut un eſprit juſte, un cœur droit & de bonne foi avec lui-même, une imagination tempérée par la raiſon. Avec ces diſpoſitions nous découvrirons la vérité ; elle ne ſe montre jamais ni à l'enthouſiaſte épris de ſes rêveries; ni au ſuperſtitieux nourri de mélancolie; ni à l'homme vain gonflé de ſon ignorance préſomptueuſe ; ni à l'homme livré à la diſſipation & aux plaiſirs ; ni au raiſonneur de mauvaiſe foi qui ne veut que ſe faire illuſion à lui-même. Avec ces diſpoſitions le phyſicien attentif, le géomètre, le moraliſte, le politique

litique, le théologien lui-même, quand ils chercheront ſincérement la vérité, trouveront que la pierre angulaire qui ſert de fondement à tous les ſyſtèmes religieux porte évidemment à faux. Le phyſicien trouvera dans la matiere la cauſe ſuffiſante de ſon exiſtence, de ſes mouvemens, de ſes combinaiſons, de ſes façons d'agir toûjours réglées par des loix générales incapables de varier. Le géomètre calculera les forces de la matière, & ſans ſortir de la nature, il trouvera que pour expliquer ſes phénomènes, il n'eſt pas beſoin de recourir à un être ou à une force incommenſurable avec toutes les forces connues. Le politique, inſtruit des vrais mobiles qui peuvent agir ſur les eſprits des nations, ſentira qu'il n'eſt pas beſoin de recourir à des mobiles imaginaires, tandis qu'il en eſt de réels pour agir ſur les volontés des citoyens, & les déterminer à travailler au maintien de l'aſſociation ; il reconnoîtra qu'un mobile fictif n'eſt propre qu'à rallentir, ou même à troubler le jeu d'une machine auſſi compliquée que la ſociété. Celui qui ſera plus épris de la vérité que des ſubtilités de la théologie, s'appercevra bientôt que cette ſcience vaine n'eſt qu'un amas inintelligible de fauſſes hypothèſes, de pétitions de principes, de ſophiſmes, de cercles vicieux, de diſtinctions futiles, de ſubtilités captieuſes, d'argumens de mauvaiſe foi, dont il ne peut réſulter que des puérilités, ou des diſputes ſans fin. Enfin tout homme qui aura des idées ſaines de morale, de vertu, de ce qui eſt utile à l'homme en ſociété, ſoit pour ſe conſerver lui-même, soit pour conſerver le corps dont il eſt membre, reconnoitra que les mortels n'ont beſoin pour découvrir leurs rapports & leurs devoirs

que de consulter leur propre nature, & doivent bien se garder de les fonder sur un être contradictoire, ou de les emprunter d'un modèle qui ne feroit que de leur troubler l'esprit & les rendre incertains sur leur façon d'agir.

Ainsi tout penseur raisonnable, en renonçant à ses préjugés, peut sentir l'inutilité & le faux de tant de systèmes abstraits qui jusqu'ici n'ont servi qu'à confondre toutes les notions & à rendre douteuses les vérités les plus claires. En rentrant dans sa sphère, quittant les régions de l'Empyrée, où son esprit ne peut que s'égarer ; en consultant la raison, tout homme découvrira ce qu'il a besoin de connoitre, & se détrompera des causes chimériques que l'enthousiasme, l'ignorance & le mensonge ont par-tout substituées aux causes véritables & aux mobiles réels qui agissent dans une nature dont l'esprit humain ne peut jamais sortir sans s'égarer & sans se rendre malheureux.

Les Déicoles & leurs théologiens reprochent sans cesse à leurs adversaires leur goût pour le *paradoxe* ou pour le *systême*, tandis qu'eux-mêmes fondent toutes leurs idées sur des hypothèses imaginaires, & se font un principe de renoncer à l'expérience, de mépriser la nature, de ne tenir aucun compte du témoignage de leurs sens, de soumettre leur entendement au joug de l'autorité. Les disciples de la nature ne seroient-ils donc pas autorisés à leur dire, „ Nous n'assurons que ce „ que nous voyons ; nous ne nous rendons qu'à „ l'évidence ; si nous avons un systême, il n'est „ fondé que sur des faits. Nous n'appercevons

„ en nous-mêmes & partout que de la matière, „ & nous en concluons que la matière peut ſentir & penſer. Nous voyons dans l'univers tout „ s'exécuter par des loix méchaniques, par des „ propriétés, par des combinaiſons, par des modifications de la matière, & nous ne cherchons „ pas d'autre explication aux phénomènes que la „ nature nous préſente. Nous ne concevons qu'un „ monde ſeul & unique, où tout eſt enchaîné, „ où chaque effet eſt dû à une cauſe naturelle „ connue ou inconnue qui le produit ſuivant des „ loix néceſſaires. Nous n'affirmons rien qui ne „ ſoit démontré, & que vous ne ſoyez forcés „ d'admettre comme nous: les principes dont „ nous partons ſont clairs, ſont évidens, ce ſont „ des faits; ſi quelque choſe eſt obſcure ou inintelligible pour nous, nous convenons de bonne „ foi de ſon obſcurité, c'eſt à-dire, des bornes „ de nos lumières, (95) mais nous n'imaginons „ aucune hypothèſe pour l'expliquer, nous conſentons à l'ignorer toûjours, ou nous attendons „ que le tems, l'expérience, les progrès de l'eſprit humain l'éclairciſſent. Notre manière de „ philoſopher n'eſt-elle pas la véritable? En effet dans tout ce que nous avançons au ſujet de „ la nature nous ne procédons que de la même „ manière que nos adverſaires eux-mêmes procèdent dans toutes les autres ſciences, telles que „ l'hiſtoire naturelle, la phyſique, les mathématiques, la chymie, la morale, la politique.

---

(95) *Neſcire quædam magna pars eſt ſapientiæ.*

„ Nous nous renfermons fcrupuleufement dans „ ce qui nous eft connu par l'intermède de nos „ fens, les feuls inftrumens que la nature nous „ ait donnés pour découvrir la vérité. Que font „ nos adverfaires? Ils imaginent pour expliquer „ les chofes qui leur font inconnues des êtres plus „ inconnus encore que les chofes qu'ils veulent „ expliquer; des êtres dont ils avouent eux-mê- „ mes n'avoir nulle notion! Ils renoncent donc „ aux vrais principes de la logique, qui confiftent „ à procéder du plus connu au moins connu. Mais „ furquoi fondent-ils l'exiftence de ces êtres à „ l'aide defquels ils prétendent réfoudre toutes „ les difficultés? C'eft fur l'ignorance univerfelle „ des hommes, fur leur inexpérience, fur leurs „ terreurs, fur leurs imaginations troublées, fur „ un prétendu *fens intime* qui n'eft réellement que „ l'effet de l'ignorance, de la crainte, de l'inha- „ bitude de réfléchir par eux-mêmes & de l'habi- „ tude de fe laiffer guider par l'autorité. C'eft, „ ô théologiens fur des fondemens fi ruineux „ que vous bâtiffez l'édifice de votre doctrine. „ Après cela vous vous trouvez dans l'impoffibi- „ lité de vous faire aucune idée précife de ces „ Dieux qui fervent de bafe à vos fyftèmes, de „ leurs attributs, de leur exiftence, de leur ma- „ nière d'être dans le lieu, de leur façon d'agir. „ Ainfi, de votre aveu même, vous êtes dans une „ ignorance profonde des premiers élémens, qu'il „ eft indifpenfable de connoître, d'une chofe que „ vous conftituez comme la caufe de tout ce qui „ exifte. Ainfi, fous quelque point de vue que „ l'on vous envifage, c'eft vous qui bâtiffez des „ fyftèmes en l'air, & vous êtes les plus abfurdes

„ de tous les systématiques; car vous en rapportant à votre imagination pour créer une cause, „ cette cause devroit au moins répandre de la lumière sur tout; c'est à cette condition qu'on „ en pourroit pardonner l'incompréhensibilité: „ mais cette cause peut-elle servir à expliquer „ quelque chose ? Nous fait-elle mieux connoître l'origine du monde, la nature de l'homme, les facultés de l'ame, la source du bien „ & du mal ? Non, sans doute, cette cause imaginaire ou n'explique rien, ou multiplie par „ elle-même les difficultés à l'infini, ou jette de „ l'embarras & de l'obscurité sur toutes les matières dans lesquelles on la fait intervenir. Quelque soit la question qu'on agite elle se complique aussitôt qu'on y fait entrer le nom de Dieu: „ ce nom ne se présente dans les sciences les plus „ claires qu'accompagné de nuages qui rendent „ compliquées & énigmatiques les notions les „ plus évidentes. Quelles idées de morale nous „ présente votre divinité, sur les volontés & sur „ l'exemple de laquelle vous fondez toutes les „ vertus ? Toutes vos révélations ne nous la montrent-elles pas sous les traits d'un tyran qui se „ joue du genre-humain, qui fait le mal pour le „ plaisir de mal faire, qui ne gouverne le monde „ que d'après les règles de ses injustes caprices „ que vous nous faites adorer ? Tous vos systèmes ingénieux, tous vos mystères, toutes les „ subtilités que vous avez inventées sont-ils capables de laver votre Dieu si parfait des noirceurs dont le bon sens doit le faire accuser ? Enfin n'est-ce pas en son nom que vous troublez „ l'univers, que vous persécutez, que vous exter-

„ minez tous ceux qui refusent de souscrire aux
„ rêveries systématiques par vous décorées du
„ nom pompeux de religion. Convenez donc,
„ ô théologiens! que vous êtes, non seulement
„ des systématiques absurdes, mais encore que
„ vous finissez par être atroces & cruels par l'im-
„ portance que votre orgueil & votre intèret
„ mettent à des systèmes ruineux, sous lesquels
„ vous accablez & la raison humaine & la féli-
„ cité des nations. "





CHAPITRE XIV.

Abrégé du code de la Nature.

CE qui est faux ne peut être utile aux hommes, ce qui leur nuit constamment ne peut-être fondé sur la vérité, & doit être proscrit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain & travailler pour lui que de lui présenter le fil secourable à l'aide duquel il peut se tirer du labyrinthe où l'imagination le promène & le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil, & lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les phantômes & les monstres qui depuis tant de siècles exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égareront jamais; pour peu qu'ils s'en désaisissent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égaremens. Vainement porteroient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds: tant que les hommes, entêtés de leurs opinions religieuses, iront chercher dans un monde imaginaire les principes de leur conduite ici bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre; & leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la sûreté, le repos nécessaires à leur bonheur.

MAIS les hommes, que leurs préjugés rendent

obſtinés à ſe nuire, ſont en garde contre ceux-mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils ſont dans des ſoupçons continuels, habitués à ſe défier d'eux-mêmes, à craindre la raiſon, à regarder la vérité comme dangereuſe, ils traitent comme des ennemis ceux-mêmes qui veulent les raſſurer: prémunis de bonne heure par l'impoſture, ils ſe croient obligés de défendre ſoigneuſement le bandeau dont elle couvre leurs yeux, & de lutter contre tous ceux qui tenteroient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténèbres s'entrouvrent un inſtant, la lumière les bleſſe, & ils s'élancent avec furie ſur celui qui leur préſente un flambeau dont ils ſont éblouis. En conſéquence l'athée eſt regardé comme un être malfaiſant, comme un empoiſonneur public; celui qui oſe réveiller les mortels d'un ſommeil léthargique où l'habitude les a plongés paſſe pour un pertubateur, celui qui voudroit calmer leurs tranſports frénétiques, paſſe pour un frénétique lui-même; celui qui invite ſes aſſociés à briſer leurs fers ne paroît qu'un inſenſé ou un téméraire à des captifs qui croient que leur nature ne les a faits que pour être enchaînés & pour trembler. D'après ces préventions funeſtes le diſciple de la nature eſt communément reçu de ſes concitoyens, de la même manière que l'oiſeau lugubre de la nuit que tous les autres oiſeaux, dès qu'il ſort de ſa retraite, pourſuivent avec une haine commune & des cris différens.

Non, mortels, aveuglés par la terreur! L'ami de la nature n'eſt point votre ennemi; ſon interprète n'eſt point le miniſtre du menſonge; le deſtructeur de vos phantômes n'eſt point le deſtruc-

teur des vérités néceſſaires à votre bonheur ; le diſciple de la raiſon n'eſt point un inſenſé qui cherche à vous empoiſonner ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces Dieux terribles qui vous épouvantent, c'eſt pour que vous ceſſiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne diſtinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il briſe ces idoles encenſées par la crainte ou enſanglantées par le fanatiſme & la fureur, c'eſt pour mettre en leur place la vérité conſolante propre à vous raſſurer. S'il renverſe ces temples & ces autels ſi ſouvent baignés de larmes, noircis par des ſacrifices cruels, enfumés par un encens ſervile, c'eſt pour élever à la paix, à la raiſon, à la vertu un monument durable, dans lequel vous trouviez en tout tems un azyle, contre vos frénéſies, vos paſſions. & contre celles des hommes puiſſans qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautaines de ces tyrans déifiés par la ſuperſtition, qui de même que vos Dieux, vous écraſent ſous un ſceptre de fer ; c'eſt pour que vous jouiſſiez des droits de votre nature ; c'eſt afin que vous ſoyez des hommes libres, & non des eſclaves pour toûjours enchaînés dans la miſère ; c'eſt pour que vous ſoyez enfin gouvernés par des hommes & des citoyens, qui chériſſent, qui protégent des hommes ſemblables à eux & des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'impoſture, c'eſt pour rétablir la vérité dans ſes droits ſi longtems uſurpés par l'erreur. S'il détruit la baſe idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui juſqu'ici n'a fait qu'éblouir vos eſprits ſans corriger vos cœurs, c'eſt pour donner à la ſcience des mœurs une baſe inébranlable dans votre propre

nature. Osez donc écouter sa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'imposture vous annonce au nom d'une divinité captieuse qui contredit sans cesse ses propres volontés : Écoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais.

« O vous ! dit-elle, qui d'après l'impulsion „ que je vous donne, tendez vers le bonheur „ dans chaque instant de votre durée, ne résis- „ tez point à ma loi souveraine. Travaillez à „ votre félicité ; jouissez sans crainte, soyez heu- „ reux ; vous en trouverez les moyens écrits dans „ votre cœur. Vainement, ô superstitieux ! cher- „ ches-tu ton bien-être au delà des bornes de „ l'univers où ma main t'a placé. Vainement le de- „ mandes-tu à ces phantômes inexorables que ton „ imagination veut établir sur mon trône éternel ; „ vainement l'attends-tu dans ces régions célestes „ que ton délire a créés ; vainement comptes-tu „ sur ces Déités capricieuses dont la bienfaisance „ t'extasie, tandis qu'elles ne remplissent ton sé- „ jour que de calamités, de frayeurs, de gémis- „ semens, d'illusions. Ose donc t'affranchir du „ joug de cette religion, ma superbe rivale, qui „ méconnois mes droits ; renonce à ces Dieux „ usurpateurs de mon pouvoir pour revenir sous „ mes loix. C'est dans mon Empire que règne la „ liberté. La tyrannie & l'esclavage en sont à „ jamais bannis, l'équité veille à la sûreté de „ mes sujets ; elle les maintient dans leurs droits ; „ la bienfaisance & l'humanité les lient par d'ai- „ mables chaînes ; la vérité les éclaire ; & jamais „ l'imposture ne les aveugle de ses sombres nua- „ ges.

„ Reviens donc, Enfant transfuge; reviens à „ la nature! Elle te consolera, elle chassera de „ ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces in- „ quiétudes qui te déchirent, ces transports qui „ t'agitent, ces haînes qui te séparent de l'hom- „ me que tu dois aimer. Rendu à la nature, à „ l'humanité, à toi-même, répands des fleurs sur „ la route de la vie; cesse de contempler l'ave- „ nir; vis pour toi, vis pour tes semblables; des- „ cends dans ton intérieur; considère ensuite les „ êtres sensibles qui t'environnent, & laisse là „ ces dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité. „ Jouis, & fais jouir des biens que j'ai mis en „ commun pour tous les enfans également sortis „ de mon sein; aide les à supporter les maux aux- „ quels le destin les a soumis comme toi-même. „ J'approuve tes plaisirs, lorsque sans te nuire à „ toi-même, ils ne seront point funestes à tes „ frères, que j'ai rendus nécessaires à ton propre „ bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en „ uses dans cette juste mesure que j'ai fixée moi- „ même. Sois donc heureux, ô homme! La na- „ ture t'y convie, mais souviens-toi que tu ne „ peux l'être tout seul; j'invite au bonheur tous „ les mortels ainsi que toi, ce n'est qu'en les ren- „ dant heureux que tu le seras toi-même; tel est „ l'ordre du destin; si tu tentois de t'y soustraire, „ songe que la haine, la vengeance & le remords „ sont toûjours prêts à punir l'infraction de ses „ décrets irrévocables.

„ Suis donc, ô homme! dans quelque rang „ que tu te trouves, le plan qui t'est tracé pour „ obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre. „ Que l'humanité sensible t'intéresse au sort de

„ l'homme ton semblable ; que ton cœur s'atten-
„ drisse sur les infortunes des autres ; que ta main
„ généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux
„ que son destin accable ; songe qu'il peut un jour
„ t'accabler ainsi que lui ; reconnois donc que tout
„ infortuné a droit à tes bienfaits. Essuie sur-
„ tout les pleurs de l'innocence opprimée ; que
„ les larmes de la vertu dans la détresse soient re-
„ cueillies dans ton sein ; que la douce chaleur de
„ l'amitié sincère échauffe ton cœur honnête ; que
„ l'estime d'une compagne chérie te fasse ou-
„ blier les peines de la vie ; sois fidèle à sa ten-
„ dresse, qu'elle soit fidelle à la tienne ; que sous
„ les yeux de parens unis & vertueux tes en-
„ fans apprennent la vertu ; qu'après avoir oc-
„ cupé ton âge mûr, ils rendent à ta vieillesse
„ les soins que tu auras donnés à leur enfance
„ imbécille.

„ Sois juste, parce que l'équité est le soutien
„ du genre-humain. Sois bon, parce que la bon-
„ té enchaine tous les cœurs. Sois indulgent,
„ parce que foible toi-même, tu vis avec des
„ êtres aussi foibles que toi. Sois doux, parce que
„ la douceur attire l'affection. Sois reconnois-
„ sant, parce que la reconnoissance alimente &
„ nourrit la bonté. Sois modeste, parce que l'or-
„ gueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Par-
„ donne les injures, parce que la vengeance éter-
„ nise les haines. Fais du bien à celui qui t'ou-
„ trage, afin de te montrer plus grand que lui,
„ & de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré,
„ chaste, parce que la volupté, l'intempérance
„ & les excès détruiront ton être & te rendront
„ méprisable.

„ Sois citoyen, parce que ta patrie est néces-
„ saire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien-être.
„ Sois fidèle & soumis à l'autorité légitime, par-
„ ce qu'elle est nécessaire au maintien de la socié-
„ té qui t'est nécessaire à toi-même. Obéïs aux
„ loix, parce qu'elles sont l'expression de la vo-
„ lonté publique à laquelle ta volonté particuliè-
„ re doit être subordonnée. Défends ton pays,
„ parce que c'est lui qui te rend heureux & qui
„ renferme tes biens, ainsi que tous les êtres les
„ plus chers à ton cœur. Ne souffre point que
„ cette mère commune de toi & de tes conci-
„ toyens tombe dans les fers de la tyrannie, par-
„ ce que pour lors elle ne seroit plus qu'une pri-
„ son pour toi. Si ton injuste patrie te refuse le
„ bonheur; si soumise au pouvoir injuste, elle
„ souffre qu'on t'opprime, éloigne toi d'elle en
„ silence; ne la trouble jamais.

„ En un mot sois homme; sois un être sensi-
„ ble & raisonnable; sois époux fidèle, père
„ tendre, maître équitable, citoyen zélé; tra-
„ vaille à servir ton pays par tes forces, tes ta-
„ lens, ton industrie, tes vertus. Fais part à
„ tes associés des dons que la nature t'a faits;
„ répands le bien-être, le contentement & la joie
„ sur tous ceux qui t'approchent: que la sphère
„ de tes actions, rendue vivante par tes bienfaits
„ réagisse sur toi-même; sois sûr que l'homme
„ qui fait des heureux ne peut-être lui-même
„ malheureux. En te conduisant ainsi, quelque
„ soient l'injustice & l'aveuglement des êtres
„ avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras ja-
„ mais totalement privé des récompenses qui te
„ seront dues; nulle force sur la terre ne pour-

„ ra du moins te ravir le contentement inté-
„ rieur, cette ſource la plus pure de toute féli-
„ cité; tu rentreras à chaque inſtant avec plaiſir
„ en toi-même; tu ne trouveras au fond de ton
„ cœur ni honte, ni terreur, ni remords; tu
„ t'aimeras; tu ſeras grand à tes yeux; tu ſeras
„ chéri, tu ſeras eſtimé de toutes les ames hon-
„ nêtes, dont le ſuffrage vaut bien mieux que
„ celui de la multitude égarée. Cependant ſi
„ tu portes tes regards au dehors, des viſages
„ contens t'exprimeront la tendreſſe, l'intérêt,
„ le ſentiment. Une vie dont chaque inſtant
„ ſera marqué par la paix de ton ame, & l'af-
„ fection des êtres qui t'environnent, te con-
„ duira paiſiblement au terme de tes jours; car
„ il faut que tu meures; mais tu te ſurvis déjà
„ par la penſée; tu vivras toûjours dans l'eſprit
„ de tes amis, & des êtres que tes mains ont
„ rendu fortunés; tes vertus y ont d'avance érigé
„ des monumens durables. Si le ciel s'occupoit
„ de toi, il ſeroit content de ta conduite, quand
„ la terre en eſt contente.

„ Garde toi donc de te plaindre de ton ſort.
„ Sois juſte, ſois bon, ſois vertueux & jamais
„ tu ne peux être dépourvu de plaiſir. Garde
„ toi d'envier la félicité trompeuſe & paſſagère
„ du crime puiſſant, de la tyrannie victorieuſe,
„ de l'impoſture intéreſſée, de l'équité vénale,
„ de l'opulence endurcie. Ne ſois jamais tenté
„ de groſſir la cour, ou le troupeau ſervile des
„ eſclaves de l'injuſte tyran. Ne tente point
„ d'acquérir à force de honte, d'avanies & de
„ remords le fatal avantage d'opprimer tes ſem-
„ blables; ne ſois point le complice mercénaire

„ des oppreſſeurs de ton pays; ils ſont forcés de „ rougir, dès qu'ils rencontrent tes yeux.

„ Car, ne t'y trompe pas, c'eſt moi qui pu- „ nis, plus ſûrement que les Dieux, tous les cri- „ mes de la terre; le méchant peut échapper aux „ loix des hommes, jamais il n'échappe aux mien- „ nes. C'eſt moi qui ai formé & les cœurs & les „ corps des mortels; c'eſt moi qui ai fixé les loix „ qui les gouvernent. Si tu te livres à des volup- „ tés infâmes, les compagnons de tes débauches „ t'applaudiront, & moi je te punirai par des in- „ firmités cruelles, qui termineront une vie „ honteuſe & mépriſée. Si tu te livres à l'intem- „ pérance, les loix des hommes ne te puniront „ point, mais je te punirai en abrégeant tes jours. „ Si tu es vicieux, tes habitudes funeſtes retom- „ beront ſur ta tête. Ces princes, ces divinités „ terreſtres, que leur puiſſance met au deſſus des „ loix des hommes, ſont forcés de frémir ſous les „ miennes. C'eſt moi qui les châtie; c'eſt moi „ qui les remplis de ſoupçons, de terreurs, d'in- „ quiétudes : c'eſt moi qui les fais trembler au „ nom ſeul de l'auguſte vérité : c'eſt moi qui mê- „ me dans la foule de ces grands qui les entou- „ rent leur fais ſentir les aiguillons empoiſonnés „ du chagrin & de la honte. C'eſt moi qui ré- „ pands l'ennui ſur leurs ames engourdies, pour „ les punir de l'abus qu'ils ont fait de mes dons. „ C'eſt moi qui ſuis la juſtice incréée, éternelle; „ c'eſt moi qui ſans acception des perſonnes ſçais „ proportionner le châtiment à la faute, le mal- „ heur à la dépravation Les loix de l'homme „ ne ſont juſtes que quand elles ſont conformes „ aux miennes; leurs jugemens ne ſont raiſon-

„ nables que quand je les ai dictés ; mes loix seu-
„ les sont immuables, universelles, irréforma-
„ bles, faites pour régler en tous lieux, en tout
„ tems le sort de la race humaine.

„ Si tu doutois de mon autorité, & du pou-
„ voir irrésistible que j'ai sur les mortels ; consi-
„ dère les vengeances que j'exerce sur tous ceux
„ qui résistent à mes décrets. Descends au fond
„ du cœur de ces criminels divers dont le visage
„ content couvre une ame déchirée. Ne vois-tu
„ pas l'ambitieux tourmenté nuit & jour d'une
„ ardeur que rien ne peut éteindre ? Ne vois-tu
„ pas le conquérant triompher avec remords &
„ régner tristement sur des ruines fumantes, sur
„ des solitudes incultes & dévastées, sur des mal-
„ heureux qui le maudissent ? Crois-tu que ce
„ tyran entouré de flatteurs qui l'étourdissent de
„ leur encens n'ait point la conscience de la haî-
„ ne que ses oppressions excitent & du mépris
„ que lui attirent ses vices, son inutilité, ses dé-
„ bauches ? Penses-tu que ce courtisan altier ne
„ rougisse point au fond de son ame des insultes
„ qu'il dévore & des bassesses par lesquelles il
„ achète la faveur ?

„ Vois ces riches indolens en proie à l'en-
„ nui & à la satiété qui suit toûjours les plaisirs
„ épuisés. Vois l'avare, inaccessible aux cris de
„ la misère gémir exténué sur l'inutile trésor
„ qu'aux dépens de lui-même il a pris soin d'a-
„ masser. Vois le voluptueux si gai, l'intempé-
„ rant si riant, gémir secrétement sur une santé
„ prodiguée. Vois la division & la haine régner
„ entre ces époux adultéres. Vois le menteur &
le

„ le fourbe privés de toute confiance; vois l'hy-
„ pocrite & l'imposteur éviter avec crainte tes re-
„ gards pénétrans & trembler au seul nom de la
„ terrible vérité. Considére le cœur inutilement
„ flétri de l'envieux qui séche du bien être des
„ autres, le cœur glacé de l'ingrat que nul bien-
„ fait ne rechaufe, l'ame de fer de ce monstre
„ que les soupirs de l'infortune ne peuvent amol-
„ lir : regarde ce vindicatif qui se nourrit de fiel
„ & de serpens, & qui dans sa fureur se dévore
„ lui-même: porte envie, si tu l'oses, au som-
„ meil de l'homicide, du juge inique, de l'op-
„ presseur, du concussionnaire dont la couche
„ est infestée par les torches des furies..... Tu fré-
„ mis, sans doute, à la vue du trouble qui agite
„ ce publicain engraissé de la substance de l'or-
„ phelin, de la veuve & du pauvre; tu trem-
„ bles en voyant les remors qui déchirent ces cri-
„ minels révérés que le vulgaire croit heureux,
„ tandis que le mépris qu'ils ont d'eux mêmes
„ vengent incessament les nations outragées. Tu
„ vois en un mot le contentement & la paix
„ bannis sans retour du cœur des malheureux à
„ qui je mets sous les yeux les mépris, l'infamie,
„ les châtimens qu'ils méritent. Mais non, tes
„ yeux ne peuvent soutenir les tragiques specta-
„ cles de mes vengeances. L'humanité te fait
„ partager leurs tourmens mérités; tu t'attendris
„ sur ces infortunés, à qui des erreurs, des ha-
„ bitudes fatales rendent le vice nécessaire; tu
„ les fuis sans les haïr, tu voudrois les secourir.
„ Si tu te compares avec eux, tu t'applaudis de
„ retrouver toujours la paix au fond de ton pro-
„ pre cœur. Enfin tu vois s'accomplir & sur
„ eux & sur toi le décret du destin, qui veut

„ que le crime ſe puniſſe lui-même & que la ver-
„ tu ne ſoit jamais privée de récompenſes. "

Telle eſt la ſomme des vérités que renferme le code de la nature; tels ſont les dogmes que peut annoncer ſon diſciple : ils ſont préférables, ſans doute, à ceux de cette religion ſurnaturelle qui ne fit jamais que du mal au genre humain. Tel eſt le culte qu'enſeigne cette raiſon ſacrée, l'objet des mépris & des inſultes du fanatique, qui ne veut eſtimer que ce que l'homme ne peut ni concevoir ni pratiquer, qui fait conſiſter ſa morale dans des devoirs fictifs, ſa vertu dans des actions inutiles, & ſouvent pernicieuſes à la ſociété; qui, faute de connoître la nature qu'il a devant les yeux, ſe croit forcé de chercher dans, un monde idéal des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie ſont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque ſociété, de toute l'eſpece humaine dans tous les tems, dans tous les pays, dans toutes les circonſtances. Son culte eſt le ſacrifice des vices & la pratique des vertus réelles; ſon objet eſt la conſervation, le bien être & la paix des hommes; ſes récompenſes ſont l'affection, l'eſtime & la gloire, ou à leur défaut le contentement de l'ame & l'eſtime méritée de ſoi même, dont rien ne privera jamais les mortels vertueux; ſes châtimens ſont la haîne, les mepris, l'indignation que la ſociété réſerve toujours à ceux qui l'outragent, & auxquels la puiſſance la plus grande ne peut jamais ſe ſouſtraire.

Les nations qui voudront s'en tenir à une morale ſi ſage, qui la feront inculquer à l'enfance,

dont les loix la confirmeront sans cesse, n'auront besoin ni de superstions ni de chimeres : celles qui s'obstineront à préférer des phantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas sûr à la ruine. Si elles se soutiennent quelque tems, c'est que la force de la nature les ramenera quelquefois à la raison, en dépit des préjugés qui semblent les conduire à une perte certaine. La superstition & la tyrannie, liguées pour la destruction du genre humain, sont souvent elles-mêmes forcées d'implorer les secours d'une raison qu'elles dédaignent, d'une nature avilie qu'elles écrasent sous le poids de leurs divinités mensongeres. Cette religion, de tout tems si funeste aux mortels, se couvre du manteau de l'utilité publique toutes les fois que la raison veut l'attaquer : elle fonde son importance & ses droits sur l'alliance indissoluble qu'elle prétend subsister entre elle & la morale, à qui elle ne cesse pourtant de faire la guerre la plus cruelle. C'est, sans doute, par cet artifice qu'elle séduit tant de sages; ils croient de bonne foi la superstition utile à la politique & nécessaire pour contenir les passions; cette superstition hypocrite, pour masquer ses traits hideux, sçut toujours se couvrir du voile de l'utilité & de l'égide de la vertu; en conséquence on crut qu'il falloit la respecter, & faire grace à l'imposture, parce qu'elle s'est fait un rempart des autels de la vérité. C'est de ce retranchement que nous devons la tirer pour la convaincre aux yeux du genre humain de ses crimes & de ses folies; pour lui arracher le masque séduisant dont elle se couvre; pour montrer à l'univers ses mains sacrileges armées de poignards homicides, souillées du sang des nations, qu'elle enivre de ses fureurs ou qu'el-

le immole ſans pitié à ſes paſſions inhumaines.

La morale de la nature eſt la ſeule religion que l'interprete de la nature offre à ſes concitoyens, aux nations, au genre humain, aux races futures, revenues des préjugés qui ont ſi ſouvent troublé la félicité de leurs ancètres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre. L'apôtre de la nature ne prêtera point ſon organe à des chimeres trompeuſes qui ne font de ce monde qu'un ſéjour d'illuſions; l'adorateur de la vérité ne compoſera point avec le menſonge, ne fera point de pacte avec l'erreur, dont les ſuites ne ſeront jamais que fatales aux mortels; il ſçait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruiſe de fond en comble l'édifice ténébreux & chancelant de la ſuperſtition, pour élever à la nature, à la paix, à la vertu le temple qui leur convient. Il ſçait que ce n'eſt qu'en extirpant juſqu'aux racines l'arbre empoiſonné qui depuis tant de ſiecles obombre l'univers, que les yeux des habitans du monde appercevront la lumiere propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs ames. Si ſes efforts ſont vains, s'il ne peut inſpirer du courage à des ètres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir oſé le tenter. Cependant il ne jugera point ſes efforts inutiles, s'il a pu faire un ſeul heureux; ſi ſes principes ont porté le calme dans une ſeule ame honnète; ſi ſes raiſonnemens ont raſſuré quelques cœurs vertueux. Il aura du moins l'avantage d'avoir banni de ſon eſprit des terreurs importunes pour le ſuperſtitieux; d'avoir chaſſé de ſon cœur le fiel qui aigrit le zélé; d'avoir mis ſous ſes pieds les chimeres dont le vul-

gaire eſt tourmenté. Ainſi échappé de la tempête, du haut de ſon rocher, il contemplera les orages que les dieux excitent ſur la terre; il préſentera une main ſecourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix; il les ſecondera de ſes vœux; & dans la chaleur de ſon ame attendrie il s'écriera.

O NATURE! Souveraine de tous les êtres! & vous ſes filles adorables, vertu, raiſon, vérité! ſoyez à jamais nos ſeules divinités, c'eſt-à-vous que ſont dus l'encens & les hommages de la terre. Montre nous donc, ô nature! ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui fais deſirer. Vertu! réchauffe-le de ton feu bienfaiſant. Raiſon! condui ſes pas incertains dans les routes de la vie. Vérité! que ton flambeau l'éclaire. Réuniſſez, ô Déités ſecourables, votre pouvoir pour ſoumettre les cœurs. Banniſſez de nos eſprits l'erreur, la méchanceté, le trouble; faites régner en leur place la ſcience, la bonté, la ſérénité. Que l'impoſture confondue n'oſe jamais ſe montrer. Fixez enfin nos yeux, ſi longtems éblouis ou aveuglés, ſur les objets que nous devons chercher. Ecartez pour toujours & ces phantômes hideux & ces chimeres ſéduiſantes qui ne ſervent qu'à nous égarer. Tirez-nous des abîmes où la ſuperſtition nous plonge; renverſez le fatal empire du preſtige & du menſonge; arrachez-leur le pouvoir qu'ils ont uſurpé ſur vous. Commandez ſans partage aux mortels; rompez les chaînes qui les accablent; déchirez le voile qui les couvre; appaiſez les fureurs qui les enivrent; briſez dans les mains ſanglantes de la tyrannie le ſceptre dont elle les écraſe; releguez ces Dieux

qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait fortir. Infpirez du courage à l'être intelligent ; donnez lui de l'énergie ; qu'il ofe enfin s'aimer, s'eftimer, fentir fa dignité ; qu'il ofe s'affranchir, qu'il foit heureux & libre, qu'il ne foit jamais l'efclave que de vos loix ; qu'il perfectionne fon fort ; qu'il chériffe fes femblables ; qu'il jouiffe lui-même ; qu'il faffe jouir les autres. Confolez l'enfant de la nature des maux que le deftin le force de fubir par les plaifirs que la fageffe lui permet de goûter ; qu'il apprenne à fe foumettre à la néceffité ; conduifez-le fans allarmes au terme de tous les êtres ; apprenez-lui qu'il n'eft fait ni pour l'éviter ni pour le craindre.

F I N.



RÉQUISITOIRE

Sur lequel eſt intervenu l'Arrêt du Parlement du 18 Août 1770, qui condamne à être brûlés, différens Livres ou Brochures, intitulés :

1°. *La Contagion ſacrée*, ou *l'Hiſtoire Naturelle de la Superſtition* : 2°. *Dieu & les hommes* : 3°. *Diſcours ſur les Miracles de Jeſus-Chriſt* : 4°. *Examen critique des Apologiſtes de la Religion Chrétienne* : 5°. *Examen impartial des principales Religions du monde* : 6°. *Le Chriſtianiſme dévoilé*, ou *Examen des principes & des effets de la Religion Chrétienne* : 7°. *Syſtême de la Nature*, ou *des Loix du monde phyſique & du Monde moral.*

Imprimé par ordre exprès du Roi.

MESSIEURS,

JUSQUES à quand abuſera-t-on de notre patience ? s'écrioit l'Orateur Romain, dans un

tems où la République exposée à toutes les fureurs d'une faction prête à éclater, comptoit au nombre des conjurés les citoyens les plus illustres, mêlés avec la plus vile populace.

Ne pouvons-nous pas aujourd'hui adresser les mêmes paroles aux Écrivains de ce siècle, à la vue de cette espèce de confédération, qui réunit presque tous les auteurs, en tout genre, contre la Religion & le Gouvernement? Il n'est plus possible de se le dissimuler; cette ligue criminelle a trahi elle-même son secret. Son but principal est de détruire l'harmonie établie entre tous les ordres de l'Etat, & maintenue par la relation intime qui a toujours subsisté entre la doctrine de l'Eglise & les Loix politiques.

Oui, Messieurs, depuis l'extirpation des hérésies qui ont troublé la paix de l'Eglise, on a vu sortir des ténèbres un système plus dangereux par ses conséquences que ces anciennes erreurs, toujours dissipées à mesure qu'elles se sont reproduites. Il s'est élevé au milieu de nous une secte impie & audacieuse; elle a décoré sa fausse sagesse du nom de Philosophie; sous ce titre imposant, elle a prétendu posséder toutes les connoissances. Ses partisans se sont élevés en précepteurs du genre humain. *Liberté de penser*, voilà leur cri, & ce cri s'est fait entendre d'une extrêmité du monde à l'autre. D'une main, ils ont tenté d'ébranler le Trône; de l'autre, ils ont voulu renverser les Autels. Leur objet étoit d'éteindre la croyance, de faire prendre un autre cours aux esprits sur les institutions religieuses & civiles; & la révolution s'est

pour ainſi dire opérée. Les proſélites ſe ſont multipliés, leurs maximes ſe ſont répandues: les Royaumes ont ſenti chanceler leurs antiques fondemens; & les Nations, étonnées de trouver leurs principes annéantis, ſe ſont demandé par quelle fatalité elles étoient devenues ſi différentes d'elles-mêmes.

C'EST à la Religion ſur-tout que ces Novateurs ont cherché à porter les coups les plus funeſtes; ils ſe ſont acharnés à déraciner la foi, à corrompre l'innocence, & étouffer dans les ames tout ſentiment de vertu.

CEUX qui étoient le plus faits pour éclairer leurs contemporains, ſe ſont mis à la tête des incrédules: ils ont déployé l'étendard de la révolte, &, par cet eſprit d'indépendance, ils ont cru ajouter à leur célébrité. Une foule d'écrivains obſcurs, ne pouvant s'illuſtrer par l'éclat des mêmes talens, a fait paroître la même audace; & ils n'ont dû leur réputation qu'à la licence de leurs écrits, & au funeſte appât du pyrrhoniſme qu'ils ont préſenté.

TANTÔT ils ont fait de l'irréligion le fond même de leurs ouvrages; tantôt ils l'ont mêlée dans des écrits obſcènes & voluptueux, comme pour l'inſinuer dans l'eſprit de la jeuneſſe, avec le charme des peintures laſcives, & pour faire tourner au profit de l'impiété le déſordre même qu'ils portoient dans les ſens.

LES cœurs purs, les ames honnêtes, ont été attirés par des maximes inſidieuſes, qui ſem-

bloient dictées par la bienfaisance; & la droiture de leurs sentimens leur a fait illusion, sur des principes d'autant plus dangereux qu'ils paroissoient tendre au bonheur de l'humanité.

Avec les esprits graves, on a pris le ton de la méthode & de la réflexion. On a présenté des écrits légers & agréables aux esprits frivoles & superficiels. On a semé des doutes, que le simple n'étoit pas en état de résoudre; & le ridicule a achevé d'entraîner ceux que les faux raisonnemens n'avoient pu persuader.

Cette secte dangereuse a employé toutes les ressources; &, pour éteindre la corruption, elle a empoisonné, pour ainsi dire, les sources publiques. Éloquence, Poësie, Histoire, Romans, jusqu'aux Dictionnaires, tout a été infecté; & nos théâtres eux-mêmes ont renforcé ces maximes pernicieuses, dont le poison acquéroit un nouveau degré d'activité sur l'esprit national, par l'affluence des spectateurs & l'énergie de l'imitation. Enfin, la Religion compte aujourd'hui presqu'autant d'ennemis déclarés, que la Litterature se glorifie d'avoir formé de prétendus Philosophes; & le Gouvernement doit trembler, de tolérer dans son sein une secte ardente d'incrédules, qui semble ne chercher qu'à soulever les peuples, sous prétexte de les éclairer.

Nous n'ignorons pas à quelle haine nous nous exposons, en osant déférer aux Magistrats une cabale aussi entreprenante qu'elle est nombreuse. Mais quelque risque qu'il puisse y avoir à se déclarer contre ces apôtres de la tolérance,

les plus intolérans des hommes, dès qu'on se refuse à leurs opinions; nous remplirons le ministère qui nous est confié, avec l'intrepidité que donnent la défense de la vérité & l'amour du bien public.

NON, il ne nous est plus permis de garder le silence sur ce déluge d'écrits, que l'irréligion & le mépris des Loix ont répandus depuis quelques années. Nous étions occupés à rassembler toutes ces productions funestes, lorsque nous avons été informés que ce même désordre avoit éxcité la juste indignation de l'Assemblée générale du Clergé de France. Le Roi lui-même nous a fait connoître que les Evèques de son Royaume avoient porté aux pieds du trône, des plaintes également vives & respectueuses, sur l'audace effrénée des Ecrits irréligieux.

VOUS applaudirez, sans doute, à une démarche que la Religion outragée attendoit du zèle de ses premiers Ministres, & dont la piété du Roi annonçoit le succès; & vous ne serez pas étonnés que joignant nos efforts à ceux de cette illustre Assemblée, nous portions aujourd'hui, dans le temple de la Justice, les mèmes plaintes & les mèmes vœux. Les Ministres, dépositaires de l'autorité de l'Eglise, & les Magistrats, dépositaires de la puissance du Souverain, se doivent mutuellement l'exemple du zèle & de la vigilance, pour le maintien de la Religion. Le Ciel & les Loix ont dû confier aux Magistrats, aussi-bien qu'aux Evèques, le soin honorable de la défendre, & de lui faire porter autant de respect par ses ennemis, qu'elle

a de prix pour ſes véritables enfans : obligation d'autant plus étroite pour les Magiſtrats, que l'impiété n'attaque pas moins l'Etat que l'Egliſe, & que ſes attentats renverſent autant l'ordre civil que l'ordre ſpirituel.

TEL eſt cependant le reproche qu'on peut faire aux auteurs des ouvrages que nous venons de dénoncer à la Juſtice : ce ne ſont pas ſeulement les livres déjà flétris, qui continuent, malgré les anathèmes de la Religion, & malgré l'animadverſion des Tribunaux, à corrompre les mœurs : l'impiété féconde les eſprits, elle fait lever chaque jour des ſemences nouvelles, non moins pernicieuſes que les premières, & toujours répandues avec la même impunité. Elle dédaigne déjà la précaution de s'envelopper ſous des voiles, ſes blaſphèmes éclatent, les dépôts d'irréligion ſont dans toutes les mains, on les met à plus haut prix pour exciter la curioſité, & leur donner plus d'importance & plus d'attrait. Les femmes elles-mêmes, s'initient à ces connoiſſances d'impiété & de ſcepticiſme ; & négligeant les devoirs qui leur ſont propres, & qu'elles ſeules peuvent remplir, elles paſſent une vie oiſive dans la méditation de ces ouvrages ſcandaleux.

A PEINE ſont-ils devenus publics dans la Capitale, qu'ils ſe répandent comme un torrent dans les provinces, & dévaſtent tout ſur leur paſſage. Il eſt peu d'aſiles qui ſoient exempts de la contagion ; elle a pénétré dans les atteliers, & juſque ſous les chaumières : bientôt plus de foi, plus de religion & plus de mœurs : l'inno-

cence primitive s'eſt altérée ; le ſouffle brûlant de l'impiété a deſſéché les ames, & a conſumé la vertu. Le peuple étoit pauvre, mais conſolé ; il eſt maintenant accablé de ſes travaux & de ſes doutes : il anticipoit par l'eſpérance ſur une vie meilleure ; il eſt ſurchargé des peines de ſon état, & ne voit plus de terme à ſa misère, que la mort & l'anéantiſſement.

C'EST peu de voir multiplier les fruits malheureux de la fureur impie de nos propres Ecrivains ; il s'eſt établi un commerce de poiſon avec l'Etranger. Les haines nationales ſe taiſent devant l'impiété ; elle eſt devenue un lien funeſte qui réunit les eſprits les plus diviſés : elle ne craint pas même de violer la cendre des morts, de calomnier leur eſprit, & croit peut-être encore honorer leur mémoire. Elle les reſſuſcite pour tirer des noms connus qu'elle uſurpe, l'aſcendant dont elle a beſoin ; elle annonce ſa doctrine comme l'ouvrage d'un auteur décédé depuis pluſieurs années : par-là elle met le tombeau pour barrière entr'elle & les pourſuites qu'elle redoute, & jouit ainſi à la fois du Ciel qu'elle outrage, & de ſa Patrie qu'elle corrompt.

VOUS reconnoîtrez, Meſſieurs, cette impoſture ſacrilége dans deux des Ouvrages dont nous allons rendre compte.

ENTRE tous ceux qui ſe ſont diſtribués depuis quelque temps, nous avons choiſi les plus révoltans & les plus criminels. Ce ne ſont pas, ſans doute, les ſeuls dont la Religion ait à ſe

plaindre ; & il nous feroit facile de mettre fous vos yeux une lifte effrayante des productions que notre fiècle doit défavouer : mais nous avons penfé qu'il fuffiroit de vous préfenter ceux qui nous ont paru les plus propres à faire connoître le génie de l'impiété , le genre de vérités qu'elle attaque , le but qu'elle fe propofe , la marche qu'elle a fuivie, & le danger imminent du mal , dont il eft tems que la loi s'occupe , & qu'elle cherche le remède.

Nous ne nous attacherons pas à vous préfenter un examen détaillé & approfondi de tous ces différens Ouvrages ; nous ne ferons que donner une idée fuccinte & générale des principes qu'ils renferment : la feule énonciation en fera la première réfutation.

(1) Le premier de ces ouvrages eft une invective amère contre la révélation prife en elle-même : c'eft une traduction de l'Anglois , & l'auteur s'eft attaché à montrer la révélation comme une impofture, comme une contagion facrée, dont tous les efprits & tous les gouvernemens ont éprouvé les finiftres effets, comme le fatal inftrument dont l'ambition s'eft fervi pour opprimer la terre, & enfin comme une invention funefte, incompatible avec la faine morale , & néceffairement liée avec la fervitude, le fanatifme & la fuperftition.

---

(1) La contagion facrée, *ou* l'hiftoire naturelle de la Superftition : Ouvrage traduit de l'Anglois. *Prima mali labes.* Londres , 1768.

(2) Le second de ces écrits n'est dans sa plus grande partie, qu'un tissu de sarcasmes contre la loi de Moyse & la Religion Chrétienne, que l'auteur veut faire passer pour les productions les plus méprisables de la folie humaine, tandis qu'il ne parle qu'avec respect ou indulgence des autres religions & des superstitions sans nombre dont elles sont infectées.

Jésu, *qui n'a jamais rien écrit*, dit cet auteur, *qui est venu si long-tems après Platon, & qui n'a paru que chez un peuple barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'assurément il ne connoissoit pas.*

Le *platonisme est le père du christianisme, & la religion juive en est la mère : or quoi de plus dénaturé que de battre son père & sa mère, &c.*

Tous les efforts de cet écrivain tendent à démontrer qu'*on a perverti boriblement la philosodbie*, & il finit par s'écrier que *le tems est venu de lui rendre enfin sa première pureté.*

(3) Le troisième est encore une traduction d'un ouvrage Anglois qui n'offre qu'une satyre contre les miracles opérés par Jésus-Christ, & consignés

---

(2) Dieu & les Hommes. Oeuvre théologique, mais raisonnable; en XLIV Chapitres. Londres, 1770.

(3) Discours sur les miracles de Jesus-Christ : traduit de l'Anglois de Woolston. *Nostrùm est tantas componere lites.* XVIII. siècle.

dans nos livres faints : cette fatyre eft d'autant plus infultante, que l'auteur s'eft efforcé de l'appuyer du témoignage même des pères de l'église, & de proteftations ironiques de refpect & d'attachement pour Jéfus-Chrift & pour fon Evangile.

(4) Le quatrième, attribué à un des Secrétaires perpétuels de l'Académie royale des Infcriptions & belles-lettres, & qui n'a paru que, quand il n'a plus été en état de le défavouër, a pour objet l'examen des motifs de crédibilité que les apologiftes de la Religion chrétienne ont allégué en fa faveur, & il n'en eft aucun que malgré leur évidence, l'auteur ne cherche à affoiblir ou à détruire.

(5) Le cinquième, dans un examen prétendu impartial des principales Religions du monde, attaque tous les faits qui établiffent la divinité du chriftianifme ; & par une injuftice commune à tous les écrivains prévenus, il s'arme d'un côté d'un pyrrhonifme outré, contre ce que la religion a de plus évident ; & de l'autre, il tombe dans une crédulité puérile fur tout ce qu'il eft obligé de fuppofer pour fe difpenfer de la foi.

---

(4) Examen critique des Apologiftes de la Religion Chrétienne, par M. Frèret, Secretaire perpetuel de l'Académie des Infcriptions & Belles-Lettres. *In*-12, 1767.

(5) Examen impartial des principales Religions du monde.

(6) L'auteur

(6) L'AUTEUR du sixième croit avoir dévoilé le christianisme, en nous le représentant comme une religion de mensonge & de sang, qui a rempli la terre de fables dangereuses & de dissentions cruelles ; & il s'imagine en avoir rendu la morale odieuse, parce qu'il l'a défigurée au gré de son imagination.

(7) LE septième & le dernier des ouvrages que nous apportons à la cour est le comble du scandale, & couronne tous les attentats dont l'impiété est coupable envers l'état & la religion. Il nous a paru mériter une analyse exacte, non-seulement parce qu'il réunit tous les blasphèmes & les absurdités des six premiers, qu'on s'est attaché a réduire en un corps de système, dans lequel il faut suivre l'auteur relativement à la nature des objets qu'il examine, & au genre de preuves qu'il en rapporte; mais encore parce que la cabale philosophique, dont il est devenu le code, annonce avec orgueil ce nouveau *Système de la Nature*, comme devant anéantir tous les préjugés, rappeller l'univers entier à son état primitif, & faire rentrer le genre-humain dans tous ses droits.

L'AUTEUR inconnu du *système de la nature*,

---

(6) Le Christianisme dévoilé, *ou* Examen des principes & des effets de la Religion Chrétienne. *In*-8°. 1767.

(7) Système de la Nature, *ou* des Loix du Monde physique & du Monde moral, par M. Mirabaud,

ſous le nom de M. Mirabaud, ſecrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie françoiſe n'a fait que répéter le ſyſtème d'Epicure. Pour fonder ſon athéiſme, il ſemble avoir pris à tâche de détruire tous les principes reçus, & de renouveller tous ceux qui avoient été preſcrits. Son ouvrage eſt diviſé en deux parties ; dans la première, il examine ce que c'eſt que la matière & le mouvement ; il traite enſuite de l'homme, de ſon origine & de ſa fin: de-là, il paſſe à la nature de l'ame. Cette diſcuſſion le conduit à agiter les fameuſes queſtions de la liberté, de l'immortalité, du dogme de la vie future, du fanatiſme, de la néceſſité & du ſuicide il finit par apprécier les devoirs de l'homme envers ſes ſemblables, par déterminer l'origine de la ſociété, & par fixer tous les droits de la ſouveraineté.

Dans la ſeconde partie, l'auteur traite de la religion, de l'exiſtence de Dieu, des preuves de cette exiſtence; du déiſme & de l'optimiſme, de l'utilité de la théologie, & de l'inutilité de la conduite de hommes envers Dieu: enfin il termine par l'apologie de l'athéiſme, & préſente à ſes lecteurs un abrégé du code de la nature.

Tels ſont tous les objets renfermés dans les deux volumes intitulés *ſyſtême de la nature*, ou *des Loix du monde phyſique & du monde moral.* Suivons l'auteur dans la gradation qu'il a voulu lui-même donner à ſes idées.

Secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe. Londres, 1770.

La première partie (*) commence par renouveller le systême de Lucrèce, auquel l'auteur n'a fait, pour ainsi dire, que donner plus d'étendue. Il pose pour principe que la *matière est éternelle & nécessaire* (1).... *qu'elle a toujours existé* (2).... *que le mouvement lui est essentiel* (3). *Il définit le mouvement, une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matière*; elle *se meut par sa propre énergie* (4). D'un autre côté, il donne pour maxime que tout corps est mû par un autre corps qui le frappe; *ainsi il n'y a aucun mouvement spontané dans la nature* (5). Le mouvement se communique d'un corps à un autre, par une suite d'impulsions continuées à l'infini: de-là, il s'ensuit que le mouvement vient d'une cause intérieure à la nature, puisqu'il lui est *essentiel*, & qu'il vient en même tems d'une cause extérieure, puisqu'il lui est donné *par impulsion*: contradiction choquante, sur laquelle tout le systême est établi.

Il soutient, qu'il n'y a dans l'univers ni ordre ni désordre, *parce que tout est nécessaire dans la Nature* (6); ni bien ni mal physique, ni bien ni mal moral, puisque la nature n'est pas une *intelligence* (7), qui puisse avoir un but & se proposer un dessein: tout est nécessaire, parce que tout *ce qui existe est une suite des pro-*

* De la matiere & du mouvement, *Tom. I. chap.* 11.

(1) Page 28 & 81. [2] Page 27 & 31. [3] Page 27. [4] Page 21. [5] Page 16. [6] Page 56. [7] Page 69.

priétés inhérentes à la matière éternelle (8) ; tout est ce qu'il peut être, & ne sauroit être autrement ; ce n'est pas le hazard (9) *ni une cause aveugle* qui conduit l'univers, c'est la nécessité : nouvelle contradiction ; une cause privée *d'intelligence* est *une cause aveugle*, & qui agit nécessairement au hazard.

De l'examen de la matière & du mouvement, l'auteur passe à l'examen de la nature (*) de l'homme. Il établit que l'*homme est un être purement physique* (10) ..... *La matière inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens* (11).... *L'homme est une production de la Nature* (12) *qui ressemble à certains égards à tous les autres êtres, & se trouve soumise aux mêmes loix..... Le mouvement le fait naître, le soutient & le détruit* (13)..... *c'est un tout organisé, composé de différentes matières* (14).... *L'homme est une suite nécessaire du débrouillement de notre globe* (15).... La différence de l'homme & de la bête ne se tire que de leurs organisations. *C'est ainsi que le papillon commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ver qui devient chrysalide, & puis se change en un insecte ailé que nous voyons s'orner des plus vives couleurs ; parvenu à cette*

---

[8] Page 70. [9] *Idem.* [*] De l'Homme, de son origine & de sa fin, *Tom. I. Chap. VI.* [10] Chap. I. page 2. [11] Chap. II. page 23 & 24. [12] Chap. IV. page 80. [13] Chap. IV. page 76. [14] Page 80. [15] *Idem.*

forme, Il se reproduit & se propage; enfin dépouillé de ses ornemens, il est forcé de disparoître, après avoir rempli la tâche que la nature lui imposoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracé aux êtres de son espèce (16) ..... *Il en est de même de l'homme, qui dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à son organisation, & aux matières dont la nature l'a composé* (17).

L'auteur, si hardi dans ses assertions, n'ose décider si l'homme a toujours existé, s'il a toujours été le même, si l'espèce a changé, ou si elle changera dans la suite. Il répond *à ceux qui pour trancher la difficulté, prétendent que l'espèce humaine descend d'un premier homme & d'une première femme, créés par la divinité; que nous avons quelques idées de la nature, mais que nous n'en avons aucunes de la divinité ni de la création; & que se servir de ces mots, c'est ne dire qu'en d'autres termes, que l'on ignore l'énergie de la nature, & qu'on ne sait pas comment elle a pu produire les hommes que nous connoissons* (18) .... Et il finit par conclure que l'homme qui, *dans sa folie, prend arrogamment le titre de Roi de la nature* (19), ... *n'a aucune raison pour se croire un être privilégié* (20).

Si l'auteur nous présente la formation de l'homme comme une suite nécessaire des loix de la

---

[16] Chap. I. page 4. [17] Chap. I. page 4. [18] Chap. IV. page 89. [19] Page 88. [20] Page 89.

nature & du mouvement, il nous fait envisager de même sa destruction. Elle est une conséquence de la manière dont il s'est formé. *La mort n'est que le sommeil de la vie ; ce sommeil ne sera troublé par aucun songe désagréable, un reveil fâcheux ne le suivra jamais ; mourir c'est rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naître* (21).

Quoique l'auteur enseigne que tout finit avec l'homme, & que la dissolution de sa machine est la fin totale de son être, il paroît néanmoins revenir sur lui-même ; & comme il avoit établi que *la matière inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens*, cette première hypothèse lui fait admettre une espèce de (*) métempsycose pour reproduire l'homme qui vient de s'anéantir. *Des loix aussi nécessaires*, dit-il, *que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le sein de la nature, d'où elle nous avoit tiré pour nous reproduire sous quelque forme nouvelle ..... sans nous consulter, elle nous plaça, pour un tems, dans le rang des êtres organisés ; sans notre aveu elle nous obligera d'en sortir, pour nous placer dans un autre rang* (22). Et dans un autre endroit il avoit déjà dit, que le mouvement détruit l'homme, & *l'oblige de rentrer dans le sein d'une nature qui bientôt le reproduira épars sous une infinité de formes nouvelles*, dont *chacune de ses*

---

(21) Chap. XIII. page 267, 268. (*) Métempsycose. (22) Chap. XIII. page 268.

parties parcourra de même les différentes périodes ; aussi nécessairement que le tout avoit parcouru ceux de son existence précédente (23).

Voilà donc tout le système de cet auteur sur la nature de l'homme, sur son origine & sur sa fin. De sa nature il n'est que matière, il doit sa naissance au mouvement, il finit par défaut de mouvement ; & ce mouvement, après sa destruction, le perpétue & le renouvelle sous une forme différente ; en sorte que tout ce qui existe est nécessairement le même que ce qui a déjà existé, mais modifié d'une manière différente.

Apres avoir déterminé la nature de l'homme, l'auteur examine la nature (*) de l'ame. Il prétend que les anciens Philosophes, de même que les *premiers Docteurs du Christianisme, n'ont eu de l'ame que des idées matérielles* (24) .... *C'est à force de raisonner sur de faux principes, que l'ame, ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, sont devenus de pures chimères, de purs esprits, de purs êtres de raison* (25).

Le dogme de la spiritualité ne nous offre qu'une idée vague, ou plutôt qu'une absence d'idées .... Est-il donc vrai, s'écrie-t-il, *que l'on puisse se figurer un Etre qui, n'étant pas matière, agit pourtant sur la matière ! ... Est-il possible de concevoir*

---

(23) Chap. IV. page 76. (*) De l'ame & de la spiritualité, *Tom. I. Chap.* VII. [24] Page 96. [25] Page 97.

l'union du corps & de l'ame ! ... Est-ce de bonne foi résoudre ces difficultés, de dire que ce sont des effets de la toute-puissance d'un Etre encore plus inconcevable que l'ame humaine ! ... Faire intervenir la divinité, n'est-ce pas avouer son ignorance, ou le dessein de nous tromper (26) *!*

De l'examen physique que l'auteur fait de notre ame, il infère que l'homme n'a pas *d'autre ame que le cerveau ; toutes les facultés intellectuelles que l'on attribue à l'ame, se réduisent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui est visiblement en nous le siége du sentiment, & le principe de toutes nos actions* (27).

Il suffit de savoir que *l'ame se meut & qu'elle se modifie par les causes matérielles qui agissent sur elle, pour être autorisé à conclure que toutes ses opérations prouvent qu'elle est matérielle* (28). Ainsi, par une nouvelle contradiction, l'Auteur établit que des perceptions, des idées, des motifs, peuvent agir sur le cerveau & le mettre en mouvement ; cependant il avoit déjà posé pour principe, que la matière seule pouvoit agir sur la matière, & l'on ne pourra jamais prétendre que la pensée, le jugement, la réflexion, soient des êtres matériels & vraiment existans.

---

[26] Page 98. [27] Chap. VIII. page 117. [28] Page 118.

SELON cet auteur, (*) l'homme n'eſt pas libre; il eſt néceſſairement déterminé par l'impreſſion des objets extérieurs, par les idées qui ſe ſont arrangées dans ſon cerveau, à ſon inſçu. *Pour être libre, il faudroit qu'il fût tout ſeul plus fort que la Nature entière, ou il faudroit qu'il fût hors de la Nature, qui toujours en action ſur elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embraſſe, d'agir & de concourir à ſon action générale* (29).

LA volonté eſt une modification dans le cerveau; la penſée, la réflexion, le raiſonnement, le choix ne ſont que des mouvemens & des mouvemens néceſſaires; & l'on ne peut citer un ſeul moment dans la vie ou l'homme ſoit vraiment libre. *C'eſt pour juſtifier la Divinité du mal qui ſe fait dans le monde, qu'on a imaginé le ſyſtème de la liberté* (30).

MALGRÉ ce défaut de liberté, cette impoſſibilité dans le choix, l'auteur ſuppoſe néanmoins que les cauſes morales peuvent agir ſur la volonté de l'homme. Les loix, les peines, les récompenſes ſervent ſouvent à le déterminer dans l'embarras du choix : ainſi, en refuſant à l'homme la liberté qui eſt ſon plus noble apanage, l'auteur argumente continuellement contre l'homme comme s'il étoit réellement libre.

IL remplace la liberté par le fataliſme; il en-

---

[*] De la liberté de l'Homme. *Tom. I. Chap* XI.
[29] Page 89. [30] Page 220 à la note.

tend par fatalité l'*ordre éternel*, *immuable*, *nécessaire*, *établi dans la nature* (31) *toutes nos actions sont soumises à cette fatalité ; la nécessité qui régle les mouvemens du monde physique, régle aussi ceux du monde moral..... & les hommes ressemblent à des nageurs qui sont forcés de suivre le courant qui les emporte* (32).

Par cette comparaison, l'auteur prétend prouver que le fatalisme est la règle constante des phénomènes du cœur humain, que la nécessité est le ressort caché du mécanisme de notre volonté, de notre entendement, de nos pensées, & généralement de toutes nos actions : cependant le desir du bonheur actuel est, selon l'Auteur, le seul mobile des actions de l'homme. *La vertu n'est autre chose, que ce qui est constamment utile, le vice est tout ce qui est nuisible* (33). L'homme ne peut agir que pour son intérêt : *il est injuste de demander à un homme d'etre vertueux, s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux ; dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice* (34). Tout dépend de l'opinion, & ce principe doit être la base de la morale, de l'éducation, de la politique & de la législation.

Par une conséquence tirée de la matérialité de notre ame, l'auteur ne craint pas d'avancer que (*) l'immortalité est une chimère : tout meurt

(31) Page 222. (32) *Ibid.* (33) Chap. IX. page 135. (34) Page 152. (*) De l'Immortalité & du dogme d'une vie à venir.

avec le corps. Le desir de vivre dans la mémoire des hommes est néanmoins utile, il est essentiel de l'exciter dans tous les cœurs : mais la croyance d'une vie à venir est absolument inutile aux mœurs. *Le dogme insensé d'une vie future empêche les hommes de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale, leurs sciences...* (35); *c'est une des erreurs les plus fatales, dont le genre humain soit infecté. Ce dogme a plongé les nations dans l'engourdissement & dans l'indifférence, ou bien il les a précipitées dans un enthousiasme furieux, qui les a portées à se déchirer elles-mêmes pour mériter le Ciel* (36).

Il faut écarter le préjugé qui ne peut former que des fanatiques & des furieux. La morale & les loix suffisent pour rendre l'homme heureux, ou pour le contenir : toute la nature nous enseigne à attendre la mort avec constance comme une suite nécessaire des révolutions qu'elle éprouve. Mourir, c'est finir; à ce moment, l'*enthousiaste a des espérances, le superstitieux a des craintes, un cœur raffermi par la raison, ne redoute pas une mort qui détruira tout sentiment* (37); il est même en droit de la prévenir : dès que l'homme est malheureux dans ce monde, il lui est permis d'en sortir (*); la crainte de la mort est une foiblesse, & la nature lui commande le suicide.

---

(35) Chap. XIII. page 273 (36) *Ibid.* page 274. (37) Page 302. (*) Du Suicide.

La honte ou l'indigence, la perfidie de ses amis, l'infidélité de sa femme, l'ingratitude de ses enfans, une passion impossible à satisfaire, le chagrin, le remords, la mélancolie, le désespoir, tout devient pour lui un motif légitime de renoncer à la vie. *Un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste aux malheureux...... lorsque rien ne soutient plus l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, & mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire* (38).

Les idées d'un Dieu vengeur & terrible, d'une vie à venir, d'un bonheur différent de celui que nous goûtons ici bas, sont la vraie source des maux de l'homme, de l'ignorance dans laquelle il croupit, des craintes & de l'esclavage où il est réduit.

En effet, l'auteur nie expressément que les obligations de l'homme soient une suite de sa relation avec la divinité. Les Dieux que la crainte a formés, sont invisibles ; par conséquent ils ne peuvent être qu'une puissance imaginée gratuitement : ce sont *ces Dieux invisibles qui furent les modèles de la conduite de l'homme, ... les Tyrans seuls ont profité de la Religion & des ténèbres qu'elle répandoit sur l'esprit humain. ... Les Nations n'ont connu ni la nature, ni la raison, ni la vérité* (39) ; elles sont tombées de la liberté dans l'esclavage, faute d'avoir connu leurs

[38] Chap. XIV. pages 303, 306. [39] Chap. XIV. page 344.

droits & leurs besoins ; & elles ont sacrifié leur bien-être au caprice de ceux qui les gouvernoient. (*) *L'homme a toujours ignoré le but & l'association du Gouvernement ; il s'est soumis sans réserve à des hommes comme lui, que ses préjugés lui ont fait regarder comme des êtres d'un ordre supérieur ; ceux-ci ont profité de son erreur pour l'asservir, le corrompre & le rendre victime & misérable* (40), ... *d'où l'on voit que c'est à l'ignorance de la nature que sont dues ces puissances inconnues, sous lesquelles le genre humain a si long-tems tremblé* (41).

D'après ces assertions, l'auteur balance les droits de l'homme sur son semblable : *ils ne peuvent être fondés que sur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'espérer ; sans cela le pouvoir qu'il exerce sur lui, seroit une violence, une usurpation, une tyrannie manifeste* (42).

Tout Gouvernement n'empruntant son pouvoir que de la société, & n'étant établi que pour son bien, il est évident qu'elle peut révoquer son pouvoir quand son intérêt l'exige, changer la forme de son gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle a confié à ses Chefs, sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême, par la loi immuable de la nature, qui veut que la partie soit subordonnée au tout (43).

---

[*] De la Société. [40] Chap. I. page 7. [41] *Idem*, page 6. [42] Chap. XIV, page 340. [43] Chap. IX. p. 142.

De ce principe *, l'auteur tire la conséquence que *les Souverains sont les Ministres de la sociéé, ses Interprètes* (44) ...... Il entre ensuite dans le détail des devoirs de la Souveraineté. *Par un pacte, soit exprimé, soit tacite, les Souverains s'engagent...... à s'occuper du bien être de la sociéte ; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent d'obéir...... Nulle société sur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses Chefs le droit de lui nuire...... une telle concession seroit annulée par la nature, qui veut que chaque société, ainsi que chaque individu, ... tende à se conserver, & ne puisse consentir à son malheur permanent* (45).

(*) Ainsi, dans les principes de l'auteur, l'autorité n'est fondée que sur le bonheur qu'elle s'engage à procurer au peuple. Le pacte qui lie les Sujets au Souverain est conditionnel ; s'il ne remplit pas l'engagement qu'il a contracté, le peuple est en droit de le révoquer, & de former un nouveau Gouvernement & de nouvelles loix.

Il va plus loin encore. *Les Chefs qui nuisent à la société, perdent le droit de lui commander* (46) ; mais, ajoute-t-il, *une société opprimée ne contient que des oppresseurs & des esclaves* (47.)

C'est par suite de l'abus du pouvoir, que *les*

---

(44) *Idem.* page 143. [45] *Idem*, *ibid.* [*] Des droits de la Souveraineté. [46] Chap. IX. page 144. [47] *Idem.*

Souverains se sont rendus les maîtres absolus des sociétés. Méconnoissant la vraie source de leur pouvoir, ils ont prétendu le tenir du Ciel, n'être comptable qu'à lui de leurs actions, ... en un mot, être des Dieux sur la terre (48).

De-là l'avilissement des nations & leur soumission aux volontés de leur Chef. *Les loix ne furent plus que l'expression de leurs caprices*, & l'intérêt du Souverain.... Insensiblement la liberté, *la justice, la sûreté, la vertu furent bannies* (49).

La politique tourna les forces de la société contre tous ses membres, *& une habitude stupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes* (50).

Voila par quels degrés l'auteur fait passer la puissance Souveraine; & sur cette exposition il pose en principe que tout *homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant* (51).

La conséquence de ce principe est, selon l'auteur, que *la crainte est le seul obstacle que la société puisse opposer aux passions de son Chef*; .... *elle doit limiter son pouvoir ..... parce que le fardeau de l'administration est trop grand pour être porté par un seul homme, ... que l'étendue de son pouvoir rendra toujours méchant* (52).

De ces principes, l'auteur fait sortir une foule

(48) Page 145. (49) Chap. IX. page 145. (50) *Idem, ibid.* (51) *Idem, ibid.* (52) *Idem*, page 146.

de maximes féditieufes, & vomit contre les Souverains des invectives que nous ne répéterons pas dans ce lieu facré où la majefté de nos Rois réfide habituellement ; nous craindrions trop de fouiller les voûtes du Sanctuaire, où elles ne pourroient être entendues fans horreur. Leur donner cette indifcrète publicité, ce feroit en multiplier le fcandale : fi la Cour veut parcourir le corps entier de cet ouvrage, elle les trouvera *tome I. chap.* IX, *p.* 142 *& fuiv. chap.* XIV, *p.* 292; *chap.*XVI, 336 *& fuiv. tome II, chap.*VIII, *p.* 241, *&*247; *chap.* IX, *p.* 278, 281 *& fuiv.*

De cet abrégé du plan de l'auteur dans fon premier volume, fi nous paffons à la feconde partie, nous voyons qu'il s'eft propofé de difcuter l'origine, les dogmes, les preuves & les effets de la Religion.

Le premier pas de l'auteur dans cette nouvelle carrière, eft l'examen de l'exiftence de la Divinité.

Lucrece, ce fameux Matérialifte de l'antiquité, commence par établir que la crainte créa les Dieux : *Primus in orbe Deos fecit timor.* L'auteur du Syftème de la nature adopte le même principe : il prétend *que ce fut dans le fein de l'ignorance, des allarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puifé leur première notion fur la Divinité.....* & nous tremblons aujourd'hui, parce que nos ayeux ont tremblé il y a des milliers d'années.

Ainsi

AINSI l'idée de [*] Dieu est venue aux humains, de l'ignorance des causes naturelles, de la crainte que l'homme a ressentie en voyant la multitude des maux qui l'environnent, & des révolutions terribles que l'Univers a éprouvées, *& c'est toujours dans l'attelier de la tristesse, que l'homme malheureux a façonné le fantôme dont il a fait son Dieu.* (53).

SI l'homme avoit été heureux, il n'eût jamais pensé à la Divinité. *Il regarde le bien-être comme une dette de la Nature, & les maux comme une injustice qu'elle lui fait. Persuadé que cette Nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fît souffrir si elle n'étoit mue par une force ennemie de son bonheur, qui eût des raisons pour l'affliger & le punir* (54). D'où l'auteur conclut que le mal, encore plus que le bien, fut le motif des recherches de la Divinité. *En réfléchissant sur la Divinité, ce fut toujours sur la cause de ses maux que l'homme médita ...... Obstiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la Nature* (55) .... *& c'est sur les débris de cette Nature qu'il éleva le colosse imaginaire* (56) qu'il a toujours encensé.

SOUS le nom de Dieu, les hommes n'ont jamais entendu que la cause inconnue des phénomènes naturels; *& cet être abstrait & méta-*

---

[*] Des notions de la Divinité. [53] Tome II. Chap. 1. page 11. [54] Chap. *idem*, page 21. [55] Chap. *idem*, page 22. [56] Chap. *idem*, page 26.

physique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leur contemplations éternelles (57).

C'EST d'après lui-même que l'homme créa sa divinité; *l'ame* qu'il s'étoit donnée, *servit de modèle à l'ame universelle* (58); .... *& l'homme dans son Dieu ne vit & ne verra jamais qu'un homme comme lui* (59).

MAIS quelle que soit cette cause inconnue qui anime toute la nature, en la supposant spirituelle, l'homme l'a rendue inconcevable; il n'en exprime les attributs que par des négations. *Dire que Dieu est un être immatériel, infini, immense, inétendu, incompréhensible, &c. c'est combiner des mots vagues & indéterminés;* un être de cette nature est un pur néant, *& l'on crut avoir fait un Dieu, tandis que l'on fit une chimère; voilà, cependant*, s'écrie l'auteur, *voilà les matériaux dont la Théologie se sert pour composer le fantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre humain de tomber à genoux* (60).

LES qualités morales que l'on prête à la Divinité, l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice, &c. sont empruntées de l'homme. Elles se contredisent & sont démenties dans l'ordre ordinaire de la nature. *Un monde où l'homme éprouve tant de maux, ne peut être soumis à un Dieu parfaitement bon; un monde où l'homme éprouve*

---

(57) Chap. II. page 38. (58) Chap. *idem*, page 39. (59) Chap. *idem*, page 40. (60) Chap. III. pages 58 & 59.

tant de biens, ne peut être soumis à un Dieu méchant. Delà deux principes opposés l'un à l'autre. Ou le même Dieu est alternativement bon & méchant, ou il faut avouer qu'il ne peut agir autrement; alors il est inutile de l'adorer & de le prier (61).

Un être revêtu tout-à-la-fois de tant de qualités discordantes, sera toûjours un être indéfinissable, il sera par conséquent un être de raison; & sans chercher à concilier la justice de cet être avec sa bonté, l'hypothèse de la liberté de l'homme ne satisfait en aucune manière à l'objection de l'origine du mal qui est ou étranger à la machine, ou qui en est une suite nécessaire & indispensable.

(*) *Qu'est-ce qu'un être qui peut tout & qui ne doit rien à personne; qui dans ses décrets éternels peut les choisir ou les rejetter, les prédestiner au bonheur ou au malheur; qui est en droit de les faire servir de jouets à ses caprices, & de les affliger sans raison; qui pourroit aller jusqu'à détruire & annéantir l'univers? cet être n'est-il pas un tyran ou un démon?* (62)

TEL est, ajoute l'auteur, le Dieu qu'on nous propose d'adorer. On le suppose le maître *de créer le juste & l'injuste, de changer le bien en mal & le mal en bien, le vrai en faux, la fausseté*

(61) Chap. *idem*, page 64. (*) Existence de Dieu, (62) Chap. VIII. page 76.

en vérité ; en un mot, on lui donne le droit d'altérer l'essence éternelle des choses. On fait ce Dieu supérieur aux loix de la nature, de la raison, de la vertu [63] ; tout est contradiction, dit l'auteur, & les idées que la Théologie donne de la Divinité, seront toujours confuses, incompatibles, & doivent finir nécessairement par nuire au repos des humains.

En partant de ces maximes, l'auteur entre dans le détail des preuves de l'existence de Dieu,(*) données par Clarke, Descartes, Mallebranche & Newton ; & quoiqu'il ne rapporte fidèlement aucune de ces preuves, quoiqu'il ne réponde directement à aucune, il ne craint pas d'avancer qu'elles ne présentent aucune solidité. L'unanimité des hommes à reconnoître un Dieu, a toujours été regardée comme la preuve la plus forte de l'existence de cet être : non, dit l'auteur du Système de la Nature, le sentiment de tous les peuples sur ce sujet, ne prouve autre chose, sinon que tous les hommes sont ignorans, *que dans le sein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, & que leur imagination troublée, a cherché des moyens de fixer ces incertitudes* [64].

QU'IMPORTE ce consentement universel, si on ne trouve pas deux nations qui aient la même idée de Dieu ? Le principe qu'il y a *un être nécessaire*, ne démontre pas que cet être soit diffé-

---

[63] Chap. *idem*, page 78. [*] Preuves de l'existence de Dieu. [64] Chap. IV. page 90.

rent de la matière ; & l'ordre prétendu de l'univers est imaginaire. Pour y apercevoir un ordre réel, il faudroit connoître *le but du tout*, & le tout n'a pas de but : tout est nécessairement ce qu'il est, & l'intervention de la divinité devient absolument inutile.

Si la crainte & le malheur ont introduit les Dieux dans l'Univers, la superstition fut la source de toutes les Religions. Les Législateurs profitèrent de la crédulité des peuples, & chaque particulier divinisa bientôt tout ce qui pouvoit contribuer à son bonheur, ou qu'il crut capable de lui porter préjudice : de-là vient le Panthéisme, & toutes les absurdités dont l'esprit humain est capable, lorsqu'il s'abandonne à lui-même : loin de contribuer à la félicité des humains, la Religion les a rendu malheureux; elle a divisé les Souverains, & en a fait autant de tyrans; mais toutes les Religions qu'on a vu se succéder les unes au autres, n'ont jamais prêté à la morale qu'un appui chancelant, & le plus souvent idéal. La Religion chrétienne elle-même n'a jamais connu les vrais remédes contre les passions : elle rend nos erreurs incurables,& les menaces qu'elle emploie, ne tendent qu'à faire des fanatiques : en occupant les hommes du bonheur futur, elle les empêche de penser à leur bonheur présent ; & même, loin d'arrêter les passions des méchans, elle les enhardit au crime, en leur faisant espérer leur pardon : enfin, elle présente au Chré-

(*) De la Religion.

tien un Dieu despote, un Dieu jaloux, un Dieu cruel qui punit éternellement pour des fautes inséparables de la nature humaine, qu'il a créée lui-même dans cet état de foiblesse. *Les hommes*, dit l'auteur, *en tout pays ont adoré des Dieux bizares, injustes, sanguinaires, implacables, dont ils n'osèrent jamais examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout dissolus, cruels, partiaux, ils ressemblèrent à ces tyrans effrénés qui se jouent impunément de leur sujets malheureux. C'est un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'hui l'on nous fait adorer: le Dieu des Chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde, & nous punira dans l'autre, des fautes dont la nature qu'il nous a donnée nous a rendu susceptibles; semblable à un Monarque enyvré de son pouvoir, il fait parade de sa puissance. . . . . Et la Théologie nous montre dans tous les âges, les mortels punis pour des fautes inévitables & nécessaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique & méchant* (65).

Il paroît, ajoute-t-il, *qu'un Dieu raisonnable ne conviendroit pas aux intérêts des Prêtres* (66); aussi ses Ministres fournissent aux scélérats *les moyens de parvenir à la félicité éternelle, & dans le fait, la Religion accorde le Ciel aux méchans. . . Elle y place les plus inutiles & les plus méchans des hommes* (67).

---

(65) Tome II. chap. II. page 50. (66) *Voy.* la note, page 51. (67) Tome I. chap. XIII. pages 271, 272.

Tels sont, dit cet Auteur, *Moyse*, *Samuel*, *David chez les Juifs*; *Mahomet chez les Musulmans; chez les Chrétiens Constantin*, *Saint Cyrille*, *Saint Athanase*, *Saint Dominique & tant d'autres brigands religieux*, *& zélés persécuteurs que l'Église revère : on peut encore leur joindre les Croisés*, *les Ligueurs* (68), &c.

Les opinions religieuses mettent les hommes perpétuellement en dispute ; ils se haïssent & se persécutent, & croient souvent bien faire en commettant des crimes pour soutenir leurs opinions. *C'est ainsi que la Religion enyvre les hommes dès l'enfance*, *de vanité*, *de fanatisme & de fureur*, *s'ils ont une imagination échauffée : si au contraire ils sont flegmatiques & lâches*, *elle en fait des hommes inutiles à la société*; *s'ils ont de l'activité*, *elle en fait des frénétiques*, *souvent aussi cruels pour eux-mêmes qu'incommodes pour les autres* (69).

(*) Non-seulement la Religion est le principe des malheurs de l'humanité, mais encore elle a rendu les Ministres des autels orgueilleux, fourbes, vicieux & malfaisans, *& entre les mains des prêtres de tout pays*, *la divinité ressemble à la tête de Méduse*, *qui sans nuire à celui qui la montroit*, *pétrifioit tous les autres* (70).

---

(68) Tome I. *voy.* la note, page 272. (69) Tome I. chap. IX. page 153. (*) Des Ministres de l'Eglise. (70) Tome II. chap. VIII. page 240.

Le Sacerdoce & l'Empire ſavent combiner leurs intérêts. La Religion ſoutenue de la tyrannie, tient lieu de tout. *Elle a rendu aveugles & ſouples les peuples que le Gouvernement ſe propoſe de dépouiller* [71].

La religion corrompt les Princes, les Princes corrompent la Loi, qui comme eux devient injuſte [72].... *Et dans une ſociété corrompue il faut ſe corrompre pour devenir heureux* [73].

Le Deſpote trouva la Religion merveilleuſe quand elle l'aſſura qu'il étoit Dieu ſur la terre; il la négligea quand elle lui dit d'être juſte, & *d'ailleurs il fut aſſuré que ſon Dieu lui pardonneroit tout, dès qu'il conſentiroit de recourir aux Prêtres, toujours prêts à le reconcilier* [74].

C'est ainſi, Meſſieurs, qu'en défigurant la morale Chrétienne; ou plutôt en lui en ſubſtituant une autre toute contraire, l'auteur s'oppoſe à la morale de la Nature, & il ſoutient que cette dernière eſt préférable, plus utile & plus efficace.

[*]Il en conclut que l'athéiſme n'eſt point un ſyſtème dangereux pour la Société; que la morale naturelle, les loix, la politique, un gouvernement ſage & l'éducation, ſuffiſent pour

(71) Chap. VIII. page 246. (72) Chap. IX. page 278. (73) Chap. *idem*, page 279. (74) Chap. *idem*, jage 281. (*) De 'Athéiſme.

réprimer les passions ; en un mot, l'impiété, selon lui, n'est qu'une accusation vague & imaginaire, & le superstitieux mérite plutôt le nom d'*athée* que le matérialiste.

L'AUTEUR en finissant se caractérise par cette assertion impie, *que l'ami des hommes ne peut être l'ami des Dieux qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre* (75) ; & il termine son ouvrage par une prière à la Nature, que nous nous ferions un devoir d'adopter, si elle eût été adressée à son Auteur.

TEL est, Messieurs, le précis du Système de la Nature, de ce livre qu'une secte orgueilleuse présente comme le chef-d'œuvres de l'esprit humain.

VOUS frémirez d'horreur, sans doute, en vous rappellant la chaîne des principes de cet auteur, & les conséquences funestes qui en résultent : que seroit-ce cependant si nous fussions entrés dans le détail des preuves, si nous eussions mis sous vos yeux les raisonnemens particuliers dont il a voulu appuyer son système monstrueux? il ne voit rien, il ne conçoit rien au-delà des objets physiques, & dès-lors il nie tous les objets intellectuels. C'est par le physique de la Nature qu'il veut juger de l'Auteur même de la Nature ; & parce qu'il s'veugle lui-même au point de ne pas concevoir un Dieu créateur & bienfaisant,

---

(75) Chap. XIV. page 410.

il ne craint pas d'en conclure que ce qu'on ne peut concevoir ne peut pas exister : conclusion également étrange & absurde, & d'après laquelle il ne va plus de que sophismes en sophismes, de blasphèmes en blasphèmes, & par tant de scandales accumulés, il ôse en quelque sorte défier la Religion & les Loix.

L'AUTEUR semble s'être persuadé que la vérité fatiguée du long règne de l'erreur a fait choix de lui, & l'a arraché du milieu de la foule aveugle, pour qu'il fût son Évangéliste ; & ce nouvel apôtre, en nous retraçant toutes les chimères que la raison avoit déja proscrites, se vante d'avoir reculé les bornes de l'esprit humain : il se fait une gloire féroce de surpasser en audace, Épicure, Spinosa, & tous les Philosophes, ou plutôt tous les Athées des siécles passés. Ces derniers, en effet, enveloppoient au moins d'emblémes leur odieuse doctrine ; quelquefois même ils ne faisoient que douter de l'existence de l'Etre suprême, & ce doute même étoit une sorte d'aveu de la Divinité. L'auteur du Systême de la Nature déclare ouvertement & avec l'assertion la plus décidée, qu'il n'y a point de Dieu, & qu'il ne sauroit y en avoir. Son dessein est d'établir le matérialisme & la fatalité absolue. Cet Etre, l'auteur, le moteur & le bienfaiteur de tous les êtres, qui tient à eux par sa bonté, & en est séparé par son essence ; cet Etre infini, que tout l'Univers annonce, & dont la nature entière est elle-même la preuve en action : cet Etre, dont l'idée est innée, que la raison & la conscience réclament également, qui créa l'homme libre pour le rendre méritant, qui a mis une moralité à ses actions

pour y attacher une récompenſe : cet Etre ſuprême, en un mot, n'eſt, aux yeux de ce ſacrilége Écrivain, qu'un Etre de raiſon, un rêve métaphyſique, un phantôme hideux & malfaiſant, enfanté par la crainte, annoncé par la fourberie, adopté par le vice, l'ignorance & la lâcheté, ſoutenu par l'ambition & le deſpotiſme, ſource unique de la corruption des ames, principe fatal de l'abrutiſſement des eſprits, de l'eſclavage des peuples, de toutes les calamités du genre-humain, & dont tous les Philoſophes & les gens de bien doivent à l'envi renverſer le trône, pour rendre les hommes à la Nature, & les remettre ſous le joug de l'aveugle néceſſité.

Apre's avoir fait le mal à l'humanité d'enſeigner aux hommes qu'il n'y a ni liberté, ni Providence, ni être ſpirituel & immortel, ni vie à venir, & que l'univers eſt l'ouvrage & le jouet de la fatalité ; que la divinité n'eſt qu'une chimère abſurde, qui doit ſon origine au délire de l'imagination troublée par la crainte, & dont la croyance eſt l'unique cauſe de tous les malheurs de l'eſpèce humaine, cet Écrivain inſenſé oſe encore ſapper la ſociété par ſes fondemens, & il ne craint pas d'attaquer les Chefs qui la gouvernent.

Les ſociétés ne ſont à ſes yeux qu'un vil aſſemblage d'hommes lâches, ignorans & corrompus, proſternés devant des prêtres qui les trompent & des princes qui les oppriment.

Les chefs des Nations ſont des méchans & des uſurpateurs, qui ſacrifient les peuples à leurs

folles paſſions, & qui ne s'arrogent le titre faſtueux de repréſentans de Dieu, que pour exercer impunément le deſpotiſme.

L'ACCORD du Sacerdoce avec la puiſſance ſouveraine, n'eſt qu'une ligue formée contre la vertu & le genre-humain.

IL veut perſuader aux Nations que les rois n'ont & ne peuvent avoir ſur elles d'autre autorité que celle qu'elles leur ont confiée : qu'elles ſont en droit de la balancer, de la modérer, de la reſtreindre, de leur en demander compte, & même de les en dépouiller, ſi elle le jugent convenable à leurs intérêts. Il les invite à uſer avec courage de ces prétendus droits, & il leur annonce qu'il n'y aura de bonheur pour elles, que lorſqu'elles auront mis des limites au pouvoir de leurs Princes, & qu'elles les auront forcés à n'être que les repréſentans du peuple & les exécuteurs de ſa volonté.

L'ANARCHIE & l'indépendance ſont le gouffre affreux où l'impiété cherche a précipiter les nations ; & c'eſt ſans doute pour remplir ce funeſte projet, qu'elle s'occupe depuis long-tems à denouer, nœud à nœud, tous les liens qui attachent l'hommo à ſes devoirs.

OSERA-t-elle encore ſe parer à nos yeux des fauſſes apparences de la ſageſſe, de l'amour du bien public ? Oſera-t-elle parler de ſon reſpect pour les Loix de ſon zèle pour l'humanité ? Elle eſt convaincue d'être autant l'ennemie des peuples & des Rois, que de Dieu même.

Il n'y a que des hommes corrompus qui puiſſent écrire & s'élever contre les principes réprimans. Il n'y a qu'une main ſacrilège qui oſe arracher les barrières que la légiſlation a voulu mettre entre l'impiété & l'eſprit humain, entre le cœur & la dépravation. Il n'y a qu'un ennemi de l'homme qui puiſſe vouloir ôter à nos actions leur moralité, à la vertu l'appui qu'elle trouve dans l'eſpérance d'une vie à venir, & affranchir le méchant de la crainte que cette idée terrible doit néceſſairement lui imprimer. Eh ! combien de crimes que la vigilance & la ſévérité des Tribunaux ne peut pourſuivre, que la force & l'autorité ne peuvent ni réprimer ni prévenir, & qui n'ont de loix pénales que dans cette vie à venir, qu'un ſentiment intérieur annonçoit aux Philoſophes même du paganiſme qui eſt, pour ainſi dire, de foi naturelle, & qu'une révélation ſecrète & continue nous découvre au fond du cœur ?

Quelle force n'acquièrent pas ces principes généraux, lorſqu'on en fait l'application à la Religion ſainte que nous avons le bonheur de profeſſer ? & indépendamment de ſon origine toute céleſte, les raiſons même de la politique humaine, ne doivent-elles pas nous engager à la conſerver telle qu'elle eſt établie parmi nous ? De quel œil ne devons-nous donc pas enviſager tout ce qui peut tendre à en corrompre la pureté ? Le fléau de la Religion n'eſt-il pas celui de l'État ? & leurs colonnes ne ſont-elles pas poſées ſur une baſe commune ?

Les détracteurs de cette Religion ſainte ont beau

nous dire que sa morale pure & sublime n'est, après tout, que celle de toutes les autres religions & de tous les anciens Philosophes. Quelle est la religion, autre que la religion chrétienne, dont les promesses soient aussi magnifiques que consolantes? Quelle est celle qui a autant établi la fraternité entre les hommes; qui annonce plus une providence dans tous les évènemens de ce monde, & qui imprime mieux le caractère de la divinité sur les souverains & sur les magistrats? Quelle est la Religion qui tend davantage à tout réunir dans la société, sans y rien confondre; & qui fait du travail, de la fidélité, du courage & de l'obéissance aux loix, autant d'actes de piété dans la vie présente, autant de droits aux récompenses de la vie future? Quelle autre Religion enfin a la gloire d'avoir fait disparoître les horreurs du despotisme, le spectacle de la servitude, le mépris de l'humanité, & toute la férocité des mœurs des anciens peuples? Il n'en est aucune, sans doute, qui puisse entrer en parallèle : elle est digne du Ciel dont elle est descendue, & des hommes à qui elle est commandée. Incompréhensible dans ses mystères, mais raisonnable dans son culte, & divine dans ses préceptes, elle réunit tous les hommes par les liens d'un amour mutuel, & pour nour servir des expressions d'un Auteur célèbre, *nous lui devons, dans le gouvernement, un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître* (*a*).

(*a*) Esprit des Loix, *tome III. liv.* XXIV. *chap.* III.

A ce tableau vous vous rappellez ſans peine les effets que le Chriſtianiſme a produits parmi tous les peuples, qui ont été aſſez heureux pour ouvrir les yeux à la lumière de la foi. Et ſi nous ajoutons que cette Religion ſainte fait partie de notre conſtitution, que ſes Loix ont dans l'État des effets civils, qu'elle y a des droits, des privilèges, un patrimoine, & qu'une chaîne étroite y lie par-tout le Chrétien avec le citoyen, on ſera forcé de convenir qu'on ne peut attaquer la Religion ſans troubler l'ordre public, ſans porter atteinte à la félicité des peuples; en un mot, ſans altérer les principes de la conſtitution politique; & il en réſulte que l'impie qui dogmatiſe, ſe rend coupable de lèſe-majeſté divine, & que l'ennemi de Dieu eſt l'ennemi de l'homme & de la ſociété.

Ce n'eſt pas au ſeul auteur du Syſtème de la Nature que nous ſommes en droit de faire ces reproches: que l'on parcoure les autres ouvrages dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte en commençant; on découvre facilement que chacun de ces écrits eſt une branche d'un ſyſtème général qu'on n'a donné au public que par partie: on a voulu, pour ainſi dire, l'apprivoiſer inſenſiblement avec les idées funeſtes qu'on cherchoit à lui faire adopter. En réuniſſant aujourd'hui toutes ces productions, on en peut former un corps de doctrine corrompue, dont l'aſſemblage prouve invinciblement, que l'objet qu'on s'eſt propoſé, n'eſt pas ſeulement de détruire la Religion chrétienne, mais même d'abolir toute créance pieuſe, toute crainte de Dieu, toute communication du ciel avec la terre, & d'ef-

facer jusques aux moindres traces de la Religion, soit naturelle, soit révélée. L'impiété ne borne pas ses projets d'innovation à dominer sur les esprits & à arracher de nos cœurs tout sentiment de la Divinité : son génie inquiet, entreprenant & ennemi de toute dépendance, aspire à boulverser toutes les constitutions politiques, & ses vœux ne seront remplis, que lorsqu'elle aura mis la Puissance exécutrice & législative entre les mains de la multitude, lorsqu'elle aura détruit cette inégalité nécessaire des rangs & des conditions, lorsqu'elle aura avili la majesté des Rois, rendu leur autorité précaire & subordonnée aux caprices d'une foule aveugle ; & lorsqu'enfin à la faveur de ces étranges changemens, elle aura précipité le monde entier dans l'anarchie, & dans tous les maux qui en sont inséparables : peut-être même, dans le trouble & la confusion où ils auront jetté les Nations, ces prétendus Philosophes, ces esprits indépendans se proposent-ils de s'élever au-dessus du vulgaire, & de dire aux peuples que ceux qui ont su les éclairer, sont seuls en état de les gouverner.

Mais comment les auteurs de cet affreux projet ont-ils pû se flatter de le remplir, ou même de le manifester impunément sous les yeux des Magistrats, & jusques aux portes du Sanctuaire, où la Justice veille au maintien des Loix de la Religion & des maximes fondamentales de la Monarchie ? Ont-ils pu croire que leurs vues impies & séditieuses échapperoient à vos regards, ou que leur fureur entraîneroit votre sagesse, ou que notre zèle seroit affoibli par leurs intrigues, leurs clameurs, leurs calomnies, & tous les

les artifices qu'ils emploient pour répandre & accréditer leur doctrine !

NON, Messieurs, rien ne pourra suspendre le cours de la Justice, & quelques menaces que puisse faire l'impiété, quelques ruses qu'elle emploie pour se soustraire aux coups que votre sagesse lui prépare, elle ne trouvera qu'un ennemi redoutable & vigilant dans le corps dépositaire des Loix. Le poison des nouveautés profanes ne peut corrompre la sainte gravité de mœurs qui caractérise les vrais Magistrats ; tout peut changer autour d'eux, ils restent immuables avec la Loi.

LES fauteurs secrets de ces ouvrages licentieux & impies, sans les approuver ouvertement, prétendront peut-être, qu'une condamnation authentique, & une recherche des auteurs de ces livres abominables, est contraire aux progrès de l'esprit humain. C'est, diront-ils, retarder d'utiles découvertes, borner nos idées, restreindre la connoissance de l'homme, lui ôter le ressort qui le fait agir sur lui-même, & assujettir les peuples à l'ignorance & à la superstition.

LAISSONS éclater ces cris impuissans, élevons-nous au-dessus de ces vaines illusions ; on ne vous accusera jamais, ou l'on vous accuseroit en vain, d'écarter les lumières & d'interrompre la marche du génie. La Religion ne craint que les égaremens de la raison & non pas ses efforts. Elle ne s'oppose pas à la perfection des sciences & au développement des connoissances physiques ; mais parce qu'il ne faut pas arrêter les

progrès de l'esprit humain, faut-il lui permettre de tout détruire? N'est-il vraiment libre que lorsqu'il secoue tous les freins? Il est des liens qu'il doit savoir porter, & qui assurent sa marche sans l'embarrasser. Rendre publics les délires d'une imagination égarée, est un crime que la licence se permet, & cette licence, loin de contribuer au progrès des idées, ne peut que le retarder, par les écarts où ses folles illusions jettent l'esprit, & par les troubles que cette liberté effrénée a occasionnés dans toutes les conditions.

N'EST-ce pas ce fatal abus de la liberté de penser, qui a enfanté cette multitude de sectes, d'opinions, de partis, & cet esprit d'indépendance dont d'autres Nations ont éprouvé les sinistres révolutions?

LE même abus produiroit en France des effets peut-être plus funestes. La liberté indéfinie trouveroit dans le caractère de la Nation, dans son activité, dans son amour pour la nouveauté, un moyen de plus pour y préparer les plus affreuses révolutions; & déjà même, semblable aux fléaux publics, elle a laissé parmi nous des traces de son passage. N'a-t-elle pas altéré la douceur & la bonté nationales; & ne doit-on pas s'appercevoir qu'elle a infecté presque tous les états de mœurs perverses, de maximes pernicieuses, & qu'elle a introduit un langage suspect, inconnu à nos aïeux?

C'EST donc avec une juste confiance que nous venons vous dénoncer les dernières productions de l'impiété. S'il n'étoit que des esprits nés droits & bons, incapables d'être séduits par les sophis-

mes, nous aurions peut-être gardé le ſilence ſur un ſyſtème auſſi monſtrueux. L'auteur a été ſi loin, que ſa hardieſſe même ſemble ſervir de préſervatif à ſes maximes. Le châtiment le plus ſenſible pour lui, ſeroit d'apprendre qu'il n'a pas paru dangereux; que tous ſes efforts n'ont pu élever qu'une vapeur paſſagère autour de la Religion, & de même que la vaſe excitée & portée à la ſurface des eaux, ſe précipite d'elle-même, & va ſe perdre au fond d'un fleuve qui, dans une ſource égale & tranquille, reprend bientôt ſa première limpidité; ainſi l'on verra ces abſurdes blaſphèmes diſparoître & tomber dans l'oubli. Mais les eſprits qui ont leur ſauvegarde en eux-mêmes ſont trop rares; les paſſions dont la plupart des hommes ſont le jouet, leur ignorance ou leur foibleſſe, l'indépendance même qu'on a voulu leur inſpirer, & à laquelle ils ne ſont que trop enclins, tout les entraîneroit en foule dans l'abyme caché dont l'impiété leur applanit le pente.

Dans la ſituation actuelle, une ſévérité ſalutaire peut ſeule remédier à la témérité des auteurs, à la frénéſie d'une ſecte dangereuſe, à l'avidité même des Imprimeurs, & à la fermentation qui ſe renouvelle ſans ceſſe dans les eſprits. C'eſt un levain qui aigrit tout, & l'audace eſt montée à ſon dernier période. Votre ſageſſe prendra des meſuees pour arrêter la contagion; vous déconcerterez les projets de cette fauſſe & altière philoſophie, qui ne veut s'emparer des eſprits que pour les mouvoir à ſon gré, qui ne cherche à les inſtruire que pour les égarer, & qui ne réclame la liberté de penſer que pour s'affran-

chir de toute eſpèce de dépendance civile & politique : vous calmerez les juſtes alarmes que les progrès de l'impiété cauſent à la Patrie & à la Religion, & il ne tiendra pas à vous que la France n'ait encore la gloire d'être celle de toutes les Nations chrétiennes, où le dépôt de la foi & des vrais principes du Chriſtianiſme s'eſt conſervé depuis une longue ſuite de ſiècles avec toute la pureté de l'ancienne diſcipline ; celle enfin dont le caractère diſtinctif eſt l'amour de ſes Souverains, & qui, par ce double attachement à ſon culte & à ſes Rois, eſt & ſera toujours le modèle de tous les peuples de l'Europe.

Nous avons pris ſur tous les Ouvrages dont nous venons de rendre compte, des concluſions par écrit, que nous laiſſons à la Cour, avec les imprimés qui en ſont la matière & l'objet

F I N.

TABLE DES CHAPITRES

contenus dans la SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

